3 1761 03929 2149

Toronto
A
67

FLORIAN-PARMENTIER

Toutes les Lyres

ANTHOLOGIE-CRITIQUE

ORNÉE DE DESSINS ET DE PORTRAITS

(Nouvelle Série)

PARIS
GASTEIN-SERGE, ÉDITEUR
17, rue Fontaine, 17

TOUTES LES LYRES

ANTHOLOGIE-CRITIQUE

Des Poètes Contemporains

DU MÊME AUTEUR :

Déserteur ? roman.
Par les Routes Humaines, poème.
La Physiologie Morale du Poète, essai.
L'Impulsionnisme, essai philosophique.
L'Art et l'Époque, critique.
J.-B. Carpeaux, sa Vie, son Œuvre, ses Écrits.
La Littérature et l'Époque.
Entre la Vie et le Rêve, poèmes.
Les Deux Vengeances, roman.
La Sorcellerie devant les Temps Modernes, essai.
Toutes les Lyres, anthologie-critique, 3 vol.
Histoires Echevelées, contes.
Les Salons, critique.
Chevauchées Epiques, poèmes.
Amis de Collège, 1 acte en prose.
Pointes Sèches.
Et des plaquettes :
Le Féminisme jugé par un enfant, *Études d'Art*, *Étude sur l'Histoire du Fabliau*, *J.-B. Carpeaux*, *Rêveries et Frissonnements*, *Nocturnes*, *Scaffelaar*, *Le Défi Suprême*, *L'Éternité dans l'Homme*, *Trop d'Ame !*, *etc.*

FLORIAN-PARMENTIER

TOUTES LES LYRES

ANTHOLOGIE-CRITIQUE

CE VOLUME CONTIENT :

1° **Une Étude de**

M. Florian-Parmentier sur : *L'Histoire de la Poésie Française depuis 25 ans;*

Et des Biographies-Critiques, du même.

2° **Des Poèmes de**

MM. Michel Abadie. Guillaume Apollinaire, José de Bérys, Saint-Georges de Bouhélier, Léon Deubel, Édouard Deverin, Léon Dierx, Fernand Divoire, Francis Eon, H.-L. Fankhauser, Albert Fleury. Florian-Parmentier, Pierre Fons, Paul Fort, Roger Frène, René Ghil. A.-M. Gossez, Fernand Gregh, Henry-Marx, Francis Jammes, Gustave Kahn, Louis Le Cardonnel, Sébastien-Charles Leconte, Abel Léger, Maurice Maeterlinck. Louis Mandin, Camille Mauclair, Alexandre Mercereau, Victor-Emile Michelet, Jacques Nayral, Pierre Rodet, Jean Royère, Han Ryner, Albert Saint-Paul, Cécile Sauvage, Édouard Schuré, Daniel Thaly, Hélène Vacaresco, J.-J. Van Dooren, Emile Verhaeren, Robert de la Villehervé, Tancrède de Visan.

3° **Des Pages critiques inédites de**

Mlles Alice et Marguerite Berthet, MM. H.-L. Fankhauser, Florian-Parmentier, Philéas Lebesgue, Jacques Nayral, Louis Xavier de Ricard.

4° **Des Dessins et portraits de**

MM. Albert Beaume, Bony de Lavergne, Djinn, Gir. Lucien Jonas, Lévy-Dhurmer, Camille Lieucy, Léo Mérorès, Géry Piéret, Félix Vallotton.

PARIS

GASTEIN-SERGE, Éditeur

17, rue Fontaine (IXe)

Les deux autres tomes de *Toutes les Lyres* contiennent des Poèmes de :

MM. Réchid Aanyaka, Henri Allorge, Gaston Armelin, Mlle Emilie Arnal, Auguste Barrau, Remy Beaurieux, A. Belval-Delahaye, Emile Benech, Mlle Marguerite Berthet, Emile Blemont, Paul Boisson, Théodore Botrel, Charles Boudon, Ernest Bouhaye, Alcanter de Brahm, William Calmel, Antoine Carlier, Daniel Charbonnier, Louis Choffet, Raymond Christoflour, R. Christian-Frogé, Mlle Marie-Anne Cochet, André Colomer, Nelson Couytigne, Henri Daguerre de Hureaux, Mme Berthe Dangennes, Mme Marie Dauguet, André Delacour, G. Demnia, Albert Desvoyes, Roger Dévigne, Gaston Doquin, Auguste Dorchain, Charles Dornier, Mme Dumont-Bougillot, Mlle Emilie Feillet, Albert Ferland, André Foulon de Vaulx, Mme Jeanne Fürrer, Gautron du Coudray, Auguste Génin, Emile Guérinon, Pierre Harispe, Albert Hennequin, Octave Houdaille, Hubert-Fillay, M.-A. Jeanjaquet, Albert Jounet, André Jurénil, Paul Labbé, Emile Langlade, Phileas Lebesgue, Camille Lemercier d'Erm, Jules Leroux, Mme Daniel Lesueur, Emile Lesueur, Maurice Levaillant, Mme Alice Lobert, Emile Longchampt, Alfred Machard, Mme Monfils-Chesneau, Léon Néel, Georges Normandy, Maurice Olivaint, Mlle M.-A. Picotin, Charles Pitou, Mme Pitou-Chevre, Mme Marie Planque, Jean Plemeur, M-C. Poinsot, Charles-Rafaël Poiree, Paul Reboux, Mlle Anne Régel, Roger Reigner, Édouard Revérand, Jean Richepin, Léon Riotor, Mlle Jeanne Ryner, Paul Soulas, Mlle Marie Soumabère, Georges Turpin, Charles Val, Gabriel Volland, Hélène de Zuylen de Nyevelt.

LIBRARY
TR
442
P36

HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE
DEPUIS 25 ANS (*)

La littérature nationale. — La question du latin. — Le moyen-âge et les modernes. — Des origines au Symbolisme. — Les écoles littéraires depuis le Symbolisme jusqu'à nos jours. — Les tendances nouvelles et l'avenir du génie français.

Si l'on jette les yeux sur n'importe quelle histoire de la littérature, on reste effaré de la niaiserie des jugements qui y sont portés. Il n'est de génie, à les en croire, que dans l'imitation des Grecs et des Latins, dans la correction, la méthode, la régularité. Le plagiaire qui témoigne d'une exceptionnelle habilete est porté aux nues. L'auteur, au contraire, qui s'est créé un art de toutes pièces, qui est personnel, original, qui a de l'invention, qui s'écarte des règles pour ouvrir des voies où l'on trouvera le principe de règles nouvelles, celui-là est incompris et méprisé. Les traducteurs, les imitateurs, les froids rhétoriciens, les ennuyeux collectionneurs de « clichés », les nobles appauvrisseurs de la langue française, voilà les « grands classiques ». Soit, après tout (**). Mais est-ce une raison pour oublier

---

(*) Cette étude-préface n'est qu'un fragment d'un ouvrage qui vient de paraître chez Figuière, *La Littérature et l'Epoque*.

(**) Je ne veux point prendre parti dans la récente querelle des amis et des ennemis de Racine, aussi peu intéressants les uns que les autres, parce que aussi peu sincères. Racine fut un intellectuel de haute marque et un grand artiste, c'est certain. Toutefois, il ne faudrait pas oublier que, dès l'enfance il s'était littéralement intoxiqué de tragédies grecques, ce qui n'est peut être pas la meilleure façon de se préparer à exprimer le pur génie français. Victor Hugo, lui, ne pouvait le souffrir : « Racine, disait il, répond à un besoin : le besoin de la poésie bourgeoise ». Il est vrai qu'aujourd'hui certains en disent tout autant de Victor Hugo lui-même.

Rappelons aussi, à titre de curiosité, ce mot de Schlegel (lequel trouva un traducteur en la mère de Mme de Staël) : « Le zèle avec lequel on soutient en France les fameuses règles ne se rencontre pas seulement chez les érudits ; c'est le fait de la nation tout entière ». Or, l'art classique et ses conventions ne trouvent plus guère d'écho, ni chez l'une, ni chez les autres, aujourd'hui.

que Rabelais, Pascal, Molière, La Fontaine, La Bruyère, Voltaire, Diderot Rousseau, Balzac, Hugo sont les vrais représentants du génie français ? — en la compagnie, d'ailleurs, de Chrestien de Troyes, Marie de France, Villon, Montaigne, Marot, Brantôme, Cyrano, Perrault, Le Sage, Marivaux, Beaumarchais, de la Bretonne, Baudelaire, les Goncourt, Rodenbach, Huysmans, qui, ceux-ci, devront se résigner à rester à tout jamais des écrivains de cinquième ordre. Car il semble bien que les critiques se soient donné à tâche d'étouffer notre littérature nationale, au profit des pastiches de l'antique et de la littérature transalpine ou transpyrénéenne.

Aussi, n'est-ce pas pitié qu'on ait pu, de nos jours, tenter de provoquer je ne sais quelle « renaissance classique », — termes fort propres à masquer la mise au sépulcre de l'inspiration, de la liberté verbale, de l'enthousiasme, de la sensibilité ! Et que nous veut-on encore avec cette « Ligue pour la Culture Française », « pour la Culture des Humanités », « pour la prédominance des études latines » ? Le « français » n'a jamais cessé d'être « cultivé » par les écrivains dotés de tempérament. A quoi bon endoctriner les autres ? C'est la nature qui forme les grands stylistes comme les belles âmes. Toutes les ligues du monde ne supplanteront pas la nature. Et quant au latin, veut-on dire qu'il ne sera pas inutile de l'avoir appris ? ou si c'est par l'intermédiaire du latin qu'on prétend nous enseigner la langue française ? Rien n'est irritant comme cette continuelle substitution du génie latin au génie français. Sommes-nous de race latine, en définitive ? Ou sommes-nous les fils des Galls, qui, précisément, n'eurent point de pires ennemis que les bravaches du Latium ? Et notre langage, dira-t-on qu'il est celui de nos conquérants ? A quelle époque le peuple a-t-il parlé latin ? Ne laissa-t-il pas cette fantaisie à ses blasonnés, à ses abbés, à ses prieurs, à ses pédagogues ? Il serait facile — mais hors de propos, ici — de démontrer que, dans la lutte contre l'importation latine, la victoire est restée au génie celtique. Si notre langue a encore de la sonorité, de la couleur, de la vie, si elle est imagée, riche en onomatopées, tour à tour exaltée et mystérieuse, caressante et enflammée, c'est grâce à nos origines galliques et aryennes (*). Aussi comprendrais-je qu'on

(*) Presque tous les mots pittoresques, imagés ou imitatifs de

pensât obliger l'écrivain à étudier le celte et le sanscrit. Mais, de latin, n'en saura-t-il pas toujours assez, s'il n'en est pas tout à fait ignorant ?

Le salut, si besoin est, serait sans doute que l'on se retrempât aux sources vives de la langue française, qu'on fût moins impertinent pour nos chefs-d'œuvre d'avant le XVIIe siècle. Mais on se vante de lire couramment (?) le latin, et l'on est incapable de déchiffrer Rutebœuf, on a grand'peine à entendre Rabelais. Un trésor a été enfoui dans un champ. Mais par quel miracle le trouverons-nous, si nous creusons dans le champ d'à-côté ?

Quelques-uns se sont avisés de l'endroit où était le trésor. Ils y ont puisé et se sont gardés d'en rien dire. Voilà pourquoi, chez les modernes, on est parfois surpris de rencontrer le style, la souplesse, la verve, la subtibilité, la couleur qui sont propres au tempérament français.

Je crois qu'on a fort méconnu l'effort de ces derniers temps. Les critiques en ont parlé selon la mesure de leur esprit. L'avenir sera peut-être plus perspicace. Non pas, sans doute, que l'on découvre des monuments cyclopéens dans la plus récente production. Mais on y découvrira des ambitions que l'on n'avait jamais eues auparavant et un extraordinaire souci de faire sentir dans le langage la présence de l'âme.

Quelques lignes suffisent pour décrire la courbe de notre évolution, jusque là. A l'origine, nous voici riches de toute une littérature d'inspiration celtique, de la littérature *nationale* du Moyen Age. Mais, lors des campagnes d'Italie, le mouvement dit de « Renaissance » gagne la France. L'influence italienne se fait sentir. Ronsard et sa Pléïade se passionnent pour l'antique. Cette abdication de l'âme française, ce goût pour le sublime d'emprunt atteint son apogée au siècle suivant avec l'art classique. L'éloquence de Malherbe aboutit à la tragédie. Les classiques, à défaut de génie, montrent des aptitudes incroyables de polisseurs, d'organisateurs, d'élaborateurs de lois. L'œuvre des rhétoriciens est menée par eux à sa dernière perfection. Et puis, le XVIIIe siècle renoue soudain avec la Tradition, d'ailleurs sauvegardée par

---

notre langue sont, soit d'origine sanscrite, comme *paria*, *bambou*, *cornac*, *palanquin*, soit d'origine celtique, comme *craquer*, *goëland*, *bataille*, *bagage*, *boucle*, *alouette*, *beffroi*, *cervoise*, *caillou*, *tocsin*, *ron ron*, *rogue*, *glou-glou*, etc., etc.

Molière, La Fontaine et La Bruyère. L'esprit des trouvères reparaît dans les écrits des Encyclopédistes et de leurs contemporains. La philosophie sensualiste se fait jour, et prépare l'avènement du siècle de la Poésie. Sans vouloir méconnaître les premières cantilènes, à la fois mystiques, héroïques et exemptes de cet élément de dissolution : l'amour, sans faire injure à Bertram de Born, à François Villon, ni à Clément Marot, il se peut dire, à parler large, que la France, jusqu'au XIXe siècle n'avait pas eu de poètes. Le mysticisme celtique, brutalement meurtri par la soldatesque romaine et les vendeurs du forum, s'était tout de suite réfugié chez les peuples du Nord. Il s'y était développé et un peu contrefait. Mme de Staël et, à sa suite, les Romantiques font rendre aux compatriotes de Shakespeare et aux Germains ce que nous leur avions cédé (*). L'émotion est l'élément qui communique à la langue la souplesse, la flexibilité, les modulations dont elle est maintenant susceptible. C'est la défaite du classicisme et un retour à la liberté féconde du moyen-âge. Un instant, le Parnasse redoute la dislocation, veut réfréner les déréglements de la sensation. Mais, depuis Rousseau, vagabond de génie, comme l'étaient nos trouvères, la sensation est devenue toute puissante. Le naturalisme la recherche dans les fluctuations vitales ; le psychologisme la rend tributaire des différents mouvements de l'âme ; l'impressionnisme, sur le clavier des nerfs, note ses tonalités subtiles. Pour caractériser cette période, il nous demeure un style nouveau, le style des Goncourt, qui, mal gré qu'on en ait, profitera mieux que le latin (sans être son unique ressource) au Rabelais de l'avenir, au Cervantès français qui ambitionnera de dresser un monument impérissable et gigantesque.

On voit par quel processus nous voici amenés au Symbolisme.

(*) C'est une erreur plaisante que l'erreur par laquelle MM. les critiques voudraient nous faire croire que les romantiques nous ont inoculé le goût allemand.

Il est désormais établi que pas un d'entre eux ne connaissait l'allemand. Ils n'ont lu les auteurs d'outre-Rhin que dans des traductions, — et les traductions ne laissent jamais filtrer d'un génie étranger que ce qui s'adapte parfaitement à celui du peuple traducteur.

La vérité, c'est qu'en revenant à la nature les romantiques ont renoué avec les primitifs, avec le moyen âge, avec Pascal, avec la vraie tradition française.

Comme le Romantisme, le Symbolisme a ses attaches dans le Moyen-Age, mais dans le moyen âge des cathédrales. Ce que le cerveau humain a conçu de plus prodigieux, ses conquêtes les plus hardies sur le domaine de l'Inconnaissable, nous le trouvons consigné en emblèmes hiéroglyphiques, en formules hermétiques, en figures empruntées à la Kabbale, dans ce fameux grimoire des cathédrales. Or, de même que les occultistes architectes, de même que les alchimistes tailleurs de pierre, nos symbolistes ont eu l'ambition colossale d'enfermer dans une forme esthétique le Mystère, la connaissance subliminale, les émanations du psychique et du subconscient, la plénitude des harmonies universelles, et, pour tout dire, l'Absolu.

Le précurseur, ce fut Baudelaire, le jour où il écrivit son fameux sonnet des *Correspondances*.

Puis Verlaine vint, qui ne se borna plus à signaler les analogies des choses entre elles et les secrètes affinités de notre être avec le Grand-Tout, mais qui les fit *sentir* de façon très intense et sut évoquer ces échanges spirituels par la seule fluidité du rythme, par la grâce subtile d'une poésie toute instinctive.

En même temps, Rimbaud l'Illuminé se flattait « d'inventer un verbe poétique accessible un jour ou l'autre à tous les sens ». Il écrivait « des silences, des nuits »; il « notait l'inexprimable » et « fixait des vertiges» (*). Appliquant dans le détail la théorie des corrélations de Baudelaire, il percevait la couleur des voyelles :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu...

Bientôt Mallarmé faisait ce rêve surhumain de mettre le lecteur en contact direct avec l'Infini, par le choix de mots susceptibles d'en donner la sensation, et de telle manière que le poème procurât simultanément la divination des analogies musicales, plastiques, philosophiques et émotionnelles.

Dans le même moment qu'il se formulait ce rêve trouvait une partielle réalisation chez Rodenbach, le plus admirable des poètes symbolistes et celui aussi envers lequel on a été le plus injuste. Jamais la communion qui s'accomplit entre l'angoisse de l'homme qui pense et l'inquiétude des choses lancées dans la gravitation universelle n'a été dévoilée et rendue sensible comme

(* RIMBAUD, *Une Saison en Enfer*.

par ce poète, de peu d'envergure peut-être, mais d'un incontestable, harmonieux et pénétrant génie.

Ce qui, d'ailleurs, fait la gloire immortelle du symbolisme, c'est d'avoir rendu la langue française apte à transmettre ce qui est l'essence même de la poésie, de lui avoir conféré le pouvoir de traduire les nuances les moins perceptibles de l'âme, les effluences quintessentielles de la vie profonde, et cela à force de concentration, de souplesse, de fluidité, de volatile virtualité.

Cependant, par le fait qu'ils la rendaient plus éthérée, les symbolistes assimilaient davantage la poésie à la musique. Aussi l'étrange et divin Jules Laforgue, M. Gustave Kahn, puis M. Viélé-Griffin (*), s'avisèrent-ils bientôt de substituer la phrase musicale au nombre symétrique du vers. Désormais, selon eux, plus de formes fixes, plus de métrique régulière, mais une rythmique donnant l'illusion d'un chant par sa cadence mobile, ses syllabes toniques, ses allitérations, et ses assonances remplaçant la rime. L'Ecole du Vers-Librisme était fondée.

Cette école peut être considérée comme l'aboutissement du Symbolisme, mais, en dépit de la confusion qui s'est produite depuis dans les esprits, elle en est parfaitement distincte en réalité, tous les maîtres du symbolisme, Verlaine, Mallarmé, Rodenbach, Samain, Stuart Merrill, etc., ayant usé d'un vers qui est encore le vers régulier.

Dès 1887, M. Gustave Kahn, chef et théoricien du Vers-Librisme, comprenait la strophe comme une sorte de verset à rythmes discontinus, à mesures changeantes. Il cessait de nombrer les atones. Il recherchait l'unité, non plus dans le vers, mais dans la strophe même. Son exemple fut suivi par une quantité incroyable de jeunes poètes. Avec le vers libre, comme l'a dit excellemment M. Viélé-Griffin le talent devait « resplendir ailleurs que dans les traditionnelles et illusoires *difficultés vaincues* de la poésie rhétoricienne ». Chacun voulut montrer qu'il avait, non point du savoir-faire, mais du génie. Le génie n'est pas si com-

(*) On cite aussi Mme Marie Krysinska comme étant « l'inventeur d'un vers libre sans rythme ni rime ». D'autres veulent que nous devions le vers libre à Walt Whitman. Je ne vois pas bien comment un poète de langue étrangère peut être invoqué dans une question de pure technique française

mun. Le vers libre reste comme un instrument d'une extrême délicatesse, indépendant de la poétique traditionnelle qu'il n'a jamais prétendu abolir, et merveilleusement propre à « écrire le rythme individuel » du poète génial qui en saura user.

A l'origine, le symbolisme avait été, sur toutes choses, une réaction contre le Naturalisme, dont les poètes méprisaient les tendances matérialistes et les goûts anti-esthétiques. Il y a cela de curieux dans l'histoire du XIXe siècle, que celui-ci fut à la fois le siècle de la Science et le siècle qui a le plus produit de poètes. La littérature s'en est ressentie : le romantisme, le parnassisme, le symbolisme représentent le clan des poètes ; les savants et pseudo savants ont pour eux le naturalisme. Il y a aussi, en prose, une école intermédiaire, celle de M. Paul Bourget : le psychologisme. Mais la poésie n'en est pas moins gagnée par les préoccupations scientistes de l'époque ; elle est de plus en plus imprégnée de métaphysique ; et voici justement une Ecole où vont fusionner les deux intentions : celle de la Poésie Scientifique, préconisée par M. René Ghil.

Salué, dès 1886, à 24 ans, comme l'un des chefs du mouvement poétique en formation (*) (avec Verlaine et Mallarmé, de vingt ans plus âgés que lui), M. René Ghil se sépare l'année suivante du symbolisme, alors que celui-ci prend définitivement aspect de doctrine. Mais déjà sa théorie de l'*Instrumentation Verbale* a profondément influencé sa génération et même ses aînés. Le clavier des concordances vocales qu'il a établi intuitivement, et qu'il confirmera bientôt en se réclamant des découvertes du physicien Helmholtz sur l'acoustique et les harmoniques, étonne ses contemporains au point de les orienter presque tous vers de nouvelles recherches de musique verbale. Son idée est d'ailleurs basée sur les lois organiques de la parole humaine. Car il est incontestable qu'au moment de la commotion intuitive, certains mouvements se produisent, en mesure de l'émotion, qui ne sont autre chose que le Rythme. Le rythme et le verbe doivent « remettre en vibration les causes sensitives qui les ont produits » : ce qui revient à dire qu'ils ne sont pas régis par des lois arbitraires, mais bien par des phénomènes naturels. L'*Instru-*

(*) Auguste Marcade, *Figaro*, novembre 1886.

mentation Verbale, par conséquent, « donne à la parole poétique son sens complet et nécessaire en lui rapportant son primordial élément de phonalité » et celui de « valeur imitative, dessin graphique et intensités colorées », — élément fondamental dans la constitution analogique du langage, — ainsi que « son rythme-évoluant ».

Ces principes techniques ont été adoptés par un bon nombre de jeunes poètes épris de modernité. Mais il n'en alla pas de même de ce qui constituait le fond de la doctrine « Scientifique », bien que cette doctrine ait, en réalité, influencé malgré eux presque tous les musagètes de l'époque.

En 1884, M. René Ghil avait posé les assises de son œuvre, — œuvre qu'il voulait une et composée, — dans les *Légendes d'âmes et de sangs*. Déjà, il y avait donné le substratum scientifique à l'idée poétique et à son émotion. Lorsque, dans une nouvelle édition du *Traité du Verbe*, en 1888 (*), l'exposé de sa philosophie se précisa, soit inaptitude, soit antipathie réelle pour ses idées, presque toute la jeunesse le quitta pour se rallier à Mallarmé. Seuls, restèrent fidèles les collaborateurs des *Ecrits pour l'Art*, organe d'un groupe qui, d'ailleurs, après 1892, devait se désagréger.

Mais, avant d'aller plus loin, que ne verrions nous ensemble ce qu'était en réalité la philosophie de M. Ghil ?

Donc, voici. Suivant cette philosophie, la Matière n'existe pas : elle devient. Et, dans ce mouvement du devenir, elle évolue à prendre conscience d'elle-même. Comme une conscience rudimentaire apparaît dès le minéral même, il convient d'attribuer de toute éternité à l'Energie-Matière un sens de direction, d'extension vers la conscience totale.

Comment obtenir cette évolution ? Par la propriété énergétique à double effet qu'on retrouve dans toutes les parties de la Matière : persistance (ou résistance) et tension vers le plus-être. De là luttes, affinités, combinaisons, équilibres instables : évolution.

Pour réduire l'antinomie entre le monisme et le pluralisme, il suffira de postuler, au sein de la substance homogène et amor-

---

(*) Edition définitive sous le titre *En Méthode à l'Œuvre*, en 1904.

phe, mais en énergie, ce double état primordial de résistance et de tension, — d'où création de deux pôles. Nous allons alors aux corpuscules négatifs et positifs et nous avons passage de l'homogène à l'hétérogène.

L'évolution, en son hétérogénéité (celle-ci apparente pour nos esprits qui n'embrassent point l'illimité dans le temps et l'espace), est conçue comme l'analyse que fait de lui-même l'Universel, vers sa synthèse. D'où réduction de l'antinomie spiritualisme et matérialisme, car le premier, qui n'est que le plus de conscience acquise, émane continûment du second, ou, pour mieux dire, de son effort.

En somme, la Matière en mouvement peut être envisagée comme un trinaire. L'Un est l'unité-insciente en état de persistance ; le Deux : son état de tension ; le Trois : l'état de déséquilibre qui en résulte. Ainsi, établissant ce principe métaphysique sur des données scientifiques modernes, sur l'évolutionnisme, M. René Ghil a rencontré, pour une interprétation nouvelle et scientifique, le trinaire de l'antique philosophie hindoue : la Trimourti.

Cependant, l'évolution constatée n'apparaît nullement continue : elle est à la fois progressive et de mouvement régressif, elle s'accomplit par expansions et par condensations. Aussi, M. Ghil a-t-il élu la figure de l'Ellipse pour la représenter.

De tout ceci, il résulte que le plus-d'effort est une nécessité. Néanmoins, la lutte n'est pas la fin de l'Univers, contrairement aux conclusions de Darwin et de Spencer ; elle en est seulement le moyen. Le but est le plus-d'équilibre, le plus-d'harmonie entre les éléments analytiques. Le plus-d'effort doit aboutir au plus-d'harmonie.

Consécutivement, le Bien et le Beau — lesquels sont entre eux de même principe, et, suivant la démonstration de l'auteur, s'avèrent une des conditions de l'harmonie — deviendront, grâce à l'intervention humaine, le résultat du plus-d'effort.

L'esthétique de M. Ghil est, en effet, basée sur les rapports de l'homme, conscience actuellement la plus développée, la plus synthétique de l'Univers, avec cet univers même. Primordialement, ces rapports s'exercent par l'intermédiaire des sens. « Il n'est rien dans l'esprit, dit-il, qui ne soit d'abord dans les sens ». La fonction du Poète sera de susciter et d'harmoniser des « rap-

ports » nouveaux, de recréer consciemment une harmonie émue de l'univers ». Pour cela, les aperceptions espacées transmises par l'intuition ne suffisent plus. C'est donc ici qu'intervient la science, afin que la cérébralité élargie du poète, dans une union permanente avec l'essence même des choses, offre à la Matière les moyens de se recréer consciente et totale.

Il faut convenir que la discipline de l'Ecole Scientifique était faite pour décourager les poètes à l'inspiration mobile et impulsive, tout autant que les écrivains paresseux ou sans envergure. Le maître n'avait-il pas répudié l'égotisme poétique et le « recueil de vers » pour poser en principe la nécessité de la vaste synthèse, de l'œuvre unique aux parties cohérentes, de la vision d'ensemble dès avant la première étape ! Lui-même payait d'exemple en donnant le plan de l'œuvre à laquelle il allait consacrer sa vie entière.

Cette œuvre, je ne suis pas sûr de ne point en dénaturer l'esprit, mais je me risque cependant à la résumer ici en ces quelques formules :

Poème chimique de la Matière en radioactivité ; dégagement du chaos et propension vers l'atome ; manifestation de la vie ; genèse des mondes ; préhistoire de l'homme ; germination de la pensée ; ascension à travers la série évolutive des êtres ; premières agglomérations humaines ; absorption de la connaissance parmi les gestes rituels ; culte des énergies de la nature ; passage au monde moderne ; décadence de l'intuition et progrès matériels ; besoins exaspérés de l'industrialisme ; période de luttes pour amener la nature à être comme le prolongement de l'organisme humain ; fusion naturelle des philosophies orientale et occidentale ; synthèse générale.

Certes, on peut n'être pas du tout partisan des idées de M. René Ghil, mais il serait difficile de n'être point saisi de respect, à la vue de l'œuvre gigantesque qu'il poursuit avec obstination depuis bientôt vingt-cinq ans, lorsqu'on pense que cet homme se croit tenu à un pareil labeur par la foi qu'il s'est jurée jadis à lui-même. L'instrumentation verbale, a marqué de son empreinte toute une période littéraire. La pensée, sinon la forme, de la « poésie scientifique », après avoir exercé une influence latente, s'est propagée jusqu'à la diffusion. Le résultat cherché est donc atteint. M. René Ghil n'en donne pas moins un haut

exemple de probité, en persévérant sans tapage dans la voie que, de toute son âme, il croit la voie véritable...

Il convient, pour la véracité de l'histoire, de ne point cacher qu'à plusieurs reprises des dissensions se produisirent dans les camps symbolistes, scientistes et vers-libristes. De là des sectes qui, pour n'avoir eu presque toujours qu'un sort éphémère, n'en ont pas moins défrayé la chronique autant qu'il fallait pour ne plus se laisser oublier. En tête, nous devons placer le Décadisme, qui, en réalité, fut même antérieur au symbolisme. Il avait pour organe *Le Décadent* et se proposait pour but de substituer à la verbosité romantique et parnassienne une esthétique de l'idée et de la sensation.

Après la première scission entre décadents et symbolistes, on vit fleurir successivement ou simultanément le Magnificisme, le Magisme, le Socialisme, l'Anarchisme et l'Ecole Romane. Le Magnificisme avait pour chef M. Saint-Pol Roux et pour programme un mystique *magnificat* à la nature éternelle, considérée dans son substratum de beauté — et cela en une langue condensée, raffinée, colorée, métaphorique et précieuse.

C'est à M. Joséphin Péladan que revint l'honneur de fonder l'Ecole du Magisme. Mais que faut-il entendre par le magisme ? Cette doctrine n'est pas tant, comme on a pu le croire, un retour aux pratiques de l'hermétisme qu'une méthode supérieure de culture du moi, qu'une éducation de la sensibilité par un persévérant effort de méditation.

J'ignore, à la vérité, quel fut le chef du Socialisme littéraire et poétique. Mais, du moins, puis-je donner de sa profession de foi, qui a paru dans l'*Événement* du 13 avril 1891, ce passage caractéristique : « Nous sommes des socialistes, et si nous entrevoyons l'Art comme but suprême de la vie, c'est dans la Science que nous voulons le chercher, non dans la Révélation. Pour nous, l'Art, c'est la Toute-Science, c'est un rapport numérique que l'intuition fait quelquefois découvrir, mais qui est déterminé par des lois mathématiques qu'il s'agit de formuler... Le sens esthétique étant le mode le plus élevé de la jouissance et participant du fonctionnement régulier des autres sens,

pour en assurer à tous les hommes le développement complet, nous devons réclamer pour chaque individu la plénitude des jouissances matérielles. C'est, pour l'humanité tout entière, l'idée du vieil adage latin, *mens sana in corpore sano*, que nous devons réaliser. Ainsi le socialisme qu'un des préjugés régnants disait être la négation de l'Art pour l'Art, en serait, au contraire, la voie directe, le moyen, l'affirmation ».

L'école littéraire de l'Anarchisme, comme son nom l'indique, n'admettait ni direction, ni dogmes, ni discipline. Il n'y avait d'autre lien entre ses adeptes que leur culte commun pour l'individualisme. Cela n'a pas empêché quelques-uns d'entre eux de devenir de très grands écrivains. En somme, cette école — si ce n'est pas ironie que lui donner ce nom — n'a point cessé d'exister à l'heure actuelle. Mais, à l'époque où elle se manifesta, elle comprenait MM. Paterne Berrichon, Sébastien Faure, André Gide, Han-Ryner, Kropotkine, Octave Mirbeau, Lucien Mühlfeld, Elisée Reclus, Jehan Rictus, Michel Zévaco, Louise Michel, etc.

Nous voici arrivés à un « coup d'Etat » qui eut un retentissement momentané dans la république des Lettres. Jean Moréas, en 1891, publie son *Pèlerin Passionné*. Quelques années avant, par un article du *Figaro*, il a réclamé la restauration, dans le symbolisme même, de « la langue de François Rabelais et de Philippe de Commines, de Villon, de Rutebœuf et de tant d'autres écrivains libres ». Par le manifeste qui ouvre son nouvel ouvrage, il demande qu'on se propose « dans les idées et les sentiments, comme dans la prosodie et le style, la communion du moyen âge français et de la Renaissance, et le principe de l'âme moderne ». C'est alors que lui est offert le mémorable « Banquet du Pèlerin Passionné », auquel assistent les littérateurs et les poètes de tous les clans. Ce succès fait croire à Moréas que le moment est venu pour lui de fonder une nouvelle école. D'accord avec le critique Charles Maurras, il fera dévier un peu ses premières déclarations, retiendra du moyen âge tout ce qui est idiome roman, en rejettera tout ce qui accuse une origine gallique et nationale, s'insurgera contre le Nord français pour ne reconnaître droit de vie qu'aux peuples latins — et ce sera l'Ecole Romane.

Outre M. Maurras, — lequel est revenu depuis, à l'exemple de son maître, au classicisme pur et simple, — Jean Moréas eut pour disciples romanistes, MM. Maurice du Plessys, Ernest Raynaud, Hugues Rebell et Raymond de la Tailhède.

C'est aux environs de 1893 que M. Albert Mockel proclamait M. Emile Verhaeren grand-prêtre et grand Poète de ce fameux Paroxysme, dont M. Georges Eekhoud, depuis quelque temps déjà, était considéré comme le romancier.

Après avoir analysé la manière plastique de l'art classique, puis la manière mystique du moyen âge, M. Mockel ajoutait : « Emile Verhaeren assemble à la fois un peu de ces deux manières, en même temps qu'il s'en écarte avec rudesse, cassant et déchirant d'un seul coup l'harmonie marmoréenne des images et le tissu plus transparent des songeries, pour les unir en un éclair : le *paroxysme*. Le poète du paroxysme ne s'arrête presque jamais à combiner des plans par étages savamment gradués, à modeler les courbes d'un groupe sculptural. Pourtant, c'est par ses plans heurtés, les saillies de couleur, les images, qu'il captive surtout. Comme le poète de la suggestion et des paroles simples, il demande au lecteur d'achever par son émotion la vision qu'il a créée. Mais l'objet même de cette vision, au lieu de naître peu à peu, comme de l'âme rajeunie, avec des silences et de la musique épanouie, s'entasse par blocs d'ombre striés de térébrantes lumières. C'est un cri dans la fumée, de la peur en sursaut, un sifflet dans les ténèbres ; c'est le soudain appel d'héroïsme qui sonne la diane au soldat endormi et, d'un choc arraché à ses rêves, l'emporte avec des hurlements dans le tonnerre de la bataille. Ce n'est point l'harmonieuse beauté. Assurément ; mais ce peut être le Sublime ».

L'Ecole Paroxyste n'a pas eu d'autre manifeste à notre connaissance. Mais le nombre de poètes qui ont été influencés par M. Verhaeren est incalculable. Et tout récemment, M. Henry Maassen publiait en Belgique une brochure intitulée *La Poésie Paroxyste* pour signaler l'apparition d'un nouveau disciple : M. Nicolas Beauduin.

C'est vers 1895-96, semble-t-il, que doit se placer l'avènement de la Poésie Esotérique, — bien que Villiers de l'Isle Adam ait

imprégné fortement d'ésotérisme la littérature depuis 1880, que M. Albert Jounet ait publié les poèmes de *L'Etoile Sainte* des 1884, que M. Edouard Schuré ait, en 1889, donné à ses *Grands Initiés* une « Introduction sur la Doctrine Esotérique » qui fit sensation, et que M. Victor-Emile Michelet, enfin, ait publié son essai sur *L'Esotérisme dans l'Art*, en 1890.

Vers 1895 ou 1896, en effet, M. Schuré publie son premier livre de vers ésotériques, *La Vie Mystique* ; M. Jounet fonde une revue de psychisme catholique, *La Résurrection* ; M. Octave Houdaille donne des poèmes occultes, *Les Possessions* ; M. V.-E. Michelet dirige la revue *Psyché* et commence à faire paraître de ci de là les étranges et prestigieux poèmes ésotériques de *La Porte d'Or* et de *L'Espoir Merveilleux*. De son coté, M. Jules Bois s'occupe d'hermétisme et travaille à de petits drames ésotériques en vers, tels que *Les Noces de Sathan*, *Il ne faut pas mourir*, etc.

Selon M. Michelet, ce qu'il faut entendre par Esotérisme, en poésie, c'est la vision de la vie intérieure et « réelle » du monde, et l'art de donner aux hommes une révélation de cette Réalité. La vue du poète doit pénétrer là, soit par intuition, soit par connaissance, — car les Anciens percevaient trois modes d'accession aux plus grands secrets de la nature : la πίστις, l'ἔκστασις et la γνῶσις. Tous les poètes ayant atteint au sublime ont donné à leur œuvre un sens ésotérique, autant que les prophètes. Quant Homère fait intervenir les dieux dans le drame humain, c'est qu'il voit le geste de l'homme en correspondance avec la série des forces de l'univers. Eschyle fait de même. Et Dante, et Goethe, et Shakespeare...

M. Albert Jounet, qui pense les mêmes choses, spécifie que la poésie ésotérique se caractérise par l'immanence d'un sens transcendant, religieux et philosophique dans le sens apparent et littéraire. Elle est donc, selon lui, éminemment *symbolique*. Toutefois, elle se distingue de la poésie *symboliste* par le fait que, plus rigoureusement vassale d'une doctrine, elle y rattache les symboles et les images avec plus de suite et de fermeté. Sans études (ceci pour l'initié), ou sans divinations (ceci pour l'intuitif spontané), qui soient d'ordre philosophique et doctrinal, une poésie *symboliste*, purement descriptive et passionnelle, reste possible, mais non une poésie ésotérique ou *symbolique*. L'Ésotérisme poétique se rattache donc à une doctrine profonde, cohérente,

non point pourtant rationaliste et abstraite, mais mystique et intuitive, — et il lui appartient de l'exprimer ou de l'évoquer, tout en la revêtant de symboles. Bien que la poésie ésotérique se rencontre dans diverses religions et diverses traditions, M. Jounet est convaincu que c'est l'ésotérisme chrétien (y compris l'Ancien Testament) qui forme le courant central et supérieur de l'Esotérisme. C'est à lui que se relient sa doctrine et ses poèmes si personnels de *L'Etoile Sainte*, des *Lys Noirs*, du *Livre du Jugement*, etc.

Au moment même où les poètes ésotériques démontrent l'insuffisance thaumaturgique du symbolisme, tel qu'il s'est trouvé réalisé, une école nouvelle surgit, qui frappe d'anathème le dilettantisme des imprudents imitateurs de Mallarmé et des archaïques partisans de Moréas.

C'est au début de 1896. M. Saint-Georges de Bouhélier vient de faire paraître un manifeste dans le *Figaro*; puis, aux éditions du *Mercure*, un ouvrage riche de sensations et vibrant de fièvres contenues, *L'Hiver en Méditation*. Une jeunesse confiante, enthousiaste, et qui se croit prédestinée, suit son élan. MM. Michel Abadie, Christian Beck, Albert Fleury, Maurice Leblond, Eugène Montfort, Andriès de Rosa (*) célèbrent, avec l'éloquence que donne la foi, la souveraineté du Naturisme. Désormais, plus de « techniques prétentieuses » dissimulant mal le vide de la pensée et l'absence de toute émotion, plus de « sensualismes d'art » malsains et pernicieux, plus de « mysticités factices », plus de déliquescences, ni de vaines phraséologies. Ce que rêvent les chevaliers naturistes, c'est de faire tressaillir leurs strophes du grand frisson de la vie, — de la vie ordinaire comme de la vie profonde, — grâce à la rencontre sympathique de leur propre sensibilité avec la sensibilité mystérieuse de la nature. « Il suffit, a dit le jeune maître, de tout ressentir, l'eau et le ciel, jusqu'à s'y transfuser ! » Eh quoi ? en vérité, tout n'est-il pas sublime dans la nature ? Que chercherait-on d'indicibles fictions, lors que la vie journalière et les aspects du monde les plus humbles nous initient à tant de merveilles ? Et les hommes ne sont-ils pas assez impressionnants, d'être les gestes visibles des puissances fatales ?

(*) Et, plus tard, M. Michel della Torre.

« L'homme à qui j'achète mon pain, dit M. Saint-Georges de Bouhélier dans *L'Hiver en Méditation*, je le tiens en respect non point pour ses vertus, mais parce que sa mission m'éblouit ». Et, plus loin, il ajoutera : « Parce qu'il a construit sa maison d'après les polarisations de la Nature, parce qu'il pêche sous la lune, parce qu'il prédit l'orage, ce marin connaît Dieu tout autant que Descartes ».

De ses méditations devant la nature, le chef du Naturisme a tiré, comme on le voit, une théorie de l' « héroïsme quotidien ». Et l'on comprendra quel rôle il assigne au Poète quand on aura lu ces mots, par lesquels il conclut : « La réalisation d'un hymne implique une excessive sagesse : la connaissance de l'Univers ».

En somme, l'amour de la nature, chez M. de Bouhélier, entraîne une métaphysique et une valeureuse exaltation. Il est, au contraire, toute candeur et toute simplicité chez les pupilles de M. Francis Jammes, qui se constituèrent en école à peu près à la même époque. C'est dans le *Mercure de France* de mars 1897 que parut le manifeste du Jammisme. « Je pense, disait le maître, que la vérité est la louange de Dieu ; que nous devons la célébrer dans nos poèmes pour qu'ils soient purs ; qu'il n'y a qu'une école : celle où, comme des enfants qui imitent aussi exactement que possible un beau modèle d'écriture, les poètes copient un joli oiseau, une fleur ou une jeune fille aux jambes charmantes et aux seins gracieux ». Cette ingénuité, M. Jammes la veut dans le style aussi bien que dans l'émotion. Il dépouille toute visée ambitieuse et toute emphase, pour conserver à son vers l'exquise fraîcheur de la sensation. Sa poésie, c'est son âme, c'est sa sensibilité même. Elle est tour à tour d'une touchante naïveté, d'une tendresse émue ou d'une poignante amertume, selon les heures. Les chuchotis des sources, le frémissement des feuilles, le pépiement des oiseaux, la bruissante symphonie des choses, il ne cherche pas d'autre rythme à ses poèmes. Souvent, dans ses paysages agrestes ou dans ses scènes d'intimité, il fait intervenir les bêtes, les plantes et les objets. Et ainsi, sans le vouloir, il rejoint l'art de ceux qui vont scrutant l'organisme du monde, pour en saisir les correspondances. Au reste, depuis quelque temps, l'orthodoxie de sa foi catholique a ajouté un appui doctrinal à la valeur spirituelle de son œuvre.

En 1898, M. Maurice Magre publiait *La Chanson des Hommes*. « J'ai voulu, disait l'auteur dans sa préface, chanter la vie, ses tristesses et ses rêves, et les joies sensibles pour lesquelles on lutte. J'ai tâché de dire la beauté de l'effort, la pureté du travail, qu'il faut être bon et être simple, aimer. Assez longtemps, le poète a rêvé loin des hommes. L'art est devenu dans ses mains le luxe, le privilège d'une élite. Il faut désormais que sa voix s'élève pour tous ou qu'il ne soit plus... Que le cri des foules monte donc jusqu'au cœur du poète !... » M. Magre se déclarait, par conséquent, « poète social », — ce qui n'était pas nouveau, puisque M. Emile Verhaeren avait publié déjà ses *Visages Illusoires* et ses *Villes Tentaculaires*. Comme le grand poète flamand, il n'hésitait pas, d'autre part, à faire rimer les pluriels avec les singuliers et à substituer souvent l'assonance à la rime.

Pareilles tendances ne tardèrent pas à trouver leur écho parmi les jeunes poètes d'alors. Dès 1899, M. M.-C. Poinsot, dans la préface des *Yeux s'ouvrent*, risquait une première fois sa théorie de la libération du vers classico-romantique, qu'il reprenait bientôt dans un article de *La Revue Contemporaine*, et précisait définitivement dans la préface de son second volume de vers, *Les Minutes Profondes*. Ce qu'il réclamait, en somme, c'était l'emploi facultatif de l'hiatus, sans autre juge que l'oreille ; le libre choix d'une césure aussi variable que possible ; le droit d'accoupler des rimes de nombre singulier et pluriel ; enfin, l'adoption du principe d'homophonie des rimes se subrogeant à celui d'homographie. Toutefois, il se montrait résolument hostile à l'assonance, comme à l'introduction d'un *e* muet non élidé à l'intérieur du vers.

Dans la *Revue de Paris* du 15 août 1901, M. Adolphe Boschot se fit le défenseur autorisé et convaincu de ces réformes techniques. En même temps, MM. M.-C. Poinsot, Georges Normandy et Fernand Halley organisaient les Congrès des poètes de Paris et de Lille. C'est à la suite de ces manifestations que MM. Edmond Blanguernon, A. Boschot, Pierre de Bouchaud, A. Lacuzon, Emile Lante, Charles Méré, Georges Normandy, M.-C. Poinsot, Fernand Rivet, Marcel Roland, Han Ryner et Mme Anne Osmont décidèrent de fonder l'Ecole Française, que consacra un volume collectif publié chez Fasquelle en 1902, *La Foi Nouvelle*.

Ce qu'il faut surtout retenir de ce mouvement, c'est la double réaction qu'il suscita, d'une part contre le Vers-Librisme, auquel

il opposait le Vers Libéré, et, d'autre part, contre la poésie nuageuse et incohérente des mauvais symbolistes, à laquelle il entendait faire succéder une poésie plus vivante et qui fût comme le retentissement des aspirations d'alors vers la justice, le progrès et le bonheur humain. Une phrase de M. Poinsot — qui, avec M. Normandy (*), se fit durant de longues années le champion de la Poésie Sociale — résume assez bien tout le programme de l'école. « Il n'y a poésie vivante, a-t-il écrit, que lorsqu'il y a communion entre l'écrivain et le public. »

Avec la fondation de l'Ecole Française, a coïncidé celle de l'Ecole Régionaliste, dont les précurseurs immédiats étaient MM. Frédéric Mistral, Maurice Barrès, René Bazin, Charles Maurras, Grandmougin, etc. C'est M. Charles-Brun qui, dans d'innombrables conférences, dans des articles, dans des livres, à développé et véhiculé partout la doctrine du Régionalisme. Celle-ci repose sur ce principe que l'âme de l'écrivain est consubstantielle au sol qui l'a produite. Quiconque, par conséquent, saura profiter de ses innéités pour pénétrer le caractère profond de son terroir, quiconque pourra communier avec le passé provincialiste et remonter aux sources vivifiantes de l'inspiration locale, nuancera aussi de façon toute particulière les aspirations de son cœur et de son esprit, et peut-être parviendra-t-il à donner au génie littéraire un aspect des plus imprévus...

Toujours en cette même année 1901, apparaît une troisième école : le Synthétisme. M. Charles Morice, déjà, avait développé cette idée : « La grande destinée de la poésie est de suggérer tout l'homme par tout l'art... La poésie nouvelle doit faire la synthèse des forces acquises durant trois siècles de labeur ». De cette déclaration, M. Jean de la Hire fera le principe de sa doctrine. En juillet paraît le premier numéro de sa revue, *L'Idée Synthétique*. Il y proteste aussitôt contre la « vulgarisation » de l'art, devenue menaçante, croit-il, à la suite des théories lancées

(*) Cependant il y avait divergence de vues sur un point de technique entre les deux collaborateurs ; alors que M. Poinsot voulait qu'un *e* muet dans le corps du vers fût régulièrement élidé par la rencontre d'une voyelle initiale, M. Normandy acceptait sa présence dan n'importe quel cas, sans le nombrer.

par les « poètes sociaux ». Pour lui, « l'œuvre d'art est celle qui éveille en nous à la fois des réalités, des rêves et des sentiments. Elle doit être synthétique comme la vie ». Et cet alliage des réalités, des rêves, des sentiments, n'est point le fait du vulgaire, pas plus qu'un art « vulgarisé » ne saurait rester assez riche de moëlle pour offrir encore la synthèse de tant d'éléments supérieurs.

C'est en tête d'un roman de M. Jean de la Hire, *Le Vice Provincial*, qu'a paru le manifeste synthétiste. « Dans l'être humain, y est-il dit, les classiques n'ont étudié que l'âme, les romantiques, le sentiment, les réalistes, la sensation... Dans l'un ou l'autre cas, c'est une tranche de vie incomplète... La Synthèse doit employer ensemble les trois agents d'analyse, et procéder selon les conséquences *logiques* de cette fusion. » Quelques critiques s'étant avisés de voir dans la technique nouvelle la recette de l' « assimilation des auteurs » déjà préconisée par M. Albalat, M. de la Hire s'est véhémentement élevé contre une semblable interprétation : « La Synthèse littéraire, a-t-il répondu, n'est pas plus l'assimilation des auteurs que la couleur blanche, par exemple, n'est toutes les couleurs du spectre solaire, bien qu'elle soit formée par leur fusion. » Au résumé, ce qu'il requiert, c'est, non plus une œuvre dont les héros seront subordonnés aux différents milieux étudiés, mais, encore une fois, une œuvre *logique*, « analytique dans ses détails et synthétique dans son tout,— un panorama de la vie ».

En 1902 ou 1903, l'un des adeptes du Synthétisme, M. Hector Fleischmann, se détache du groupe pour créer à son tour une école : le Somptuarisme. Grand admirateur de Jean Lombard, du Flaubert de *Salammbô*, du Paul Adam de *Basile et Sophia*, et de Pierre Louys, M. Fleischmann voulait ramener la littérature et la poésie au goût des magnifiques joailleries du verbe, évocatoires de fabuleux Empires, de « cités abolies au fond des âges », de colossales épopées, de crépuscules sanglants, de splendides et tragiques décadences. Je ne sache pas que le fondateur de l'Ecole Somptuaire ait eu, d'ailleurs, aucun disciple. Mais son initiative n'a pas été perdue pour lui, puisqu'elle l'a orienté vers le roman historique, où il semble devoir exceller désormais.

C'est le 12 décembre 1902 que, sous la signature de M. Fernand Gregh, a paru dans le *Figaro* le manifeste de l'Humanisme.

Depuis quelque temps, on l'a vu, la science, la sociologie, les préoccupations humanitaires, la foi ardente en un progrès-fantôme des plus insidieux ont fait irruption jusque dans le domaine de la poésie. C'est par réaction, du reste, que s'est opéré ce phénomène assez surprenant. Comme le disait M. Fernand Gregh dans sa profession de foi, les symbolistes (ou plutôt les sous-symbolistes) « ont abusé du bizarre, de l'abstrus, ils ont souvent parlé un jargon qui n'avait rien de français, ils ont maintes fois épaissi des ténèbres factices sur des idées qui ne valaient pas toujours les honneurs du mystère... Jamais, dans leurs vers, un aveu personnel, un cri, un battement de cœur... Qu'a-t-il manqué souvent aux parnassiens et aux symbolistes pour nous satisfaire pleinement ? *L'Humanité*... »

« Notre poésie, continue-t-il, chante l'homme, et tout l'homme, *avec ses sentiments et ses idées*, et non pas seulement ses sensations, ici plus plastiques, là plus musicales. Tous les grands poètes de tous les temps, en même temps que des artistes, étaient des hommes, c'est-à-dire des pères, des fils, des amants, des citoyens, des philosophes ou des croyants. C'est de leur vie même qu'étaient faits leurs rêves. Après l'école de la beauté pour la beauté, après l'école de la beauté par le rêve, il est temps de constituer l'école de la beauté *par la vie* ».

Mais voici des précisions doctrinales :

« Il signifie bien (ce mot d'humanisme) que nous voulons réaliser une poésie humaine, après la poésie trop strictement artiste du Parnasse ou trop obscurément abstraite du Symbolisme. Il renoue heureusement la tradition avec l'admirable Pléïade, qui, délaissant les allégories du moyen âge, et remontant à l'art antique, source de toute beauté, sut retrouver sous les humanités l'humanité. Par la Pléïade, il nous rattache à l'antiquité d'une part, il nous mène à Chénier et au Romantisme de l'autre ; car, comme tous les novateurs, nous sommes les vrais traditionnels... »

On le voit une fois de plus, toutes les discussions tournent autour de ce fameux mot de *Tradition*. Pour les uns, il signifie attache avec ce qui fut notre art national du moyen âge ; pour

les autres, jamais il ne cessera de désigner l'imitation de l'antique... Mais ne revenons pas sur ce terrain, et laissons chacun libre de porter le jugement qu'il lui plaira.

A l'Humanisme devait bientôt succéder l'Intégralisme, en la tumultueuse université poétique. C'est du sein de l'Ecole Française qu'est sorti le prophète de la doctrine nouvelle, M. Adolphe Lacuzon.

Selon l'Intégralisme, la création poétique sera d'autant plus féconde et plus haute que le poète connaîtra mieux les lois de cette création et tout le mécanisme du travail intellectuel. Le premier article du dogme se présente sous cette formule : « la Poésie réalisée est la forme transcendante du savoir ». C'est, en effet, que de tout temps le rôle de la poésie fut de reculer les bornes de la conscience humaine, et, si l'on remonte à l'origine des religions et des philosophies, ce sera, encore et toujours, pour y trouver la poésie. Du reste, par « connaissance », les intégralistes entendent bien le savoir sous toutes ses formes : notion ou prénotion, aspiration ou intuition. Ils établissent ainsi un rapport entre ce qui est *nous* et ce qui est *tout*, mode de correspondance qui paraît être quelque chose comme l'amour, — et cela les mène à dire que « la Poésie, phénomène subjectif, est la volupté de la Connaissance ». Or, comme la connaissance est, de siècle en siècle, plus étendue, notre sensibilité se développe à mesure, et il serait absolument illogique de vouloir reculer à l'ingénuité primitive. D'où, troisième principe : « la Poésie est infiniment perfectible ; c'est une création perpétuelle ».

Nous voici arrivés, à présent, à ce précepte capital de la doctrine intégraliste : « la création poétique est une intégration, non une synthèse ». Ceci demande quelques explications. Les symbolistes pensaient que la poésie, intervenant au sein des rapports qui relient les sciences par elles comme les différentes formes de l'art, nous permettait de communier dans l'Infini. Mais M. Lacuzon fait remarquer que nous ne connaissons des choses que la manière dont elles nous affectent. Ce que la poésie peut amalgamer, ce ne sont donc que nos aperceptions différentielles. Au surplus, l'opération synthétique est toujours antérieure à la création poétique, et, en réalité, elle ne constitue rien autre que un tre état d'âme. C'est seulement lorsque l'état d'âme s'inscrit dans un

symbole qu'il y a création poétique. Et, pour cette « inscription dans un symbole », il faut qu'il y ait adaptation des organes aux fonctions, il faut qu'il y ait *intégration*. M. Lacuzon conclut alors par ce dernier aphorisme : « le symbole poétique intègre la connaissance en puissance ; le rythme, facteur émotif, l'identifie à la vie psychique, et crée la poésie ».

Mais ceci nous oblige à spécifier ce que les intégralistes entendent par le *rythme*. Voici : « Tout, dans l'univers, est vibration, combinaison de vibrations, formes de mouvement, nombre et séries, associations de rythmes... Le monde entier n'est qu'une vaste orchestration... Le rythme inhérent au verbe humain, le rythme dans l'œuvre du poète est le *mouvement même de l'inspiration* ». De là, indépendamment de la numération *quantitative* du vers, une numération *qualitative* par laquelle s'accuse toute l'originalité du poète.

Tandis que la plupart des nouveaux groupements poétiques attestaient dans leur programme un dessein de réaction contre le symbolisme, un noyau de jeunes admirateurs de Mallarmé est demeuré fidèle, inébranlablement, à la mémoire du maître. La publication, en 1904, de poèmes à la fois mallarméens et très personnels, *Eurythmies*, et la direction de la seconde série des *Ecrits pour l'Art*, en mars 1905, placèrent M. Jean Royère à la tête de ces incorruptibles. Depuis, M. Royère a fondé une revue dont le titre est significatif, *La Phalange*, et qui réunit, outre des membres réputés du symbolisme, des poètes plus jeunes, gloire future du Néo-Mallarmisme.

Pour les néo-mallarmistes, la poésie est une création dont la source sera nécessairement le « for intérieur » du poète, et ils ne prétendent point imposer à celui-ci son inspiration. La seule exigence qui leur soit commune et qui les constitue en groupe est celle du *rythme*. Il n'est pas de poésie sans un rythme adéquat, et ils bannissent le vers traditionnel (ou soi-disant tel, car selon eux le vers n'a jamais cessé d'évoluer) parce qu'il n'est plus propre à l'expression poétique actuelle. Ils ne peuvent admettre, d'ailleurs, qu'une forme métrique abstraite, figée, et qui n'est d'aucun temps, soit le corps de la poésie. L'inspiration, aujourd'hui, est plus complexe qu'elle ne le fût jamais. Tout ayant été dit en poésie, dans un domaine superficiel, une poésie profonde

est désormais indispensable. Le poète doit pouvoir se faire une âme neuve, et, comme Descartes en philosophie, *vider* son esprit de toutes réminiscences. Qu'elle prenne sa source du « moi » ou du monde extérieur, la poésie vraie sera toujours une *découverte*. Descriptive ou intuitive, « elle ne vit que de notations neuves ». On pourrait appeler cela fort bien le *Robinsonisme*...

M. Royère affirme en outre que la poésie doit être *concrète* et *sensible*. Toute abstraction, toute philosophie est, pour lui, antipoétique. Ainsi, le poème sera un flot harmonieux de nuances et, par conséquent, « il sera *obscur* pour la pensée abstraite ». Jamais il ne pourra se développer en *syllogismes*. La trame des pensées, interrompue à chaque instant par la sensation et le sentiment, ne formera pas un tissu de raisonnements, mais d'analogies, de divinations, d'intuitions. C'est donc là une musique ; et, si l'on admet ces principes, on comprendra pourquoi le rythme musical, la forme chant, « mal à propos appelée vers libre », est nécessaire à la poésie.

A la fin de 1904, il m'arriva de publier une étude sur *La Physiologie Morale du Poète*, qu'un critique voulut bien appeler « essai d'auscultation du génie ». C'était, en réalité, un ouvrage bien naïf et bien imparfait. Il contenait néanmoins en germe la philosophie au développement et à l'application de laquelle mon existence est désormais vouée (*)...

Voici l'exposé rapide de la philosophie de l'Impulsionnisme :

Rien ne s'est formé de rien. Il y eut un Principe. *Ce Principe s'est-il formé de rien ? Il ne s'est point formé du tout : il fut, est, sera. Sinon, comment serait-il le Principe ?*

*De cette première proposition, il résulte que l'Eternité existe. Le fait que l'éternité existe implique l'*Etre. *Si l'Etre était aveugle, inconscient, privé d'énergie et de mouvement, le Principe, moteur du tout, ne pourrait pas exister. Et ce serait alors la négation de l'Etre.*

Donc, le Principe, c'est l'Etre, et l'Etre, c'est la Vie. La Vie, nous en voyons les manifestations : point n'est besoin de démontrer que la vie est active, ni que son activité est organisatrice.

Si la Vie agit, si surtout la vie organise, n'est-ce point qu'il y a

---

(*) En préparation : *La Solution de l'Insoluble*, etc.

quelque chose à mouvoir, quelque chose à organiser ? Ce que nous appelons la Matière, il faut donc que ce soit la substance de la vie. Ce que nous appelons l'Esprit, il faut que ce soit l'essence de la vie.

Mais qu'est-ce que l'essence ? et qu'est-ce que la substance ? Le philosophe entend par « substance » ce qui existe par soi-même, et par « essence » ce qui fait l'être individuel. Autrement dit, la Vie, considérée comme « être » est la matière en activité ; considérée comme « individualité », elle est l'esprit, ou, si l'on préfère, l'âme.

L'essence et la substance apparaissent, par conséquent, comme les deux modes de manifestation de l'unité Vie. Elles se compénètrent, s'absorbent et s'exhalent alternativement dans le mouvement rythmé de la vie.

Qu'est-ce que le mouvement rythmé de la Vie ? sinon la nécessité, pour le Principe, de s'agiter à fin de continuer à être, nécessité heureuse qui détermine le mouvement par la joie d'être, joie d'être qui est éternellement contrebalancée par le souci d'équilibre.

Si la Vie a une individualité, elle est Conscience. Si la vie connaît la joie d'être, elle est Amour. Si la vie agit sur elle-même, elle est Energie. Si la vie a une activité nécessaire, *elle est Loi. Si la vie a le souci de l'équilibre, elle est Harmonie.*

La Vie, avons-nous vu, est également l'éternité. L'éternité est un total. Il ne peut y avoir qu'un total, comme il n'y a qu'une vie. L'Infini, total de l'espace, n'est que l'autre face de l'Eternité, total du temps.

Etant donc l'Infini, la Vie a des myriades de fonctions, et des myriades d'organes qui s'y adaptent. C'est là ce que l'homme appelle les êtres, les végétaux, les minéraux, les corps, les astres, les éléments.

Tous ces organes sont nécessairement pénétrés et comme imprégnés de la Vie, dont ils sont des réductions plus ou moins imparfaites. Tous en possèdent les qualités essentielles : conscience, amour, énergie, harmonie, mais évidemment appropriées à leur fonction et réduites selon leur valeur respective.

Il est toutefois certains attributs du tout que les parties ne sauraient posséder. Ainsi, les organes sont dépendants de la Vie-Loi. C'est l'évidence même qu'ils ne sont pas infinis. Formes renouvelables, et non point parties intégrantes, ils ne sont pas davantage éternels.

En effet, la loi du mouvement de la vie exige une perpétuelle abolition des formes et une perpétuelle résurrection. On ne conçoit pas le mouvement sans déplacement, et le déplacement implique la suppression d'un organe qui était dans un endroit et son rétablissement dans un autre. La vaine trépidation des mêmes organes sans création ni destruction équivaudrait à l'immobilité et serait la négation même de la vie.

Naissance et mort, formation et destruction, voilà enfin des mots pour désigner les variations incessantes des formes de la Vie.

***

Comme le cheval, le peuplier ou le silex, l'homme est un des organes de la Vie, et il s'adapte à une fonction. A leur tour, organes et molécules de l'homme sont, comme toutes les différentielles de la Vie, des êtres plus ou moins obscurément conscients et ayant chacun leur fonction.

Il est vraisemblable, (mais indémontré), que, dans la vie en activité, les éléments les plus subtils, les plus sensibles à la vibration, les plus aptes à devenir le foyer commun et, pour ainsi dire, le point de rencontre de la Vie-Substance et de la Vie-Essence constituent le cerveau de l'homme.

Comme la Vie totale, le cerveau de l'homme, en tant qu'être, est substance ou matière ; en tant qu'individualité, il est essence ou esprit.

Or, l'individualité humaine est elle incompatible avec l'individualité intégrale de la Vie ? Assurément non. L'une et l'autre sont de même essence. Mais la première a des limites que ne connaît pas la seconde.

L'individualité humaine, c'est la conscience. Et le rapport entre l'individualité humaine et l'individualité totale, c'est la pensée.

La conscience, nous l'avons vu, est un phénomène naturel, qui tient à l'essence même de la vie. Mais qu'est-ce que la pensée ? et par quelle opération se manifeste la pensée ?

Voici. L'homme-substance, renonçant momentanément, par un acte émotif déterminé ou involontaire, à son individualité propre pour s'absorber dans l'individualité totale — ce qu'on a appelé méditation, *et parfois* extase *— se laisse envahir par l'essence infinie, et ce qu'il peut rapporter de cette incursion dans l'absolu se nomme pensée.*

(Il est évident que nous prenons ici la pensée *dans sa plus haute*

acception et que nous ne considérons pas comme telle la mécanique de la mémoire ou de l'hérédité).

L'instant du contact entre l'essence infinie et le point sensibilisé (le cerveau humain) a été dénommé intuition. *Pour notre part, nous appellerons* instinct psychique *la sensation par l'homme de ce phénomène d'intuition, et* impulsion *le commencement d'activité, la fluctuation particulière déterminée dans certains organismes par l'instinct psychique.*

L'homme dont le système sensible et l'organisation cérébrale seront tels que, non seulement il sera enclin à la méditation et connaîtra l'instinct psychique, mais encore ressentira l'impulsion qui doit le porter à fixer son rêve, à réaliser sa pensée, nous l'appellerons le Poète, c'est-à-dire le créateur.

***

L'intuition, l'instinct psychique et l'impulsion étant à la source de toute création sont, par conséquent, à l'origine de la connaissance et de la Science.

La Vie, en somme, c'est l'univers en vibration, et celui-ci apparaît comme « un ensemble de phénomènes », selon le langage des philosophes.

Ceux de ces phénomènes dont la nature ou les causes, révélées ou non par la motion intuitive, échappent à l'expérimentation appartiennent encore au domaine de la poésie (telles les sciences occultes).

Ceux dont le mécanisme est vérifié par la méthode expérimentale sont tombés désormais, après avoir appartenu d'abord à la poésie, dans le domaine de la science proprement dite.

***

Le besoin de merveilleux, avoué ou non, qui en tout homme s'agite, n'est que la conscience plus ou moins nette de l'essence vitale et de ses phénomènes occultes. On appelle cela communément l'Idéal.

Sous l'influence de l'intuition, de l'instinct psychique et de l'impulsion, les premiers poètes ou prophètes, les grands inspirés, ont reçu et ont transmis la révélation des plus hauts concepts, sur lesquels spécule aujourd'hui la science.

Le verbe humain, c'est l'attestation d'une parcelle de l'essence par une petite partie de la substance. C'est l'individualité s'exprimant par l'être. Donc, ce mode de manifestation ne peut être

qu'adéquat à l'essence vitale; son rythme ne peut que se m uler sur le rythme de la Vie...

L'esthétique qui se dégage de ce système philosophique est tout entière subordonnée à l'Inspiration. Elle fait, dans l'œuvre créatrice, une part considérable à l'instinct. Dans l'esprit de ceux qui, sur ces bases, pensèrent établir une école poétique il est évident que cette esthétique marquait une réaction contre le dilettantisme, l'art artificiel et sans accent le manque d'enthousiasme et de sincérité.

En 1905, M. André Joussain faisait paraître, en tête d'un volume de vers, *Les Chants de l'Aurore*, une préface qui fut remarquée de toute une pléiade de jeunes poètes, et qui lui attira leur sympathie. Les membres de ce nouveau groupe se choisirent le qualificatif de « néo-romantiques » et plantèrent successivement leur drapeau au faîte de *L'Idée*, de la *Revue Néo-Romantique* et du *Journal des Lettrés*.

Les visées du Néo-Romantisme devaient atteindre un triple but. D'abord déterminer un mouvement de réaction contre l'obscurité symboliste et certaines incohérences vers-libristes. Ensuite, exiger de tout poète une attitude morale vraiment noble et un idéal élevé, en même temps qu'une sensibilité délicate. Enfin, illustrer la doctrine de M. André Joussain, dont je vais essayer une brève analyse.

Le romantisme sut exprimer « les sentiments profonds et les aspirations morales de l'homme. » Le naturalisme les négligea complètement pour « s'attacher au monde extérieur ». Le Néo-Romantisme ambitionne de faire fusionner enfin les deux méthodes. Il voudrait combler l'abîme ouvert « entre la science, qui est l'expérience des peuples, et la religion qui résume leurs aspirations les plus hautes ». Toutefois, et c'est là l'important, il faut « pour concilier ces deux points de vue, partir de l'idéal *comme d'un fait* et chercher ses racines dans la réalité même ». M. Joussain en est bien convaincu, « l'intuition que nous avons de nous-même comme d'un être conscient *dont toute l'essence est de penser*, est une expérience aussi réelle que toutes les expériences de laboratoire ». Pour lui aussi, l'univers n'est qu'une « pluralité d'êtres conscients ; l'espace, une manière dont les choses se révèlent à nous ; le monde extérieur, l'apparence sous laquelle

se manifeste à notre sensibilité une multitude d'âmes... » Par conséquent, la poésie pourra « chercher à reconstituer la vie intime de ces êtres, et à retrouver sous l'illusion des formes et des couleurs l'activité de la matière livrée à ses continuelles métamorphoses ». Or, faire vivre les choses, c'est exprimer aussi les émotions de l'âme... c'est faire vivre l'esprit d'une vie supérieure, en lui ouvrant le monde des rêves et des vérités éternelles ».

Et voilà comment M. André Joussain entend concilier une poésie philosophique et scientifique avec une poésie émotionnelle et intime.

Quelque temps se passe sans donner naissance à aucun groupement. Puis, dans le courant de 1907, la jeunesse littéraire apprend tout à coup qu'un audacieux phalanstère artistique vient de se constituer. Des poètes, des romanciers, des peintres, des sculpteurs, des musiciens se sont associés pour assurer à la fois leur existence matérielle et leur indépendance intellectuelle. Leur communauté, ils l'ont fixée à Créteil et l'ont dénommée « L'Abbaye ». Parmi les profès de ce prieuré laïc, on cite des poètes : René Arcos, Henri-Martin Barzun, Georges Duhamel, Alexandre Mercereau, Jules Romains, Charles Vildrac...

De ce foyer d'enthousiasme juvénile va bientôt sortir une nouvelle école poétique. M. Jules Romains, en 1908, publie son fameux poème *La Vie Unanime*. C'est une œuvre d'une technique assez lâchée, mais vraiment puissante. Elle suscite, parmi la génération de demain, des discussions enflammées et parfois venimeuses. M. Romains met à profit ces démêlés. Il fonde l'Unanimisme, et publie livres sur livres pour imposer au plus tôt sa formule. De la spontanéité, un don certain des images : c'est plus qu'il n'en faut pour faire oublier la ligne un peu hâtive de l'écriture, — et l'idée unanimiste, durant plus d'un an, fournit une assez belle carrière.

Mais, exactement, quelle est donc la philosophie de cet Unanimisme ? Elle consiste d'abord — et, nous l'avons vu, la théorie n'est pas nouvelle — à remplacer l'esprit *humain* par l'esprit vital et universel. Elle présente ensuite cette particularité que l'appareil, l'organe par lequel se manifestera l'esprit désormais doit être, non plus l'âme individuelle, mais bien « l'âme des groupes ».

Se basant vraisemblablement sur ce précepte de M. René Ghil : « la matière évolue à prendre conscience d'elle-même », M. Jules Romains croit avoir eu la « révélation religieuse » que « les groupes faits d'hommes les plus petits et les plus vastes, les couples, les rassemblements, les villages, qui menaient depuis des siecles une vie mystérieuse et muette », viennent d'arriver à la conscience claire et « d'affirmer enfin leur présence surhumaine (*) ».

Quant à la forme prosodique, M. Jules Romains use des mètres traditionnels : mais, sauf de rares exceptions, il remplace la rime par des « rapports de sonorités » qui n'ont rien de commun avec l'assonance et qui me paraissent être, en somme, la part la plus personnelle et la plus vraiment originale du contingent littéraire unanimiste.

Le 15 juillet 1908, M. Gérard de Lacaze-Duthiers annonçait, par un copieux article de *La Revue*, la naissance d'*Une Nouvelle École Poétique*.

« Nous croyons, s'écriait M. André Colomer, rédacteur du manifeste de *La Foire aux Chimères*, à la valeur de nos propres visions, car nous savons qu'elles n'ont pu jaillir que du contact fécond de nos sens amoureux et de la matière vibrante ! » C'est l'éternelle erreur des Illusionnés et des Sincères que de vouloir communiquer leur foi et leur ardeur. Partis « à la découverte de la vie », les Visionnaires en avaient aperçu la beauté supérieure, et bon nombre d'entre eux s'imaginèrent ingénument que cette beauté là était perceptible pour les masses. Pourtant, ne l'avaient-ils pas déclaré eux-mêmes ? « avoir vision, c'est exprimer originalement l'harmonie mondiale avec l'harmonie individuelle. Avoir vision, *c'est assurément beaucoup plus que voir*. C'est voir *comme on sent*, voir avec son éducation entière des sens et de la pensée ».

Aujourd'hui, les ménestrels de la « foire aux chimères » savent que, seuls, les artistes sont visionnaires. Ils ont renoncé à leur apostolat. C'est dans la sereine fertilité du silence qu'ils travaillent désormais, pour la plupart. Cependant, M. André Colomer n'a point cessé d'apporter des précisions à leur doctrine. Dans *Le Rythme*, dans les *Actes des Poètes*, dans la *Forge*, il a suivi leur évolution. Je note ces quelques phrases qui me paraissent

(*) *La Revue Bleue*, 4 septembre 1909.

assez bien la caractériser : « Nous avons, dit-il, éveillé le goût de la fresque lyrique, suscité la recherche d'une architecture, le sens du décor en poésie... le désir de renaissance d'une poésie de synthèse... Le mouvement visionnaire est l'expression artistique de l'Intuitionisme Bergsonien. Nous voulons que, dans nos fresques, se déroule le cours mouvementé et nuancé de notre vie spirituelle dans sa fraîcheur d'éclosion... Nous sommes les poètes de la *natura naturans*, de la vie au moment même où elle se vit, les architectes du fugitif... ».

C'est en janvier 1909 que M. F.-T. Marinetti fit paraître dans le *Figaro* son manifeste futuriste, qui a sa signification, sinon dans l'histoire littéraire française, du moins dans l'histoire morale et politique de l'Italie. M. Marinetti, que nous devons aimer, nous français, parce qu'il descend, lui aussi, des Galls d'avant la conquête, — des grands « barbares » de la Gaule Cisalpine, — s'était juré de faire sortir de leur enlizement ses compatriotes. Pour cela, il n'a pas craint les arrestations réitérées, les procès, les amendes et la prison. A la tête d'une petite troupe d'artistes et d'écrivains italiens, il est allé révolutionner Venise, Milan, Rome, Naples, Florence et Palerme. Partout, il a véhémentement protesté « contre l'art académique, contre les musées, contre le règne des professeurs, des archéologues, des brocanteurs et des antiquaires ». Il ne veut plus que sa patrie soit un cimetière dont les étrangers viendront, en curieux, visiter les tombeaux, ni une maison de prostitution où ils continueront à abriter leurs amours clandestines et maladives. Foin du passé qui momifie les cerveaux et qui paralyse les énergies ! Ce que l'auteur de *Mafarka*, un roman d'un lyrisme vraiment exaspéré, veut voir glorifier désormais sur la terre italienne, — mais son ambition va peut-être bien au-delà ? — c'est la témérité, les ardeurs de la lutte, la « beauté de la vitesse », les mille progrès de l'industrie, le travail, le patriotisme, — et, s'il le faut, enfin, la guerre !... Aussi quelques-uns vont-ils jusqu'à lui attribuer la responsabilité de la campagne tripolitaine !

Ce mouvement, qui s'est accompagné d'un tourbillon de « peinture futuriste » assez mystificateur, n'est cependant pas sans avoir eu une certaine répercussion dans les lettres françaises. Ce qui a le plus frappé nos jeunes écrivains, dans les

théories marinettistes ce sont les deux préceptes concernant le « mépris de la femme » et la condamnation du féminisme. Ils sont nombreux ceux qui pensent que nous avons eu assez d'adultères, d'amoureux fâlots, de tyrannies féminines et de romances sentimentales dans notre littérature. Et, sur ce point du moins, les futuristes ont raison, aussi bien en France qu'en Italie: il serait temps de trouver autre chose.

Dans le courant de l'été 1909, MM. Touny-Lérys, Marc Dhano et George Gaudion publièrent dans *Poésie*, en manière de protestation contre le Futurisme, leur manifeste du Primitivisme. « Par *Primitivisme*, disaient-ils, nous désignons l'art qui se nourrit aux sources mêmes de la Vie (qui viennent de loin, du début des âges). Et, de même que les *couleurs primitives* sont les sept couleurs du spectre solaire, desquelles toutes les nuances dérivent et auxquelles il faut toujours revenir, nous disons que l'art est et demeure *primitif*... ».

C'est en février 1909 que M. Han Ryner publia chez Gastein-Serge un exposé précis de sa doctrine sous ce titre : *Le Subjectivisme*.

Le mot « Subjectivisme » lui avait paru désigner de façon heureuse le centre de son éthique : tout le dehors, tout l'*objet* (les *choses indifférentes* des stoïciens, les *fortuits* de Rabelais), ne saurait constituer notre bonheur ou notre malheur. Bonheur ou malheur sont purement subjectifs. Le dehors — situation, circonstances, événements, etc. — voilà la *matière* que chacun doit modeler. Cette matière brute, cette destinée rudimentaire, même lorsqu'elle paraît brillante aux yeux étrangers, est toujours laideur et malheur. Seules les grandes âmes sont de puissants artistes et modèlent cette matière, quelque réfractaire que le sort puisse la leur offrir, en beauté et en bonheur.

On voit l'admirable esthétique qui se dégage de cette philosophie. Les faits, matière de la connaissance ou de la réalisation artistique, sont indifférents. Nous ne devons nous intéresser qu'aux formes que subit cette matière dans les esprits puissants. La vérité la beauté particulière à tel ou tel écrivain, à tel ou tel artiste, c'est une conquête individuelle, c'est une création de conquérant.

Sur la fin de 1909, M. Louis Nazzi lançait un fascicule au titre provocant, par ces temps d'imposture : *Sincérité*. Il annonçait une nouvelle formule littéraire, le « Sincérisme ». Il ne s'embarrassait, d'ailleurs, ni de métaphysique, ni de doctrine philosophique. Et pourtant ce qu'il réclamait, après tant d'autres, du poète et de l'écrivain, c'est précisément ce qui a fourni le prétexte de tous les systèmes, de toutes les sciences abstraites, de toutes les ambitions supérieures. Car, sans l'inspiration, sans la spontanéité, sans la sincérité, il n'est point de création véritable ; et toute création qui mérite ce nom implique, et souvent à l'insu du créateur, une métaphysique ou une philosophie.

C'est M. Charles de Saint-Cyr qui, en tête d'un volume de vers, *Matines*, donna en 1910, un *Essai sur l'Intensisme* *) qui fut considéré par d'aucuns comme un manifeste scolastique. C'était une nouvelle contribution à cette idée que le factice en art doit être sévèrement proscrit, afin que l'inspiration, dans la genèse d'une œuvre, puisse reprendre la toute première place. Il est certain que le « Poète » ne gardera sa dignité qu'à ce prix, et la Poésie son prestige. L'être doit retentir dans l'œuvre, c'est mon avis absolu, et ce que M. Ch. de Saint-Cyr appelle l'intensité poétique n'est autre chose que la résonnance d'une âme.

De son côté, M. Max Jacob ne peut oublier que, vingt siècles avant notre ère, les Galls, — dont une fraction devint plus tard les *Francs*, — occupaient déjà notre territoire, et que notre tradition poétique a ses racines les plus lointaines et les plus profondes dans l'admirable liturgie des druides. Il n'ignore point que le « druidisme » était tout autre chose que la caricature qu'en ont faite les historiens. Aussi a-t-il donné ce nom à une esthétique qui entend ne point renier nos origines celtiques, et, par là même nos origines aryennes, car la mystique des druides, en réalité, n'est pas moins que le prolongement de la grandiose métaphysique hindoue. M. Max Jacob a pour principal disciple M. Louis de Gonzague Frick.

Il y a quelques années, M. Edouard Schuré avait été proclamé par quelques-uns chef de l'Idéalisme moderne. Mais M. Schuré

est né protestant, et un certain nombre de jeunes écrivains et poètes catholiques ont cherché, en ces derniers temps, à se grouper autour d'un maître qui eût leurs propres sentiments confessionnels. M. Charles de Pomairols, en acceptant de se placer à leur tête, a fondé l'École Spiritualiste, laquelle compte, parmi ses adhérents, MM. Gérard Batdebat, Francis Caillard, Dominique Combette, André Delacour, André Lafon, François Mauriac, Jacques Sermaize, R. Valléry-Radot, et Mmes Lya Berger, Alice Clerc et Claire Virenque. Le but que se proposent les spiritualistes est de provoquer une réaction contre ce qu'il y a de grossier et d'inesthétique chez les continuateurs du naturalisme. Leur effort apparaît des plus sympathiques et, comme plusieurs d'entre eux ont déjà attesté un très réel talent, on peut espérer qu'il sera fécond.

Vers 1903, si je ne me trompe, M. Louis Bertrand a affirmé le premier (*) son espoir d'une « renaissance classique » dans une préface écrite pour *Les Chants Séculaires* de M. Joachim Gasquet. Je n'ai pas parlé plus tôt de ce manifeste, parce que je n'ai pu me le procurer et que, d'ailleurs, je ne pense point qu'il ait déterminé un mouvement très appréciable. En 1911, M. Charles Morice, partisan d'une « Autre Renaissance », aboutissement du Symbolisme, a ouvert sur ce sujet, dans *Paris-Journal*, une enquête qui a donné les résultats les plus contradictoires. A leur tour, M. Gaston Picard dans sa revue, *L'Heure qui sonne*, M. Paul Véola dans la sienne, *La Renaissance Contemporaine*, M. Gaston Sauvebois dans un livre, *L'Equivoque du Classicisme*, ont allégué la nécessité d'une « Renaissance Française ». M. Jean Richard, aussitôt a riposté dans son journal, *L'Effort*, en assurant qu'une « renaissance » n'est aujourd'hui possible qu'à la condition d'être « révolutionnaire », l'indépendance du génie étant devenue un fait scientifique. Ces discussions ont soulevé les cris des innombrables miliciens de « jeunes revues » qui voient l'indice du courage dans la clameur. Mais le courage consiste à avoir une foi profonde et à agir silencieusement — et quoi qu'il en coûte — selon cette foi. Les grands mouvements sont toujours nés de

(*) Cependant, en 1897, M. Saint-Georges de Bouhélier avait publié *Les Éléments d'une Renaissance Française*.

l'accord tacite des énergies. Il faut croire que renaissance latine, renaissance classique, renaissance romantique, renaissance française, etc., n'étaient que vocables ne correspondant, en réalité, à aucune force en fluctuation. La cacophonie passée, il ne reste, dans tous les camps, que des individualités adverses. Aucune direction, aucune cohésion, aucun programme défini.

Qu'il me suffise, avant de conclure, de signaler « l'Ecole de la Flora » ou de la grâce de M. Lucien Rolmer, « l'Ecole Animaliste » (?) de M. Arthur Cravan, et l'Ecole du Bonisme de M. Edmond Thiaudière...

La multitude même des écoles qui nous sont nées depuis un quart de siècle montre à quel point notre époque est individualiste. Cet individualisme, l'aveuglement des critiques l'a appelé incohérence et anarchie. Il est dans le caractère des critiques de se targuer de leur sottise, et je n'espère point convaincre ces messieurs de leur erreur. A ceux qui ont des yeux pour voir de reconnaître quel mouvement précis représente le cataclysme atmosphérique de ces derniers temps. Je dis « cataclysme atmosphérique » parce que tout est contenu dans l'atmosphère, respiration du monde. Et le même phénomène, qui, dans un nombre de siècles indéterminé, fera de la France une région de la zone torride, déplace aussi le centre de gravité du génie mondial. Le nord de l'Europe et notre pays en particulier viennent de prendre conscience des rapports de l'homme et de l'universel. Cette faculté mystérieuse que les critiques ont toujours niée parce qu'ils en sont dépourvus, parce qu'ils ignorent ce qu'elle est, parce qu'ils sont impuissants à l'expliquer, le génie enfin, le génie vient de se manifester. Nous traversons ou nous allons traverser une époque semblable à celles qui produisirent les poèmes sacrés et mythiques de l'Egypte et de l'Inde, les hymnes orphiques et les tragédies d'Eschyle, les œuvres mystiques du moyen âge, la *Divine Comédie* du Dante, le second *Faust* de Gœthe, la dramaturgie de Shakespeare. Ayez pour certain que les fruits de ce prodigieux travail des éléments supérieurs vont bientôt mûrir. C'est parce que chaque individualité a concouru pour sa part à l'oscillation des forces que les forces se heurteront et produiront l'éclair qui, de nouveau, doit illuminer le firmament de la pensée.

Il est remarquable que presque toutes les formules littéraires de ces dernières années, symbolisme, scientisme, paroxysme, ésotérisme, naturisme, régionalisme, synthétisme, impulsionnisme, intégralisme, néo-romantisme, visionnarisme, etc., se réclament d'une métaphysique. D'autre part, le nombre des publications ésotériques, occultistes, kabbalistes, théosophiques, gnostiques, hermétiques, psychiques, est de jour en jour plus considérable. Le sectarisme anti-philosophique, la science matérialiste ne sont plus que des cadavres, aujourd'hui. La théorie de l'intuition, la confiance en son merveilleux pouvoir sont professées jusqu'en Sorbonne. Dans le domaine littéraire, cette angoissante identification de notre substance à l'essence de la Vie s'est répercutée en toutes les natures sensibles.

D'ailleurs, ainsi que l'a dit Mallarmé, « l'Esprit souffle où il veut et d'où il veut. » Les groupes scolastiques qui voudraient le retenir malgré lui ne recueilleraient que du vent. Et il est absurde de dire que l'individualisme est néfaste en littérature ou en art, alors que les colonnes spirituelles du monde sont des individualités, — tels Krishna, Zoroastre, Moïse, Pythagore, Eschyle, Jésus...

Une autre erreur est de dénoncer la décadence du roman, du théâtre, de l'art littéraire, ou la crise de la langue française. Parce que la démocratie refuse les moyens d'existence à l'écrivain, parce qu'elle encourage le monstrueux mandarinat des « journalistes », qu'elle facilite le triomphe éphémère des amateurs, qu'elle entretient les mœurs déplorables de l'arrivisme et qu'elle provoque l'encombrement par une production exorbitante de demi-savants, les critiques myopes ne veulent voir que les misérables élucubrations des impuissants. Il leur suffit que ces manuels soient innombrables pour qu'ils les considèrent comme la quintessence de l'esprit moderne. En réalité, tout cela est inexistant. Au lieu de fonder des ligues pour protester, après les y avoir encouragés, contre les pauvres diables enclins à écrire sans connaître la langue, les gens qui veulent se rendre utiles montreraient plus de clairvoyance en faisant respecter les écrivains qui l'enrichissent.

On pourrait conseiller aussi à ces hommes d'action d'employer leurs efforts à endiguer les dangereux débordements de l'instruction. Tant que tout individu sachant décliner *asinus*, depuis

le nominatif jusqu'à l'ablatif, se croira digne de rénover le génie littéraire, les vrais talents seront méconnus des contemporains et la médiocrité ébahira la niaiserie publique. On ne saurait trop le répéter, susciter d'innombrables appétits et affoler les consciences, comme on le fait en France depuis quelque temps, voilà l'acte le plus criminel qui se puisse accomplir dans l'État.

C'est un autre crime, un crime antipatriotique, — autant qu'une énorme sottise, — que de donner l'alarme juste au moment où le français arrive à la conquête suprême de ses moyens de composition, d'expression et d'eurythmie. Avec l'instrument dont nous disposons désormais, les chefs-d'œuvre sont nécessité. Notre langue est apte à tout exprimer. Grâce aux apports successifs du génie gallique, du classicisme, du romantisme et du symbolisme, la voici riche de moëlle, ordonnée, flexible, tumultueuse et vibrante, discrète et mystérieuse, fluidique et frissonnante. A volonté, son verbe est impétueux et fort, immatériel et nuancé. Il peut traduire les fureurs de la passion, comme l'invisible présence de l'âme. Il est à la fois le sanglot d'une douleur humaine et le murmure troublant des puissances inconnues. Aucun idiome n'était parvenu jusqu'ici à une si étonnante perfection. Et c'est pourquoi nous devons, nous écrivains, aimer la langue française dans le silence de notre cœur, et, dans la joyeuse lumière de son rayonnement, lui consacrer un culte aux regards du monde.

Enfin, puisqu'elle est devenue, cette langue, un prodige de séduction, de magnificence et de sublimité, et puisque les forces qui transmettent le Savoir s'attestent en fluctuation, qu'attendons-nous pour créer des chefs-d'œuvre ?

L'avenir du génie français dépend de nous.

FLORIAN-PARMENTIER

Valenciennes, octobre-novembre 1911.

MODIFICATIONS SURVENUES AU COURS DU TIRAGE

ET NOTES SUPPLÉMENTAIRES

Guillaume Apollinaire. — Ayant hébergé Géry Pieret, que sa vie « chevaleresque » et son « penchant » pour les choses de l'art, en particulier pour les statuettes phéniciennes du Louvre, avaient signalé à l'attention de la police, et lui ayant ensuite fourni les moyens pécuniaires de quitter le territoire français, M. Apollinaire fut arrêté et incarcéré, en septembre 1911, sous l'inculpation de recel. Cette aventure lui attira la sympathie unanime de la presse, du monde littéraire et de tous les gens de bon sens. On n'aurait pas compris, en effet, qu'une intelligence d'élite, comme l'auteur d'HÉRÉSIARQUE ET Cie, n'eût pas tenté d'amener cet égaré à s'amender, ni qu'un écrivain s'étant servi de ce malheureux comme sujet d'étude se fût fait son délateur en justice.

Sous presse, chez Figuière : PICASSO, étude ; au *Mercure de France* : EAU DE VIE, poèmes. Collaborations nouvelles : *Le Matin, Le Parthénon*, où il participe au « roman des sept », etc., etc. A consulter, pour compléter sa biographie : *La Littérature et les idées nouvelles*, d'Alexandre Mercereau, pages 286 et 287.

Jose de Berys. — A fait jouer de nombreux actes sur diverses scènes parisiennes. Est critique dramatique à *Madame et Monsieur*.

Léon Deubel. — Vient de paraître chez A.-R. Meyer, à Berlin : AILLEURS, poèmes. Pour paraître prochainement aux Éditions de la « Revue de France », un important volume de vers : RÉGNER. Collaborations nouvelles : *La Revue Indépendante, La Revue de France, Les Marches du Sud Ouest, Les Marches de Provence, Les Facettes*. La jeune célébrité de M. Léon Deubel s'accentue de jour en jour.

Léon Dierx. — Vient de paraître chez Lemerre : ŒUVRES COMPLÈTES, tome I, nouvelle édition augmentée. Tome II, sous presse.

Fernand Divoire. — Viennent de paraître, avec un vif et légitime succès : INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA STRATÉGIE LITTÉRAIRE (Sansot) et L'AMOUREUX, poème (La Belle Édition). En préparation : AMES, poèmes. Collaborations nouvelles : *Le Mercure de France, Le Parthénon*, où il participe au « roman des sept », etc., etc.

H.-L. Fankhauser. — Collaboration nouvelle : *Les Hommes du Jour*.

Albert Fleury. — Décédé en octobre 1911. Francis Jammes, Saint-Georges de Bouhélier, d'autres encore, ont dit quel grand poète fut Albert Fleury. Profondément émus par le malheur qui la frappe, l'auteur et l'éditeur de ce livre prient la famille d'accueillir leurs sentiments de condoléance attristée.

Le poème que nous avons reproduit dans le tome précédent (p. 162) restera, à coup sûr, comme l'un des chefs-d'œuvre les plus émouvants de notre poésie contemporaine.

Florian-Parmentier. — A un an de plus. Viennent de paraître : chez Figuière, LA LITTÉRATURE ET L'ÉPOQUE ; chez Michaud, CARPEAUX. Sous presse : POINTES SÈCHES et MYSTÈRE DE SANG. Collaborations à ajouter : *La Vie, Paris-Midi, Les Nouvelles, La Revue d'Europe et d'Amérique, La Revue Indépendante, La Fiamma*, et environ 200 publications nouvelles de province et de l'Étranger.

Paul Fort. — Vient de paraître chez Figuière : MONTHLÉRY-LA-BATAILLE, nouvelles ballades françaises.

Re é Ghil. — Sous presse, chez Figuière : LES IMAGES DU MONDE suite de la 2e partie de l'*Œuvre* : *Dire des Sangs*).

A.-M. Gossez. — Vient de paraître aux éditions de la « Province » : ESSAI D'EXPANSION D'UNE ESTHÉTIQUE (en collaboration avec MM. Philéas Lebesgue et Henri Strentz).

Henry-Marx. — En instance au Théâtre de l'Œuvre : LES SECRETS, un acte en prose. A organisé, le 24 mars 1912, à l'occasion de l'anniversaire d'Alfred de Vigny, un pèlerinage devant la tombe du poète, au cimetière Montmartre, avec le concours d'artistes de la Comédie Française. Est nommé Secrétaire de la *Nouvelle Revue*.

Francis Jammes (né à Tournay [Htes-Pyrénées] le 2 décembre 1868), — Nouvelle série des *Georgiques Chrétiennes*, au « Mercure de France ».

Gustave Kahn. — Tient la rubrique « L'Art ancien et moderne » au *Mercure de France*. Collaborations à ajouter : *Vers et Prose*, *La Phalange*, etc., etc.

Sebastien-Charles Leconte. — Vient de faire représenter à l'Odéon, avec un retentissant succès, ESTHER, PRINCESSE D'ISRAEL, drame en quatre actes en vers, en collaboration avec M. André Dumas (Adaptation musicale de M. Léon Jehin).

Maurice Maeterlinck. — A reçu le Prix Nobel, en 1911. Son ouvrage sur LA MORT a paru dans une édition anglaise.

Louis Mandin. — Vient de paraître au « Mercure de France » : ARIEL ESCLAVE, poèmes.

Camille Mauclair. — Vient de paraître : FLORENCE ET L'HISTOIRE DE L'ART FLORENTIN.

Alexandre Mercereau. — Vient de paraître chez Figuière : LA LITTÉRATURE ET LES IDÉES NOUVELLES. A fondé, avec M. Edouard Lepage, *La Rue*, journal hebdomadaire pour la défense et l'illustration de Paris. A été nommé secrétaire de la « Société Internationale de Recherches Psychiques ». A organisé, avec M. Barguisseau, des séances littéraires à l'« Association Générale des Etudiants » (ont déjà conférencié : MM. A.-F. Hérold, E. Verhaern, F.-T. Marinetti, G. Kahn, etc.) et le Banquet mensuel de l'Union des Jeunes. Collaboration nouvelle : *La Grande Revue*. Iconographie : *Poésia* (1909), *Je sais tout* (1910), *L'Echo* (1911). A consulter : *Alexandre Mercereau*, étude critique, par Jean Metzinger, chez Figuière. (Le « Banquet Mercereau » a eu lieu en 1910).

Victor-Emile Michelet. — Collaborations nouvelles : *Le Graal*, etc.

Jacques Mayral. — En relisant l'analyse que je donne d'*André Lérys*, je m'aperçois qu'elle peut prêter à équivoque sur un point. Entre le moment où Lérys se dit : « Si l'on me demandait ce que je faisais tel jour, à telle heure, il me serait impossible de répondre », et celui où il se demande avec angoisse : « Dans l'inconscience de l'ivresse peut-être ai-je tué ? » se succèdent maints états de conscience qui constituent le processus de l'hallucination. Lérys se dit d'abord simplement que la justice cherche toujours des coupables pour les crimes restés impunis et qu'il lui serait impossible de se défendre si des concordances quelconques venaient à faire porter des soupçons sur lui, parce que la débauche alcoolique a creusé dans sa mémoire un *trou* effrayant. C'est l'obsession de cette idée qui, peu à peu, l'amène à se demander s'il n'a pas réellement commis un crime et peut-être celui-là même dont le garçon boucher est accusé.

Achève quatre pièces destinées à des scènes parisiennes, dont *Le Météore*, 3 actes, en collaboration avec M. Henri Clerc. Pour paraître en 1912 : *L'Auberge des Morts*, roman. Nouvelles collaborations : *Paris-Journal*, *L'Aéro*, *Vers et Prose*, *La Revue d'Europe et d'Amérique*, etc. Vient d'être nommé directeur littéraire de la Maison d'Editions Figuière.

Han Ryner. — Sous presse, chez Figuière : LES PARABOLES CYNIQUES.

Hélène Vacaresco. — Un nouveau roman, chez Plon : LE SORTILÈGE.

F.-P.

MICHEL ABADIE

Michel ABADIE

M. Michel Abadie est né dans un village des Hautes-Pyrénées, à Ayzac-Ost, le 10 septembre 1866. Son enfance se passa dans le merveilleux décor que forme l'élyséenne vallée d'Argelès. C'est parmi les buissières des monts, les gaves sauvages, les lacs bleus et les châtaigneraies rocheuses que son âme communia librement avec l'âme des choses et qu'elle commença à s'ouvrir à l'Harmonie et à la Beauté. Il vécut, dans la montagne, de la vie libre et fière des pasteurs « dont les jeux, écrit-il quelque part, sont tout parfumés d'antiquité ».

Vers l'âge de quinze ans, il se rencontra à Tarbes avec Jules Laforgue, à qui il lut ses premiers vers baudelairiens. Le grand poète prit en affection le jeune barde bigourdan ; et, par la suite, il s'établit entre eux, malgré leurs tendances littéraires très différentes, des rapports d'amitié qui se continuèrent jusqu'à la mort de l'écrivain ironiste et désenchanté des *Moralités Légendaires*.

En 1887, M. Michel Abadie publiait son premier livre dans le dialecte du Bigorre, si harmonieux et si pur. L'année suivante, il donnait à ses amis : *Le Mendieux d'Azur*, où s'était répandu un cœur ivre d'harmonie et de bonté.

Il fut un des premiers collaborateurs de la *Plume*, en 1889. Il prit même une part active au mouvement littéraire de cette époque, en publiant *Sanglots d'Extase* et le *Pain qu'on Pleure*. La pensée et la forme de l'écrivain s'y montrent déjà presque définitives. Mais son inspiration trouva un renouveau d'enthousiasme vers 1895, alors qu'il se liait d'affection avec Saint-Georges-de-Bouhélier. M. Michel Abadie fit, en effet, partie du groupe des écrivains originaux que l'auteur de l'*Hiver en Méditation* avait su grouper autour de lui et qui préconisaient le retour à la nature, la glorification du travail, le culte de la terre et des héros. Dans ce puissant groupement du Naturisme qui comptait, outre Bouhélier : Maurice le Blond, Albert Fleury, Eugène Montfort, etc., Michel Abadie représenta l'élément essentiellement bucolique.

Voici, d'ailleurs, sur le poète, l'opinion de quelques-uns des plus grands écrivains qui se sont intéressés à son œuvre :

« La grâce, la douceur, le charme sont les qualités dominantes de Michel Abadie. Ses églogues évoquent le rythme doux des rêves de Chénier ». Armand Sylvestre (Le *Journal*, juin 1895). « Si Michel Abadie maniait le pinceau, il aurait toute la richesse de coloris d'un Bordone ou d'un Jordaëns et je ne sais pas s'il ne se laisserait pas aller aux audaces des Monet et des Diaz. Son verbe est éclatant et son épithète rutilante ou dorée. Ses vers sont une musique pleine d'ampleur et de résonnance ; mais, telle que certaines pages de Vincent d'Indy ou de Chausson, l'Idée se masque derrière le coloris et devient parfois obscure et vaporeuse ». André Theuriet (Le *Journal*, 1896). — « Moderniste avant tout, vous ne vous souciez pas outre mesure de la très rigoureuse alternance des rimes, ni des coupes méthodiques et *Banvillistes*, mais cela n'empêche nullement votre poésie d'être claire spontanée et vraie, votre vers d'être sonore et harmonieux ; et, pour mon compte, je me déclare satisfait à la lecture du *Pain qu'on pleure*, puisque j'y trouve beaucoup de ces riens indéfinissables que nous avons tous plus ou moins rêvés et qui chantent d'un bout à l'autre de ce livre dont je me délecte ». François Coppée (Correspondance, 13 décembre 1896). — « M. Michel Abadie a la grandiloquence. Ses vers, parfois sonores comme des clairons d'argent clair, parfois jaseurs comme des flûtes, veulent être clamés. Ils sont d'un amoureux débordant, heureux de jeter aux pieds de l'Aimée toutes les fleurs et tout son cœur. Puis, autour de ces effusions passionnées, se dessinent de délicieux paysages. Il sent la nature. Et il possède une parfaite science du métier. Il est un très bon poète ». Adolphe Retté (*Aspects*, 1897). — « Ardent, passionné, généreux, Michel Abadie porte une âme qui bat et s'élève d'un grand souffle ». Catulle Mendès (*Rapport sur la Poésie*, 1900). — « Remercie-t-on une baie sauvage et couverte d'azur et qui a la saveur des hauts sommets ? Remercierai-je ce chant buissonneux et parfumé qu'est votre beau livre : *Le Cœur de la Forêt ?* Tout simplement, je vous embrasse et vous admire ». Francis Jammes (Correspondance, 24 septembre 1910) — « M. Michel Abadie est demeuré fidèle à sa Muse primitive : il n'a rien perdu de son mysticisme panthéiste et il éprouve toujours la

même émotion candide chaque fois que l'aurore surgit dans la lumière et que le printemps fait éclater les bourgeons des jeunes pousses, et si, tandis que s'accumulent les ans, il avait changé en quelque point, ce serait pour témoigner toujours une plus fervente gratitude envers la vie, toujours plus belle à son gré. Il ne nie pas que l'ombre existe, voire la farouche nuit; il n'est pas sourd jusqu'à n'entendre pas les cris et les lamentations de la foule; mais il croit au triomphe certain de la splendeur solaire et il est fermement persuadé que toutes les clameurs et tous les sanglots se résoudront en une suprême harmonie ». — Pierre Quillard (*Le Mercure de France*, décembre 1910).

Outre les ouvrages cités plus haut, M. Michel Abadie a publié : *Anthologie des Instituteurs poètes* (Bibliothèque de l'Association, 1897); — *Les Voix de la Montagne*, poèmes (La Plume, 1897); — *L'Angelus des Sentes*, poésies (Bibliothèque de l'Association, 1901); — *Le Cœur de la Forêt*, poèmes (Sansot, édit., 1910).

Il doit faire paraître prochainement: *Une Vie d'Enfant*, *Les Odes d'Aurore*, *Les Bucoliques*.

Il a collaboré à la *Plume*, à l'*Ermitage*, au *Livre d'Art*, aux *Documents sur le Naturisme*, à la *Revue Naturiste*, à la *Revue Provinciale*, à l'*Aurore*, à la *Vie libre*, aux *Visages de la Vie*, au *Radical*, à *Isis*, aux *Tablettes*, au *Centaure*, dont il est actuellement le Directeur, etc., etc.

Les dernières œuvres publiées par ce poète se recommandent par leur grâce antique, un rythme tout ondoyant de lumière et la plus élégante pureté.

HYMNE AUX MUSES

Muses aux belles voix, un soir nous vous disions :
L'ombre s'étend sur nous, les jours n'ont plus de charme;
Dans les cœurs sans amour et dans les yeux sans larmes
Il n'est plus de vaillance, il n'est plus de rayons,

Car la Beauté ne répand plus de lueurs vraies
Et la foi semble morte aux cœurs morts des vivants,
Depuis que vous errez, ô déesses sacrées,
Au souffle impur et ténébreux des mauvais vents.

On honnit l'Idéal et les luths se lamentent
Dans le désert d'un monde où la vérité meurt.
Vous qui portez le blé des sublimes semeurs,
Soufflez le vent qui crée les âmes plus aimantes !

Comme un soleil revient de son exil qui dure,
Brillez dans nos clartés, nos désirs et nos deuils,
Dans l'immense fragilité de notre orgueil,
Puis étanchez la soif du Vrai qui nous torture.

Semez d'étés meilleurs les temps qui vont venir
Et que votre lumière envahisse les âmes :
L'harmonie et l'amour, adorables Sésames,
Forceront, seuls, les portes d'or de l'avenir !

Ouatez de joie la route où vont nos pas errants
Et répandez sur nos travaux et sur nos fêtes
Les vivantes clartés de vos yeux adorants,
Et que de votre foi notre humble vie soit faite.

Puisque de vous ruisselle un sang sacrifié,
Faites surgir les soirs élus où l'on tressaille
En confiant des chants qu'on n'osait confier ;
Et bénissez les mains obscures qui travaillent.

Vous laisserez tomber vos baisers apaisants
Comme un arôme pur sur nos âpres tristesses
Et, que l'homme soit jeune ou courbé sous les ans,
Grâce à vous la Bonté deviendra son hôtesse.

Mais, pour fêter l'œuvre des jours, dites à l'homme
D'aimer la couche heureuse où son tourment s'endort,
Et l'amoureux rosier dont chaque seuil s'embaume
Et le hallier qui chante avec ses sources d'or !

Et puis gardez toujours le meilleur de vous-même
Pour le pauvre dont la douleur n'a point d'ami,
Pour l'enfant qui sans un baiser s'est endormi,
Le chemineau qui passe et que personne n'aime.

Prenez soin du foyer où nul feu clair ne brille,
Du jardinet sans fleurs et du vallon glacé,
Du vieillard qu'on délaisse et de la jeune fille
Dont pleure l'âme ainsi qu'un doux oiseau blessé !

Mais, ivres de douceur, par l'antique sentier,
Quand vous apporterez, ainsi que des glaneuses
Dont les épis sont faits d'extase et de pitié,
Le pain dont s'est nourrie l'Hellade lumineuse,

Faites que des beaux fronts que sacre le laurier
Naisse un monde enfiévré d'harmonieux délires,
Afin que l'homme, ayant désappris de prier,
Joigne ses tristes mains et prie au son des lyres ! »

LA VOIX DU PATRE

Moi, dont le vœu d'amour ne fut pas exaucé,
Je ne suis qu'un berger naïf et doux qui sait
A peiner enfler de vent sa musette sonore.
Je vis dans la forêt murmureuse et j'ignore
Le rouge bruit que fait le travail des cités.
Regarde ! mes haillons se baignent aux clartés
Des bois où le baiser des abeilles butine.
Je porte en mes cheveux l'odeur des églantines,
Je tends mes mains aux haies ainsi qu'un mendiant,
Et la brise qui vient des monts en souriant,
Berce les buis de ma cabane bocagère ;
Je sais cueillir les cèpes noirs sous la fougère,
Je marche les pieds nus dans l'herbe fraîche et j'ai,
A mes lèvres, le rire heureux de mon verger.
Ainsi coulent mes jours, et ma vie solitaire,
Simple comme la source où je me désaltère,
Aime le bruit que font les arbres bénisseurs !
Les bois laissent en elle un peu de leur douceur !
Je partage avec le vagabond mon pain d'orge
Et m'amuse parfois à voir un rouge-gorge
Manger craintivement les miettes de mon seuil,
Ou sautiller la grâce d'or de l'écureuil
Dont le nid d'herbe luit à la fourche d'un hêtre !
Mais ni les prés ombreux où mes troupeaux vont paître,
Ni l'églantine qui m'embaume, ni le vent,

Ni les bords de la source où je m'assieds souvent,
Ne me valent, à l'heure où l'aube rit aux branches,
Le baiser qu'à mes mains font mes agnelles blanches !

LA FLUTE MORTE

Le clos et son rempart de roses que tu vois
Ondoyer au soleil ont reconnu ma voix,
Car dans mes jeunes ans, je fus l'unique pâtre
Des troupeaux qui s'en vont, bêlants et doux, s'ébattre
Et se poursuivre au bord des osiers languissants.
Souventes fois ma flûte a sonné ses accents
Joyeux et clairs au bois des myrthes, et les grâces
De mes pas ont laissé leurs lumineuses traces
Au vert de la prairie odorante de miel.
Je buvais à la source où se mire le ciel
Et du sang des mûriers je barbouillais mes lèvres.
Je jouais comme un jeune faune avec mes chèvres.
Ma mère me cueillait des fruits pour me choyer
Et les oiseaux, voyant mes grands yeux flamboyer,
Venaient charmer mon âme aux murmures des saules;
Je parais mes cheveux de vertes auréoles
Et les nymphes disaient mes pas divins élus.
Mais j'ai quitté le vieux bocage, et je n'ai plus
L'heureuse haie avec ses lèvres de cenelles,
Ni mon lait doux, ni mes fruits d'or, ni mes agnelles,
Ni la cabane au toit d'azur qui m'abritait !...
Et je pleure le temps où ma flûte chantait.

Guillaume APOLLINAIRE

Né à Rome, en août 1880, M. Guillaume Apollinaire a fait ses études dans le Midi de la France. Dès l'âge de vingt ans, il entreprenait un voyage à travers l'Europe, qui ne dura pas moins de trois années. En 1903, il eut l'occasion de rencontrer André Salmon, Nicolas Deniker, Henri Hertz, etc. avec lesquels il fonda *Le Festin d'Esope* et qui devinrent ses amis littéraires avec Fernand Fleuret, Max Jacob, André Mary, etc.

On se rappelle les conférences retentissantes du *Salon des Indépendants*, en 1908. Elles furent organisées, avec l'aide de P.-N. Roinard et V.-E. Michelet, par M. Guillaume Apollinaire qui, sous ce titre significatif : *La Phalange Nouvelle*, fit le dénombrement et l'éloge de la plupart des jeunes poètes de valeur.

Entre temps, il avait défendu hardiment la nouvelle peinture et, dans des essais remarqués, avait loué et analysé l'art des Picasso, Henri-Matisse, Marie Laurencin, Raoul Dufy, Georges Braque, André Derain...

En 1910, où le Prix Goncourt fut si vivement disputé, M. Guillaume Apollinaire obtint la majorité des suffrages, au premier tour, pour son livre *L'Hérésiarque et Cie*. Cette majorité se désagrégea aux tours suivants, mais elle n'en produisit pas moins un effet moral des plus heureux : elle décida les critiques à lire ce livre original et à en apprécier le haut intérêt littéraire.

M. Apollinaire a publié : *La Poésie Symboliste*, avec P.-N. Roinard et V.-E. Michelet (*L'Edition*, Paris, 1908); — *L'Enchanteur Pourrissant*, avec bois gravés par André Derain (*Henry Kahnweiler*, Paris, 1909). In-4° de grand luxe, tiré à 106 exemplaires. Evocation lyrique et philosophique du personnage de Merlin ; — *Le Théâtre Italien* (*Louis Michaud*, Paris 1910). Ouvrage illustré qui contient, en outre de l'histoire de ce théâtre, des fragments traduits des pièces ; — *L'Hérésiarque et Cie* (P.-V. Stock, Paris, 1910), recueil de nouvelles ; — *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée*, poèmes, illustrés de bois gravés par Raoul Dufy

GUILLAUME APOLLINAIRE

Croquis de Géry Pieret, « retoucheur au Louvre »

(*Deplanche*, éd., 1911). In-4° de grand luxe, tiré sur la presse à bras à 120 exemplaires.

M. Guillaume Apollinaire a collaboré à *la Revue Blanche*, à *la Grande France*, à *la Plume*, à *Vers et Prose*, à *la Phalange*, au *Soleil*, à *Messidor*, à *Paris-Journal*, au *Festin d'Esope*, à *La Revue Immoraliste*, etc., etc.

Il est chargé de la critique d'art à l'*Intransigeant* et tient des rubriques remarquées aux *Marges* et au *Mercure de France*.

NUIT RHENANE

Mon verre est plein de vin trembleur comme une [flamme.
Ecoutez la chanson lente d'un batelier
Qui raconte avoir vu, sous la lune, sept femmes
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds.

Debout, chantez plus haut en dansant une ronde,
Que je n'entende plus le chant du batelier,
Et mettez près de moi toutes les filles blondes
Au regard immobile, aux nattes repliées.

Le Rhin, le Rhin est ivre, où les vignes se mirent.
Tout l'or des nuits tombe, en tremblant, s'y reflèter.
La voix chante toujours, à en râle-mourir,
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été.

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire.

Honnef, Mai 1902.

LES COLCHIQUES

Le pré est vénéneux mais joli en automne.
Les vaches y paissant lentement s'empoisonnent.
Le colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit. Tes yeux sont comme cette fleur-là,
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne,
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne.
Les enfants de l'école viennent avec fracas,
Vêtus de hoquetons, jouant de l'harmonica.
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères,
Filles de leurs filles, et sont comme tes paupières
Qui battent, comme les fleurs battent au vent dément.
Le gardien du troupeau chantonne en allemand,
Tandis que lentes et meuglant, les vaches abandonnent
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne.

Neu Glück, Septembre 1901.

LE VENT NOCTURNE

Oh ! les cimes des pins grincent en se heurtant ;
Et l'on entend aussi se lamenter l'autan,
Et, du fleuve prochain, à grand'voix triomphales,
Les elfes rire au vent ou corner aux rafales.

Attys, Attys, Attys, charmant et débraillé,
C'est ton nom qu'en la nuit les elfes ont raillé
Parce qu'un de tes pins s'abat au vent gothique.

La forêt fuit au loin comme une armée antique
Dont les lances, ô pins, s'agitent au tournant.

Les villages éteints méditent maintenant,
Comme les vierges, les vieillards et les poètes,
Et ne s'éveilleront aux pas de nul venant,
Ni quand sur leurs pigeons fondront des gypaètes.

Neu Glück, Octobre 1901.

PASSION

J'adore un christ de bois qui pâtit sur la route.
Une chèvre attachée à la croix noire broute.
A la ronde les bourgs souffrent la passion
Du Christ dont ma lâtrie aime la fiction.
La chèvre a regardé les hameaux qui défaillent
A l'heure où, fatigués, les hommes qui travaillent
Au verger pâle, au bois plaintif ou dans le champ,
En rentrant tourneront leurs faces au couchant
Embaumé par les foins d'occidental cinname,
Au couchant où, sanglant et rond comme mon âme,
Le grand soleil païen fait mourir, en mourant,
Avec les bourgs lointains, le christ indifférent.

Neu Glück, 1901.

LA TSIGANE

La Tsigane savait d'avance
Nos deux vies barrées par les nuits.
Nous lui dîmes adieu, et puis...
De ce puits sortit l'Espérance.

L'amour, lourd comme un ours privé,
Dansa debout quand nous voulûmes ;
Et l'oiseau bleu perdit ses plumes
Et les mendiants leurs Ave.

On sait très bien que l'on se damne,
Mais l'espoir d'aimer en chemin
Nous fait penser, main dans la main,
A ce qu'a prédit la Tsigane.

LE SIGNE DE L'AUTOMNE

Je suis soumis au Chef du Signe de l'Automne,
Partant, j'aime les fruits, je déteste les fleurs,
Je regrette chacun des baisers que je donne,
Tel un noyer gaulé dit au vent ses douleurs.

Mon Automne éternelle, ô ma saison mentale,
Les mains des amantes d'antan jonchent ton sol,
Une épouse me suit, c'est mon ombre fatale,
Les colombes, ce soir, prennent leur dernier vol...

JOSÉ DE BÉRYS

Caricature, par Gir

José de BÉRYS

Né à Aix-en-Provence, en 1883, José Bloch — en littérature José de Bérys — a gardé du pays natal la verve, l'enthousiasme, la sensibilité inquiète qu'on retrouve en la plupart de ses pages.

Il fit d'abord son droit à Lyon ; puis il vint à Paris où il abandonna bientôt le Barreau pour le théâtre et la littérature.

Dès l'âge de quinze ans, d'ailleurs, il nous avait donné un premier recueil de poèmes, les *Heures d'automne*. Puis parurent successivement : *Guirlande à Cypris*, poèmes (1900) ; *En des Villages d'été...* fantaisies (1902) ; *Les Névroses passionnées*, poèmes (1905) ; *L'Ame attendrie*, poèmes (Librairie Molière, 1906) ; *Le professeur de bluff* et *Le souper de Beaucaire* (collection Scripta Brevia, Sansot, 1908) ; *Le cas Debussy*, avec F. Caillard, enquête musicale (1910) ; *Un Jeune Homme sensible*, (Douville ; 12e mille, 1910) roman d'un aigu, délicat et pénétrant modernisme.

Son activité se manifeste aussi au théâtre, et c'est : au « Tréteau-Royal », *Aux Parisiennes* et *L'Etalon* ; aux « Fantaisies-Parisiennes », *Maldonne* ; au « Concert Parisien », *Family-House*. C'est encore, un peu partout, au hasard de l'actualité dont il excelle à saisir l'ironie, des actes et des revues de fin d'année. Nous aurons bientôt de lui : *Le Chat-Noir*, (avec Pierre Chaine), et *Un soir chez Ninon* que crée le théâtre des Célestins, à Lyon.

(Tout son théâtre a été édité chez Ondet, chez Joubert et à la Librairie Molière).

José de Bérys tient le sceptre de la critique dramatique au *Radical*, à la *Pariser Zeitung*, à la *Revue du Temps Présent*, qu'il fonda en 1907 avec Pierre Chaine, et dont il reste secrétaire de rédaction.

Il éparpille à la *Vie Parisienne*, à *Comœdia*, à la *Grande Revue*, au *Sourire*, à la *Petite République*, au *Soleil du Dimanche*, à *Madame et Monsieur*, à la *Nouvelle Revue*, à la *Revue des lettres et des arts*, à la *Vie intellectuelle*, au *Censeur*, à *Paris-Théâtre*, etc., etc. des nouvelles, des articles, de spirituelles fantaisies, où se manifestent tour à tour son sens ironique de la vie, et l'amour attendri, la vision apitoyée qu'il a des choses et des hommes.

Il travaille actuellement à deux romans : *Le Troupeau* et *Les Deux Collines*, et à de nombreux actes.

Voici, au surplus, ce qu'écrivait de lui, il y a quelque temps déjà, lors de la publication des *Névroses passionnées*, M. Alexandre Arnoux, un des plus prestigieux rimeurs de la jeune génération : « Les amateurs d'art et les amateurs d'âme s'intéresseront également à ce livre, les uns pour la préciosité délicate des rythmes ou l'inachevé très artistement verlainien de telle strophe, les autres pour les documents qu'il leur fournira sur l'évolution fatale d'un jeune homme moderne enthousiaste et sceptique. L'adolescent qui tressa l'exquise et juvénile *Guirlande à Cypris* traduit, sous ce titre significatif de *Névroses passionnées*, les doutes, les élans, la sensualité ardente et parfois trouble de son âme mûrie et désabusée par les premières expériences. Après ces effrois, ces épouvantes au seuil d'un monde « où l'action n'est pas la sœur du rêve », nous sommes en droit d'attendre une œuvre où s'affirmera une foi nouvelle, une prise de possession de la vie. Ce sera la *Chanson fraternelle* qui complètera cette trilogie représentative de trois étapes nécessaires. Du reste, depuis le temps où il publiait ses premiers vers, le poète a affiné son métier. Sa langue, grise ou violente, ses rythmes, précis ou incertains, toujours musicaux, excellent à rendre et à cadencer ses ironies, ses mélancolies, ses « demi-joies »...

ÉLOGE DE LA TRISTESSE

Tristesse, fille ardente, orgueilleuse et pensive,
qui laisses de la cendre au fond des cœurs brûlés,
j'ai connu ta caresse angoissante et lascive,
ô toi qui vins t'asseoir à mon seuil désolé ;

Toi, tes gestes abandonnés, tes lèvres pâles,
ta murmurante voix, sourde d'avoir gémi

si fraternellement sur le malheur ami
et d'avoir tendrement apaisé tant de râles !

Tristesse, ô nostalgique amante de l'ennui,
non, je ne te hais pas ; tu es ma sœur nocturne ;
lorsque tu m'apparais, rêveuse taciturne,
je te salue ainsi qu'un bel oiseau de nuit !

Tu n'es pas l'Euménide aux âmes attachées
qui sème le dégoût de la vie et l'horreur !
Le pur recueillement et la noble douleur
font ton sein frémissant et ta tête penchée !

Tu es la sœur aînée qui a beaucoup vécu
et s'en revient, lasse de trop de joies amères,
pour éclairer le dernier rêve des vaincus,
avec sa gravité sereine et tutélaire !

Tristesse au front nimbé de douceur et de paix,
j'ai blasphémé, jadis, ton nom avec colère ;
je croyais au plaisir, au rêve, à la lumière
vibrante, à la candeur du ciel ; je me trompais !

Car toute la rancœur et toute la détresse
du monde, un jour, vinrent frapper le cœur fervent
que j'offrais à la vie, au rêve décevant,
à l'amour vide, à tout ce qui leurre, ô tristesse !

Toi seule me donnas le courage nouveau
de mesurer encor le sable des minutes !

et c'est pour mériter ton baiser que je lutte,
ô ma tristesse, ô dignité de mon repos !

Tu viendras couronner ma suprême indolence
et puisque je suis las d'aimer et de vouloir,
je vais, tristesse chère et divine, pouvoir
vivre dans la pénombre auguste du silence !

L'ADIEU

Vers le Passé plaintif aux décevantes flammes
Que la cendre éteignit,
Nous tournerons nos yeux, miroir de nos deux âmes
Par les regrets terni !

La douceur des aveux aux lointains crépuscules
Et les mots oubliés,
Nous les retrouverons, et de pieux scrupules
Nous croirons déliés !

Dans un ciel palpitant de rouge tragédie,
Avant d'agoniser,
Le soleil dorera ma faiblesse étourdie
Et ton dernier baiser.

Mais nous ne saurions plus parer de notre ivresse
Les mensonges d'un jour :
Nous ne cueillerons plus aux jardins d'allégresse
L'illusion d'amour.

Saint-Georges de BOUHÉLIER

M. Charles Boudon, dans la première série de *Toutes les Lyres*, a présenté excellemment M. Saint-Georges de Bouhélier. Nous ne reviendrons ici sur ce poète que pour appuyer d'une citation ce qu'il est dit, dans la Préface, du *Naturisme*.

Cependant, à la liste déjà donnée des ouvrages de Saint-Georges de Bouhélier: (*L'Annonciation*, *La Résurrection des Dieux*, *Discours sur la mort de Narcisse*, *La Vie Héroïque des Aventuriers, des poètes, des rois et des artisans*, *L'Hiver en Méditation*, essais; *Eglé ou les Concerts Champêtres*, poèmes; *La Révolution en Marche*, pamphlet; *La Victoire*, pièce en 5 actes, en vers; *Les Éléments d'une Renaissance Française*; *La Route Noire*, roman; *La Tragédie du Nouveau Christ*, pièce en 7 parties; *Chant d'Apothéose, pour Victor Hugo*, *Les Chants de la Vie Ardente*, poèmes; *Histoire de Lucie*, *Julia ou les Relations Amoureuses*, romans; *Les Passions de l'Amour*; *Le Roi sans Couronne*, pièce en 5 actes; *Choix de Pages Anciennes et Nouvelles*; *La Tragédie Royale*, pièce en 3 actes), nous devons ajouter *Le Carnaval des Enfants* (Fasquelle, éditeur), une pièce en 3 actes qui a obtenu cette saison, au *Théâtre des Arts*, un succès magnifique, et qu'on peut dire absolument exceptionnel.

Masque, par Djinn.

Saint-Georges de Bouhélier est né à Rueil, le 19 mai 1876.

LES RYTHMES

Un obscur mouvement d'amour et de musique
Sort des globes lointains et balance mes vers ;
Or, bercé par les lois de l'immense univers,
Mon poème se scande et vit dans la physique.

Les mondes dont le rythme à ma voix communique
Ces tourbillons divins et ces accents divers,
Prolongeant dans mes chants leur force et leur éclair,
Créent en eux un esprit religieux et panique.

Ainsi les stances d'or de mes sonnets égaux
Reproduisent l'élan des sphères dans leur groupe,
Et celui qui les lit ne lit pas que des mots.

Mais, subissant les lois des planètes du ciel,
Dont ces sonnets ont emprunté l'essentiel,
Il voit bondir l'éther au-dessus de leur troupe.

(Les Chants de la Vie Ardente)

INSCRIPTION SUR L'ÉTUDE DE LA NATURE

Si je puis dénombrer les étoiles qui tournent
Comme des meules d'or,
Avec un ronflement magnifique et sonore
Dont le souffle emplit l'air, de la nuit à l'aurore,
Et ne s'éteint qu'au jour ;

Si je connais les lois balançant les marées,
Le flux et le reflux,
Dont le choc glauque luit et se heurte à la nue,
Et dont les masses d'eau parfois sont confondues
Dans des brumes sacrées;

Si les pics pleins d'azur qu'ébranlent les tonnerres
Me sont connus, ô dieux!
Si les vents qui sans cesse enveloppent les cieux
De leurs vagues anneaux, faits d'ombres et de feux,
Pour moi sont sans mystères,

C'est que je suis allé souvent dans la montagne
A l'heure où tout s'éteint,
Et c'est que j'ai porté quelquefois, sur mon sein,
Le ciel, le vaste azur et les nuages teints
Dont la nuit s'accompagne !

Léon DEUBEL

Issu d'une famille strasbourgeoise qui opta pour la France après l'annexion de l'Alsace, M. Léon Deubel est né en territoire français, à Belfort, le 22 mars 1879. Ses études secondaires, commencées chez les Pères Maristes de sa ville natale, s'achevèrent au collège de Baume-les-Dames (Doubs). Il se fit alors maître-répétiteur, et fut attaché successivement aux collèges de Pontarlier, d'Arbois et de Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais). Il quitta l'Université en 1900 pour tenter la fortune littéraire, à Paris. Employé de bureau, puis traducteur, il a donné entre temps des articles et des poèmes au *Mercure de France*, à la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, à *La Phalange*, *Akademos*, *La Rénovation Esthétique*, dont il fut secrétaire de rédaction, *Les Lettres*, *Le Beffroi*, *L'Ile sonnante*, etc., et a fait paraître plusieurs recueils de poèmes : *Vers la Vie* (1904) ; *La Lumière Natale* (1905), etc. Ce dernier livre mérita cette appréciation de Fernand Gregh, dans *Les Lettres* :

Masque, par Djinn,

« *La Lumière natale* est un livre plein de vers sensitifs, frissonnants, fluides, comme fleuris à la cime d'une lueur argentée et qui comptent au nombre de ceux que, pour ma part, je goûte le plus dans la jeune poésie contemporaine ».

En 1906, il publia *Poésies*. M. Fernand Gregh en fit une longue étude élogieuse, qu'il terminait par ces mots : « M. Léon Deubel s'atteste l'un des poètes les plus originaux de sa génération ».

Enfin, M. Léon Deubel nous a donné, en 1909, un nouveau volume : *Poèmes choisis*, qui fut très remarqué.

Tous les poèmes qui suivent sont extraits d'un livre à paraître.

L'INVITATION A LA PROMENADE

Mets tes bijoux roses et noirs
Comme les heures du souvenir ;
Mets ce qui s'accorde ce soir
A ce qui ne peut revenir :

Ta robe de crêpe léger,
Plus incertaine qu'une charmille,
Qui fait trembler dans les vergers
L'herbe frileuse à tes chevilles ;

Ton chapeau garni d'asphodèles,
Tes gants parfumés de jasmin
Qui gardent en leurs plis fidèles
La vie inquiète de tes mains.

Et viens par l'odorant mystère
Qui sut envelopper sans bruit
Le beau jour, tombé comme un fruit
Où des guêpes se désaltèrent.

Le soir à la saveur du miel ;
L'ombre tiède qui nous attend,
Pour fiancer la terre au ciel,
Polit la bague des étangs.

Dans le bruit d'ailes du silence
L'azur noir semble méditer
Les étoiles, dont la cadence
Meut les âmes vers la beauté.

La grande nuit timide encor
Etire au ciel nu sa stature ;
L'âme romantique du cor
Fait rêver tout bas la nature.

Mets tes bijoux roses et noirs
Comme les heures du souvenir ;
Mets ce qui s'accorde ce soir
A ce qui ne peut revenir.

ÉPITAPHE D'UNE PETITE MORTE

Au soleil de la mort qui l'appelait ailleurs
L'enfant qui rêve ici fusa comme une cire.
Elle était du matin que les anges respirent
Le plus brillant frisson qui coulât sur les fleurs ;
Invulnérable au mal, elle vécut sans pleurs ;
La Vie, à ses côtés, était un chant de lyre
Qui s'élevait parmi de tranquilles blancheurs,
Et, paré pour le ciel, son musical sourire
Comme un oiseau d'argent se posait sur les cœurs.

AUX NAVIRES

Navires belliqueux aux carènes puissantes
Qui montez les chevaux de la vague éclatante
Pour ravir le soleil et forcer l'horizon,

Vous qui gonflez au vent d'orgueilleuses poitrines,
Voiliers ! ô laboureurs de la glèbe marine
Dont vous semez de morts les écumeux sillons,

Comme vous, emporté sur des jours sans rivage,
Du néant de la vie au Néant, je voyage,
Répercuté dans l'Etre, ainsi qu'un chant profond ;

Comme vous, ô coureurs des mouvantes campagnes !
Je bondis au-dessus des flots qui m'accompagnent,
Porteur d'un rêve immense aux riches cargaisons.

Et quand mon fou désir de connaître s'allume,
Comme vous, égarés sous des toisons de brume,
Je lance un rouge appel à qui rien ne répond

Dans l'azur que, vaincu, je poignarde de haine ;
Et je me couche au lit de la détresse humaine,
Comme vous, en sombrant, au lit des goëmons.

DEMAIN

En vain, le jour adverse évoque ceux qui tombent,
Dont la chute, dans l'âme et la chair, nous répond,
En vain le fleuve nu prépare sous ses ponts
Un départ, sans adieu, d'irrésistibles tombes ;

En vain, pour dévoyer mon effort qui succombe,
La noire Faim suspend de périlleux balcons
Sur des galets, battus de rêves inféconds ;
En vain, l'amer chagrin réprimé vire en trombe ;

Demain paraît ! Demain ! Jour où, sur plus d'un front,
Tonnants et lumineux, mes pas s'affermiront,
Où d'un geste, arrachant des trompettes à l'Ombre

Pour déployer mes cris jusqu'au suprême azur,
Comme une horde dense au milieu de décombres
Je pousserai mes vers sur le monde futur.

EDOUARD DEVERIN

Edouard DEVERIN

M. Edouard Deverin est né à Paris, en juin 1881. Il a publié, à 26 ans, son premier livre, mélange de vers et de poèmes en prose, *Le Passant qui regarde* (Sansot, édit. 1907). Voici en quels termes M. Pierre Quillard parle de cet ouvrage dans le *Mercure de France* :

« M. Edouard Deverin, mélancolique et narquois, a crayonné des silhouettes de vieilles femmes assises dans le soir d'hiver, de petites filles dansant la ronde, au milieu des rues tristes et de foules lasses, déversées hors des usines sur le pavé gras des faubourgs. Comme d'autres il a suivi en pensée les péniches qui glissent entre les rives de peupliers et les quais des villes noires ; et le cri des sirènes nocturnes lui a percé le cœur, ainsi que le cri même de la cité douloureuse. Il n'est pas étranger aux joies et aux peines des autres hommes ; c'est par elles qu'il s'intéresse aux choses et qu'il les regarde... »

M. Edouard Deverin réussit également le vers régulier et le vers libre. Parfois, même, en lâchant les rênes à l'inspiration, arrive-t-il à donner le spectacle de belles prouesses prosodiques. Mais on goûtera aussi, dans son livre, la simplicité de telle ou telle légende au rythme naïf.

En 1909, M. Edouard Deverin faisait paraître à l' « Union Internationale d'Editions » un curieux roman militaire, apprécié des lettrés, *Le Confluent*. La couverture du volume. — disons-le en passant... qui regarde, — nous renseigne sur l'habileté avec laquelle le poète sait manier le crayon à ses heures. Il vient, du reste, de publier un nouveau livre, *Flânes*, illustré de croquis de son frère, Roger Deverin, et de lui-même.

Parmi les « œuvres en préparation », citons l'*Enfant hardi*, roman, *Le Visage de la Ville*, *L'Hédonisme contemporain*, *Nietsche et les idées libertaires*, *L'Art décoratif moderne, sa crise et son avenir*, *Des Pagodes aux Buildings*, essai sur l'architecture, etc.

M. Edouard Deverin, collabore ou a collaboré à : *Paris-Jour-*

nal, *La Plume*, *L'Ermitage*, *La Revue*, *L'Art Décoratif*, *Akademos*, *Le Mois Parisien*, *Les Actes des Poètes*, etc.

LES VOIX DE LA BERGE

Glisser au fil de l'eau dans sa maison flottante,
voir les courbes, soudain, fuir et se dérouler,
passer ainsi parmi les villes haletantes
ou mortes, écouter l'eau bruire et couler,
connaître les aspects tremblants des paysages,
jouir si lentement de l'horizon lointain,
goûter en leur entier les soirs et les matins,
les ciels immenses reflétés, et le passage
des fantasques nuées et des volées d'oiseaux,
aimer en chaque jour la lumière neuve,
savoir les hommes loin et cueillir des roseaux,
et puis croire être, un peu, quelque chose du fleuve...
Oui, comme tout cela nous l'imaginons bien
lorsque nous côtoyons les péniches qui dorment,
mais notre désir seul, ignorant des liens,
démarre doucement et se grise de formes.
Ah ! cette vie heureuse et calme et sans espoirs.
— Les petites maisons ne sont-elles pas sûres ?
(Vois leurs minces fumées), et pour veiller, ce soir,
au bord tremble du rouge ainsi qu'une blessure.
Mélancolique joie d'imaginer ainsi
les départs et les vies que toujours on ignore
et que peut-être on trouverait moins belles si
vraiment on les vivait, tant le rêve les dore.

Promenons donc, ami, nos regrets et nos pas
tout près de l'eau dormeuse et chère qui nous tente,
aimons les berges, nous qui ne connaîtrons pas
glisser au fil de l'eau dans sa maison flottante.

PASTEL

L'ample bibliothèque ancienne, qui récèle
le rire, les sanglots et les vastes pensers
en des cuirs rutilants côte-à-côte pressés,
s'emplit d'un calme sombre, où palpitent des ailes,

D'une ombre molle, amortisseuse des contours,
qui laisse uniquement aux choses leur essence,
d'une ombre énigmatique, et pourtant d'innocence,
où rôde on ne sait quoi de subtil et de sourd.

Là-haut brillent encor des verres de Venise,
des vases d'Etrurie, aux formes indécises,
où dansent des guerriers si frénétiquement...

Puis, dominant la vie et la nuit survenue,
blancheur vague où les yeux clignent obliquement,
le sourire discret de la *Femme inconnue*.

MA SŒUR, NE PARLE PAS...

Ma sœur, ne parle pas ; le soir divin s'approche.
Laisse-le t'envahir toute.
Regarde sur la blanche route :
personne.
Ma sœur, écoute.
Et si douce que ta voix sonne,
si belles ou si chères que tes paroles soient,
précieusement garde-les en toi.
Ma sœur, ne parle pas ; le soir divin s'approche
et chante.

Tout chante dans le soir. La mer rythme
ses efforts éternels qui se brisent aux roches.
Sens-tu bien sa force infinie et proche ?
Les genêts d'or et la résine
exaltent nos deux vies de parfums émouvants.
L'âpre odeur du varech vient à nous dans le vent,
et nous voilà mêlés au destin clair
et manifeste de la mer.
Les pins modulent une chanson qui se devine
et parmi les aiguilles bruit.
Des barques sur l'eau s'éloignent sans bruit.
Entends mourir la lente plainte monotone
des chariots de bœufs
qui, pesants, s'acheminent,
entends mourir la chanson de l'automne.
Vois, le couchant de cuivre rouge éteint ses feux

et voguent dans le ciel des nuages lilas.
Tout s'unit en un hymne profond et tout aime,
rien ne s'affirme triste ou las.
Tout se pénètre et s'envahit. Chère, voilà
que nous sommes un peu le soir divin lui-même.

(*Le Passant qui regarde*).

MATIN JUVÉNILE

Tel vieux rêve, désir et mort de mes vertèbres...
(S. M.)

Vainqueur des lâches spleens, des affaissements veules,
l'adolescent murmure un bel hymne d'espoir,
car le soleil jaillit, rutilant ostensoir,
et dore les vieux toits et le faîte des meules.

« ... Erôs, je vois, blotties dans mes bras amoureux
et souriant encore au plaisir, un peu lasses,
les amies du chemin dont la tendresse enlace,
m'offrir avec ferveur leurs visages heureux.

Je connaîtrai l'étreinte ardente et souveraine,
— l'heure, les souvenirs et le monde abolis, —
la fraîcheur des gazons et la moiteur des lits.
Jeunesse, ô vie, ainsi qu'un lourd manteau de reine,

votre splendeur rutile et se déploie au vent,
votre image surgit dans la clarté rosée

qui, peu à peu, furtive et neuve, s'est posée
sur le tronc des bouleaux et des grands pins mouvants.

Au lupanar canaille et banal qui rougeoie
j'irai vautrer ma chair et mes secrets désirs,
et j'entendrai sonner, aux chambres de plaisir,
le rire amer et faux de la fille de joie.

... Enfin je partirai : steamers, tempêtes, houles,
vous bercerez mon cœur et vous l'enivrerez ;
et mes regards se poseront, régénérés,
sur les horizons neufs, les villes et les foules.

***

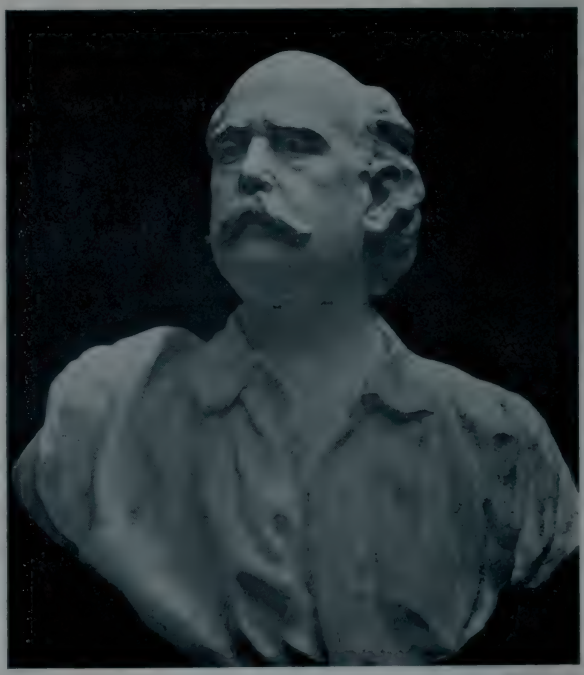
Puis, las d'errer, ayant le refuge du port,
rêveur, sceptique et doux, je verrai, de ma rade,
se dérouler la fastidieuse mascarade,
sans amertume, sans tristesse et sans remords.

— Ainsi qu'on jette avec dédain la vieille écorce,
j'arrache et jette au loin le passé morne et lourd ;
à mes tempes le sang bouillonne à grands flots sourds ;
je sens renaître en moi le courage et la force ;

Matin subtil, de brise et de soleil, matin,
tu m'envahis : j'entends ton appel frénétique...

— Ephèbe, vois éclore un rictus ironique
au masque douloureux et pensif du Destin.

(*Inédit*).



LÉON DIERX

Buste, par Bony de Lavergne

Léon DIERX

« Léon Dierx, a écrit Catulle Mendès, dans la *Légende du Parnasse Contemporain*, Léon Dierx dont l'œuvre considérable reste presque ignorée de la foule, dont le talent n'est estimé à sa juste valeur que par les artistes et les lettrés, est véritablement un des plus purs et des plus nobles esprits de la fin du XIXe siècle. Je ne crois pas qu'il ait jamais existé un homme plus intimement, plus essentiellement poète que lui. La poésie est la fonction naturelle de son âme, et les vers sont la seule langue possible de sa pensée. Il vit dans la rêverie éternelle de la beauté et de l'amour. » Ces paroles dépeignent admirablement Léon Dierx ; et l'on n'est pas assez heureux en y applaudissant ; on voudrait y ajouter quelque chose de soi... Mais Catulle Mendès continue ainsi : « Les réalités basses sont autour de lui comme des choses qu'il ne voit pas ; ou, s'il les aperçoit, ce n'est que de très haut, très vagues et très confuses, et dépouillées par l'éloignement de eurs tristes laideurs. Au contraire, tout ce qui est beau, tout ce qui est tendre et fier, la mélancolie hautaine des vaincus, la candeur des vierges, la sérénité des héros, et aussi la douceur infinie des paysages forestiers traversés de lune et des méditerranées d'azur où tremble une voile au loin, l'impressionne incessamment, le remplit, devient comme l'atmosphère où respire heureusement sa vie intérieure... » Ces dernières phrases, empressons-nous de le dire, sont d'un lyrique plutôt que d'un critique, et elles risquent bien de donner une idée inexacte de l'œuvre de Léon Dierx.

A en croire Mendès, il semblerait que le poète a vécu dans une béate sérénité, dans une sorte d'inconscience des horreurs de la fatalité du Mal. Or, le caractère de son inspiration, c'est d'être au contraire extrêmement lucide sur les résultats de la lutte entre la haine et l'amour, lutte qui ne laisse que trop souvent l'avantage à la haine. Que sa philosophie triomphe, par le dédain, des « réalités basses », rien de plus exact. Mais affirmer qu'elle ne les aperçoit pas, c'est créer, me semble-t-il, un malentendu.

En effet, presque toute l'œuvre de Léon Dierx est un fier et calme reproche au Destin, et comme l'écho assourdi des plaintes

Que tous les opprimés poussent vers l'Eternel.

Dès le début de ses *Poèmes et Poésies*, Dierx jette un regard pénétrant sur l'Inéluctable : Eve a surpris son premier-né frappant le jeune Abel avec colère ; et, par ses suggestions interrogatives, le poète reconstitue en lui *La Vision d'Eve* :

... Entendais-tu monter, dans les airs, sans repos,
Le hurlement jaloux des foules, d'âge en âge ?
Compris-tu que le mal était né ? Qu'il serait
Immortel ? Que l'instinct terrestre, c'est la haine
Qui, dévouant tes fils à Satan toujours prêt,
Lui fera sans relâche agrandir la Géhenne ?...

Dès lors, dans *Crépuscule*, *En Chemin*, *La Soif*, *Soleil Couchant*, *Révolte*, *Le Vieux Solitaire*, *In extremis*, comme dans la plupart des pièces de ce livre admirable: *Les Lèvres closes*, une amertume venue de l'hostilité des choses aussi bien que de l'indignité des hommes tient le poète à l'écart et le penche sur le gouffre angoissant des destinées.

Car, bien que dirigée toujours par une volonté stoïque, la philosophie de Léon Dierx n'a pas l'impassibilité de celle de Leconte de Lisle. Elle laisse échapper beaucoup plus souvent des cris humains. Même, dans *Les Amants*, elle devient confiante et plus paisible, et fréquentes fois elle cède la place à la tendresse, à la passion, à l'inquiétude amoureuse. L'idylle, néanmoins, s'achève elle aussi sur une malédiction : *Les Gouffres*, — et, malgré le peu d'emphase du verbe, il n'est peut-être pas d'anathème plus terrible — ni de plus profondément justifié, à mon sens, — que celui-là.

Et pourtant ! Avec quelles paroles de défi Léon Dierx n'a-t-il pas stigmatisé la trahison des dieux, qui laissent l'homme moderne sans appui, sans espoir, épouvantablement perplexe devant l'éternité de son néant,

Car il ne peut plus croire à ta promesse, ô mort,

et vers lesquels il jette ce blasphème hautain, et comme apitoyé :

J'ai le rêve et l'orgueil : je vous pardonne, ô dieux !

Mais le jour où, désabusé de l'amour, il se dira :

Je cherche une épouvante à l'amour comparable,

il ne trouvera rien d'assez horrible, — et, devant la mort autrefois dédaignée, renaîtra alors un infrangible espoir : descendre

Dans l'empire où l'amour n'a plus de cœurs à tordre !...

Léon Dierx est né à l'île de la Réunion en 1838. Elève de l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, puis attaché au Ministère de l'Instruction Publique (*), il fréquenta beaucoup Leconte de l'Isle, son compatriote. C'est en 1858, à vingt ans, qu'il publia son premier volume de vers : *Aspirations poétiques*. Puis vint, en 1864, *Poèmes et Poésies*, que suivirent *Les Lèvres Closes* (1867), *Les Paroles d'un Vaincu* (1871), *La Rencontre*, scène dramatique interprétée à la Salle Taitbout (1875), *Les Amants* (1879), *Poésies complètes*, édition définitive, corrigée et augmentée, publiée en deux volumes par Alphonse Lemerre (1896) (**).

La vie de Léon Dierx est un magnifique exemple de probité, de noblesse, de sincérité. Nul ne fut jamais, peut-être, aussi dédaigneux des agitations plus ou moins dégradantes qui procurent la renommée. Il n'a jamais consenti à poser sa candidature à l'Académie, parce que ce geste en entraîne d'autres, — visites de quémandeur, démarches de mendiant, — qui lui sont particulièrement odieux. Mais il n'a pu empêcher que les généreux et spontanés enthousiasmes de la jeunesse ne le proclamassent *Prince des Poètes*, en 1898, à la mort de Mallarmé.

Et, ce jour-là, d'invisibles palmes ont commencé de se tresser sur sa tête en couronne d'immortalité.

(*) Il y est resté jusqu'en 1909, date à laquelle il a pris sa retraite.

(**) Toutes les œuvres de Léon Dierx ont été éditées chez A. Lemerre.

RÉVOLTE

Car les bois ont aussi leurs jours d'ennui hautain,
Et, las de tordre au vent leurs grands bras séculaires,
S'enveloppent alors d'immobiles colères,
Et leur mépris muet insulte leur destin.

Ni chevreuils, ni ramiers chanteurs, ni sources claires ;
La forêt ne veut plus sourire au vieux matin,
Et, refoulant la vie aux plaines du lointain,
Semble arborer l'orgueil des douleurs sans salaires.

— O bois! premiers enfants de la Terre, grands bois!
Moi, dont l'âme en votre âme habite et vous contemple,
Je sens les piliers prêts à maudire le temple.

Un jour, demain peut-être, arbres aux longs abois!
Quand le banal printemps ramènera nos fêtes,
Tous, vous resterez noirs, des racines aux faîtes !

(*Poèmes et Poésies*).

LE REMOUS

Tout se tait maintenant dans la ville, et les rues
Ne retentissent plus sous les lourds tombereaux.
Le gain du jour compté, victimes et bourreaux
S'endorment en rêvant aux richesses accrues ;
Plus de lampe qui luise à travers les carreaux.
Tous dorment en rêvant aux richesses lointaines.
On n'entend plus tinter le métal des comptoirs ;

Parfois, dans le silence, un pas sur les trottoirs
Sonne, et se perd au sein des rumeurs incertaines.
Tout est désert : marchés, théâtres, abattoirs.
Tout bruit se perd au fond d'une rumeur qui roule.
Seul, aux abords vivants des gares, par moment,
Hurle en déchirant l'air un aigu sifflement.
La nuit règne. Son ombre étreint comme une foule.
— Oh ! ces millions d'yeux sous le noir firmament !
La nuit règne. Son ombre étreint comme un mystère ;
Sous les cieux déployant son crêpe avec lenteur,
Elle éteint le sanglot de l'éternel labeur ;
Elle incline et remplit le front du solitaire ;
Et la vierge qui dort la laisse ouvrir son cœur.
Voici l'heure où le front du poète s'incline ;
Où, comme un tourbillon d'abeilles, par milliers
Volent autour de lui les rêves réveillés
Dont l'essaim bourdonnant quelquefois s'illumine ;
Où dans l'air il surprend des frissons singuliers.
L'insaisissable essaim des rêves qui bourdonne
L'entoure ; et, dans son âme où l'angoisse descend,
S'agite et s'enfle avec un reflux incessant
La houle des désirs que l'espoir abandonne ;
Amour, foi, liberté, — mal toujours renaissant.
Comme une houle épaisse où fermente la haine
De la vie, en son cœur plus caché qu'un cercueil,
S'élève et vient mourir contre un sinistre écueil
L'incurable dégoût de la clameur humaine
Dont la nuit au néant traîne le vain orgueil !

(*Les Lèvres Closes*).

CROISÉE OUVERTE

Qu'elle est jeune ! — Ses doigts se posent sur les touches !
Et les parfums d'avril sont devenus des chants.
Mots vides, autour d'elle expirez sur les bouches !
— Un vol de blancs ramiers plane au loin sur les
[champs !

Qu'elle est fraîche ! — Ses doigts voltigent sur l'ivoire,
Et tout désir s'égrène en préludes sacrés.
Ne montez plus, soupirs dont nous taisons l'histoire !
— Un vol d'oiseaux de paix glisse en rasant les prés !

Qu'elle est douce ! — Ses doigts sont des ailes magiques,
Et tout se fait sonore au fond des cœurs surpris.
Jours lointains, revivez en célestes musiques !
— Un vol d'oiseaux divins emporte nos esprits !

Qu'elle est blonde ! — Ses doigts volent à tire-d'aile,
Et la foi nous revient avec l'hymne perdu.
Sourire intérieur, éclairez-nous près d'elle !
— Un vol éblouissant vers nous est descendu !

Qu'elle est belle ! — Un vol blanc sur le clavier roucoule,
Et des accords d'odeurs mêlent leurs tourbillons.
Mots d'amour oubliés, sortez de nous en foule !
— Des doigts d'anges au loin font chanter les sillons !

(*Les Amants*).

FERNAND DIVOIRE

Fernand DIVOIRE

M. Fernand Divoire est né à Bruxelles, le 10 mars 1883. Après avoir fait des études de médecine, il entra à l'*Intransigeant* où il est encore actuellement. Déjà, il avait fondé, avec quelques amis, l'intéressante revue *Les Essais* ; puis, un peu plus tard, avec d'autres camarades de Lettres, les *Entretiens Idéalistes*.

A propos de sa première plaquette de vers, *Poètes*, M. Gustave Kahn a déclaré dans le *Siècle* : « M. Fernand Divoire a de l'esprit, du goût, un rien de paradoxe, une bonne simplicité de langue, un don facile de rythmiste. Ses poèmes vont d'un enthousiasme contenu à une synthèse un peu amère. C'est même très jeune et c'est cahoté ; mais cela est très personnel. Les défauts de M. Divoire sont de ceux qui aboutissent à des qualités ; les imperfections de ses dires sont plus curieuses que bien des poèmes mieux ordonnés et qui ne laissent pas espérer de leurs auteurs mieux que de bons devoirs ».

Cette originalité était saluée aussi en termes très nets par M. Léon Bocquet dans *Le Beffroi*.

Mais le succès de M. Fernand Divoire s'affirma lorsque parut *La Malédiction des Enfants*. « J'aime ce poète, nous confia M. Guy Lavaud, dans *La Phalange*, pour le souci qu'il montre de composer autre chose que des variations sur les sujets poétiques connus et pour être un des rares qui osent écrire moins des poèmes qu'un poème... Ce pouvait être, cette Malédiction des Enfants contre ceux qui les ont engendrés, contre la vie et contre la ville, un prétexte à déclamation, un nouvel avatar de poésie sociale et même socialiste. M. Fernand Divoire a évité ce danger à force de concision et de simplicité. La poésie, il n'en pare pas la vie, mais il la dégage du fait. L'étonnant est que sa pensée, privée d'images, reste cependant poétique d'être douloureuse et pure ».

M. Pierre Quillard, lui aussi, a compris à quel point ces poèmes intensément émotifs étaient éloignés des proclamations versifiées. « Les versets de M. Fernand Divoire, a-t-il dit dans *Le*

Mercure de France, se haussent au-dessus du prêche moralisateur, et la rudesse de l'invective se tempère de tendresse et de pitié lorsqu'il évoque la vie harmonieuse et belle qu'auraient pu vivre ces avortons malvenus ».

De son côté, M. Maurice Levaillant a fort bien expliqué, dans *La Revue des Poètes*, la technique de M. Fernand Divoire : « Il s'agit pourtant bien ici, a-t-il écrit, de vers, non point assonancés, invertébrés ou décadents, mais « libres » selon la formule la plus classique. Alexandrins, octosyllabes, décasyllabes, s'y entremêlent selon des lois subtiles pour composer un rythme volontairement assourdi, à la cadence peu à peu obsédante, qui émeut d'abord lentement puis bouleverse. Dans cette forme raffinée, qui atteint l'éloquence en paraissant la renier, M. Fernand Divoire dit la misère des enfants de nos ternes et populeuses villes modernes ; misère diverse, mais égale ».

Outre ces deux ouvrages, le poète a publié *Cérébraux*, dialogue en prose où il s'est appliqué à dégager et à développer des « caractères » contemporains ; *Faut-il devenir Mage ?* étude philosophique et critique des doctrines de Péladan, d'Eliphas Lévi et de Nietzsche ; *Metchnikoff, philosophe*, sévère étude critique de la philosophie optimiste de ce penseur. Il a en préparation *L'Amoureux*, le 3e volume des poèmes auxquels il donne ce titre générique : *Les Proses rimées de « l'Urbs »* et qui, sur un vaste plan préconçu, doivent exprimer les souffrances de l'Homme de la Ville moderne ; *Contre le Néo-Hellénisme* (Les Deux Idées), et *La Préparation à la Fiancée*, roman.

Comme on le voit, M. Fernand Divoire alterne poésie et philosophie, mais la première de ces tendances intellectuelles ne laisse pas de porter la forte empreinte de la seconde.

M. Divoire a collaboré à l'*Intransigeant*, *La Nouvelle Revue*, *L'Opinion*, *La Revue des Lettres et des Arts*, *Le Divan*, *L'Ile Sonnante*, *Hélios*, *Le Chroniqueur de Paris*, *Nouvelles de la République des Lettres*, *Vers et Prose*, *Le Gil Blas*, *Pan*, *Le Beffroi* etc.

LES ENFANTS RICHES

(FRAGMENT)

Ils ne sont ni tordus par le mal, ni transis
Par le froid, par la faim, ceux-ci...
... Ils ont mûri dans leurs cœurs qui pourrissent
Les lourds refrains de bêtise et de vice
Des cuisines et des offices.
Jouets pomponnés et bouclés,
Enfants dorlotés par caprice,
Qu'un cœur plein d'eux jamais n'a consolés,
Eux aussi, témoignant et jugeant, vont parler.

... Notre rancune est devant vous dressée,
Pères, hommes de sport, stupides et dandys,
Mères, faites de riens, de chiffons, d'organdis,
De balivernes amassées,
Car nous nous souvenons que nous avons grandi
Dans le fumier de vos pensées.

Cerveaux morts-nés et cœurs usés,
O vous ! Ennuyés et nuls, vous avez osé
Perpétuer en nous votre inepte lignage ;
Et nous voici, pour rendre témoignage
D'une nuit d'insomnie et d'un morne baiser,
Hélas ! Hélas ! créés à votre image
Et seulement un peu plus épuisés...

Vous qui deviez, cherchant nos consciences,
Nous enseigner le bien et son ombre, le mal,
Vous ne connaissiez pour toute science,
Que des saluts, des bienséances,
Et des points délicats du cérémonial.
Et nous voici, méchants, sans foi, sans idéal,
Car nous sommes, nous tous, de maigres fleurs pous-
Dans le fumier de vos pensées. [sées

Mais nous nous souvenons. Debout nous accusons.
Nous rejetons sur vous nos fautes et nos vices
Car vous en fûtes les complices,
Nos pères, pères de nos vices.
Nous tous, fils dont la vie est sans but, sans raison,
Filles mûres pour l'adultère,
Enfants grandis sans pères et sans mères,
Avec nos sœurs, avec nos frères,
Aujourd'hui nous vous accusons.
Du collège et de ses poisons,
Des exemples de la maison,
Répondez, nous vous accusons !...

(*La Malédiction des Enfants*).

LES SAGES DE LA VILLE

(FRAGMENT)

... Seigneur, tout est trop beau sur terre à qui désire,
A qui tournoie au gouffre insatisfait des sens,
A qui veut des parfums plus subtils que l'encens

Et plus chauds que l'odeur charnelle de la myrrhe.
Seigneur, tout est trop beau sur terre à qui désire,
A qui, suivant sans fin les formes qui l'attirent,
Veut saisir dans sa main les espoirs périlleux
Enfuis vers les pays aux golfes merveilleux
Où vont aborder les navires.

Tout est trop beau, Seigneur, les simples horizons
Même, et le mouvement des choses coutumières ;
Car l'imprudent qui veut posséder ta lumière
Est moins fou que celui de qui la déraison
Veut connaître le tour des simples horizons.
Tout est beauté ; le monde est une floraison
Où les couleurs avec les parfums s'harmonisent...
Le malheureux qui vend son âme aux convoitises
Peut choisir entre les poisons.

Il peut choisir la plus suave entre les joies.
Pour les yeux, l'infini langage des couleurs
Et les reflets dormants qui nimbent de pâleurs
Les choses, les reflets irisés qui chatoient.
Il peut choisir la plus aiguë entre les joies.
Pour les doigts, la souplesse irritante des soies
Et la chaleur fourrée et douce des velours,
Les brocards lourds et la toison d'une peau d'ours
Où la main se crispe et se noie.

Hélas, il peut choisir entre les voluptés
Le fou qui s'abandonne au gouffre des luxures.
Le désireur hanté par l'eau des chevelures,

Par la peau magnétique et par la nudité
Vivante... Il peut choisir entre les voluptés.
La terre, ivre et vibrante, est là, pour le tenter ;
Autour de lui qui cherche et souffre des sons rôdent.
Et le poids des parfums s'exhale des fleurs chaudes
Dans l'ombre moite de l'été.

Et voici l'opium et les belles musiques
Extases et langueurs, mirages souriants.
Et voici les émaux, les pierres d'Orient,
Les bijoux ciselés, les ivoires d'Afrique,
Le luxe, l'opium, le haschich, la musique,
Les danses de Java, les amours exotiques,
Tout ce qui vient d'ailleurs, les fruits rares et l'or,
La terre courtisane offre tous ses trésors
A nos poursuites chimériques.

Oh ! c'est un grand bienfait que tu nous aies laissé,
Puisque tout est trop beau, Seigneur, à qui désire,
Les avertissements douloureux qui déchirent
Notre jeunesse avec ses espoirs insensés !
Oh ! c'est un grand bienfait que tu nous aies blessés !
Ainsi, dans les débris des rêves dispersés,
Nous pouvons retrouver le chemin de l'asile
Où le sage connaît, loin des choses fragiles,
Le bonheur d'avoir renoncé...

Francis ÉON

Né à Fontenay-le-Comte (Vendée) le 17 juillet 1879, de père breton et de mère poitevine, M. Francis Éon est l'auteur de deux volumes de vers : *La Promeneuse* (Lille, édition du *Beffroi*, 1905), *Trois Années* (édition du *Divan*, 1909).

« C'est, a dit M. Gustave Kahn dans *La Nouvelle Revue*, un ton doux et calme de couleur un peu anglaise, couleur du temps de la Reine Anne, qui règne dans *La Promeneuse*, où abondent les jolies sensations de nature. » Et, parlant du même livre dans *La Revue Bleue*, M. Ernest-Charles affirmait que c'était là des « vers mélancoliques, chantants et harmonieux ».

Son second volume fut accueilli avec encore plus de faveur. M. Pierre Quillard, à cette occasion, a trop bien dépeint Francis Eon, dans le *Mercure de France*, pour que nous puissions résister au plaisir de le citer : « L'art poétique de M. Francis Eon, dit-il, n'est pas d'un barde frénétique et tumultueux ; attentif à lui-même, à ses douleurs et à ses joies,... il ne se hâte pas de traduire en vers non médités, épars et hasardeux, l'émoi d'un instant, le charme et la tristesse d'un sentiment ou d'un paysage ; il attend le soir et l'ombre propice où renaîtront dans sa pensée les soleils disparus et les chères figures absentes, et des images diverses il ne retiendra que l'essentiel... Pas de couleurs éclatantes ni de paroles brutales. M. Francis Eon est discret et confidentiel : il méprise les bateleurs forains et refuserait même la gloire s'il fallait, pour l'acquérir, se hausser sur les planches d'un tréteau ; en plein bonheur, il a honte d'être heureux alors que tant de souffrances pleurent dans la nuit... » Rapportons encore ces paroles de M. E. Gérard-Gailly : « Il apporte une nuance de sentiment que Guérin, malade, seul dans son cœur, et pressentant sa fin, n'a pas eue. Et c'est le sentiment de la joie, mais de la joie grave comme un hymne. » (*La Flandre libérale.*) Et celles-ci, de M. Francis Carco : « M. Francis Éon emploie de préférence l'alexandrin. Mais son vers est rajeuni par mille froissements musicaux. Les rimes soulignent à peine la fin du vers. Elles aident plutôt au glissement harmonieux, au prolongement de ce vers dans un autre, à l'intime fusion du poème. Et cela

n'est jamais hésitant ni gauche. M. Francis Eon porte très loin ses scrupules de poète. Il hait l'encombrement. » (*L'Ile sonnante*).

Le poète prépare actuellement un nouveau recueil, dont le titre n'est pas encore choisi. Il a collaboré à *La Revue du Bas Poitou*, *Poitiers universitaire*, *Le Beffroi*, *La Quinzaine*, *Poésie*, *La Plume*, *Poesia*, *La Rénovation esthétique*, *Les Lettres*, *La Revue des Poètes*, *Les Bandeaux d'or*, *La Phalange*, *Hélios*, *Le Divan*, *L'Ile sonnante*, *L'Almanach des Muses 1911*, *etc.*

Enfin, on consultera avec fruit la brochure qu'a publiée M. Henri Martineau, aux éditions du *Divan*, sur *Francis Eon*.

COMME LES PIGEONS-PAONS

Comme les pigeons paons qui gonflent sur le toit
Au soleil de novembre doux leurs gorges blanches,
Comme ce couple ami de tourterelles franches,
O mon frêle bonheur d'aimer, réchauffe-toi.

Le ciel est sans nuage et l'heure tiède. Vois !
Le souffle du printemps futur émeut les branches.
Des enfants jouent sur la grand'route. C'est dimanche.
La cloche du vieux bourg conseille. Entends sa voix.

Nous allons faire un lourd bouquet de roses pâles.
— Mais ces femmes en noir, frileuses sous leurs châles,
Pourquoi, mon Dieu, pourquoi se pressent-elles?... Ah!

Le soir enveloppant surgit au couchant fauve !
Viens vite près du feu que ma peur attisa,
O mon dernier bonheur d'aimer, que je te sauve!

(*La Promeneuse*).

ANNE-MARIE

Ma fille, ton regard au monde s'habitue.
La vie étrange s'orne en se livrant à toi.
Tu aimes le moineau qui saute sur le toit,
La jeune chatte agile et la poule pattue.
Tu aimes les brebis trottantes, le chien noir,
Le jardin et le ciel floconneux de nuages,
La place herbeuse où crient les enfants du village,
Les linges remués de vent, et le miroir
Où ton visage clair appelle ton visage.

Ma fille, ton regard me trouble. Je revois
Le bleu sourire d'une image d'autrefois.
O mémoire ! tes traits sont ceux de mon aïeule,
Amie à qui mon cœur jaloux s'était ouvert,
Et qui dans sa maison silencieuse, seule,
Mourut, et me légua le sentiment des vers.
Et maintenant, comme toujours, depuis des âges,
Le roc brise la source en des poussières d'eau,
Aux tendres buissons nains broutent les chèvres sages,
Le fleuve désolé se lamente aux barrages,
Et la route s'épuise à monter le coteau.

Mon aïeule était douce et se nommait Clémence.
Son âme continue où la tienne commence :
C'est elle qui s'exprime avec tes yeux nouveaux.

Rêve charmant : sa robe un peu déteinte passe...
Ma fille, j'ai connu sa vieillesse. Je sais

Qu'elle a chéri longtemps le banc de sa terrasse
Et le langage pur des poètes français.
Et je sais trop que mon aïeule fut sensible.

Je sais. Tu grandiras. J'ai peur. Il est possible
Que tu souffres un jour, comme elle, de la fleur
Agonisante sans tendresse dans le sable,
Du triste chien battu, de l'âne misérable,
Et de toi-même — et que tu aimes ta douleur !
Sans doute tu voudras comprendre, avec les causes
D'un soir pesant d'angoisse ou d'un matin amer,
Pourquoi le bourdon ivre expire dans les roses
Humides comme ta jeune bouche de chair.
Les treilles frémiront sous une chaude pluie,
Au colombier fuiront les pigeons en émoi,
Et tu sangloteras sans doute, Anne-Marie,
Comme elle, notre aïeule morte, et comme moi.

ART POÉTIQUE

Un clair midi d'octobre ensoleillé, mon frère,
Prends la guêtre de cuir et le bâton ferré.
Descends, par le routin qui rampe dans les prés,
Jusqu'au village blanc qu'embrasse la rivière.

Suis le vieux mur. Contourne avec lui le verger ;
Et le long de la haie où sèche une lessive,
Souris, sans t'arrêter, aux yeux mouvants d'eau vive
De l'enfant qui dira : « Bonjour » à l'étranger.

Enfonce-toi sans crainte au cœur des oseraies.
Marche. Ne pense point. Va comme le sentier.
Bois une verre de vin nouveau chez le meunier.
Donne un peu de luzerne à sa pouliche baie.

Repars. Tu trouveras des genêts et des joncs,
Puis encore des prés violets de colchiques.
Enfin, dans son mystère orgueilleux et tragique,
Mon frère, tu verras s'élever le donjon.

Tu monteras parmi les pierres éboulées,
Mais sans t'asseoir avant le sommet de la tour.
Et tu regarderas jusqu'à la fin du jour,
Bleue et molle, silencieuse, la vallée.

***

Baisse la lampe un peu sur la chambre bien close.
Vas-tu pleurer ? Soudain tu sens te mordre au cœur
Une trop chère, et vague, et pressante douleur.
Et tu trembles devant les feuilles, et tu n'oses.

Laisse fondre en tes yeux tout le ciel qu'ils ont pris.
Ah ! pleure... Mais prolonge une veille acharnée.
Et tu sauras, après la tâche terminée,
Ce qui reste d'azur dans le poème écrit.

(*Trois années*).

H.-L. FANKHAUSER

Ce n'est pas sans émotion que nous publions ici la silhouette qu'a tracée de M. Fankhauser, le regretté poète Louis Xavier de Ricard, page qui est vraisemblablement la dernière qu'il ait écrite :

« Je ne veux point ici m'attarder à louer l'œuvre qui se précise de H.-L. Fankhauser. Laissons le temps, par dessus tout et en dépit de tout, accomplir ce devoir. Je veux vous donner seulement un aperçu de ce type de poète d'inspiration si noble, tel que je l'ai vu pour la première fois au hasard de ma vie littéraire, — et cela dans un texte qui n'aura certes pas la magie du dessin de ce vigoureux artiste Lucien Jonas, la prestigieuse magie de l'ombre et de la lumière.

» Voici un beau vers, tiré d'une de ses pièces encore inédites, qui me paraît résumer jusqu'ici les tendances du poète :

« Dans la nuit sans clarté, de la douleur, du rêve... »

» Quant à l'homme, le voilà devant vous, petit, mince, toujours gesticulant. Ses cheveux blonds très fins, traînant en un long bandeau, voilent son front large et pâle, un front bombé un peu et qui semble tout rempli d'impressions étranges et délicieuses.

» Des yeux vagues, couleur du ciel des matins mélancoliques d'automne : au delà de grands verres ronds, cerclés d'or, on croirait par instants de minuscules phares scrutant des horizons lointains.

» Sa bouche : deux lèvres courtes comme sa phrase et droites comme sa manière artiste.

» Sa parole jette dru les invectives, mais hésitante parfois, entrecoupée, çà et là, de longs silences. Le timbre haut de sa voix vous clame toute l'ardeur d'une âme tendre et généreuse et le mépris qu'il a de ces « pantins ridicules » que sont tant d'hommes d'aujourd'hui.

» De donner à H.-L. Fankhauser un âge variant entre dix-huit et trente ans, je vous en défie... Il est né en 1884, « à Besançon, antique cité dormant sur les rives du Doubs, meublée de

H.-L. FANKHAUSER

Fusain, par Lucien Jonas

casernes tristes et de forts hirsutes, rue des Granges, en face de la maison du père Hugo. »

» Avide de sublimes visions, il va par les rues en furetant et en rêvant, — et peut-être l'avez-vous déjà rencontré à travers la cité grouillante dont il chante tour à tour les joies et les tristesses, les laideurs et les beautés... »

Bibliographie. — *Le Char en Deuil*, poèmes, avec Préface par Louis Xavier de Ricard, (sous presse). — Pour paraître ensuite: *L'Marchand d'bonheur*, roman; *Maguelone vaincue*, opéra, en collaboration avec L.-X. de Ricard, musique de Camille Erlanger; *La Muse au masque*, poèmes.

AMOUR

Avant que peu à peu ma main se soit glacée
A frôler, sans relâche, nu, ton jeune corps,
— Tumultueuse vague blanche aux reflets d'or, —
Dans la coupe que j'ai, patient, ciselée,

Pour que tu sois toujours à moi seul dans la mort,
Tu boiras d'un nectar la lie empoisonnée
Qu'un soir d'ardente fièvre je t'aurai versée !
Et, pour chasser au loin mon stupide remord,

Après avoir posé sur ta bouche blémie
Les ultimes baisers de la mienne en folie,
Et calmé lâchement mon désir inlassé,

Je danserai vers toi les plus farouches danses
Et je m'énivrerai des âcres pestilences
Que, lente, exhalera ta funèbre beauté !

LE CHAR

Or, le soleil levant semblait un luminaire
Livide, pâlissant dans le ciel funéraire
Le long linceul tissé des multiples splendeurs,
Des vagues d'or de l'aube et du parfum des fleurs.

Et l'air, en chevauchant, berçait les fronts rêveurs
Des ifs, des noirs cyprès et des saules pleureurs,
Et les sanglots d'un glas lugubre et somptuaire...
Cependant qu'à regret, vers l'antique ossuaire,

Quatre coursiers géants, veules de nonchalance,
Traînaient, les yeux fermés et d'un pas de silence,
Vos restes fastueux en un pesant cercueil,

O mon fol Idéal, ô ma douce Espérance,
Grande et chaste Beauté si noble en votre orgueil !
Cher défunt qui vivez dans mon éternel deuil !

DANSE MACABRE

A Lucien Jonas.

Danse ! Rayonnement des splendeurs surannées
Dans l'alcôve, éclairant, parmi les vieux miroirs,
Parfums, cheveux blanchis, parés de fleurs fanées,
Flots d'ambre et d'or jadis, sous les lustres, les soirs ;

Seins, entrailles souillés ; hanches qu'ont décharnées
Les veules voluptés dans les secrets boudoirs ;

Pourpres reflets de sang des lèvres carminées ;
Yeux mornes et cerclés de fards visqueux et noirs,

Mornes du vain regret : inguérissable mal
Du souvenir ardent des gloires trépassées
Qu'engendraient l'Orgueil vil et le Plaisir banal !

Danse ! Fantôme en quelque étrange carnaval,
Enrobé du long deuil des volages années,
Souriant d'un rictus funébre et machinal !

LE TRIBUN

Dans l'air, il y avait des chants, des cris de fêtes.
Par dessus les palais, les vieux toits, triomphaux,
S'étaient dressés des arcs et des fleurs en cerceaux,
Et des fanions paraient l'argile de leurs faîtes.

Dans le fleuve, berceur de tourments, qui reflète
Le fantôme tordu des faubourgs, un flambeau
Jetait ses blancs rayons ; non loin, sur un monceau
De bois brûlant, cuisait un long corps gras sans tête,

Alors qu'autour venait, d'une voisine place,
Riant, dansant, montrant les pires des grimaces,
Des bras noueux et sales, des torses puissants,

Des seins gonflés de lait, tout une populace :
Devant elle, avec deux grands yeux verts suppliants
Et des cheveux, roulait un lourd caillot de sang...

DÉTRESSE

Je suis ivre. J'ai bu le vin pernicieux
Qui, dans l'ultime oubli, sournoisement m'isole;
Et, ce soir, cependant, à travers l'air qui frôle
Mon front las qu'étourdit le spleen malicieux,

J'entends de l'Idéal, sans cesse impérieux,
Dansant et tournoyant en une ronde folle,
Et de l'Illusion qui, joyeusement, vole,
Comme d'un violon, les sons harmonieux !

J'entends passer, battant des ailes, taciturnes,
Traînant leurs deuils, les Rêves, ces oiseaux nocturnes
Et mes yeux hébêtés cherchent encore à voir,

Entre les cieux chargés d'ombres et d'inquiétudes
Et les calmes sommets des hautes solitudes,
L'Etoile du berger, symbole des Espoirs !

HARMONIE

Dômes d'aciers, granits, palais : vastes cités
Où n'erre plus, ainsi que les flots tourmentés
Des sombres océans, la grande Multitude !
Ecoutez venir lentement la Lassitude...

Vapeurs de chair, de sang et relents exhalés :
On dirait des géants fuyant échevelés

Au sein d'une céleste et douce solitude !
Ecoutez venir lentement la Lassitude...

Songes du Jour sombrant dans la langueur du Rêve !
Sereine majesté de la Nuit qui se lève !
Et, comme un frôlement de longs linceuls, essor

Lugubre, dans le soir, des râles de la Vie !
Soleil mourant : passé ; gloires : poussières d'or
Enchevêtrant les sons : harmonie ! harmonie !

DES CENDRES...

Amours ! Chères amours ! Oh ! morne souvenir
Qui danse et qui vacille, au fond de ma mémoire,
Pareil au feu follet qui vient, vivant, trahir
La mort blottie au sein des tombes, la nuit noire...

Oh ! le doux mal d'un beau revenir illusoire
Que le rêve, les soirs, au sommeil vient m'offrir :
Chimérique instant où, pauvre amant dérisoire,
Je berce son corps chaud, ardent, sans le subir...

Oh ! quand ma main tremblante les chiffonne, entendre,
Dans le coffret d'airain que les ans ont rouillé,
Le bruit des mortes fleurs, des parchemins souillés,

Chanter, comme la voix d'or de ses lèvres tendres :
La voix d'or des serments désormais envolés,
Ainsi que d'un bûcher les plus légères cendres...

Albert FLEURY

M. Albert Fleury (*), né en 1875, publia ses premiers essais dès 1892, puis fonda et dirigea, en 1895, *La Renaissance idéaliste*, dont l'existence (d'un an seulement) fut arrêtée par le départ du poète à la caserne. Jusqu'alors, il avait donné *Les Evocations* (1895), *Paroles vers Elle* (1895), *Sur la Route* (1896), suites de poèmes fortement influencés par l'idéalisme rosicrucien qui dominait ce moment de l'atmosphère intellectuelle.

Mais c'est de sa première rencontre avec la tristesse de la vie, c'est de son séjour au régiment que date l'expression réelle de son tempérament poétique. C'est, en effet, en 1897-1898 qu'il écrit *Impressions grises* et *Pierrot*, deux recueils d'où s'exhale une sensibilité aiguë et concentrée, traduite en une forme essentiellement personnelle.

A ce moment, *sa marque* était imposée. Mais une misanthropie qui ne l'a jamais quitté, jointe au désir inné des voyages et des aventures, lui fait quitter Paris. Il s'installe tour à tour en Bretagne, en Provence, en Béarn, et garde le silence. Puis, en 1906, il fait paraître un petit opuscule critique : *Les Idées dramatiques*, et, deux ans plus tard, donne à l' *Aurore* un long roman : *Les Soldats*. Puis il repart pour de nouvelles solitudes. La maladie enfin le fixe à Pau, où il publie en 1910 : *Des Automnes et des Soirs*. Il prépare actuellement deux ouvrages : un poème, *Au carrefour de la Douleur*, et un recueil amer et nostalgique : *Papiers du Vagabond*.

M. Albert Fleury est un poète hautement estimé. Voici, qui le prouvent, quelques appréciations des critiques les plus notables :

«... L'Ecriture nous apprend que l'Enfant Prodigue, avant qu'il retournât dans la maison de son père, connut bien des pays et des aventures. Et je pense que nous découvririons une âme voyageuse chez bien des hommes qui, comme Baudelaire ou Rimbaud, après avoir longtemps erré sur la terre, arrivèrent en vue du ciel. Albert Fleury est de leur race ardente. Son cœur

---

(*) Sans autre prénom : *Albert Fleury*. — Ceci pour éviter toute confusion.

ailé a l'amour des départs et des grands horizons. Ce cœur, où n'est-il pas allé ? Il a battu devant l'émeraude unique des

Portrait à la plume, par Albert Beaume

Pyrénées, il a uni son rythme au rythme des clairs torrents, il a mêlé sa tristesse à la laine que dévident les moulins

des Flandres, il a marié sa plainte à celle de la mer. Il a aimé la nature, et dans ses manifestations les plus diverses. Et les somptueux éléphants qu'il évoque, les fêtes barbares, les cymbales et les fifres, les danseuses indiennes dont bruissent les anneaux, la rumeur des grands ports ne lui ont pas fait oublier la douce lampe familiale qui, par les crépuscules d'automne, brille à travers le feuillage du parc... (Francis Jammes, Le *Patriote des Pyrénées*, 12 mai 1910).

« ...Les poèmes d'Albert Fleury possèdent ceci de délicieux qu'ils tiennent à sa chair et à son cœur, comme les fruits à l'arbre, à ce point qu'on ne peut guère les comprendre sans l'aimer, et qu'on ne peut les aimer si on ne le comprend point. C'est un homme qui vit avec violence, et son œuvre poétique est surtout la synthèse de sa vie quotidienne. Il laisse végéter ses instincts dans toute leur vigueur, en toute liberté, et c'est la même chose pour ses rythmes qui chantent, s'élargissent, s'évanouissent et renaissent, selon les hasards de son existence. Ses émotions fleurissent en fleurs verbales, et sa poésie est de la vie écrite. Cet exquis poète n'a pas la volonté de son destin, ni le pouvoir de le préméditer. Il ne sait où celui-ci le mène. Et il suffit de la rencontre fortuite d'une passante, d'un visage aperçu ou d'un caprice de la brise, pour faire dévier sa vie, pour donner à son cœur des bondissements imprévus, et pour provoquer dans son œuvre des floraisons insoupçonnées... Ce qui plait, chez M. Albert Fleury, ce qui fait de lui l'un des meilleurs poètes de la génération, ce sont ses dons d'expression. Il a le pouvoir, par des moyens très simples, qui sont pourtant des trouvailles. de prolonger en nous ses sentiments, et après même qu'elles se sont tues, ses paroles retentissent dans nos mémoires avec des inflexions qui nous sont douces. (Maurice Le Blond, *La Revue Naturiste*, février 1900).

« ...Albert Fleury se laisse aller tout entier à l'émotion du moment; mais quand il la traduit, il n'en ressuscite que le plus véhément et le plus aigu, si bien qu'avec cet aveu presque confidentiel chacun, à son gré, puisse reconstituer, selon sa propre nature, la même émotion, différente et semblable. Lui-même,

l'âme perpétuellement en partance, acceptant que son œuvre ainsi que sa vie changeante n'ait pas d'aspect définitif et volontaire, ne peut faire que des sensations déjà perçues, des images déjà vues ne se mêlent à ses sensations et à ses images immédiates ; mais il y ajoute toujours du sien et du nouveau : s'il a écouté, comme Virgile, le bourdonnement des abeilles dans les haies, il sait aussi découvrir d'autres correspondances plus compliquées, d'où ce vers exquis :

Et le bruit de la source est doux comme une pêche.

(Pierre Quillard, *Mercure de France*, mars 1900).

« ... Je connais Albert Fleury. Il a été bien proche de moi, il y a quelques années. Il ne l'est plus tant aujourd'hui... Je crois bien qu'il travaille dans un sens différent. Tout ce qui me passionne ne l'occupe plus que peu. Il ne se soucie plus beaucoup de la justice. Il se désintéresse des choses du monde. Il n'a plus l'ambition de l'ébranler. La constitution de l'Etat ne l'émeut point. Du moins tel est son aspect. Ces sentiments font qu'il contraste avec nous tous... » (Saint-Georges de Bouhélier, *Pays de France*, 1899). — « Son genre de talent est entièrement personnel. Sa poésie a quelque chose de tourmenté et de fièrement tragique. C'est la vie même qui lui suggère ses vers, d'une intensité et d'une grâce poignantes et d'une constante émotion. Nous avions vu en lui l'un des successeurs possibles de Verlaine. Un recueil de poèmes nouveau intitulé : *Des Automnes et des Soirs*, d'un caractère sentimental extraordinaire et d'une pureté de pensée raffinée, nous confirme dans cette impression et nous fait aimer davantage encore ce poète magnifiquement triste et qui se double d'un parfait philosophe. (D° *Echo de Paris*, 1910).

« ... *Pierrot* continue l'évolution de cet artiste vers plus de relief, de gaîté, de lumière, ou vers plus d'intensité dans la tristesse. Un Prélude explique fort bien que l'auteur n'a point pensé à nous décrire un Pierrot traditionnel : Pierrot-Watteau, Pierrot-Debureau, Pierrot-Séverin. Il a voulu noter dans son âme propre, dans l'âme de ceux qui l'avoisinent, des reflets de cette âme traditionnelle, mais dégagée, à la fois élargie et particularisée, tirée

des fictions gracieuses ou macabres de jadis et de tout à l'heure. Il l'a voulu noter en ce que contient tout homme, à certains moments, de tristesse mélancolique et voluptueuse, de tout blanc, non de pureté mais d'émotion, non d'innocence mais de laisser-faire, de douleur amortie par la durée et le long usage qu'on en fit comme matières à chansons. En abordant ainsi le sujet, M. Albert Fleury s'arrête non loin de l'*Imitation de Notre-Dame la Lune* de Laforgue. Mais le Pierrot de Laforgue est un faune lunaire, idéologue, philosophe et disputeur, ergoteur, amoureux de définitions, dandy et messie. Le Pierrot de M. Fleury est un faune simplement contemplatif, sentimental, qui court les petites villes, les fêtes foraines, lit des billets doux, perd son chapeau en poursuivant les petites filles, bien sentimentalement, et finit par se fâcher, un tout petit peu, devant les femmes qui ne veulent pas comprendre sa pantomime et ses sérénades. C'est un Pierrot contemporain, facile à rencontrer en voyage, usuel presque, dirions-nous, et qui a mis beaucoup de soin à apprendre à dessiner avec des mots des paysages gris et sourds de notre Nord. (Gustave Kahn, *La Revue Blanche*, 15 mai 1899).

« ...M. Albert Fleury se laisse aller au fil de son impression, et son impression est toujours mélancolique et choisie. Il est poète avant d'être écrivain. Il ne compose pas savamment de longues et froides dissertations sentimentales ; il ne s'arrête guère à calculer le développement de ses périodes ; ce n'est pas un littérateur, c'est un sensitif... Une sensibilité aussi sincère et aussi mobile ne saurait s'accommoder toujours d'une prosodie rigide, de mètres fixes et figés. Souvent, le poète s'échappe de l'étroite prison de l'alexandrin pour venir au vers libre. Du reste, ses rythmes restent toujours plus ou moins des succédanés de l'alexandrin, c'est-à-dire que l'on n'y trouve guère que des groupes de quatre, six ou huit syllabes. Si parfois on y rencontre un vers de neuf, il est presque toujours composé de trois groupes réguliers de trois syllabes. Avec cela, il atteint à une joliesse de rythme incomparable, comme dans la chanson *On bat le briquet* tant de fois citée déjà. Mais souvent la rime elle-même ou l'assonance ne trouve pas grâce devant lui, et c'est du reste ce qui lui permet d'obtenir parfois des

effets curieux de prolongement indéfini d'un sentiment... M. Albert Fleury est un des grands poètes de demain. Quand, aux soirs d'automne, vous irez par les lointains, par les allées du parc endormi où flotte encore quelque songe ancien, prenez le volume de M. Albert Fleury, lisez-le bien, et vous l'aimerez. Des harmonies très douces chanteront en votre âme. (HENRI DEGRON, *La Vogue*, 15 juillet, 1899).

M. Albert Fleury a collaboré à : *la Revue Blanche*, *la Vogue*, *le Mercure de France*, *la Plume*, *Nouvelle Revue Moderne*, *la Revue naturiste*, *Revue provinciale*, *Gallia*, *le Centaure*, *l'Aurore*, etc., etc. Il vient de fonder, en janvier 1911, une revue de littérature qu'il dirige : *Les Tablettes*.

ANZIN

Un village après un village
Et tout s'oublie, et tout s'en va.
D'espoirs en espoirs, et d'âge en âge
Heureux ceux qui demeurent là.

Par les routes poudreuses, en des matins de brumes,
Ce sont des champs assoupis qui s'éveillent,
Et des forêts silencieuses,
Et c'est ainsi, toujours ainsi,
Jusqu'à plus loin, au détour inconnu
Vers quelque pays légendaire...
Qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous vu !
La longue rue
Et ses humbles maisons de briques sombres
Toutes égales — c'est un village
Long comme une procession. Des portes closes,

Un ciel bas, un ciel gris plein d'ombre
Où pleurent longuement de longues traînées vagues.
Parmi toutes ces choses,
Voici venir le défilé,
L'interminable défilé
De faces hâves, de regards mornes ou hagards :
Des gens qui marchent vers un but
Passivement nous croisent en chemin.

Au loin, voici les mines noires
Qui fument !
Gigantesques comme des rêves
Dans de la brume,
Longues cheminées, flammes noires,
Des amoncellements géants de houille
Trouant le ciel, à l'infini !
Tout est plein d'une angoisse
Ignorante de sa présence :
Il n'y a pas d'arbres autour,
Pas d'espérance,
On dirait presque une absence d'amour,
Une passiveté fatale
Echelonnée comme des bornes sur la route.

Les cheminées vers les cieux blêmes
Dressent un horizon de lourds blasphèmes,
Immobiles destins des mineurs légendaires
Où se concentrent leurs cent mille regards.
Le pays semble hostile à l'étranger qui passe :
Au seuil des portes

Les femmes demeurent,
Regardant celui-là qu'on n'a jamais rêvé
Qui disparaît au loin, qui ne reviendra plus...

Est-il donc un pays, étranger, où les cieux
Soient moins gris que chez nous ?
— Leurs pauvres yeux figés sur la fuite des pas
De l'homme qui s'en va,
Leurs pauvres yeux songent peut-être
A quelque éden où l'horizon ne serait pas
Un mur noir de collines
Où vont s'abattre leurs espoirs
Cabrés vers le grisou des mines,
Où meurent les révoltes des mâles farouches
Ensevelis sous leurs efforts,
Tandis que hurle de leurs bouches
L'affreux silence de la mort.

(1897)

SOIR TRISTE

Ville grise, et rappels de cloches si profonds
Qu'on entend pleurer l'heure au fond du crépuscule ;
De la fumée et du brouillard où tout se fond,
Un horizon où l'espoir meurt, tant il recule.
La rue est calme ; et le silence des maisons
Plombe sur les passants un lourd manteau de songe ;
Les gens sont en estompe ; on sent un long frisson
D'automne échevelé, frileux. Le soir prolonge
Infiniment sa teinte aux arbres du chemin ;

Des lueurs ça et là piquent d'or les fenêtres ;
On dirait qu'il ne sera pas de lendemain
A ce jour qui s'éteint, si triste, et qui semble être
Eternel de douceur paisible, un soir qui ment,
Mais si triste que toute l'âme en est éprise ;
Et l'heure, en sanglotant, silencieusement,
Se meurt en la tranquillité des choses grises.

(*1898*)

LASSITUDE

Nous avons cueilli des rêves et des rêves
Et nous avons tant bu de nos âmes sur nos lèvres
Que ton âme est en moi comme la mienne en toi.

Et je pars...
Est-ce la destinée qui commande cela ?
Je suis las de toutes les gares
Et de tous les exils, et de tous les départs,
Et je voudrais — c'est pourtant demander bien peu —
Un peu de solitude enfin rien qu'à nous deux !
Quand pourrons-nous fermer la porte d'un foyer,
Nous asseoir près d'un feu sans rêver d'autres rêves,
Ne plus traîner de soirs en soirs, ne plus errer,
Quand pourrons-nous dormir lorsque le jour s'achève ?
Si tu savais comme je suis las !
Je n'ai plus d'espérance à force d'espérer
Après les horizons en marche...
Vivre en paix, vivre en paix, hélas !
Vivre sans dire un mot, et sans penser,

Rien qu'en aimant,
En ignorant les heures ;
Vivre cette vie un peu seulement,
Si vous voulez,
Mais au moins le temps qu'on en meure...

(*1898*)

EXHORTATION

Lorsqu'un peu de bonheur passe par le chemin
Il faut le suivre ainsi qu'on suivrait une étoile,
Sans demander celui qui splendira demain,
Ni chercher à savoir ce que l'avenir voile ;

Il faut vouloir la joie à chacun de nos pas
Et vivre éperdûment la minute présente,
De peur de disparaître en ne connaissant pas
L'unique volupté qu'elle nous représente.

Démence de souffrir lorsqu'on peut oublier !
La vie est rude, soit ! mais nous devons la vivre,
Et, pour un soir parfois, savoir humilier
Tout le stupide orgueil dont le vieux cœur est ivre.

Car le monde se meurt de ses fameux espoirs
Au souvenir des jours évanouis dans l'ombre :
Les horizons demain seront peut-être noirs ;
Quant aux bonheurs futurs... en savons-nous le nombre?

(*1910*)

FLORIAN-PARMENTIER

Né à Valenciennes. — 31 ans.

Bibliographie. — *Le Féminisme jugé par un enfant*, essai satirique (Edition d'amateur, 1896) ; — *Rêveries et Frissonnements*, en trois livres : *Harmonies sauvages*, *Refrain des Villes*, *Le Chant du Barde*, poèmes (Vanier, édit., 1899) ; — *Nocturnes*, poèmes (G. Théry, édit. 1901) ; — *Scaffelaar*, épopée lyrique, (d° 1902), interprêté, avec musique de Gilbert Beaume, au Théâtre Mondain, à Paris, en 1908 ; — *Chevauchées épiques*, poème (G. Théry, édit. 1903) ; — *Histoires Echevelées*, contes, avec Préface d'Emile Blémont (P. et G. Giard, édit. 1903) ; — *Le Droit du Riche*, 1 acte en prose (G. Théry, édit. 1903) ; — *L'Essor Septentrional*, revue d'art et de littérature (Valenciennes, puis Paris, 1903-1906) ; — *Etudes d'Art*, trois séries, (H. Lemaire, édit. 1903-1905) ; — *Les Salons* (Edition E. S. 1904) ; — *La Physiologie Morale du Poète* (d° 1904 ; puis Gastein-Serge, 1907) ; — *L'Impulsionnisme* (Biblioth. Philosophique, 1905) ; — *La Revue Impulsionniste* (Paris, 1905-1906) ; — *Etude sur l'Histoire du Fabliau* (en Préface aux *Fabliaux* d'A. Carlier ; Gastein-Serge, édit. 1906) ; — *La Revue des Flandres* (avec A. Croquez et Ch. Clarisse, Lille, 1906-1907) ; — *Entre la Vie et le Rêve*, poèmes, avec illustrations de l'auteur (Gastein-Serge, édit. 1907) ; — *Le Défi Suprême*, poème (d° 1907) ; — *Amis de Collège*, 1 acte en prose (d° 1907), joué au *Théâtre Mondain*, à Paris, en 1908 ; — *Les Deux Vengeances*, 3 actes en prose, interprêtés au Colisée Montparnasse, à Paris, en 1907 ; — *Les Deux Vengeances*, roman (Gastein-Serge, édit. 1908) ; — *La Sorcellerie devant les Temps Modernes*, essai (d° 1908) ; — *L'Art et l'Epoque*, essai critique (d° 1908) ; — *L'Eternité dans l'Homme*, poème dit par l'auteur au Panthéon (d° 1908) ; — *Déserteur ?* roman sur le problème militaire et social, avec un dessin d'Albert Beaume (d° 1909) ; — *Toutes les Lyres*, anthologie, tome I, en collaboration (d° 1909) ; — *Jean-Baptiste Carpeaux* (H. Fabre, édit 1910) ; — *Par les Routes Humaines*, poème (Ollendorff, édit. 1910) ; Préface aux *Visions* de Charles-Rafaël Poirée (Gastein-Serge, édit., 1910) ; — *Les Ecoles Littéraires et l'Individualisme contemporain* (d°, 1911) ; — *Toutes les Lyres*, anthologie, Tomes II et III (d°, 1911) ; — *Carpeaux*, Sa Vie, son Œuvre, ses Écrits ; sous presse, (Michaud, édit. 1911).

Œuvres mises en musique : *Pax*, Grand chœur à 4 voix ; Musique de Claude Fiévet ; — *La Gypsia*, Musique du même ; *Grisettes*, Musique

FLORIAN-PARMENTIER

Fusain, par Lucien Jonas

du même ; — *Les Pantins*, Musique du même ; — *Scaffelaar*, Musique de scène de Gilbert Beaumé ; — *Folle Jalousie*, Musique du même, créé au Théâtre Mondain, à Paris, par M. Varelli, de l'Opéra ; — *Trop d'âme !* 2 actes en vers, musique de scène de Gilbert Beaume (Tréteau des Muses).

On trouve en outre des vers de Florian-Parmentier dans *Les Provinces poétiques* d'A.-M. Gossez ; *Le Salon des Poètes 1908* ; *Les Poètes français* de G. de Montgaillard ; *L'Année poétique 1909* (Fischbacher) ; *Les plus beaux vers* (1910) de A. Séché ; *L'Anthologie* de Walch (tome sous presse).

Pour paraître : *Les Grands Horizons*, essais ; *La Poire d'Angoisse*, histoire contemporaine d'un homme de lettres ; *L'Aveugle*, poème de la vie intérieure ; *Vie et Aventures de Cézyle, homme universel*, roman ; *La Solution de l'Insoluble*, essai philosophique ; un vol. de Contes.

Autres Œuvres. — Peinture : *Sur la Rhônelle*, paysage, peinture (acheté par la Société Valenciennoise des Arts à l'Exposition Internationale des Beaux-Arts de Valenciennes, 1909) ; *Notre-Dame entre les branches*, paysage, peinture ; — *L'Etang des Écrevisses, à Chaville*, d° ; — *Coin de Parc*, d° ; — *Au Bois de Raismes*, d° ; — *Portrait*, par lui-même, trois crayons sanguine ; — et de nombreuses études de tête et de paysage, des aquarelles, des pastels, des dessins publiés sous différents pseudonymes, etc. — Sculpture : *Silhouettes*, série de statuettes à cire perdue, etc. — Musique : *Lamentation*, *Langueur*, *Fantasmagories*, *En joie*, morceaux pour piano et chant ; *Chanson*, (sur des vers de Jacques Nayral), etc.

Collaborations. — *La Revue illustrée* (dont il fut le critique d'art, puis le rédacteur en chef, 1906-1907) ; *Patria* (dont il fut le secrétaire général, 1907) ; *Comœdia* : *Paris-Journal* ; *Le Gaulois du Dimanche*, *La Petite République* ; *Le Figaro* (supplém. litt.) ; *Excelsior* ; *La Grande Revue* ; *La Nouvelle Revue* ; *Le Petit Journal* (supplém. littér.) ; *Les Annales Politiques et Littéraires* ; *Le Radical* ; *La Revue Française* ; *Nos Loisirs* ; *Le Soleil du Dimanche* ; *Madame et Monsieur*, et environ deux cents autres publications françaises et étrangères.

Iconographie. — Maurice Ruffin : *Portrait*, peinture à l'huile. — Lucien Jonas : *Portrait*, fusain. — Albert Beaume : *Portrait au crayon*. — Djinn : *Masque*. — Arthur Guillez : *Portrait*. — L'auteur : *Portrait*, sanguine, et divers croquis. — Sauf les portraits par Maurice Ruffin et Arthur Guillez, tous ces documents ont paru dans différentes publications.

OPINIONS sur *Par les Routes Humaines*, (son plus récent volume de vers).

«... Ce poème est d'un symbolisme à la fois mystérieux, profond, et pourtant extrêmement clair auquel il semble bien qu'on n'avait pas atteint jusqu'ici... Et la forme néo-classique, créatrice subtile de nouveaux aspects, est d'une admirable eurythmie. Celui qui a réalisé cela est vraiment quelqu'un. » (G. d'Abano, *La Logique*). — « ... En ce poème M. Florian-Parmentier a essayé d'enclore sa conception philosophique de l'existence. Je crois que c'est là une œuvre sincère et qui prouve chez son auteur un sérieux effort vers la réalisation d'une œuvre d'art... » (Paul Abram ; La *Petite République*). — « ... J'ai quelque peine à le suivre sans vertige. Et je me demande si ce n'est pas présumer un peu des forces humaines que de poursuivre une si haute aventure ? » (Aug. Bailly ; *Revue du Mois*). — « ... L'argument philosophique de chaque chapitre est d'essence supérieure... L'auteur a transposé des formules métaphysiques en des vers dont il faut louer sans restriction la forme affinée, maîtresse d'elle-même et la pensée si profonde... C'est un sage troublant qui regarde la vie et la mort avec des yeux mystérieusement illuminés. » (Arthur Baland ; *Le Florilège artist. et Litt.*, Anvers). — «... Poème extraordinaire qui semble avoir été directement inspiré d'En-Haut et transcrit comme une révélation... M. Florian-Parmentier transporte le lecteur dans un monde de mystère où lui-même se trouve être chez lui, et semble avec aisance exprimer l'inexprimable. Si j'étais de ceux qui, dans leur enfance, cassèrent leurs jouets pour voir « ce qu'il y a dedans »... je dirais que M. Florian-Parmentier obtient ces effets au moyen de néologismes ou de formes prosodiques particulières et intéressantes par leur nouveauté, forgeant ainsi à plaisir des mots et des tournures adéquats à ses idées, qu'il a le talent de grouper les sonorités pour composer des harmonies évocatrices, j'irais compter les allitérations et m'émerveillerais de la science d'un couplet comme celui-ci... Mais combien je préfère croire que ce sont là des trouvailles involontaires, que tout cela est venu du ciel, je ne sais comment, ni M. Florian-Parmentier non plus et qu'il répand sur tout ce qu'il écrit cette atmosphère de rêve, tout simplement en extériorisant, par une belle sincérité d'artiste, son âme profonde et mystique... L'avenir dira si nous nous sommes trompés en donnant le nom de chef-d'œuvre au poème de M. Florian-Parmentier... » (Alice Berthet, *Rénovation morale, La Famille, Les Rayons*). — «... Poème d'une haute portée philosophique... Le magnifique idéalisme de l'auteur, ses doctrines

si noblement morales, si bellement esthétiques, se trouvent comme synthétisés dans cette œuvre de large envergure... grand souffle et extraordinaire délicatesse d'expression... » (Louis Berville, *La Patrie*.). — «... De l'énergie et de la précision verbale, une abondante variété de rythmes bien appropriés, de l'invention, de la grandeur... C'est dans des œuvres de ce genre que nous pouvons trouver des raisons d'espérer le renouvellement de l'inspiration... (André Billy, *Echo Bibliographique du Boulevard*). — «... Florian-Parmentier ressort nettement de ce chœur (de lyriques français) par la forme pénétrante et artistiquement variée dont il revêt ses sentiments profonds, ses hautes conceptions... » (Dr Karl Borinski, *Münchner Neueste Nachrichten*, Munich). — «... Votre livre est vraiment fort beau. C'est à coup sûr l'œuvre de vous que je préfère. Vous vous y élevez magnifiquement. De lointains sommets, mystérieusement éclairés s'y dressent çà et là, et nous font mesurer la beauté de votre élan lyrique... » (Saint-Georges de Bouhélier, *Corresp.*).— «... Poème d'un style souple, d'une poésie harmonieuse et pure et d'une très haute inspiration... » (J. Calderone : *Filosofia della Scienza*, Palerme). — «... *Par les Routes Humaines* me paraît l'œuvre d'un poète-né, et, si je ne craignais les gros mots, je dirais l'œuvre d'un grand poète. Ce livre court est immense. Il est original, étonnant, vertigineux. Ce sont des visions larges où transparaît par instants une très fine sensibilité. Les beaux vers foisonnent, et quand on fera encore une enquête sur « le plus beau vers de la langue française », l'on n'aura que l'embarras du choix entre les vers coulants et harmonieux, les vers créateurs d'atmosphère où les vers précis et d'allure classique, les uns et les autres d'une qualité rare. Nombre de pièces sont remarquables à des titres différents, mais égaux, et peuvent soutenir la comparaison avec ce que je connais de plus beau. Certains morceaux ont un sens profond, éternel. D'autres sont extrêmement curieux d'inspiration et de rythmes... » (G. Thiéry, *Feuillets d'azur*). — «... *Par les Routes Humaines* est la puissante affirmation d'une maîtrise, une œuvre capitale, un temple de marbre élevé à la pensée... Malgré mon respect absolu pour la forme et les rythmes classiques, je suis forcé de m'incliner devant la sincérité, le lyrisme à plein vol, la prodigieuse et tumultueuse « vague de vie » qui déborde de ces pages enthousiastes et profondes. Je ne connais pas, en ces dernières années, d'ouvrage en vers, ni même en prose, qui m'ait causé une aussi durable impression... » (Louis Chollet, *Le Pays Bleu* et *La Dépêche de Tours*). — «... Plus encore qu'un poème philosophique, son livre est une confession. C'est ce qui le fait

si touchant. Bien peu d'œuvres m'ont remué comme certaines parties de cet ouvrage. De quelles profondeurs viennent ces plaintes si sincères, ces cris si humains, cette foi si divine !... » (Raymond Christoflour ; *La Montagne d'Auvergne*). — «... Ce poème est d'une très haute et d'une très noble inspiration... Talent souple, multiple et divers... son vers atteint en nous des mystères... » (Lucien Christophe, *Le Farfadet*, Verviers.). — «... *Par les Routes Humaines* est un poème philosophique. M. Florian-Parmentier est un sculpteur de vers solides et musclés... » (Pierre Corrard, *Gil Blas*). — « ... J'ai comme la révélation d'une beauté neuve, la découverte d'un Spinoza poète... De la récente production poétique, ce livre est certainement le plus profond, le plus neuf, le plus pathétique...» (Charles Dornier, *La Solidarité Sociale*).— «... *Par les Routes Humaines* est l'œuvre d'une personnalité incontestable et qui s'impose...» (M. Eyris, *La Suisse*, Genève.) — «... Vaste épopée humaine où la métaphysique la plus subtile s'allie à la poésie la plus émouvante... Il paraît bien que ce soit la première fois que des vers de forme régulière présentent toutes les souplesses, toutes les fluidités du vers libre. A ce point de vue, le livre de M. Florian-Parmentier fait époque. Il prouve qne l'on peut, sans se laisser aller à des négligences prosodiques, donner la sensation des sensations, exprimer l'inexprimable, donner une forme aux émotions et aux idées. Pour me servir d'une image du poète, on peut dire de ses vers qu' « ils sentent sourdre en eux la source du mystère ». Enfin, voilà le vers des symbolistes assagi et devenu classique ! Il fallait que cela vint, à la vérité, du poète à qui nous devons l' « Impulsionnisme », c'est-à-dire une renaissance du grand art des Inspirés, un appel véhément à la sincérité, une affirmation de la nécessité absolue d'une vocation spontanée... Nous sommes ici en plein vertige. Les choses dont on nous entretient tombent en cascades de toutes parts dans le prodigieux abîme de l'Infini... (H.-L. Fankhauser, *La Renommée*). — «... En suite de synthèses, son effort visionnaire a parcouru tout l'effort humain... Il a dit, depuis les intuitions asiatiques que l'analyse moderne ne dépasse ou n'atteint pas, la pénétration des génies et leurs constructions de sagesse... Ces pages des Initiateurs sacrés sont d'une ascension de feu... Son livre recèle du tremblement obscur de mystère... Je dirai mon plaisir de surprise charmée d'un aspect d'art en l'un des poèmes (le poème XXIV), distiques où le même mot revient à la rime avec, subtilement, un changement de sens en élargissement. C'est très trouvé ; cela lui appartient, et il n'y faut toucher, personne, car il fit parfait... Livre de grande signification, où l'auteur est arrivé à lui-même... » (René Ghil,

Apollo, Saint-Pétersbourg). — «... Je tiens à vous dire que j'ai aimé vos vers, si sincères et si émus, et qui sont parmi les rares où il y a non seulement de l'imagination, mais de la pensée...» (Fernand Gregh ; *Corresp.*). — «... *Par les Routes Humaines* est le plus admirable poème qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps. Je ne doute pas un seul instant que l'avenir ne le tienne pour un chef-d'œuvre... » (R. Guévollet, *L'Opinion du S.-O.*). — «... *Par les Routes Humaines* nous apporte une joie sans mélange. Voici un jeune qui, sans rien perdre des sincérités et des flammes de son âge, est parvenu à la science de lui-même et à la maîtrise ! Le nouveau poème de Florian-Parmentier est singulièrement caractéristique... Il me semble impossible de lire quelques-uns de ces vers où se transposent la fluidité, la subtilité mêmes du Mystère, où s'harmonisent si délicatement sagesse et amour, sans désirer les lire tous. Quiconque a un cœur aimera non seulement le livre où une âme admirable a versé de tels trésors, mais encore l'homme doucement et tendrement apostolique qui a pu écrire le livre... » (Han-Ryner, *Alceste.*).— «... M. Florian-Parmentier nous donne cette année une œuvre d'une ampleur plus grande encore que tout ce qu'il a produit jusqu'à ce jour... Ces vers puissants donnent une idée du coup d'aile dont est capable sa muse... » (Emile Langlade, *La Revue Mauve*). — «... Poème de grande envolée, d'ardentes ambitions, — toujours nobles — où il y a tant de vers d'un éclat formidable !... » (Marius-Ary Leblond, *Corresp.*). — «... Il me semble que vous avez réussi à faire quelque chose de très grand, de très noble et de très beau. Vous devez ne pas vous effrayer si vous n'êtes pas compris tout de suite... Ce qui est, est. Et lorsque l'on fait grand, l'on n'a pas seulement l'honneur de l'avoir entrepris, mais aussi la satisfaction d'avoir créé un monument qui doit s'imposer... » (Sébastien-Charles Leconte, d°). — «... Cette œuvre d'un prophète évangélique, d'une parfaite beauté, restera parmi les plus hautes, parmi celles qui, grâce aux Victor-Hugo, aux Lamartine, aux Musset, aux Michelet et aux Chénier, font l'orgueil de la Grande France... » (Orlando Marçal, *Progresso da Figueira* et *Gazetta de Arouca*, Portugal). — «... Florian-Parmentier s'abandonne volontiers au bercement d'une philosophie grandiose... Il n'ignore point la séduction des poétiques cosmogonies, et se plaît à dénombrer les métamorphoses de l'esprit, créateur et serviteur infiniment divers et souple des religions et des civilisations... » (Lucien Maury, *La Revue Bleue*). — «... Il y a de vos vers qui sont sublimes ! Tous sont forts et significatifs, — et il y a des rythmes si neufs !... » (Pierre Mille, *Corresp.*).— «... *Par les Routes humaines*, de Florian-Parmentier, est

un magnifique poème, ample et divers, qui, dès la première page, vous empoigne, qui vous étreint et vous entraîne au travers du drame, jusqu'aux confins du ciel... La fiction du poète est d'une simplicité grandiose, comme l'Evangile !... Je n'ai pu dire tout ce qu'il y a de force, de grandeur, d'étonnante vigueur et, parfois, de douceur exquise, dans ce poème où le tragique se mêle au sublime, où les accents désespérés de la plus noble douleur n'étouffent point les cris passionnés d'une foi ardente. . Je n'ai pu donner une idée de l'art avec lequel le sûr poète qu'est Florian-Parmentier a mis son expression à la hauteur de sa pensée. Par la personnalité saisissante de son verbe, par l'emploi toujours heureux de tournures neuves, pittoresques, hardies, Florian-Parmentier prouve en ce poème que la spontanéité du génie n'exclut point la maîtrise de la forme... C'est bien là un Evangile moderne, qui se déroule dans une simple et tragique majesté, et qu'anime un souffle immense de générosité, de pitié et d'amour...» (Jacques Nayral ; *La Province*). — «... *Par les Routes Humaines* est un poème secoué de tous les frissons, de toutes les émotions intellectuelles, de toutes les sensations dont est capable un poète-penseur et, par là, il constitue dans l'ensemble un noble monument d'humanité, ramassé aux six étages de son développement, qui monte de la matière à l'essence divine...» (M.-C. Poinsot, *L'Impartial*). — «... Noble poème philosophique, si profond, si pur, d'expression si intense !... Votre pensée est peut-être trop originale et trop haute pour trouver un écho dans les rangs épais de la foule... ». Charles de Pomairols, *Corresp.*).— «... Avec cette nouvelle création, le grand poète et novateur français s'impose définitivement à l'admiration du public et de la Critique... (Rina del Prado, *L'Arte*, Trieste).— «...Un argument en prose précède le poème philosophique de M. Florian-Parmentier. Il était sans doute nécessaire pour les gens de ce siècle à qui est peu familière la connaissance de la Gnôse et des doctrines néo-platoniciennes, même interprétées par un contemporain qui les adapte à sa conception personnelle du monde... poème d'intention si haute, de si grave et si pure inspiration...» (Pierre Quillard, *Le Mercure de France*). — «... Vous avez fait œuvre de créateur. Vous prenez une place enviable parmi les poètes de ce temps... Je trouve très haute la valeur de votre œuvre fortement pensée, empreinte d'un très généreux souffle de fraternité humaine... » (Gaston de Raismes, *Corresp.*). — « ... Vaste poème... Les strophes et les accouplements de rimes affectent des ingéniosités nouvelles et il en est qui s'harmonisent admirablement avec la pensée hésitante au bord de l'abîme... » G. Rémy, *Le Carillon*, Ostende). — «... La pensée du lecteur, entraînée vers des cimes, éprouve

un peu le vertige... C'est qu'en effet M. Florian-Parmentier, par une sorte de transposition hardie, élève l'art poétique au niveau des hautes sphères intellectuelles et morales... L'idée dénuée de tout concrétisme brille comme ces astres lointains dont les rayons sont des caresses pour les yeux... (Gaston Revel ; *Le Théosophe*). — «... C'est un fort beau livre, d'une inspiration très haute et très variée... » (J.-H. Rosny aîné, *Corresp.*). — «... donne l'impression, si je puis dire d'une haute montagne surgie tout à coup dans l'étendue morne et stérile de plaines monotones... Dans *Par les Routes Humaines*, M. Florian-Parmentier s'affirme peut-être le poète le plus sincère, le plus profond et le plus vrai de la génération actuelle. De Verhæren il a l'envergure de l'inspiration et l'ampleur du symbole qui embrasse toute la vie tumultueuse, farouche, barbare, faite de détresse, de misères, de joies, de déroutes ou de splendeurs. Mais il a, en plus, une chose qui le pousse à chercher au-delà des apparences : cette inquiétude métaphysique qui, depuis toujours, angoisse les hommes et fait de son poème une tentative d'exégèse de la vie et comme une histoire transcendantale de l'Homme... » (Jean-Paul Tort, *Méditerranée*). — «... Dieu ! que vous avez du talent, cher Confrère !... Oh ! ces distiques à la ville et ces poèmes ruisselants de douceur et d'énergie secrète ! Je les aime tous... Des accents tels que les vôtres ne sauraient demeurer inentendus...» (H. Vacaresco, *Corresp.*). — «... un poème de vraie ardeur, qui m'a frappé...» (Emile Verhaeren, d°).

PAR LES ROUTES HUMAINES

I. — L'ATTRAIT DU VOYAGE

Gagnée par l'ennui, l'une des âmes éparpillées dans l'espace après, peut-être, un certain nombre de métamorphoses, aspire enfin à l'incarnation :

L'être apocalyptique illuné par méprise
A humé trop longtemps les rêves sublunaires,
Et voici qu'il découvre, un jour, avec surprise,
Tous les instincts de l'homme agrippés à ses nerfs...

Les Puissances inconnues l'envoient alors sur la terre :

IV

Le blasphème opiniâtre un jour a souffleté
Les Etendues,
Et toutes leurs forces tendues
Retentissent soudain au cœur du révolté,
Comme une voix multiple et frémissante
Faite de sifflements, de clameurs d'épouvante,
De murmures confus,
De plaintes, de rafales,
Et de refus
De laisser pénétrer les Erreurs triomphales
Dans l'empire de l'Absolu.
« Va, dit la Voix, puisque tu l'as voulu,
Va parmi la chimère humaine,
Va, va, plonge ton ennui
Dans l'opprobre de la nuit,
Que désormais le phare qui te mène,
Selon tes vœux déments, ton rêve aventureux,
— Etrange et délirante métathèse, —
Soit le quinquet fuligineux
De l'Hypothèse.
« Puisque tu ne sais plus discerner la grandeur
De l'impassible et noble Certitude,
Puisque l'angoisse en toi passe comme un rôdeur
Et fait claquer des dents ta turpitude
Quand sa lanterne sourde éclipse le Divin,
O toi qui, lugubre, frissonnes,
Au lieu de t'embraser, si du large des Zones
Souffle en tempête le Destin,
Achève, achève de dissoudre ta cervelle
Au creuset des arcanes fous !
Qu'y crépite, brûlante, une lave nouvelle
Qui vainement s'acharne à jaillir jusqu'à nous !

Car, ô contempteur d'immuable,
Sache que ton rêve sera
Ton despote tenace et qu'il te poussera
A l'assaut de l'Insaisissable
Et sans pitié t'exténuera
A scruter l'Infini qu'aujourd'hui tu détractes,
Jusqu'à l'heure fatale inscrite sur vos pactes
Où ton rêve, enfin, te tuera ! »

II. — SUR LA ROUTE INCONNUE

Le nouvel incarné arrive devant l'énorme Cité humaine :

Celui qui rêve là, dans l'ombre, a l'âge d'homme,
Et pourtant tout lui semble inconnu, tout l'émeut ;
Son regard étonné glisse comme un arôme
Sur la Cité, qui le respire peu à peu.

.....

Lors le regard de l'homme a comme un goût céleste.
La Ville a pressenti qu'un maître était venu.
Celui qui rêve là n'a plus qu'à faire un geste,
Et la Cité viendra s'offrir à l'inconnu.

VI

(FRAGMENT)

.....

La Ville est un chaos qui trépide d'angoisses,
Un cœur émietté dans des mains qui le froissent,

Un cœur qui bat de mille battements divers,
Le cœur sublime et sanglotant de l'univers !

O Ville, l'on dirait que tes échafaudages,
Pendus sinistres, sont les squelettes des Ages.

Tes brouillards, n'est-ce point l'haleine du Passé ?
Et tes canaux, du sang pâli de trépassé ?

Tes carillons, lorsqu'ils égrènent leur rosaire,
Semblent pleurer ta mort mille fois séculaire.

Et pourtant, tu renais, tu vis, tu vis toujours !
Dans leur linceul, les jours te tissent d'autres jours.

Vaste moulin muni d'ailes surnaturelles,
Tu fais tourner, tourner l'éternité sur elles.

Oh ! Ville, l'on dirait de loin que ton contour
S'agrandit démesurément à chaque tour.

Quand vas-tu t'arrêter ?... Arrête, Ville, arrête !
Ne vois-tu pas le sang qui gicle sur ta crête ?

Ta meule moud des gens en tas, comme un fétu !
Ecoute-les hurler ! Ville, les entends-tu ?...

Mais la Ville homicide a travesti son geste,
Et d'un air magnifique et fier, elle proteste.

La voici, d'un sursaut, qui monte jusqu'aux cieux
Et qui s'identifie avec les anciens dieux.

D'avoir vidé tant de cerveaux et de matrices,
La Ville a déliré d'ivresses créatrices,

Et tout à coup, de ses cratères furieux,
Ruisselle la clarté des demains merveilleux.

Et tout fermente, et tout trépigne, et tout exulte !
La Ville est l'Avenir énorme qui se sculpte.

Les ciseaux acharnés s'ébrèchent sur le roc.
Ah ! l'effort des marteaux pour détacher le bloc !

Ah ! la besogne aventureuse et colossale !
Ces bras grouillants, ce sont des vers sous une dalle,

Jamais ils ne pourront étreindre le granit !
Ils ont livré bataille, hélas ! à l'Infini !...

Mais la Ville implacable ordonne. Les esclaves
Ignorent ce que sont les puissances qu'ils bravent !

Soumis, ils veulent prendre, en des réseaux de fers,
Tout l'Inconnu, le ciel, les astres, les enfers,

Et nul ne sait où doit s'arrêter ton caprice,
O Ville ! impénétrable et folle Impératrice.

.....

Et l'étranger entend une voix qui lui dit :

« ... Apprends-leur à goûter le doux miel des minutes,
Conseille-leur
Le seul trésor intérieur,
Affranchis-les des convoitises et des luttes...
... Et, puisqu'à toi viendra l'heure des Funérailles,
Que de ton sang dans le mystère de la mort
La Sève Universelle communie
Et que ce soit de toi que se distille encor
La douceur nuptiale et vierge de la vie ! »

III. — LA VOIE RÉVÉLATRICE

Dans la Ville où tout est nouveau pour lui, l'étranger assiste à d'angoissants spectacles. En lui s'agitent les problèmes de la naissance, de l'amour, de la vie et de la condition humaines, de la pensée et de la mort.

IX

C'est étrange. Des hommes marchent, puis s'arrêtent...
Oh ! la tristesse des vieux murs indifférents !
Oui, ces maisons, que font-elles là sur deux rangs ?
Et ces hommes, quels buts secrets les émiettent ?

Oh ! la rue ! oh ! mystère au loin se propageant !
Des bêtes vont, traînant de bizarres machines,
Leurs pauvres pieds cloués de couronnes d'épines.
Et tout ce que l'on voit de l'homme est affligeant.

Dans le gris des maisons certaines gens pénètrent.
Est-ce pour un pèlerinage clandestin ?
D'autres attendent là l'on ne sait quel destin.
Et rien ne vient troubler les yeux morts des fenêtres.

La ville qu'on rêvait de loin pleine d'ardeurs,
La ville est presque inerte, et tout y temporise
Comme si, conscient de sa vaine entreprise,
L'homme s'ensommeillait enfin dans des langueurs.

Quelques-uns mangent, dorment, mangent, se recouchent.
Le peu de mouvements que font les autres sont
Pour leur servir la victuaille et la boisson,
Et pour les dorloter en rebordant leurs couches.

Mais, au loin, — car il faut respecter le sommeil
Des rois aux draps tramés d'existences humaines, —
Dans les faubourgs, là-bas, des foules se démènent,
Et, sans répit, l'on voit leur ardeur en éveil.

Quelle démence ! Et, tout ce labeur, pourquoi faire ?
Oh ! mystère ! mystère humain ! Ces forcenés
Sont, implacablement, au mépris destinés,
Et rien ne les arrache à l'œuvre délétère !...

Tout est étrange, ici : ces murs indifférents,
Ces hommes qu'on ne sait quels désirs fous dirigent,
Ces maisons qu'on abat, ces autres qu'ils érigent...
Ah ! ces maisons ! que font-elles là sur deux rangs ?...

L'étranger interroge un passant, qui fuit épouvanté ; puis il s'arrête devant un enfant, de qui il apprend le pouvoir terrible de l'argent.

Un enfant dans la rue
S'amuse avec des sous,
Et l'étranger s'arrête,
Pour entendre tinter,

Musique inattendue,
Ces sortes de cailloux
Dont le bruit de clochette
Ricoche, émietté....

.....

XV

Un misérable, auprès de l'arche d'un vieux pont,
Parle en gesticulant, tout seul, en l'ombre accrue,
Et ce qu'il dit plante dans la paix de la rue
Comme un mystérieux et terrible harpon.

« Ah ! s'est-il écrié, toi, mon père, mon père !
De quel droit pensas-tu m'engendrer, de quel droit ?
A ton plaisir de brute il fallait par surcroît
Cet imbécile orgueil d'un crime héréditaire ?

« Tu le savais, pourtant, combien je souffrirais,
Et qu'avant de toucher à la fin de ma vie
L'amertume serait pour moi la seule hostie,
Invariablement, dont je communierais !

« Tu les savais tous les mépris, tous les outrages,
Tous les maux, les dégoûts qui m'étaient réservés.
Et mes propres forfaits, tu les as approuvés
Dans le suprême instant de tes ardeurs sauvages !

« Assassin ! tu savais que ma vie ici-bas
Ne serait qu'une lente et pénible agonie ;
Et, l'horreur de ma mort tout à l'heure accomplie,
Me diras-tu : Mon fils, je ne la savais pas ?

« Assassin ! Assassin !... » Et, sur cet anathème,
L'homme avec le courant songe à partir au loin,
Mais, sentant la présence occulte d'un témoin,
Il se retourne, et simplement entend : Je t'aime.

XVI

« Je t'aime !... » Deux amants errent au bord de l'eau,
Blottis l'un contre l'autre et ne formant qu'une ombre ;
Ils se disent des mots d'amour d'une voix sombre
Et leurs serments semblent tramés comme un complot.

Quel crime ourdissent-ils ainsi dans les ténèbres ?
Pourquoi parlent-ils bas si leurs aveux sont purs ?
Et, leur bonheur, pourquoi veut-il des coins obscurs ?
Pourquoi tourmente-t-il leurs visages funèbres ?

Leur groupe quelquefois semble se partager.
On dirait que chacun conspire contre l'autre.
Ils s'enlacent peut-être ainsi pour s'égorger ?
Peut-être l'un des deux sur un mourant se vautre ?...

.....

Deux ombres maintenant rôdent au bord de l'eau,
L'une et l'autre n'a pu cacher sa fourberie,
Mais un même intérêt grossier les apparie
Et leur instinct déjà trame un nouveau complot.

XVII

Tout ce jour l'étranger a souffert
D'une mort dans la chambre attenante à la sienne.

Que les vieux malades, en hiver,
S'en aillent, c'est la loi, loi triste mais ancienne.
Ici, c'est un enfant de vingt ans qui se meurt,
Et si doux ! à la fois si naïf et si grave !
Avec des yeux si rayonnants, sur sa pâleur !
Avec quelque chose d'infini qui se grave
A son front,
Comme s'il savait tout du mystère profond
Depuis longtemps, depuis qu'il sait parler peut-être.

L'homme sent pénétrer jusqu'au fond de son être
Le soliloque du petit agonisant :

« Mon Dieu, dit la voix qui défaille,
Ma mère sanglote à présent.
Est-ce aujourd'hui qu'il faut que je m'en aille ?
Est-ce aujourd'hui le jour de ma mort ?
Je dois leur paraître plus pâle ;
Peut-être ai-je déjà l'air d'être mort ;
Ils entendent peut-être mon râle ?
Père se retient de pleurer ;
Il y a dans ses yeux comme une absence.
J'entends un chapelet dénombrer
— Donnant le malaise au silence —
Ses avé plus pressants, plus douloureux.
Mon Dieu ! qu'elle me fait de la peine,
Ma pauvre mère, avec ces creux
Dans sa face amaigrie, et presque plus humaine !
Elle claque des dents à m'arracher le cœur...
Ah ! je voudrais les consoler !... Ils me font peur,
Tant est affreuse leur souffrance.
Je fais un grand effort — il me paraît immense —
Pour leur tendre les mains, leur parler doucement.
Mais ma gorge, encor plus, se serre atrocement.
Je ne puis proférer une seule parole.
La mort sur moi s'exerce. Elle m'apprend mon rôle.
Elle anticipe ; elle pourrait m'attendre au port ;
Car, mourir, ce n'est rien ;
mais vivre comme un mort !...

« Voici ma pauvre vieille mère, épouvantée,
Qui vient mettre sa main sur mon cœur. Anxieux,
Mon père écoute... Ah ! comme il la scrute des yeux
Pour lire, avant qu'elle ait rien dit, dans sa pensée !
« Son cœur bat, » dit ma mère. Et vaguement l'espoir
Naît en elle que Dieu daignera bien surseoir.
Mais je sais, moi, je sais... Ce sera pour ce soir.

Et voilà que les mots reviennent sur ma lèvre,
Des mots vrais, pas de ceux que fait dire la fièvre,
Non, des mots que je sens s'écouler de mon cœur :
« Papa, maman, ne pleurez plus, n'ayez pas peur,
Venez tout près, tout près de moi
pour mieux m'entendre.
Voilà... Je vais partir. Le bon Dieu va me prendre...
... Si, si.. moi, je le sais... Il ne faut pas pleurer.
Je vous aime ! J'aurais bien voulu différer
Un peu plus... vous aimer plus longtemps...
Mais c'est l'Heure !...

« ... Le soir se blesse, en pénétrant dans la demeure,
Car il y a la Faulx, dans ce coin, voyez-vous ?...
Oh ! pardonnez ! Ces mots que je dis là sont fous.
Non, non, je n'ai pas peur de mourir... je vais vivre !
Oui, je vois sur les murs de merveilleux reflets
Et je lis du bonheur partout, comme en un livre !...

.....

« Mais n'a-t-on pas tapé du doigt sur les volets ?... »

Et l'étranger veut scruter le mystère humain. Mais « c'est en vain que l'âme à flamber s'évertue » :

Elle eut voulu ravir au soleil sa lumière.
Elle rêvait de s'élancer, lys diaphane
Où se réflechirait la vérité plénière,
Jusqu'aux jardins du ciel où nul souffle ne fane...

.....

... Ainsi l'âme des forts, l'âme des Zoroastres,
Triomphante pourtant, n'eût pas d'autre fortune,
Elle qui convoitait de régner sur les astres,
Que d'être par intermittence un clair de lune.

IV. — LE SENTIER ENSOLEILLÉ

Retiré dans la campagne, l'homme, en s'identifiant à la Nature, croit pénétrer le Secret du monde et goûter au Bonheur parfait.

XXI

C'est le calme, et ce n'est pourtant pas le silence.
Oh! la campagne aux mille appels familiers !
Que de caresses dans le vent qui se balance !
Que de baisers dans les feuilles des peupliers !

On sent autour de soi la présence invisible
D'êtres épars, frissons volatils des roseaux,
Et l'on entend se moduler dans l'air paisible
L'âme toujours chantante et si vague des eaux.

Une vie onduleuse et douce s'évapore
Des fleurs pleines de miel, des arbres pleins de chants,
Et l'on sent pénétrer en soi par chaque pore
La joie amnistiante et discrète des champs.

On ressuscite ; et tout semble fêter la pâque.
L'espace est un clavier frôlé par mille mains ;
Tant d'âmes sont là que notre paupière opaque
Nous empêche de voir flotter sur les chemins !

Mais confidentielle est la nature émue
A qui sut l'approcher avec humilité,
Et, moins charnelle, alors, l'âme humaine est promue
Visitandine de sa sainte intimité.

.....

XXV

Tandis que l'étranger berce sa rêverie
Sur des ondes d'extase, en un lac enchanté,
Il sent auprès de sa spiritualité
Un frôlis d'âme infléchissant l'air qui se strie.

C'est l'approche d'un homme au visage sans fard,
Au teint que dès longtemps le soleil influence,
Aux cheveux qu'on croirait, à leur double nuance,
Entremêlés des fleurs d'argent du nénuphar.

Il reconnaît un fils de sa terre natale
Dans celui qu'insensiblement la brise endort
Et dont l'haleine a comme un goût de nectar d'or
S'appariant à l'exhalaison végétale.

Et, l'étranger l'ayant à son tour regardé,
Il naît en eux une commune sympathie.
Sur leurs lèvres les mots fondant comme une hostie,
L'accord dans les destins secrets est décidé.

XXVI

Le nouveau compagnon conduit l'autre à sa grange ;
Il lui montre le blé que lui-même moudra ;
Et, désignant le sol qu'il ensemencera,
Il se dit riche en souriant d'un air étrange.

Il montre son verger, ses légumes, ses fruits
Dont on verra bientôt regorger ses corbeilles,
Et ses ruches d'osier bourdonnantes d'abeilles,
Et la plaine, où, mourants, s'harmonisent les bruits.

« Je suis ce que je suis, dit-il ; oh ! pas grand chose !
Mes jours auront coulé dénués d'appareil.
Mais je jouis du privilège sans pareil
De boire au ciel pâmé dans son apothéose.

« Le miel des heures goutte à goutte flue en moi.
Je sais le charme pur et renaissant des aubes.
Les couchants ont laissé les joyaux de leurs robes
A mon âme trop riche et mise en grand émoi.

« J'ai pour amis tous les oiseaux, tous les insectes ;
Et, rien ne présageant en moi l'hostilité,
En leurs conseils secrets ils daignent m'accepter,
Et je suis dans la confidence de leurs sectes.

Inégalables sont leurs merveilleux destins.
Ah ! que je me sens nul devant leur turbulence !
Il y a plus de vie, ici, dans le silence,
Qu'il n'y en eut dans tous les empires éteints !

« L'homme au sein de la paix comprend sa petitesse
Et qu'il n'est pas le roi que son orgueil rêvait :
Grain de sable dans la nature qu'il bravait,
Il doit le peu qu'il est à cette bonne hôtesse.

« Combien sont plus que lui surprenantes les fleurs,
Et que la moindre bête atteste d industrie !
L'homme insolent ne sent-il pas la raillerie
Des bruyants moucherons et des oiseaux siffleurs ?

« Je ne suis, moi, qu'un paysan un peu farouche
Et je n'ai guère appris aux pages du savoir ;
Mais ne suffit-il pas de regarder pour voir,
Et, pour goûter un peu du ciel, d'ouvrir la bouche ?

Dans le Grand-Tout l'appel est toujours entendu
S'il est le souffle ardent d'une âme qui palpite ;
La vie insaisissable alors se précipite,
Impatiente du baiser tant attendu.

« Je crois, d'un cœur fidèle et d'une foi fervente,
Que tout, dans l'univers occulte, est conscient ;
Et qui sait si je n'eus, en m'y associant,
La surhumaine omniscience qu'on nous vante ?...

V. — AU CŒUR DE LA CITE

Revenu parmi ses frères, l'homme essaie de leur partager ses richesses intérieures ; mais ils ne peuvent point le comprendre...

XXX

« Puisqu'ils n'ont pas compris mon cœur,
Puisqu'ils ont bafoué mon rêve,
O mon cœur, aime-les sans trêve,
Pour que mon rêve soit vainqueur.

« Puisque telle est leur ignorance
Qu'ils aiment leurs infirmités,
Laisse aux bonheurs inusités
Le temps de la persévérance.

« Puisqu'ils ne savent rien de toi,
Montre-toi bien, qu'on te contemple ;
Et, s'imaginant voir un temple,
Qu'ils viennent rêver sous ton toit.

« S'ils te prirent pour une estrade,
Mon cœur, mon cœur, pardonne-leur :
Pourquoi, comme un vil bateleur,
Leur ai-je joué la parade ?

« Plutôt que de trahir en vain
Mon incompréhensible ivresse,
J'aurais dû montrer ta richesse
Pour qu'ils te sentissent divin.

« J'aurais dû de façon discrète
Et sans un mot t'offrir aux yeux.
Quand un astre s'allume aux cieux,
Il n'a pas besoin d'interprète.

« Aussi, jamais plus je n'irai
En apôtre chanter merveille :
Les paroles, si l'on n'y veille,
Travestissent en faux le vrai.

« Mais, comme l'ostensoir du prêtre,
Je t'élèverai gravement.
O mon cœur, ô saint-sacrement,
Tu vas comme une aube apparaître.

« Ton auréole attirera
Ceux-là que ma voix fit sourire ;
Et ce cœur qu'ils croyaient proscrire
Sur leurs cœurs à tous régnera.

« Comme ils viendront en multitude
Pour connaître ta vérité,
Elargis l'hospitalité,
Prouve-leur ta mansuétude.

« Et, te grandissant jusqu'aux cieux,
Tant l'œuvre d'amour est féconde,
Tu seras le temple du monde
Dont les hommes seront les dieux ! »

L'étranger s'adresse aux poètes, qui le raillent, n'étant, ceux ci, que des jongleurs de mots. Pourtant, se dit-il, « il en fut d'à jamais immortels »... et il évoque les prodigieux avatars de l'Homme-Poète à travers les temps. Mais aujourd'hui l'homme « ne voit rien de l'âme, et rien de ses splendeurs »... L'étranger cherche un refuge dans l'amour :

« J'irai, vif, ondoyant, souple comme une écharpe ;
J'entendrai dans mon cœur vibrer des chants de harpe...
« Je ne suis déjà plus le même, je le sens ;
Je serai désormais moins hostile aux passants... »

Mais « Elle » prend le cœur qu'on lui offre, sans comprendre, « s'amuse à l'ouvrir, et le vide de sa tendresse ». L'étranger s'adresse alors à quelques-uns qu'il souhaiterait avoir pour amis :

V. — AU CŒUR DE LA CITE

Revenu parmi ses frères, l'homme essaie de leur partager ses richesses intérieures ; mais ils ne peuvent point le comprendre...

XXX

« Puisqu'ils n'ont pas compris mon cœur,
Puisqu'ils ont bafoué mon rêve,
O mon cœur, aime-les sans trêve,
Pour que mon rêve soit vainqueur.

« Puisque telle est leur ignorance
Qu'ils aiment leurs infirmités,
Laisse aux bonheurs inusités
Le temps de la persévérance.

« Puisqu'ils ne savent rien de toi,
Montre-toi bien, qu'on te contemple ;
Et, s'imaginant voir un temple,
Qu'ils viennent rêver sous ton toit.

« S'ils te prirent pour une estrade,
Mon cœur, mon cœur, pardonne-leur :
Pourquoi, comme un vil bateleur,
Leur ai-je joué la parade ?

« Plutôt que de trahir en vain
Mon incompréhensible ivresse,
J'aurais dû montrer ta richesse
Pour qu'ils te sentissent divin.

« J'aurais dû de façon discrète
Et sans un mot t'offrir aux yeux.
Quand un astre s'allume aux cieux,
Il n'a pas besoin d'interprète.

« Aussi, jamais plus je n'irai
En apôtre chanter merveille :
Les paroles, si l'on n'y veille,
Travestissent en faux le vrai.

« Mais, comme l'ostensoir du prêtre,
Je t'élèverai gravement.
O mon cœur, ô saint-sacrement,
Tu vas comme une aube apparaître.

« Ton auréole attirera
Ceux-là que ma voix fit sourire ;
Et ce cœur qu'ils croyaient proscrire
Sur leurs cœurs à tous régnera.

« Comme ils viendront en multitude
Pour connaître ta vérité,
Elargis l'hospitalité,
Prouve-leur ta mansuétude.

« Et, te grandissant jusqu'aux cieux,
Tant l'œuvre d'amour est féconde,
Tu seras le temple du monde
Dont les hommes seront les dieux ! »

L'étranger s'adresse aux poètes, qui le raillent, n'étant, ceux-ci, que des jongleurs de mots. Pourtant, se dit-il, « il en fut d'à jamais immortels »... et il évoque les prodigieux avatars de l'Homme-Poète à travers les temps. Mais aujourd'hui l'homme « ne voit rien de l'âme, et rien de ses splendeurs »... L'étranger cherche un refuge dans l'amour :

« J'irai, vif, ondoyant, souple comme une écharpe ;
J'entendrai dans mon cœur vibrer des chants de harpe...
« Je ne suis déjà plus le même, je le sens ;
Je serai désormais moins hostile aux passants... »

Mais « Elle » prend le cœur qu'on lui offre, sans comprendre, « s'amuse à l'ouvrir, et le vide de sa tendresse ». L'étranger s'adresse alors à quelques-uns qu'il souhaiterait avoir pour amis :

« ... Amis, tout ce que j'ai de noblesse sera
Digne d'introniser et vêtir d'apparat
Notre unanime amour que rien n'atténuera... »

Mais eux, après l'avoir « cinglé des verges de l'envie », l'ont vite dépossédé de ses trésors

Et, voyant poindre enfin le mal lent, mais profond,
Ils savourent parfois les larmes qu'il refoule...

Alors, parle une voix intérieure :

XLII

Ne renonce pas à toi-même,
Mais, confiant en ton labeur,
Trouve la majesté suprême
Dans l'intégrité de ton cœur.

N'attends pas de mains étrangères
L'aumône d'un peu de clarté ;
Les vérités sont mensongères
Qui ne sont pas ta vérité.

XLIV

N'aspire pas à l'impossible,
Mais remplis ton humble devoir,
Et, dans le mystère indicible,
Tu seras grand sans le savoir.

Ne berce point l'orgueil intime
De la gloire humaine qui ment :
Préfère-lui ta propre estime
Si tu la mérites vraiment.

VI. — SUR LE CHEMIN DU RETOUR

L'étranger, parvenu à la sagesse, a un retour sur lui-même :

XLVI

Malgré le pauvre orgueil d'une pauvre sagesse,
L'on éprouve parfois l'angoisse d'un remord
Comme si l'on voulait de soi plus de largesse.

Car ce n'est pas assez que d'attendre la mort
Avec le calme auguste et fier d'un sage antique :
On se voudrait plus beau, plus magnanime encor.

On voudrait écouter en soi, — comme un cantique, —
Vibrer la voix de ses ineffables vertus.
Et ce serait pour l'âme un divin viatique.

On voudrait voir passer, opulemment vêtus,
Des cortèges sans fin d'éclatants héroïsmes
En remontant en soi par les sentiers battus.

Mais c'est bien juste si tout n'est point égoïsmes...

Puis, après avoir découvert le Dieu unique dans les dieux multiples avec lesquels il a vécu, l'homme meurt ; et, selon la doctrine pythagoricienne, son âme, victorieuse de la matière, entre dans l'Essence Divine.

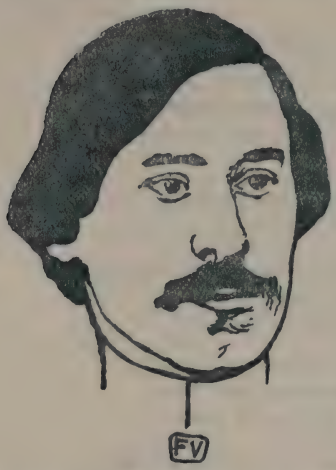
Paul FORT

Parmi les poètes, artistes et lettrés, Paul Fort est aujourd'hui célèbre. Phénomène assez rare, sa forte personnalité lui a conquis l'estime de tous ses confrères et les suffrages des critiques, bien qu'il ait toujours paru plutôt dédaigneux de l'appréciation des uns et des autres. Il raille même agréablement ses admirateurs :

« Je suis l'homme heureux : ils l'ont décrété, parce que ma lyre a su tout chanter.

» Ils m'ont décrété le seul homme heureux. Où me cacher ? où cacher mon bonheur ?... »

Néanmoins, on a pu voir récemment de quelle solide qualité est sa jeune gloire : à peu près tout ce qui compte en littérature et dans les arts assistait au banquet qui lui fut offert par la nouvelle génération...



Masque, par Félix Vallotton (*)

A dire vrai, Paul Fort est une voix qui chante. Il lui importe peu de chanter suivant les lois de l'harmonie, car ses chants sont l'Harmonie même. Aussi, pour éviter les discussions inopportunes sur la technique de ses vers, a-t-il imaginé de les transcrire les uns à la suite des autres, comme de la prose. Il veut être libre de compter ou de ne pas compter les syllabes muettes, de se servir de l'assonance ou d'avoir recours à la rime, ou même de rejeter l'une et l'autre, selon sa fantaisie. Et pour n'être pas

(*) Le masque publié ici est extrait du IIme *Livre des Masques* de M. Rémy de Gourmont (Mercure de France, édit.).

troublé dans ses rêveries par de sottes récriminations, il intitule « poèmes en prose » des poèmes qui, en réalité, sont en fort beaux vers.

Mais l'aspect typographique ne suffirait pas à faire du style d'un écrivain un style particulier, et pour ainsi dire une langue nouvelle, si à cette singularité ne venaient se joindre des preuves beaucoup plus manifestes d'une profonde individualité. La phrase de Paul Fort, tout en prenant la plastique du vers, demeure souple, alerte, simple et claire, — essentiellement française en un mot. Elle a de la variété et du coloris ; elle est picturale et lyrique à la fois ; si bien que jamais elle ne donne l'impression d'être maniérée comme la forme habituelle du vers, non plus que de souffrir de l'incurable banalité de la prose. Et c'est pourquoi M. Pierre Louys a pu dire, dans sa préface au premier volume des *Ballades françaises* : « Désormais, il existe un style intermédiaire entre la prose et le vers français, un style complet qui semble unir les qualités contraires de ses deux aînés... »

La spontanéité, le naturel, le don des images, le négligé du vêtement verbal, l'allégresse du rythme, la vie libre et jeune des sentiments, le réalisme, parfois, des impressions, l'insouciance gamine, les notations plaisantes ou désinvoltes, tout cela rattache Paul Fort à la grande lignée française des trouvères, des Villon, des Rabelais, des La Fontaine. Certaines de ses « ballades » ont la fraîcheur, l'ingénuité des légendes rimées du folklore. D'autres, sans nul artifice, atteignent à une pénétrante beauté. Cela est si imprévu dans la littérature moderne qu'on est d'abord tenté de se demander s'il n'y a pas là un parti-pris et comme l'indice d'une suprême adresse à user, sans se trahir, d'un procédé. Mais il suffit d'avoir vu Paul Fort une seule fois pour comprendre que cet homme n'est vraiment pas de notre temps. Et d'ailleurs la lecture de ceux de ses livres où il traduit des impressions directes, tels que *l'Ile-de-France* et *La Tristesse de l'Homme*, aurait vite fait de rassurer les plus soupçonneux. La seule virtuosité est impuissante à susciter de pareilles trouvailles ; il y a bien ici génération spontanée.

Paul Fort est né à Reims, en 1872. A dix-huit ans, il fondait le

Théâtre d'Art, qui est devenu depuis le théâtre de *L'Œuvre*. Grâce à lui, *Les Cenci* de Shelley, *La tragique histoire du docteur Faust* de Marlowe, *L'Intruse* et *Les Aveugles* de Maurice Maeterlinck, *Les Uns et les Autres* de Paul Verlaine, *Les Flaireurs* de Ch. Van Lerberghe, *Théodat* de Rémy de Gourmont, *La Fille aux mains coupées* de Pierre Quillard, etc., connurent successivement les honneurs de la rampe.

En même temps, le jeune homme publiait différentes plaquettes : *La Petite Bête*, comédie en un acte, en prose (Vanier, 1890) *Plusieurs choses*, poèmes, (L'art Indépendant, 1894) ; *Premières Lueurs sur la Colline*, poèmes (d°, 1894) ; *Monnaie de Jer*, vers et prose (d°, 1894) ; *Presque les doigts aux clés* (d°, 1895) ; *Il y a là des cris* (Mercure de France, 1895), et quatre petits recueils de « ballades » réunis, en 1897, sous le titre de *Ballades Françaises*, avec préface de Pierre Louys (Mercure de France).

Dans l'intervalle, Paul Fort fondait une revue littéraire, *Le Livre d'Art* (1896-97). Puis se succédaient de nouvelles séries de « Ballades Françaises » : *Montagne* (Mercure de France, 1898) ; *Le Roman de Louis XI* (d°, 1899) ; *Les Idylles Antiques* (d°, 1900) ; *L'Amour Marin* (d°, 1900) ; *Paris Sentimental* (d°, 1902) ; *Les Hymnes de Feu* précédés de *Lucienne* (d°, 1903) ; *Coxcomb, ou l'Homme tout nu tombé du Paradis* (d°, 1906) ; *Ile-de-France* (*Vers et Prose*, 1908) ; *Saint-Jean-aux-Bois* (d°, 1908) ; *Mortcerf* (d°, 1909) ; *La Tristesse de l'Homme* (Figuière, 1910) ; *L'Aventure Eternelle* (d°, 1911).

Paul Fort est directeur d'une revue de haute littérature, *Vers et Prose*, qu'il a fondée en 1905 et pour laquelle il s'assura la collaboration de Henry Bataille, Paul Claudel, André Gide, Rémy de Gourmont, Francis Jammes, Gustave Kahn, Ch. Van Lerberghe, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Francis Viélé-Griffin, etc., etc. Depuis 1910, M. Alexandre Mercereau partage la direction avec l'auteur des *Ballades Françaises*.

Paul Fort a collaboré à toutes les revues d'avant-garde importantes, et notamment au *Mercure de France*, à *la Société Nouvelle*, à *l'Ermitage*, au *Coq Rouge*, etc.

POUR FLÉTRIR MA PENSÉE...

Pour flétrir ma pensée et rire à ce plaisir, ils ont mêlé mon Rêve au deuil de leurs sourires, leur frileuse ironie aux clartés de mon dire.

Ma pensée fut surprise... Ils l'ont menée cueillir la fleur où reluisaient, rosée, mes souvenirs, — je l'ai jetée au vent, à l'éclat de leurs rires !

Mais quand j'ai retrouvé sa corolle séchée, le livre de bonté de mon cœur s'est cherché, pour s'ouvrir à la fleur au loin de leur péché.

(*Ballades Françaises*, 1re série).

BALLADES DE LA MONTAGNE, DES GLACIERS ET DES SOURCES

I. — Du coteau...

Du coteau, qu'illumine l'or tremblant des genêts, j'ai vu jusqu'au lointain le bercement du monde, j'ai vu ce peu de terre infiniment rythmée me donner le vertige des distances profondes.

L'azur moulait les monts. Leurs pentes alanguies s'animaient sous le vent du lent frisson des mers. J'ai vu, mêlant leurs lignes, les vallons rebondis trembler jusqu'au lointain de la fièvre de l'air.

Là, le bondissement au penchant du coteau des

leurs cornes d'or, qui trouent l'argent des cimes, mille têtes crêpues émergent autour de lui.

Le dos de la forêt grouille de toisons fauves ; le grand chêne panique en est comme échevelé. Les feuilles sont des mains ; chaque branche est un faune auquel des mains s'agrippent, qui veulent se hisser !...

(*Ballades Françaises*, IVe série)

LE PRINTEMPS DANS LA PLAINE

Printemps enveloppé des mélodies des brises, je vois de ma fenêtre se bercer tes rameaux,

les peupliers, les hêtres se saluer au ciel, tandis qu'au bord de l'eau se saluent les ormeaux.

Que ce fleuve est léger qu'emportent les zéphyrs, avec tous ses reflets, ses roseaux, ses courlis !

Tout là-bas des vergers, blancs sous de noirs nuages, vont au bout de la plaine glisser sous l'arc-en-ciel.

Et tout là-bas, je vois — où miroite une église, où brillent des tourelles couleur de tourterelle —

les premiers cerfs-volants voler sur une ville, si légère, qu'ils semblent la bercer au soleil.

Oh ! je vois sous ses murs, j'aperçois, dans la plaine, la Fontaine-au-cheval qui se myosotise !

L'air est si frais, si pur et si virginisé : on dirait que des palmes frémissent dans mon âme.

Ma vie est plus légère que ce petit nuage posé sur l'arc-en-ciel. Il est en équilibre.

O premières étoiles, bercez ma vie légère ! Vos rayons invisibles la soulèvent dans l'air,

ou ce sont les zéphyrs ?.. Ah ! je veux que mon âme, en sa félicité, se répande en rosée,

afin que dans la plaine ce couple d'amoureux, qui puise en la fontaine un plein seau de fleurs bleues,

me puise en la fontaine — où la ville se mire, où tremblent des tourelles couleur de tourterelle.

(*Ballades Françaises*, XIIIe série.)

ILE DE FRANCE

13. — Bien allongé...

Bien allongé comme je suis, les deux coudes contre la terre, j'écoute mon cœur solitaire battre en secret pour mon amie.

Sous le pur silence des hêtres, je vais donc penser à ma belle. Tiens ! je veux lui écrire aussi en grignotant une prunelle.

Un beau lièvre, à cinq pas de moi, près de trois fleurs fait sa toilette. A demain ma lettre secrète. Je ne veux pas troubler les bois.

Quel zéphyr prend ma feuille blanche ? Pourquoi t'enfuir, beau lièvre ami ? L'amour a rompu le silence, en s'envolant de mon esprit.

Vais-je courir après l'amour, effaroucher les écureuils ? Qu'elle est douce la fin du jour ! Et j'écoute rêver les feuilles.

N'est-il douceur que dans les cœurs ? L'Amour vaut-il que je l'écoute ? J'entends sous le jour qui se meurt un lièvre traverser la route...

(*Ballades françaises*, IXe série).

MUSES, JE CHANTE...

Muses, je chante et me proclame à voix hautaine, contre tous prétendants, roi de Pissefontaine, — Seigneur, si vous voulez, mais roi ce n'est pas trop. Je fonds la lance au poing sur les godelureaux qui viendraient tout armés, le fussent-ils de litres, à travers champs et vignes me disputer ce titre.

Qui mieux que moi se plaît à chanter ce village amant des clairs matins et le plus haut juché, dont vingt coqs sur les toits, à défaut de clocher, lui font dire le premier bonjour au paysage ? Qui passe des journées heureuses dans l'air libre à le voir sur son roc tenir en équilibre, à compter ses maisons, sautant les arbrisseaux, comme un troupeau léger de gais petits cheveaux ?

C'est moi. N'est-ce pas moi — vous faut-il d'autres preuves ? Allons boire et souffrez qu'en buvant je les treuve — qui descends à l'aurore, et magnifique et digne, le mollet caressé par la vrille des vignes, les

grains de la rosée roulant sur le mantel, vers l'Estaminet bleu dont j'ai fait mon castel, et, verre en main, dehors, sans craindre les coups de cornes, chipe au mari dormant sa jolie maritorne (eh! oui, pour un instant fleuri de baisers sages, car de l'œil seulement j'use du droit de jambage), puis dans un rocking-chair plongé royalement — ce trône qu'un Anglais nous laissa pour paiement — regarde, sur la place, avec béatitude, les tilleuls frissonner comme à leur habitude, et, dans les chemins creux mes sujets, les marmots, rouler jusqu'à Triel des fûts de picolo, — appliquant mes esprits, bien que sages encore, à rythmer ma chanson sur leur galop sonore ?

(*Ballades Françaises*, XIe série).

Roger FRÊNE

M. Roger Frêne est né en 1878, à Rodez, où il a presque toujours vécu jusqu'en ces dernières années. Il se défend donc d'être, comme on l'a dit, un poète toulousain. Il semble même souffrir, aujourd'hui, d'être éloigné de ses montagnes, si parentes de ses poèmes.

M. Jean Royère a dit de lui dans *La Phalange* :

« Roger Frêne, dont le premier livre *Paysages de l'Ame et de la Terre* fut une révélation, est sans contredit le plus puissant et le plus personnel des poètes à forme classique. Dès son premier livre, il s'est affirmé poète ne relevant que de lui-même... Je vois en lui un peintre hardi, fort, qui ne doit pas craindre d'empâter ses lignes. Il est de la race des artistes outrés, et je le trouve égal à lui-même dans l'outrance sagace. »

De son côté, M. Louis Mandin a déclaré dans la revue *Le Feu* : « Ce poète est entièrement maître de sa forme littéraire. Son œuvre, qui est une œuvre, est bien équilibrée. Ses vers, à peu près classiques, fermes, nets, précis, évocateurs des sèves chaudes et des harmonies naturelles, ressemblent à « la femme rousse » dont ils célèbrent, dans un poème, « la splendeur pesante, la chair copieuse », qui « se tend vers l'air doré », et qui « satisfait l'esprit plus encore que les sens ». L'inspiration de Frêne, comme cette beauté grasse, ignore l'anémie et la mièvrerie. Elle est saine comme la campagne, un peu matérielle comme le campagnard. Elle touche au réalisme, mais elle s'ouvre aussi à un panthéisme confiant et contemplatif... »

Extrayons encore d'une brochure de M. Charles Callet, *Poètes Nouveaux*, ces appréciations qui achéveront de dépeindre l'auteur des *Paysages* et des *Sèves* : « Roger Frêne est un naturiste; mais ce qui le sépare de la plupart des poètes de cette école, c'est qu'il pénètre dans l'intimité des apparences, et là où tant de contemplateurs ne s'émeuvent qu'aux harmonies des formes et des couleurs, il rêve aux forces actives et cachées ; il évoque les aspects abolis, les conséquences futures, et ses poèmes sont plus chargés de méditations que de paillettes verbales... Le dernier recueil, *Les Sèves Originaires* suivies de *Nocturnes*, affirme la totale con-

quête de l'expression définitive de son sentiment, expression simple, lucide et mâle. L'ouvrage est d'une diversité complète : il passe de la primitivité des instincts au modernisme le plus aigu. Les *Sèves* disent les expansions naturelles, nos contingences les plus savoureuses, les élans brutaux et permanents de la Vie ; les *Nocturnes*, la poésie de l'âme, la plainte harmonisée, la nuance et la mélancolie qui suivent si souvent nos ivresses et nos triomphes... La pensée, toujours choisie et haute, s'élève parfois prodigieusement. »

M. Roger Frêne a collaboré à *La Revue Provinciale*, dont il a été le secrétaire, au *Beffroi*, au *Mercure de France*, à *La Phalange*, aux *Guêpes*, à *Pan*, à *l'Ile sonnante*, à *La Nouvelle Athènes*, au *Journal de l'Aveyron*, à *Clavellina*, etc. On peut consulter à son sujet l'anthologie des *Poètes du Terroir*, par A. Van Bever, et celle des *Meilleurs Poèmes de l'Année 1909*, par Alphonse Séché.

TU ÉTOUFFES...

Tu étouffes dans la vallée,
Il faut à tes libres poumons
L'infinité des horizons
Et de la campagne étalée ;

Tu aimes la neige, le vent,
Et les chaumières accroupies
Sous les orageuses furies,
Près du front lourd des bois mouvants ;

Il te faut des midis énormes
Qui font les épis crépiter
Au souffle infime de l'été
Et les landes aux larges formes...

Comme là-haut hurlent les vents
Sur les villages de tristesse,
L'âpre goût des départs t'oppresse
Au calme du val étouffant ;

Tu regrettes les noirs orages
Sous quoi les pays sont courbés,
Les cris des rouliers embourbés
Et la tempête des feuillages.

Ton cœur roule un flot de désirs
Tumultueux, vagues et vastes,
Et les monts que l'autan dévaste
Les pourraient peut-être assouvir !

LA FEMME ROUSSE

Que j'aime ta splendeur pesante, ô fruit d'automne,
Lourd raisin qu'un soleil écrasant a nourri !
Ta grasse nudité, comme un muscat meurtri,
S'enchante de désirs, abeilles qui bourdonnent.

Quand la peau lumineuse et souple de ton dos
Où ta chair copieuse arbore un blond superbe
Se tend vers l'air doré qui l'oint et l'exacerbe,
Tu fais chanter la volupté dans tous mes os.

De ton front les rayons de tes cheveux descendent
Et c'est un vigoureux et sûr enchantement.

Ta bouche fait songer, souriant à l'amant,
Aux grenades en sang qui doucement se fendent.

Garde-toi de parler, ô musique ! — ô clarté,
Laisse le rêve en feu couver sa houle ardente !
De toi-même éblouie, et de toi-même amante,
Immobile, un moment sois ma divinité.

Combien de vignerons rablés, Vendange mûre,
Pourraient fouailler ton ventre et pressurer tes seins
Avec des cris d'orgueil héroïques et sains,
Sans que ta lassitude exhâlat un murmure !

Ta chair a la couleur d'un nuage vermeil
Et l'alanguissement d'une eau jaune et moirée ;
Rubens ou Titien, qui t'auraient adorée,
Eussent couché ton corps, pour le peindre, au soleil.

O beau fruit lumineux, ô grasse gourmandise,
Tu satisfais l'esprit plus encor que les sens :
Tes bras pendant l'amour sont tendres et puissants,
Mais ton rythme au repos plus que l'autre nous grise.

Les lignes de ton corps fléchissent en baisant
Toute cette harmonie abondante et nacrée,
Telle qu'on la rêvait jadis pour Cythérée ;
Mais je te sais Bacchante aux fruits d'ambre et de sang.

Laisse-moi t'emporter, triomphatrice et nue,
Au delà de la foule et parmi la forêt.

Ici, tout s'étiole ; et qui te comprendrait,
O source de beauté primitive et perdue ?

LE VERTIGE DE VIVRE

Je suis rempli ce soir du vertige de vivre :
Mes veines, charriant un sang net et léger,
Chantent qu'il faut s'enfuir de la chambre et du livre
Et retrouver le sol qui devient étranger.

La jeunesse murmure aux prisons de ma tempe,
Mes yeux brûlent un feu convulsif et mes doigts
Sentent dans les réseaux que leur sang doré trempe
Le rêve et le réel les tenter à la fois.

— Comme le soir est grand, qu'il est libre l'espace !
S'exclame cette voix qui ne se taira plus
Et dont j'éprouve enfin l'intérieure grâce ;
Vous me quittez, dit-elle, ô songes superflus ;

Il n'est rien que ma joie égoïste et farouche,
Habile à se jouer dans cette immensité ;
Il n'est rien que mon âme, ici, rien que ma bouche
Aspirant la fraîcheur nocturne de l'été.

Vais-je danser ce soir sous les lueurs célestes
Et, dans l'odeur d'un parc de rosiers encombré,
Traduire en saluant l'univers de mes gestes
Ton vertige, ô ma vie, et son rythme empourpré !

René GHIL

L'exemple que nous donnons ici de la « Poésie scientifique » préconisée par M. René Ghil est extrait de l'*Ordre altruiste*, Livre IV de *Dire du mieux*, 1re partie de l'*Œuvre*, (Edition nouvelle et revue, Paris, 1909.)

Nous ne reviendrons pas sur la biographie du poète qui a été faite par un esprit critique des plus avisés, M. John-L. Charpentier, dans la 1re série de *Toutes les Lyres*. Rappelons seulement les titres de ses ouvrages :

Masque, par Djinn

Œuvre : *En Méthode à l'œuvre ;* — I. Dire du Mieux : *Le meilleur Devenir, Le Geste ingénu ; La Preuve égoïste ; Le Vœu de vivre ; L'Ordre altruiste ;* — II. Dire des sangs : *Le Pas humain ; Le Toit des hommes* ; *Les Images du Monde, Les Images de l'homme*, et suivants, en préparation. — III. Dire de la loi : *La Loi* (plusieurs vol.) Le tout, chez Messein. — A part de l'Œuvre : *Le Pantoun des Pantoun* (Poème javanais, Paris et Batavia, 1902); *De la Poésie scientifique* (Gastein-Serge, édit.); *Légendes d'âmes et de sangs. Traité du Verbe.*

M. René Ghil est né à Tourcoing, le 27 septembre 1862.

PLUS-ÊTRE

Etre vient de Savoir : et qui saura, sera...

Je sais : donc —

Je suis...

Et, comme ma plus présente

conscïence, n'aspire en même anxïété
qu'à tout s'agglomérer du monde, et ne s'exempte
d'être d'un seul instant le miroir !
attesté
d'éternelle muance, — mon être où se nie
le repos que ne dormira l'aridité
non plus, de ma poussière ! du sens palpité
dont se pense de la nature indésunie
l'harmonie en ma pensée, mon être où sente
l'Universel aller à son éternité
son éternité, mon être devient vers être !

Des songes et du tumulte de mes Aïeux
et des doutes épars de moi-même, où le drame
de tout, de ses phantasmes tourmente mes Yeux :
mon esprit large s'est lente-harmonïé l'âme
d'une vivante solidité d'Action...

Force
consciente du phénomène, l'humain giroi
de mes atomes tend à l'unisson d'émoi
du tournoiement de la Matière, dont la torse
poussière ne sait qu'en moi, ses lois !
et les Formes
sous lesquelles, elle et moi nous avons, d'énormes
entre-pénétrations, lïé de ses rapports
un peu de son identité tenue hors
du Moment ! ne sont ainsi, que le signe et l'heure
d'expansïon diverse en quoi meut et demeure
de mes savoirs l'unité scandée !

Unité ! ah ! qui s'émeut aux soirs mixtilignes
si souvent, plus que de vérités qu'en mes signes
d'être, se démontre ma pensée ! de la
détresse de mes rêves pré-scïents :
lucide
cependant à presser des heures d'au-delà
le silence ! — unité longue de ma sapience
hélas ! qui n'est que douloureuse patïence
à savoir davantage, et ne sortir du long
cercle des ignorantes Fatalités !...

Or !
à pénétrer pourtant de tacts, tels que d'Acide
multipliants, l'ouranienne Matrice ! comme
des quatre horizons torves dont s'enserre l'homme —
selon l'ordre elliptique du monde en mon Front
tu romps l'entrave ronde ! et, ô Scïence !
comme
du plus loin que monta possessoire vers Moi
mon âme, de Tout active, — tu es ma Foi !

.....

A.-M. GOSSEZ

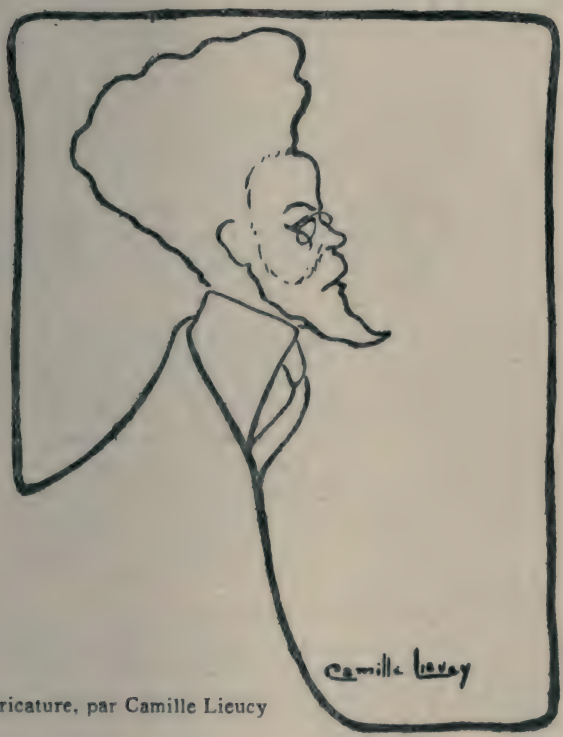
Nous sommes heureux de pouvoir publier ici, sur le poète A.-M. Gossez un article inédit de M. Philéas Lebesgue, que L'*Au delà des Grammaires* et vingt autres ouvrages ont placé au premier rang des écrivains d'aujourd'hui : *

» S'il devenait nécessaire, pour établir la sincérité d'un jugement, d'y joindre un catalogue de défauts, je devrais me récuser de présenter ici M. Gossez, car, entre les amitiés peu nombreuses mais d'autant plus ferventes qui se sont groupées autour de moi et qui constituent ma famille intellectuelle, celle d'A.-M. Gossez tient l'une des premières places. Le poète du *Soleil sur la Porte* et des *Lettres Familières* (Paris, Mercure de France, 1905, in-18) a raconté lui-même, en vers, la journée de Septembre qui nous permit de faire connaissance réciproque et directe, les heures trop brèves qui, à mon foyer même, marquèrent le début de nos sympathies affirmées. Ces sympathies, le temps, l'échange des pensées, les loyaux services les ont progressivement resserrées, mais, pour fraternelles qu'elles sont devenues, je doute que les spéculations de l'intelligence eussent pu suffire à leur donner ce caractère, en dehors de ces conformités mystérieuses d'inspirations qui émanent du cœur et qui motivent le meilleur de nos résolutions humaines. Et, cependant, nul plus qu'A.-M. Gossez ne mérite le titre d'intellectuel. Ses premiers poèmes *Six Attitudes d'adolescent* le démontrent assez. Mais c'est également un sensitif. Il harmonise aux richesses imprévues de son tempérament des qualités qui s'opposent presque toujours : la spontanéité de l'inspiration et la sûreté du goût, le lyrisme et l'esprit, la précision scientifique et les trouvailles d'expressions primesautières. Il a le culte du réel, la haine de tout ce qui est en toc, le mépris des *tabous* esthétiques ou autres. Pour lui, la grande source inépuisable de l'art n'est autre que l'émotion individuelle. Aussi,

---

(*) Voir, dans la 1re Série de *Toutes les Lyres*, l'étude biographique et critique de M. P.-M. Gahisto sur Philéas Lebesgue.

les recherches du Symbolisme, qui tendaient à exprimer plus directement le mouvement des choses et de la vie, ne pouvaient que l'enthousiasmer. A.-M. Gossez a proclamé superbement la néces-



Caricature, par Camille Lieucy

sité d'être soi-même, l'autorité suprême du poète en matière de rythmes personnels, la fécondité du *dynamisme* esthétique à l'encontre de tous les « davidismes » faussement classiques.

» Admirateur de Verhaeren, de Viélé-Griffin, de Francis Jammes, de Charles Vildrac, sans renier pour cela Racine ni rabaisser Vigny, A.-M. Gossez, qui descend par son père d'ouvriers flamands et par sa mère d'agriculteurs italiens. ne pouvait faire autrement que d'aimer la musique et la couleur. Né à Lille, le 27 mars 1878, il y fit toutes ses études à la Faculté des Lettres. Le particularisme citadin du Nord industriel français et la proximité du pays belge firent naître en lui des préférences régionalistes, très individuellement motivées et qui s'accordaient parfaitement avec son refus d'obtempérer. aux rhétoriques habituelles. La petite revue *L'Essor*, puis *Le Beffroi*, qu'A.-M. Gossez codirigea pendant quatre ans, marquèrent le début de son activité décentralisatrice, affirmée un peu plus tard par l'anthologie des *Poètes du Nord*, (Paris, Ollendorff, 1902), puis plus récemment par la première série des *Provinces Poétiques*. (Le Hâvre, 1908).

» Cette attention soutenue à scruter la richesse des provinces et l'amour qu'il avait voué d'instinct à sa petite patrie, le culte d'un aïeul, Alphonse Bianchi, qui, à travers tout l'Empire avait lutté opiniâtrement pour la justice et la liberté, un grand souhait de contrôle individuel au regard de toute assertion devaient porter le jeune critique à se doubler d'un historien. *Le Département du Nord sous la deuxième République*, (1848-1852), (Lille, Leleu, 1904, in-8°), vint illustrer d'une démonstration sans réplique la véracité de cette idée hardie : l'intervention du facteur économique est prépondérante dans le déclanchement et la réussite des révolutions.

» Par là même, A.-M. Gossez s'avérait un penseur perspicace et puissant, un chercheur patient et sûr. *Les Mémoires de l'ouvrier François Leblanc* (Monville en 1848) publié avec des notes (Paris, Cornély, 1907, in-8°) apportèrent une nouvelle contribution aux mêmes études.

» Un travail très documenté sur *Le St-Julien de Flaubert*, d'ingénieux rapprochements opérés d'après des fastes de village sur *Homais et Bovary*, *hommes politiques*, maints comptes-rendus d'ouvrages, d'expositions, des biographies d'écrivains affirment, par

ailleurs, la souplesse d'un esprit, que la richesse de ses dons porte souvent à une dispendieuse générosité.

» A.-M. Gossez est aussi un conférencier de talent. aisément spirituel, énergiquement précis. La simplicité expressive dans la diction des vers dégage un charme rare, et il ne chante pas ceux qu'il compose. Au reste, — l'ai-je dit ? — c'est un vers-libriste convaincu.

» Les nécessités de la vie universitaire n'ont nullement amoindri la verve poétique d'A.-M. Gossez. Après les variations passionnées *Du Soleil sur la Porte*, après les tableaux impressionnistes et violemment colorés des *Lettres familières*, deux volumes sont prêts à voir le jour, l'un qui crie les peines d'un cœur blessé dans sa foi : *La Mauvaise Aventure* ; l'autre qui exalte la nature bienfaisante du *Pays Wallon*. Tous deux détaillent des émotions modernes. sans aucune concession aux formules surannées.

» A. M. Gossez croit que c'est là le meilleur moyen d enseigner que la France n'est pas morte et qu'au surplus elle est moins latine qu'on ne pense, mais que sa fonction étant européenne elle doit créer à chaque instant, pour mieux durer. »

CHANSONS D'ENFANT

IV

A la mémoire d'Emile Gallé.

Tu fais des vases purs avec un peu de sable,
Verrier, pour y blottir des fleurs de maintenant,
Les fleurs de nos hivers frileux, de nos antans ;
Je bâtis ma maison avec un peu de paille.

Tu fais des vases longs comme de doux fuseaux,
Où sourit un visage immobile des eaux ;

Rêves ou bulles, et clairs-obscurs ineffables
Où l'algue de la mer enlace le corail ;

Des anémones bleues aux lèvres des iris ;
Les yeux tremblants, ouverts, des trop pâles narcisses,
Et la joie villageoise aux murêts des murailles.

Les roses, les œillets et les mimosas d'or
Parfument la lourdeur des chrysanthèmes morts.
Je bâtis mon bonheur avec un peu de paille...

Les baisers d'une enfant et mes bras à sa taille.

(*Du Soleil sur la porte*)

REPOS

Un autel est paré d'agonisants bouquets,
Et des cires fondant sur les trop jeunes mortes
Accaparent l'adieu du soir ; et par la porte
L'Eglise se remplit d'un intime respect
Aux prières fleuries sur les fillettes mortes.

Le lourd cercueil de chêne neuf devant l'autel,
Le beau cercueil de chêne lourd aux poignées fortes !..
Allons ! fermez les cœurs. — Vous, hurlez, gonds des [portes. —
Vers la fosse menons les seuls restes réels :
Le cercueil va glisser en criant sur les cordes.

Et la boîte sonore, où revit ce qui meurt,
A frappé creux au fond du trou sur le sol nu,
Et puis, comme au tambour les baguettes menues,

La terre en mottes tombe, et des débris de fleurs...
Et la mesure est comble, ô jeunes inconnues.

Fermez, fermez mon cœur où crient les gonds des portes,
Laisse-le s'étouffer sous la fadeur des fleurs.

(*La Mauvaise Aventure.*)

L'ORAGE

Dans la nuit lourde, l'enfant dort.

Les vitres s'éclairent,
blafardes comme des visages,
d'éclairs bleus et verts
et de subite électricité d'or,
car le tonnerre,
qui gronde dans l'orage
et qui bondit
jusqu'au fond de la nuit,
approche, en se roulant approche encor...
L'éclair qui la déchire illumine la nue ;
cependant que, le bras dehors,
sur sa couche, et l'épaule nue,
d'un souffle égal et doux l'enfant respire et dort.

Mais ses deux sœurs, que rend plus sensibles leur âge,
déjà sont éveillées, dans l'ombre, par l'orage.
Blanche, leur forme bouge, indistincte du lit
d'où l'aînée inquiète est levée à demi,
car le sommeil les fuit ;

tremblantes, elles disent leurs prières
tout en écoutant dans la nuit...
Et bientôt leurs pieds purs ont glissé sur la pierre,
et leur double blancheur
ainsi que leur frayeur jumelle,
de la plus belle à la plus belle,
s'éclairent, tout debout, en de brusques lueurs.

Elles se penchent sur le lit
et prennent, doucement dans leurs bras, le petit.
Par les escaliers et les corridors,
dans leur chemise de lin blanc,
elles passent confusément
ou s'illuminent par moments,
comme enveloppées de caresses d'or.
Bercé sur leur sein, dans leurs mains amies,
cet enfant toujours endormi
et beau qu'elles portent
n'entend pas ses sœurs frapper à la porte...
On entre en ce refuge, et, sans voir la lumière
de la lampe relevée toute droite,
il continue à reposer, les tempes moites,
et sommeille entre son père et sa mère
où chaudement on l'a blotti...

Au bruit précipité que fait l'averse
aux paroles qu'on dit, aux éclairs réguliers
et aux tonnerres redoublants et successifs,
quand, rassurées, ses sœurs osent enfin crier
de leurs petits cris d'effrois excessifs,

surpris,
l'enfant s'éveille heureux et tendrement sourit.
Dans un reste de peur les deux filles s'enlacent
chaque fois que des lueurs passent
par les fentes des contrevents.
Et la ferme entière ruisselle
sous l'onde, et les agneaux bêlent
et les vaches en mugissant
répondent aux vents
qui tordent les ramures et les érables
et soufflent sous les portes des étables...
Tous songent, dans la chambre, autant qu'ils sont,
à la moisson !

Mais le fracas, tout à coup, est si proche
dans un bourdonnement,
que c'est le sourd et violent déchirement
de la campagne tout entière.
Et, filles et fermière,
elles prient dévotement...
Et, se tournant vers la muraille,
le Maître dressé à demi
s'est signé pour qu'ailleurs cette foudre s'en aille,
ailleurs que sur ses bêtes, ses semailles,
ses granges et ses écuries,
ailleurs, ailleurs qu'en son logis !

Et quand, à l'aube violette,
ses filles remontées dans leur froide couchette,
et sa femme serrant leur enfant dans ses bras,

enfin le Maître se leva,
qu'il poussa la porte massive
pour voir ce que la terrible lessive
derrière son sabbat avait bien pu laisser,
l'ombre, rôdant encor dans quelques encoignures,
découvrait les pommiers tordus dans les pâtures
et, seuls dans l'horizon, deux peupliers brisés.

(*En pays wallon*).

Fernand GREGH

Nous avons consacré a M. Fernand Gregh un longue étude dans la 1re série de *Toutes les Lyres*. Mais, depuis, le poète a publié un ouvrage très important et qui fut fort remarqué, *La Chaîne Eternelle* (Fasquelle, 1910). Le poème qu'on va lire est extrait de ce volume.

Masque, par Djinn

Nous nous contenterons de rappeler ici les œuvres précédentes de M. Gregh : *La Maison de l'Enfance*, *La Beauté de Vivre*, *Les Clartés humaines*, *L'Or des Minutes*, poèmes (Fasquelle, éditeur) ; *Prélude Féerique*, poème dialogué (*Mercure de France*); *La Fenêtre ouverte*, essais de critique, et *Etude sur Victor Hugo* (Fasquelle, éditeur).

M. Fernand Gregh est né à Paris, le 14 octobre 1873.

HOMO

Je rentre enfin, laissant derrière moi la Ville ;
Et, dans ma chambre étroite où s'assombrit le soir,
Je reconnais à peine, au fond du vieux miroir,
Mon visage flétri par la vie âpre et vile.

Je rentre, le front chaud, les yeux lourds, les mains sèches,
Fatigué de soucis, de craintes harassé,
Tremblant, fiévreux, hagard, haletant, hérissé,
Criblé de passions comme un blessé de flèches.

Le mal quotidien, le grand mal d'être, vibre
Comme un couteau planté dans mon cœur palpitant,
Et sursaute selon son rythme et, par instant,
Y semble pénétrer encor, de fibre en fibre.

Mon corps s'épuise avec mon âme en luttes vaines ;
Le sang heurte ma tempe à grands coups continus,
Et j'ai toute la vie au bout de mes nerfs nus
Et toute la douleur aboutit à mes veines.

Les hommes sont menteurs, lâches, durs, égoïstes ;
L'amitié même cache un échange accepté ;
L'amour n'est que l'appel de détresse jeté,
Des deux côtés d'un mur, par deux animaux tristes !

— J'aimais ce vieil ami de tout mon cœur sincère :
Notre Jeunesse avait ses deux mains entre nous,
Comme une vierge aux doigts invisibles et doux
Qui rapprochait nos mains à l'heure nécessaire.

Cet autre, je l'admire encor plus que je l'aime :
Son nom, naguère, avec un éclat triomphant,
Brillait, illustre et pur, à mes regards d'enfant,
Comme le nom sacré de la gloire elle-même...

Et quand, meurtri, cherchant le soutien que réclame
Tôt ou tard, aux tournants du sort, l'homme perdu,
Quand je criais d'angoisse, aucun n'a répondu,
Et je suis resté seul, avec mes cris dans l'âme.

Ah ! ce que je lisais jadis n'est pas un songe !
Les hommes sont pareils à des cachots murés,
Et, sous le beau vernis des grands mots vénérés,
Il n'est rien qu'un lugubre et vulgaire mensonge !

— Et cependant mon âme est ardemment joyeuse !
Si la Mort m'appelait ce soir, je dirais : « Non ! »
Et quelque chose encor me dit que tout est bon
D'une grande bonté sourde et mystérieuse !

Quelque chose... Ah ! qui sait, hélas ! peut-être n'est-ce
Que cet étrange espoir tout physique et naïf,
Que l'orgueil d'éprouver son corps allègre et vif,
Que cette confiance enfin de la jeunesse !

Non. Si parfois j'entends bondir mon pouls sonore,
Si mes doigts me font mal quand je serre le poing,
Je sais ma force brève et ne m'abuse point,
Et, même faible et vieux, je voudrais vivre encore !

Ah ! sans doute, au hasard, je désire, et regrette ;
Je ne sais d'où je viens, je ne sais où je vais,
Et la vie est cruelle, et les hommes mauvais...
Mais je sens là-dessous une splendeur secrète !

Mon cœur amer est plein d'une gaîté stoïque,
D'un désespoir fervent et d'une heureuse horreur :
Comme un acteur frémit de feindre la terreur,
Je m'enivre, en jouant, du grand drame héroïque !

J'ai dans l'âme toute une ardente et sombre fête ;
Je suis comme un marin au pied des mâts brisés
Qui, se sachant perdu, s'assied, les bras croisés,
Et d'un regard lucide admire la tempête !

Je suis comme un soldat qui rit pendant qu'il charge,
Blessé, mais par la poudre et la rage exalté,
Comme un nageur nerveux qui se noie en été,
Et qui roule au soleil dans les vagues du large !

Je me sens dans le cœur d'une Chose profonde,
Faible atome que baigne un tourbillon puissant,
Humble goutte éphémère et brûlante du sang
Qui circule à jamais dans les veines du monde !

HENRY-MARX

HENRY-MARX

M. Henry-Marx est parisien : il est né en 1882.

Un conférencier a dit de lui : « Entre autres œuvres, Henry-Marx a fait sa vie. » Et rien n'est plus juste. A 20 ans, le poète avait conquis ses titres de professeur libre. Depuis, il a accumulé une œuvre parlée considérable, fragmentée en cours d'art, et qui est d'une grave sérénité. Une faculté maîtresse a favorisé le développement de sa manière : son éloquence. Chez lui, une diction précise rythme la pensée, jusqu'à faire attendre la rime... Et cette parole qui chante la bonté corrige tôt la première impression produite par les yeux sévères et par l'attitude un peu intimidante.

M. Henry-Marx a publié, en 1908, un volume de vers : *Les Heures Ferventes* (Gastein Serge, éditeur.) De la préface intitulée « Pour l'Idée », nous extrayons ces phrases qui expliquent la « manière » du poète :

«... J ai voulu — dans une forme classique — une poésie symbolique...

«... La poésie symbolique, pour moi, c'est, dans le vers classique, le mot choisi pour créer de l'imprécis, de l'estompé, de l'atténué — pour créer l'idée vague, large, indéfinie. Le précis et le net amenuise et limite...»

Voici, d'autre part, emprunté à une étude d'Henry-Marx, un passage qui complète l'idée que le poète se fait de sa fonction : « La poésie qui célèbre les destins sereins, qui veut que nos petits instincts soient tentés par de l'héroïsme, est une manière de cantique à la gloire de l'homme-dieu. Qui sait si, en notre temps d'athéïsme, l'idée n'est pas destinée à être l'hostie nécessaire pour l'adoration de la Toute-Beauté en esprit et en vérité ; si la poésie n'est pas « l'inconsciente et parfaite prière des lèvres humaines », si le Poète n'est pas le rédempteur, et si le messianisme d'Israël, et de toute l'inquiétude humaine en mal de vivre, n'est pas le progrès ?... »

Plus que tout autre. Henry-Marx a cette superbe prescience

causée par l'amour — selon l'appréciation de M. Edmond Haraucourt. Et sa chambre de travail est devenue un oratoire, le salle de ses cours, un temple.

La poétique de M. Henry-Marx offre donc des poèmes philosophiques que la richesse du rythme et du mot varient en inattendus. « Il y a dans cette poésie, a dit un critique, comme le meilleur de chacun de nous, et nous nous estimons en aimant le poème. » François Coppée pardonnait à Henry-Marx son athéisme. « Prendre la beauté en soi, disait-il, ne laisse pas que d'être orgueilleux ; mais il y a tellement d'amour pour les autres dans cette idolâtrie du soi ! »...

Et il nous plaît de clore cette note à propos de Henry-Marx sur ces mots d'un poète qui ne fut rien moins que Nietzschéen...

M. Henry-Marx vient de terminer un nouveau volume de vers, à paraître : *La Gloire Intérieure*, et une pièce en 3 actes, *La Statue*, actuellement en instance à l'Odéon.

PORTRAIT DE TOUT-PETIT

Sur ma table où la lampe, humble soleil des soirs,
Attend, pour le mûrir, le fruit de ma pensée,
Un portrait d'enfant doux rêve par des yeux noirs,
Et, dans mon soir, c'est une aurore éternisée...

On m'a dit que je fus cet enfant de douceur...
Le cœur est plein d'oubli pour son passé de grâce ;
Son jour profane, instant orgueilleux de l'espace,
Eteint l'hier gentil, tendrement obsesseur.

Un hymne épand en moi ses ondes de plain-chant ;
Mais je suis insensible aux rythmes du poème ;
Tout mon être est tendu vers ce petit moi-même,
Et mon cœur ébloui n'est presque plus méchant.

Oh ! ce commencement, aube de ma clarté,
Qui rappelle à mes yeux leur petit ciel de joie...
Je sens l'âme d'hier qui monte, et qui s'éploie
Dans l'azur du printemps de mon présent été.

Et je revois les gestes vifs des jeux légers
Créant encor toute une vie en miniature ;
Et je pleure sur mon destin de créature,
Et sur les petits morts que je n'ai pas vengés...

— Car je vous dois l'éternité du souvenir,
Frères momentanés de mon adolescence,
Moi qui suis le réel de votre pure essence,
Et le jour blond en qui votre aube vient finir.

— Et devant la beauté de cet enfant lointain,
Je cherche le premier baiser de mon sourire
Et le premier regard fervent qui me désire...
Mais suis-je ton midi de rêve, ô mon matin ?...

Une aurore se glisse en ma chambre de nuit,
Et le silence est un éveil d'ombres surprises ;
J'aspire autour de moi comme des douceurs grises,
Et je me meurs un peu dans cette ombre qui fuit,

Auprès du rêve auguste et tendre que je fis...
Mon cœur est imprégné d'une langueur d'automne,
D'une langueur d'amour étrange qui l'étonne...
...Et l'enfant doux n'est plus moi-même: c'est mon fils!...

Mon fils... ma chair frissonne, et je mors le baiser
Que le sublime instinct a pensé sur mes lèvres ;
Mon fils... voici mes yeux aux fiertés encor mièvres,
Voici mon front de doute à l'orgueil apaisé...

Mystère créateur de l'Homme et de l'Instant
Qui met de l'infini dans le présent de l'être,
Quelle cause à l'obscur dessein fait méconnaître
— Près les hiers fanés au parfum persistant

Et les demains d'amour si frais aux cœurs d'espoir —
Le réel de la vie et le présent de l'âme ?
Est-ce pour nous livrer au Tout qui nous réclame,
Immensité sans ciel, sans aurore et sans soir?...

Ainsi, nous nous cherchons en nos temps confondus ;
L'âme est un souvenir embaumé d'espérance...
Et l'homme esclave rêve au jour de délivrance,
En pleurant, par instinct, des paradis perdus.

(*La Gloire Intérieure*, à paraître.)

AU FOND D'UN PARC...

Au fond d'un parc et sous l'ombre antique d'un arbre,
Elle se dresse avec un souci de beauté.
On perçoit qu'un génie, en passant, a tenté
D'éterniser son rêve en la blancheur du marbre.

La forme nue, avec sa câline splendeur,
Impose une attitude où des lignes peureuses
Descendent en creusant les courbes amoureuses
D'un timide abandon de grâce et de pudeur.

Par ses yeux estompés de vague, elle contemple,
Entre ses bras levés, les azurs obscurcis,
Et c'est, dans l'ombre au bleu flottant, c'est l'indécis
D'une flamme blanche et nimbée au fond d'un temple.

Et quand le soir, tombé du grand ciel apaisé,
A fait mourir le parc dans son tendre mystère,
Je m'égare vers le fantôme solitaire
Qui, blanc, veut vaincre l'ombre, et paraît épuisé.

Mon cœur découragé que la vie exaspère,
Apprend le rêve de ce corps extasié,
Le rêve qui, par les bras fous, semble prié...
— Et mon être reçoit des pensers de prière.

Je sens que mon cœur fier de poète est hanté
Par un amour immense et triste qui l'enivre,

— Et je sens, par mes pleurs heureux, que je vais vivre
Dans l'adoration sainte de la Beauté !...

(*Les Heures Ferventes*).

LE CHIFFONNIER

(FRAGMENT)

Créature d'ombre — indistincte...
Lueur humaine presque éteinte
Par le souffle d'un soir d'été...
Il est un reflet de la vie,
Une forme trouble, asservie,
Qui mourra dans de la clarté.

Il est un doute... Sa lanterne
Impose un cercle blond qui cerne
Ses pas sans joie et sans destin.....
Et cette lanterne apeurée,
C'est sa petite âme égarée
Dans le bleu d'un jour clandestin.

Devant les laideurs équivoques,
Elle choisit parmi les loques,
Cette petite âme, un lambeau
Que l'instant présent décompose,
Débris agonisant de chose
Que les yeux d'hier virent beau.

— Chiffonnier, ta hotte recueille
Chaque jour tombé, cette feuille
De l'arbre tremblant du passé,
Et la hotte que tu promènes
Est lourde des erreurs humaines,
Des débris du temps trépassé.

. . . . . .

— O ! toi qui surveille les aubes,
Noir silencieux qui dérobes
De la nuit pour faire des jours,
Clame au fier présent de la vie
Que l'instant parfait qu'il envie,
... C'est hier qui rêve toujours...

Apprends aux vanités du monde
Que ta moisson, fruit de l'immonde,
Porte les nécessaires grains
Pour la quotidienne semence ;
Apprends-leur que tout recommence
Dans nos gestes contemporains.

Chiffonnier, je parcours ta route :
Je suis las. La sueur du doute
Pleure sur mon corps, goutte à goutte,
— Et je connais tes cercles blonds !
Je cherche l'idée égarée
Que chantera ma voix sacrée...
— Et dans notre route ignorée,
Je sens que nous nous ressemblons...

(*Les Heures Ferventes*).

Francis JAMMES

Francis Jammes, c'est le poète bien-aimé,
parce qu'il est plus doux que l'eau de la fontaine,
et qu'il est la chanson des choses, au mois de mai,
dans l'allégresse lumineuse de la plaine.

Croquis à la plume, par Albert Beaume

Francis Jammes n'est point l'orfèvre de Paris
qui cisèle de fins bijoux, que les « saphiques »
se feront acheter très cher par leurs maris
pour montrer que leurs goûts sont des plus artistiques.
Il remplit son devoir de modeste ouvrier
en taillant dans le buis, et d'une humeur égale,

les grains d'un chapelet où chacun peut prier.
Tel meurt, de tailler l'air, le cri d'une cigale,
ou mourra sous le bât l'âne du vieux meunier.

Vous entendrez souvent Jammes parler des Antilles.
Il n'est pas né là-bas, mais son grand-père y fut ;
et du passé lointain viennent sur des flottilles
des colibris de rêve et de beaux fruits joufflus
jusqu'à Orthez, où vit aujourd'hui le poète.

Il fut clerc de notaire ; et la rapacité
des gens, qu'à peine égale celle du gypaète,
il l'a, dans son roman *Existences*, notée.
Et voyez comme il mêle les réalités
aux limpides candeurs, à la grâce ingénue !
Nul comme lui n'a montré son âme toute nue.
Il vit entre sa mère et Dieu, comme un enfant,
mais un enfant terrible, parfois, et Protée
change moins aisément de visage que lui :
Il fait verser des pleurs quand il dit l'aventure
de *Clara d'Ellébeuse*. O blancheur !... Et voici
qu'ailleurs il lâche des mots tout à fait « nature »
et raconte comme on attrape la syphilis...
Ce qui nous semble une souillure sur un lys
ne saurait assombrir son âme délicieuse.
Oh ! poète qui voit en tout l'œuvre de Dieu
et le *Triomphe de la Vie* ! Oh ! précieuse
franchise qui permet de ne fermer les yeux
sur rien, et de « chasser de son cœur les scrupules
littéraires et autres », pour « être » simplement !
Il dit les cinq fameuses lettres aux crapules
en haussant les épaules d'un air indifférent,
et jamais, fut-ce par politesse, il ne ment.
Oh ! l'intime béatitude : être sincère !
Y a-t-il un plus grand bonheur sur la terre ?
C'est vrai qu'on n'a jamais le sou dans son gousset...
Moi qui vous parle... Eh bien ! oui... je sais ce que c'est...

Mais quand on se promène — n'est-ce pas, mon vieux Jammes ?—
aux champs, on s'entretient avec des milliers d'âmes ;
on n'est pas, comme eux tous, un étranger parmi
les lièvres, les oiseaux, la guêpe et la fourmi ;
on sait que si elles ne parlent pas, les pierres,
elles n'en sont pas moins frémissantes de Dieu
et que, si l'on pouvait soulever leurs paupières,
leur regard publierait la louange des cieux.

Jammes a fait comme les pierres et les feuilles,
les cailles, les grillons, les chiens, les écureuils :
il a vécu pour être quelque chose comme
le naturel épanouissement d'un Te Deum.
Et c'est un peu pourquoi Jammes est catholique,
et qu'il écrit avec piété ses *Géorgiques*.
Prêtre ou poète, il est le bon pasteur du Christ,
et ses ouailles, il les conduit à l'improviste
vers l'*Eglise habillée de feuilles*, vrai ciboire
de rosée où, joyeux, les oiseaux viennent boire
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.
Et puisque, dans les champs, c'est tout partout la messe,
puisque c'est l'offertoire et la communion,
pourquoi l'homme ne tiendrait-il pas la promesse
que tout l'univers semble avoir faite en son nom
de s'unir en esprit, et même en vérité,
au rythme harmonieux de la divinité ?...

Va, Jammes, dis tes chants comme on dit des *Prières*,
persiste à découvrir « dans le ciel » des « clairières »,
et ta gloire sera d'avoir vaincu l'orgueil.

Pour moi, je me souviens qu'un jour tu fis accueil
à l'un de mes amis de collège, un poète,
— il s'appelle René-Mary Clerfeyt de Croix, —
et qu'il traça, quand il revint, ta silhouette,
et qu'il nous lut tes vers, et qu'ensuite, je crois,
j'eus la sensation d'être un peu plus poète.

Eh bien ! voilà : je te remercie, Francis Jammes,
car j'aime encor mieux ça que les joies qu' « ils » proclament.

Bibliographie. — *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir*, poèmes (1888-1897), volume renfermant en outre diverses plaquettes parues antérieurement : *La Naissance du Poète*, *Un Jour*, *La Mort du Poète*, etc. (Paris, Mercure de France, 1898) ; *Le Deuil des Primevères*, poèmes (1898-1900), volume renfermant *Les Elégies*, *La Jeune Fille nue*, *Le Poète et l'Oiseau*, *Poésies Diverses* et *Quatorze Prières*, (Mercure de France. 1901) ; *Le Triomphe de la Vie*, poèmes (1900-1901), volume comprenant *Jean de Noarrieu* et *Existences* (d°, 1902) ; *Le Roman du Lièvre*, proses, volume renfermant *Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Etremont*, *Les Choses*, *Contes*, *Notes sur des Oasis* et *Alger*, *Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens* (d°, 1903) ; *Pomme d'Anis ou l'histoire d'une jeune fille infirme*, roman (d°, 1904) ; *Pensée des Jardins*, prose et vers (d°, 1906) ; *Clairières dans le Ciel*, poèmes (1902-1906), volume renfermant *En Dieu*, *Tristesses*, *Le Poète et sa femme*, *Poésies diverses*, *l'Eglise habillée de feuilles*, (d°, 1906) ; *Poèmes mesurés* (d°, 1908) ; *Les Géorgiques chrétiennes* (d°, 1911).

SI TU POUVAIS...

Si tu pouvais savoir toute la tristesse
qui est au fond de mon cœur, tu la comparerais
aux larmes d'une pauvre mère bien malade,
à la figure usée, creuse, torturée et pâle,
pauvre mère qui sent qu'elle va bientôt mourir
et qui déplie pour son enfant le plus petit
déplie, déplie, pour le lui donner,
un jouet de treize sous, un jouet luisant, un jouet...

1897 (*De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*).

MON HUMBLE AMI, MON CHIEN FIDÈLE...

Mon humble ami, mon chien fidèle, tu es mort
de cette mort que tu fuyais comme une guêpe
lorsque tu te cachais sous la table. Ta tête
s'est dirigée vers moi à l'heure brève et morne.

O compagnon banal de l'homme : être béni !
toi que nourrit la faim que ton maître partage,
toi qui accompagnas dans leur pèlerinage
l'archange Raphaël et le jeune Tobie...

O serviteur : que tu me sois d'un grand exemple,
ô toi qui m'as aimé ainsi qu'un saint son Dieu !
Le mystère de ton obscure intelligence
vit dans un paradis innocent et joyeux.

Ah ! faites, mon Dieu, si vous me donnez la grâce
de vous voir face à Face aux jours d'Eternité,
faites qu'un pauvre chien contemple face à face
celui qui fut son dieu parmi l'humanité.

(*Clairières dans le ciel*).

DANS LE SILENCE DE LA NUIT

(FRAGMENT)

Dans le silence de la nuit chantait, hier soir,
chantait je ne sais où le grillon du foyer.
Ce petit chant élargissait encor le noir.
La flamme triste de ma bougie s'allongeait.

Allons. Il a fallu se recoucher, la mort
dans l'âme, en se disant que, pas plus qu'autrefois,
je n'aurais de bonheur sans doute, et que la voix
de ce cri-cri n'était que moi-même, et rien d'autre.

Ecoute, mon enfant, écoute le cri-cri.
Tu n'as pour te calmer que ce grésillement ;
mais comprends comme il est vaste, comme il s'étend
sur toute la vallée du cœur endolori...

Tout se tait, le chagrin, l'ennui, l'homme, que sais-je ?
Seul, le chant continue du grillon-boulanger.
Adresse-t-il à Dieu une plainte légère,
et Dieu laisse-t-il seul ce grillon lui parler ?

Ecoute ce qu'il dit. Il dit le pain obscur
et le pot ébréché dans les cendres amères.
Il dit le chien qui dort. Il dit la ménagère.
Il dit je ne sais quoi de triste, bon et pur...

(*Clairières dans le ciel*).

IL EST DES JOURS...

Il est des jours où l'âme est triste. Elle retombe.
Et Dieu ne répond plus, semble-t il. Et l'on songe
à la sueur d'angoisse, à l'abandon du Fils.
« *L'âme est triste jusqu'à la mort.* » Et l'on supplie,
on s'obstine. Mais Dieu comme un mur de cachot
demeure sourd, et l'on flotte dans le chaos.
Et le cœur se dissout dans l'âme ainsi troublée.

Alors, tenant ainsi qu'une poignée de blé
son chapelet, ces grains de l'humilité sombre,
le poète le sème aux divers champs de l'ombre
où germe la moisson de toutes les prières.
Il sent confusément qu'une grande Lumière
lui est cachée par son corps dont il ne peut sortir.
Pour briser la cloison, et voir, il faut mourir.
L'œil ne laisse passer que ce jour de souffrance
que voit un prisonnier qui attend sa délivrance.
Le poète s'obstine, il appelle son Dieu.
Or, tandis qu'il l'appelle, un *Sens* mystérieux
semble à peine venir, mais vient, des profondeurs
qui le recouvrent peu à peu comme un plongeur.
. . Ce sont les fruits de son rosaire qui éclosent
dans le Ciel. Ce sont les fruits de Foi interdits
au triste Orgueil qui méprise ces grains de buis
parce qu'il ignore le mystère de toute chose.

(*L'Eglise habillée de feuilles*).

BIEN D'AUTRES AVANT MOI...

Bien d'autres avant moi ont chanté cette terre.
Tout livre que l'on ouvre est rempli de lumière.

Chaque voix inspirée affirme de nouveau
Que plus on le répète et plus le monde est beau.

La source qui fut là pour Ovide et Virgile
Est la même qui luit dans ce bas-fond d'argile.

Au chevreau que l'on sèvre il semble que le bois
Produise chaque baie pour la première fois.

Ainsi moi, à mon tour, comme ces grands ancêtres,
Et comme le chevreau, j'ai vu le monde naître.

Si nombreux qu'aient été les poètes du blé,
Je le célébre aussi et n'en suis pas troublé.

Il n'est pas de poème égal à la prière,
La même répétée, et par toute la terre.

Donc, comme si jamais nul n'eût parlé d'amour,
Ici j'ai fiancé deux enfants du labour.

Telle, à la cime, une cigale continue
Sa sœur, dont la dépouille au pied s'est abattue...

(*Les Géorgiques chrétiennes*, chant I).

J'ENTENDIS UN MATIN...

J'entendis un matin, au milieu de l'Hiver,
Le bruit que fait l'insecte en Août sous les couverts.

C'était la noce et les thèmes stridents du fifre
Que le ménétrier note à note déchiffre.

L'air, à présent, semblait balbutier des mots
Ou copier la cigale au cœur des noirs ormeaux.

Jamais la fiancée n'avait été si belle :
Son voile éblouissait comme une pluie de grêle.

Elle donnait le bras au maître et s'avançait :
Telle une barque en fête arbore des bouquets.

Le fiancé suivait. La joie sur sa figure
Brillait comme une fleur à la neuve verdure.

La montagne dressait, ainsi que fait la mer,
Des flots bleus aux sommets de neige recouverts.

Des enfants qui semblaient fórmer un groupe d'anges
Faisaient rouler devant l'église des oranges.

Frères des papillons, se posèrent leurs yeux
Sur un si beau cortège. Ils laissèrent leur jeu.

Ces ruches en rumeur, les cloches catholiques,
Aux cigales du fifre envoyaient la réplique.

Tous étaient maintenant dans l'éternel vaisseau
Dont la voile à son mât est un Christ en lambeaux.

Ce vaisseau emportait vers la béatitude
Ces passagers en qui vivait la Certitude.

Les époux se tenaient inclinés de l'avant,
Saisis par le frisson d'un mystérieux vent.

Près d'eux, habituée à la tâche qui prie,
L'aïeule offrait à Dieu l'humble lin de sa vie.

Le gouvernail dans ses doigts joints, tendant au ciel,
A l'arrière, je vis le pauvre de Noël.

Venez, Seigneur, venez bénir les épousailles
De ceux que Vous aimez, qui dans l'ombre travaillent.

Venez, Seigneur. Pour eux descendez ici-bas,
Car Vous Vous abaissez où l'homme n'atteint pas.

Un roi ne bouge point quand un prince l'appelle ;
Mais Vous, il Vous suffit qu'un mendiant Vous hèle ;

Vous arrivez sans gloire ainsi qu'un laboureur,
Et Vos pieds sont blessés, Vos mains et Votre cœur.

Mais Vous n'avez pour nous qu'un sourire ineffable ;
Rabboni ! Vous Vous asseyez à notre table.

Venez, Seigneur. Ouvrez les urnes de l'amour
Sur ces fronts couronnés du hâle des labours.

Considérez ces gens qui pétrirent la terre
Que Vous avez créée, Vous, l'Esprit et le Père.

Ils en ont fait sortir toutes sortes de fruits,
Leur foi n'a point douté du Ciel qui les produit.

Venez, Seigneur. Voici : dans cette pauvre argile,
Des hommes germeront, fils de votre Evangile.

(*Les Géorgiques chrétiennes*, chant III).

Gustave KAHN

Nous avons dit dans la Préface ce qu'il faut penser de l'innovation prosodique de M. Gustave Kahn et du retentissement qu'elle eut dans les Lettres. Il suffira donc de rappeler ici que le poète est né à Metz, le 21 décembre 1859, qu'il a suivi les cours de l'Ecole des Chartes et de l Ecole des langues orientales, et que, dès 1886, il fondait une revue hebdomadaire dont le succès n'est pas oublié : *La Vogue*. La même année, il créait avec Jean Moréas et Paul Adam un journal intitulé *Le Symboliste*, et, deux ans plus tard, participait à la fondation de *La Revue Indépendante*, où il donna des essais critiques qui retinrent l'attention. En 1889, paraissait une nouvelle série de *La Vogue*; et, en 1897, M. Gustave Kahn organisait avec Catulle Mendès les fameuses « Matinées de Poètes », qui se donnèrent d'abord à l'Odéon, puis au Théâtre Antoine, et enfin au Théâtre Sarah-Bernhardt.

Masque, par Félix Vallotton (*).

M. G. Kahn, aujourd'hui chevalier de la Légion d'Honneur, a publié : *Les Palais Nomades*, poèmes (Tresse et Stock, 1887) ; *Chansons d'amant*, poèmes (Lacomblez, Bruxelles, 1891) ; *Domaine de Fée*, poèmes (Ve Monnom, Bruxelles, 1895) ; *La Pluie et le Beau Temps*, poèmes (Vanier, 1895) ; *Le Roi Fou*, roman (Havard, 1895) ; *Limbes de Lumière*, poèmes (Deman, Bruxelles, 1895) ; *Premiers Poèmes*, réunion des 3 premiers ouvrages, avec une Etude sur le vers libre (Mercure de France, 1897) ; *Le Livre d'Images*, poèmes (de, 1897) ; *Les Contes de l'Or et du Silence*

(*) Le masque publié ici est extrait du 1er *Livre des Masques* de M. Rémy de Gourmont (Mercure de France, édit.).

(d°, 1898) ; *Les Petites Ames Pressées*, roman (Ollendorff, 1898) ; *Le Cirque Solaire*, roman (Revue Blanche, 1899) ; *Les Fleurs de la Passion* (Ollendorff, 1900) ; *L'Esthétique de la Rue* (Fasquelle, 1901) ; *L'Adultère sentimental*, roman (Revue Blanche, 1902) ; *Odes de la Raison* (Ed. de « la Raison », 1902) ; *Symbolistes et Décadents* (Messein, 1902) : *Contes hollandais* (Fasquelle, 1903) ; *Boucher*, biographie-critique (H. Laurens, 1905) ; *De Tartufe à ces Messieurs*, critique (Sansot, 1905) ; *Le Salon du Mobilier* (Guérinet, 1905) ; *Polichinelle* (de Guignol, Sansot, 1906) ; *Rops*, étude critique (« L'Art et le Beau ») ; *Rodin* (d°) ; *Montmartre et les Artistes* (d°) ; *Louis Legrand* (d°) ; *Fragonard* (d°) *Les Nymphes de François Boucher* (d°), *La Femme dans la caricature française* (Méricant, 1910).

Il a collaboré à la plupart des revues d'avant-garde de la période symboliste, à *La Revue Blanche*, *La Revue de Paris*, *La Revue Illustrée*, *La Revue Encyclopédique*, *Le Mercure de France*, *Le Journal*, *Le Livre d'Art*, *La Nouvelle Revue*, *L'Art et le Beau*, *Le Gil Blas*, *Le Siècle*, et à quantité d'autres journaux et revues.

CHANSONS

X

Si je meurs
moissonné par la vie,
fauché par la durée,
si je meurs
d'avoir oublié l'heure
aux détroits tristes de la vie,
si la mort
étend sur moi le manteau pauvre,
si je meurs

couché sur un large bouclier,
mon cœur battra de toi.

Si je vis
par les parcs énamourés,
si je vis
par les psaumes des paumes qui disent oui
à mes paroles,
si je vis glorieux et doux,
nos fanfares résonneront
sur les âmes en chansons
qui écoutent
le pas de notre cheval sur les routes.

Si je parle,
c'est ta voix
qui parlera dans la flûte de bois,
orgueil unique du poète,
si je parle,
c'est pour toi,
c'est pour ta beauté-loi,
les lèvres sur l'âme aux abois.

Si je chante, ce sera
l'hymne des choses brunes et d'ambre,
ce sera l'avril des temps
et le réveil des rois des temps.
Les éventails de mon rêve
sur le rêve des gens passeront

comme un vif émerveillement
pavoisé de paons en rêve.

Et si plus tard je me tais,
ce sera que les vieilles lyres
des antécesseurs vaincus
orneront le parloir à sourires
où tes yeux, sur les miens vaincus,
pèsent de leur despotisme aigu
mais si cher et si tenaillant
l'âme folle que moi je suis,
que, loin de toi, je m'en irais
lentement comme vers un gouffre
glissant, comme une herbe qui souffre.

XVII

Ma mémoire fête une nativité.

Parmi la foule des pages,
la dextre fleurie d'un grand lys blanc,
d'autres tenant en laisse des lévriers blancs
dont la tête vers la terre se baisse,
parmi les rois de haut parage
dont l'escarboucle et les rubis ornent le front
et les turquoises et les grenats scellent les sabres,
parmi les sages en turbans,
à peine vit et remue,
déjà esprit, déjà sourire,
un enfant.

Sur la mer les frustes équipages
attendent sous le soleil droit,
sur les espaliers blancs des palais de marbre
s'éveillent des tapis de Turquie
et des soies de la Bactriane,
cependant que les pâtres au long des longs sentiers,
les bêlants et meuglants leur tâtant les talons,
montent vers les palais de marbre froid
étincelants sous la haute beauté de soleil droit,

Et les fleurettes aventurières le long des haies
et les fleurs tachées du sang des champs
s'éploient.
Dans l'arbre lointain qui se meurt de l'Occident
le rossignol des années anciennes se reprend
à clamer l'antienne des vieux printemps ;
des coqs chantent sans savoir pourquoi.
Le souffle des bonheurs indicibles
des jours filés d'or et de soie
passe sur ce jour d'avril du monde.

O Fortune, les piastres et les sequins ruissellent
lentement, lentement, comme de lèvres de nymphes,
vers le populaire et l'enfançon malingre ;
des vasques merveilleuses éclairent les platanes
et dans les cieux bleus où danse la nue blanche,
des ménétriers angelots
et les muses ailées échangent
l'hymne glorieux des instruments
au-dessus du palais en gaieté de firmament.

ÉVENTAILS TRISTES

II

Vous, n'entendez-vous pas :
d'enfance, tandis qu'ils dormaient dans l'étable
où des bras pieux et frais les berçaient,
vous, n'entendez-vous pas, sur le sable,
venir les Rois
qui parcourent les crèches des étables
pour bénir les nouveau-nés qu'on berçait, —
les Rois, n'entendez-vous pas leurs pas ?

Vous, ne savez-vous pas
qu'ils leur laissaient l'épée, aussi le baudrier :
une baguette de coudrier
pour évoquer les songes sous leurs pas
parmi les forêts florales et les buissons fruitiers des
Vous ne savez-vous pas [cépées ?
qu'ils laissaient sous leurs pas
les cailloux blancs, hérauts muets de la cépée
où les nouveau-nés trouvaient dormir la petite fée, ?

Vous, ne croyez-vous pas
qu'à quelque détour
des routes où lamentent les déshérités,
à quelque angle de murs saillant des tours,
pour les déshérités
les Rois parrains appelleront de leur voix de bonté

ceux qui souffrent sur la route
et leur donneront encore
l'épée, le baudrier, et la baguette de coudrier,
puis les mèneront où dort,
oublieuse depuis tant de journées, la petite fée?
[ceaux
Vous, ne savez-vous pas qu'ils ont mis près des ber-
une idole aux traits lointains, une idole sans parole?
Mais si les Rois parrains l'ont mise près des berceaux
c'est qu'ils viendront chercher et guider de leur parole
ceux qui attendent dès l'heure du berçeau.

Ils les sauront vêtir
comme eux dans les âges,
les munir aussi des paroles sages
qui, dans les temps anciens, pouvaient nourrir
tel aventurier en route vers les âges;
ils leur sauront parler dans un rêve sur la route,
leurs pas sur le sable quand ils furent nouveau-nés,
le pas de leur parole qui sait nourrir
la faim et calmer la soif et faire dormir
les aventuriers tombant au long des routes.

Pour nous nul n'est venu;
le soir en orage
chassait loin des villages les Rois; —
on guérissait l'épave de barques en naufrage, [Rois:
des soirs où des souhaits attendris attendaient les
le silence le plus profond qui suit les nuits d'orage
gardait nos berceaux loin des yeux des Rois.

III

Est-ce Détresse qui frappe à la porte ?
Non, c'est un cadavre qu'on emporte
loin de nous
vers le moutier où prient à genoux
les reines mortes.

Est-ce l'Epouvante qui frappe à la porte ?
Non, c'est un bruit de choc d'épées qu'apporte
le vent furieux de cette nuit;
des cavaliers dont le casque luit
laissent leur sang couler et bruire pour l'âme morte
d'un fantôme de reine morte.

Est-ce la Mort qui frappe à la porte ?
Non, sa course est occupée
à cueillir des âmes au passer des corps ;
à ce jour la Mort est occupée
à prendre les âmes et daigner les corps
que des lutins pour en rire, vifs, emportent.

Alors, qui donc frappe à la porte ?
C'est le supplicié du Souvenir
avec son fils l'Avenir,
tous deux si douloureux, aux prunelles si mortes,
qu'ils croient supplier que la mort les emporte.

(*Premiers Poèmes*).

Louis LE CARDONNEL

L'unique volume de vers de M. Louis Le Cardonnel, *Poèmes*, reçut à son apparition, en 1904, un accueil des plus enthousiastes. C'est que ce livre est non seulement une petite merveille d'art, mais aussi un document humain extrêmement émouvant. Il nous fait assister aux incertitudes d'une jeunesse partagée entre d'intimes convictions religieuses et les ambitions les plus nobles du Poète. Il nous dit les goûts délicats et rares de l'artiste, les étonnements de l'homme chaste devant le désordre parisien, les regrets et les effrois alternatifs du cœur indécis, les élans de l'âme généreuse, et la sérénité, enfin, du mystique ayant obéi à sa vocation.

Normand par son père, lorrain par sa mère, irlandais par ses ancêtres paternels. M. Louis Le Cardonnel est né, en 1862, à Valence, où il fit toutes ses études, mi-partie au Petit Séminaire, mi-partie au Collège.

Dès le début de l'année 1883, il venait à Paris, fréquentait chez Stéphane Mallarmé, se liait avec Albert Samain, George Auriol, Paul Morisse, etc. et assistait avec eux aux soirées du *Chat Noir*, où il fut baptisé du nom d' « aumônier du symbolisme ».

Un ami auquel il a consacré un poème ému, *L'Inspirateur*, l'ayant emmené en Italie, M. Louis Le Cardonnel, loin des bruits de Paris, dans le recueillement impressionnant du Campo-Santo, se sentit plus impérieusement appelé au sacerdoce. J'ignore si c'est à la suite de ce voyage qu'il fit une première retraite au séminaire d'Issy, — vers 1887, je crois. Toujours est-il que des scrupules de conscience l'empêchèrent alors de commencer son noviciat.

Ce n'est qu'en 1894 qu'il s'y décida enfin. Le poète avait été présenté dans l'intervalle à Mme Delzant, chez qui se tenait, place St-François-Xavier, l'un des derniers salons littéraires parisiens. L'hôtesse, qui avait elle-même des sentiments religieux très vivaces, lui conseilla de ne pas résister plus longtemps à la voix in-

térieure qui le poussait vers la prêtrise. C'est ainsi qu'il entra au Séminaire français de Rome. Deux ans après, en 1896, il était ordonné prêtre et placé, comme vicaire, dans une paroisse du diocèse de Valence.

En 1900, M. l'abbé Le Cardonnel voulut embrasser la vie monastique. Poète et théologien également remarquable, il songea tout naturellement au plus érudit des ordres religieux et entra comme novice chez les Bénédictins de Ligugé. Sa santé ne lui permit d'y rester qu'un an. Il reprit alors son vicariat, puis, en 1905, devint précepteur à Assise, dans l'illustre famille sicilienne des Frangipani, et enfin se fixa à Rome, où il fut nommé chapelain de St-Louis-des-Français et professeur de Littérature à l'Ecole Chateaubriand.

La discipline religieuse ne lui a permis de publier son recueil, *Poèmes*, que dix ans après son entrée au séminaire, c'est-à-dire en 1904, (Mercure de France, édit.). Depuis, le poète a écrit un nouveau livre, *Carmina Sacra*, qui ne tardera plus à paraître.

J'ai dit l'art raffiné de M. Louis Le Cardonnel et son intensité poétique. Quelques mots sur sa technique ne seront pas superflus, car elle est singulièrement significative au point de vue de l'avenir de notre prosodie. En pleine période symboliste et vers-libriste, l'auteur des *Poèmes* a su se garder des exagérations qui menacèrent quelque temps de disloquer, de dévertébrer le vers français. Toujours il a possédé un sens parfait de l'eurythmie, cette qualité première en poésie. Mais il n'en a pas moins fait preuve d'une admirable intuition à l'égard des ressources infinies que nous offrent les rythmes impairs, les accouplements de rimes bissexuelles (désert, misère ; manne, Schumann, etc.), les strophes aux rythmes combinés (par exemple : deux alexandrins, deux octosyllabes et un alexandrin, etc.), les vers blancs, les poèmes aux rimes unisexuées, etc., etc.

Ce n'est pas le lieu, ici, d'expliquer pourquoi ces artifices — qui n'en sont pas, lorsqu'ils correspondent vraiment à une sensation — nous aident à saisir les nuances les plus subtiles du Mystère. Disons seulement que s'ils sont ridicules, mis au service des simples virtuoses, ils deviennent, aux mains d'un poète comme

Louis Le Cardonnel, des instruments exceptionnels de transcendante beauté. C'est là ce qu'aura laissé de meilleur le Symbolisme aux Inspirés de l'avenir, à ceux qui réellement se sentiront désormais en correspondance avec les puissances mystérieuses de l'Infini.

Je dois ajouter, pour être tout à fait exact, que la seconde moitié des *Poèmes* et, je crois, tout l'ouvrage *Carmina Sacra* sont, sinon conçus, du moins réalisés dans une forme d'une absolue pureté classique. La pensée est mystique, et par conséquent éthérée, aérienne ; mais elle se trouve soumise à une plastique sévère par la même volonté de discipline qui impose aujourd'hui à l'auteur la rigide perfection d'une vie rituelle. Et pourtant, de cette simple magnificence, qui se voudrait marmoréenne, voyez, voyez combien il s'exhale encore de souffles ailés !...

M. Louis le Cardonnel a collaboré ou collabore au *Mercure de France*, où il tient la chronique des *Questions religieuses*, au *Chat Noir*, au *Scapin*, aux *Ecrits pour l'Art*, à *La Plume*, au *Parti National*, au *Saint-Graal*, au *Bulletin de St-Martin et de St-Benoît*, à *l'Ermitage*, à *Vers et Prose*, à *Durendal*, au *Spectateur Catholique*, à *La Revue Hebdomadaire*, à *Poesia*, à *L'Eco de Subasio*, etc.

LE PIANO

Sur le clavier sanglote une dolente phrase,
Dans la maison la plus triste du quai désert ;
Lourde l'eau, bas le ciel, où le couchant s'écrase.

Phrase lente, elle conte une longue misère :
C'est un De Profundis qui ne croit pas en Dieu,
Et supplie, en sachant le néant de son vœu.
Et l'on sent, reflétée en sa monotonie,
La monotone horreur de ce vide infini.

Monotones les jours de celle-là qui joue,
Et que l'Amour n'a pas assez de ciel comblée,
Ou qui, peut-être, songe à quelqu'un d'exilé
Là-bas, sur quelque mer monotone, ou mort fou
Des mépris expiés par celle-là qui joue.

Ah ! dans cette maison triste du quai désert,
C'est le Miserere de toute sa misère,
Au milieu d'un désert qui n'aura pas de manne,
Et que traversera seule, écho de Schumann,
Et que remplira seule, à jamais, cette phrase
Morne comme le ciel où le couchant s'écrase !

INVOCATION D'AUTOMNE

Automne merveilleux, Automne qui me dores
L'horizon de la vie encore cette fois,
Toi qui, si doux, épands les feux de tes aurores
Et ceux de tes couchants aux limites des bois,

Mélancolique Automne, avec qui l'on voyage
En des mondes de songe et de sérénité,
Bel Automne, pour qui, sous le dernier feuillage,
Un oiseau, mais tout bas, poursuit son chant d'été,

Toujours tu m'exaltas, saison harmonieuse ;
Ta flamme brûle encore en mes hymnes anciens :
Tu m'as tout pénétré d'une ardeur sérieuse...
Dis que tu le savais et que tu t'en souviens !

Pourtant, si je t'invoque aujourd'hui, cher Automne,
Ce n'est pas pour revivre aux luttes du passé,
Pour remettre à mon front une vaine couronne,
Et rendre un peu de lustre à mon nom effacé.

Que dans l'apaisement de cet octobre, meure
Ce qui n'est pas en moi le vierge attrait du Beau ;
Que, la Gloire ayant fui, le seuil de ma demeure
Semble à jamais le seuil délaissé d'un tombeau.

Loin l'orgueil, espérant des revanches tardives !
Uniquement épris d'un rêve aérien,
Je ne regarde plus vers les ingrates rives
Du monde aveugle et sourd, dont je n'attends plus rien.

Je ne veux contempler que de pures images :
Mon calme enivrement, c'est l'ampleur de tes cieux,
C'est ton azur à peine offensé de nuages,
Saison noble au divin rire silencieux.

Ta tendresse me parle et ma ferveur t'écoute :
Automne inspirateur, fais encor sous tes lois
Tomber, comme un cristal, mes heures, goutte à gout-
Mets invisiblement des cordes sous mes doigts ; [te ;

Et que, la mélodie affluant dans mes veines,
Ardente comme aux jours de ma jeune vigueur,
Sans désir de frapper les oreilles humaines,
Je chante seulement pour enchanter mon cœur...

LA POURSUITE DIVINE

O mon Dieu, vous avez des ruses adorables
Pour triompher des cœurs et vous les attacher,
Car vous êtes épris de ces cœurs misérables ;

Jusqu'au bord de l'Enfer vous courez les chercher,
Et, vous penchant sur eux doucement, vous leur dites
De céder à l'Amour et de ne plus pécher.

Puis, si l'enchantement des vanités maudites
Ne les a pas lassés, vous ne vous lassez pas,
Vous, de renouveler vos ardentes poursuites.

Vous allez devant vous et vous tendez les bras ;
Il faudra que demain la brebis égarée
Y repose, arrachée aux ronces d'ici-bas.

Ah ! comme en Emmaüs, dans la calme soirée,
Qu'au moins, sur votre sein, vers le tomber du jour,
Nous appuyions, Seigneur, notre tête éplorée !

Et que nos cœurs, longtemps cherchés par votre amour,
Afin qu'ils n'aillent pas, rejetés de la Gloire,
Loin de Vous, dans la nuit, se crisper sans retour,

Vous laissent remporter la dernière victoire.

ÉPILOGUE

(FRAGMENT)

... A présent, le voilà seul dans la foule humaine,
Où la souffrance râle avec la volupté :
Il semble se mêler au tourbillon que mène
Un invisible Esprit, impur et révolté.

Il regarde venir sur la Seine livide,
Avec ses feux tremblants, le ciel troué de cris ;
Il sent se refléter dans son cœur las et vide
La misère et l'horreur de tant de cœurs flétris.

Cédera-t-il lui-même aux mauvaises délices,
Et, n'obéissant plus au vieil attrait divin,
Ira-t-il s'enivrer aux profanes calices,
Ce Lévite oublieux, fait pour un autre Vin ?

Deviendra-t-il pareil aux mimes du théâtre,
Dont les grossiers bravos sont le suprême vœu,
Ou voudra-t-il servir en païen idolâtre
L'Art subtil et pervers, qui ne cherche pas Dieu ?

Il erre, s'éplorant sur la vie, il est triste ;
Seule encore la nuit des églises lui plaît ;
Il demande aux vitraux de pourpre ou d'améthyste
D'envelopper son front d'un glorieux reflet.

Et la profonde voix, la voix tendre et secrète,
Revenant lui parler dans son charme ancien,
Dit au Prêtre futur caché dans le Poète :
J'ai mis sur toi mon signe, un jour tu seras mien !

Sortilèges, enfin, vous tombez ! il est libre.
Loin de lui ce néant qui le faisait souffrir !
Sa victoire, il la conte aux rivages du Tibre ;
Ses généreux desseins vont maintenant mûrir.

Son âme s'initie aux grandes disciplines,
Il respire à plein cœur la sainte antiquité,
Il contemple la Ville assise aux sept Collines,
Dans sa mélancolique immutabilité.

Aux horizons de Rome il égale son rêve :
Puis, un jour, consommant l'entière oblation,
Dans le ravissement de son amour, il lève
Ses frémissantes mains où coula l'onction.

Il s'en ira, semant la Parole céleste,
Et, pour dire le Verbe aux temps qui vont venir,
Harmonieusement il mêlera le geste
D'accorder la cithare au geste de bénir.

Sous le souffle divin, il la fera renaître,
Fils des premiers Voyants, fils des Chanteurs sacrés,
Cette antique union du Poète et du Prêtre,
Tous deux consolateurs et tous deux inspirés !...

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

Profil, par Djinn

Sébastien-Charles LECONTE

L'œuvre de M. S.-Ch. Leconte n'est pas de celles qu'on lit au jardin, les soirs d'été, pour se délasser d'une journée trop laborieuse. Et, bien que son verbe soit d'une éclatante splendeur, elle n'est pas davantage de celles qu'on peut déclamer à l'improviste, avec la certitude d'obtenir l'effet dramatique, en même temps que l'effet d'orchestre. Elle veut être lue et relue, et longuement méditée dans le silence, avant de livrer, avec la gloire de ses cortèges musicaux, tout le mystère de son sens profond.

On n'a peut-être pas assez insisté sur le côté philosophique et ésotérique de cette œuvre. C'est, en tout cas, juger le poète de façon bien superficielle que de l'apparenter, comme on l'a fait, purement et simplement à Leconte de l'Isle. Il ne faut voir là, sans doute, que la suggestion exercée par la similitude de son nom et de l'un de ses prénoms avec ceux de son illustre devancier. M. Lucien Maury s'est montré mieux avisé en disant dans un récent article de la *Revue Bleue* : « Il surgit aux confins du Parnasse et du Symbolisme... Il encadre ses peintures du clair-obscur des songes... il erre parmi la mouvante féerie de sa pensée inquiète ; il nous convie à l'exploration d'un monde majestueux de symboles ; symboles, visions, où l'hermétisme de la pensée ne nous empêche point d'apercevoir les angoisses, les élans, le drame sincère et poignant de la vie d'un esprit... »

Et, en effet, Sébastien-Charles Leconte n'a guère de parnassien que l'orfèvrerie apparente, la structure, et aussi la rudesse métallique de son vers. La pensée, elle, est très souvent symboliste. Il suffit de citer au hasard quelques vers pour le prouver :

Le visage du songe indéfini de l'être...
O Mains de l'inconnu qui frôlez nos détresses...
Tout s'absorbe aux remous enveloppants du vide...
La solitude aux plis muets s'appesantit...
L'invisible se meut comme un spectre, et nous raille...
Ces mots venus vers nous du fond de l'invisible...
Et quand tournait la porte étrange du possible...
Etc., etc...

Quoi qu'il en soit, une philosophie très haute soulève l'œuvre entier du poète. *L'Esprit qui passe*, ce n'est rien moins que la synthèse du boudhisme ésotérique (*). « Aux trois portes de la vie antérieure », l'Esprit de l'homme a soudain des visions vertigineusement reculées (car il était avant que fût la vie humaine)

De ces humanités qu'amoncellent les âges.

Et voici toute l'Histoire de l'Ame, dans sa course éternelle à travers les temps.

Mais l'Esprit continue à monter, — dit-il, —

Vers celui qu'à jamais je me sens devenir...
Tant l'instant que je suis contient déjà l'Histoire !

Toutefois, dans *La Tentation de l'Homme*, l'Esprit humain se heurte à l'infranchissable cercle qui est à la fois sa forme et, pense-t-il, la forme du Monde. Dès lors, il recherche la consolation dans l'orgueil de son désespoir, dans la hantise du Mystère, dans l'illusion de créer en Beauté un aspect nouveau de l'univers, dans l'œuvre de Science qui, du moins, puisqu'il ne peut pénétrer l'essence de la Nature, doit lui asservir le monde matériel. Et il garde le secret espoir — espoir bien moderne — d'un élargissement de ses limites, grâce à « Ceux qui viendront », à ces Humanités lointaines et prodigieuses,

Peut-être en genèse de Dieu...

Car, selon le poète, le seul Dieu possible, ce serait l'épanouissement de l'esprit de l'homme en perpétuelle ascension. Toutes les autres déités, « les dieux d'hier et de demain » ne sont pour lui que

Le visage du songe humain.

Aussi dans *Le Sang de Méduse*, S.-Ch. Leconte a-t-il chanté la mort des dieux antiques, et même celle de « Dieu, le dernier des Dieux ».

(*) M. S.-Ch. Leconte a fait de nombreux voyages en Extrême-Orient.

Désormais affranchi de ses illusions, l'Homme connaît la désolation suprême et il n'a plus d'espoir que dans la Mort, délivrance et terme fatal — chaque jour plus proche. Et c'est le sujet du dernier livre du poète : *Le Masque de Fer.*

Je suis l'amant de ma Détresse
Qui me regarde captif et roi...
Là-bas, la grande nuit m'appelle...

Le révolté, prisonnier de son angoisse, redoute que la captivité soit longue encore

(O Mort, pour me punir de t'avoir désirée
Vas-tu donc m'oublier et me laisser vieillir?..)

et il écrit « aux murs du cachot » son horreur de ce temps, de ce XIXe siècle qu'il appelle « Le Siècle Maudit », et il clame des chansons « pour les temps de révolution » où ceux qui ont semé l'incertitude et récolté la stupeur des foules

Ecouteront dans l'infini
Palpiter la Tempête.

Car le stoïcisme de M. S.-Ch. Leconte est fièrement héroïque et son pessimisme ne connaît ni la résignation ni la paralysie. Si l'homme ne peut pénétrer le secret des forces éternelles, du moins sa pensée lui reste, suprême refuge des orgueils qui font vivre. Et cette pensée, n'est-ce pas quelque chose d'immense, s'il est vrai, comme le croit le poète, que

... Cet univers qui ne peut se connaître
N'a de conscience qu'en nous ?

Et faut-il vraiment désirer qu'elle sorte de ses limites, cette pensée, si réellement l'Homme ne se sait exister que parce qu'il est le Relatif? Et si le total du savoir intégral est inconscient, le jour où nous arriverions à la connaissance entière, ne nous anéantirions nous pas en le Grand-Tout, pour sombrer comme lui dans l'inconscience ?

Tels sont les problèmes que hausse jusqu'au pathétique une puissance d'évocation renforcée par de symboliques chevauchées

de walkyries et des fanfares retentissantes. M. S.-Ch. Leconte est un merveilleux incantateur, et je le tiens pour un poète que l'Avenir ne manquera pas de placer au premier rang de ceux qui doivent rester dans les mémoires.

J'ajouterai une simple remarque. Une fois de plus se vérifie ici cette vérité que la France septentrionale est tout aussi française que l'autre, et que sa pénétration intellectuelle, quoi qu'on en dise, est souvent plus profonde que celle de sa sœur latine. M. Sébastien-Charles Leconte est homme du Nord. Il est né à Arras, le 22 octobre 1865.

Outre les œuvres que nous venons d'analyser, il a publié *Le Bouclier d'Arès*, *Salamine*, *Les Bijoux de Marguerite*, *L'Absolution* et *La Gloire de Corneille*. L'Académie a couronné plusieurs de ses ouvrages ; de Hérédia l'a honoré de sa constante amitié ; et néanmoins il s'est toujours tenu en dehors de toutes les écoles. Si sa prosodie est restée à peu près celle des romantiques, il n'en croit pas moins que le vers traditionnel doit être renouvelé désormais. D'ailleurs, dit-il, peu importe « que l'on fasse des vers libres ou des vers réguliers ; l'essentiel est que l'on fasse de beaux poèmes. »

Nous sommes pleinement de cet avis. Moins de discussions, et un peu plus d'œuvres fortes.

Des actes et non des paroles.

L'ESPRIT PASSE...

Mes Ames ont vécu les Siècles de la Terre.

Et l'Esprit que je suis, désormais solitaire,
Va laisser dans la nuit, sphère d'ombre et de sang,
Voguer, sur les orbes de son erre,
L'Astre peuplé de Dieux dont il fut le Passant.

Passant des Ages morts qu'animèrent ses Formes,
Sombre Arrivant jeté dans les cycles énormes,
De qui l'aurore du monde écouta les pas,
Dont les soleils d'alors, au profond de la nue
Primitive, virent la venue,
Quand il venait de jours qu'ils n'éclairèrent pas.

Car il était avant que fût la vie humaine,
Avant les sept soirs de la première semaine,
Avant les Immortels, avant les Consacrés,
Et depuis des Ères, c'est à peine
S'il se souvient encor de ceux qu'il a créés.

Il fut l'âme des Rois de la Race solaire,
Des Géants qui taillaient les monts, et la colère
Des bâtisseurs de tours qui tuaient les lions
Et ramenaient, vers les cités hécatompyles
Ceintes de symboles immobiles,
Les captifs entravés d'airain, par millions.

Il fit vivants les Dieux de pierre, et les prophètes
L'appelèrent par son nom parmi les tempêtes ;
Il dressa les autels du Feu sur les hauteurs,
Il fut les éternels Interprètes,
Les Princes du Livre et les Annonciateurs...

... Pourtant, autour de lui, triste et comme étonnée,
Suaire d'une Forme à la mort condamnée,
Une chair d'Homme pèse, anxieuse ; pourtant,

Je sais, comme ceux-là que garde la matière
Et dont l'âme périt tout entière,
Qu'une tombe est là-bas, devant moi, qui m'attend...

(*L'Esprit qui passe*)

L'ABIME INTÉRIEUR

(FRAGMENT)

Les étoiles, au Nord lentement effacées,
Sont des tisons mourants sur des piliers d'airain,
Et l'ombre, plus profonde autour de mes pensées,
S'abaisse sur mon front comme un ciel souterrain.

Et, spirale attirante et que semblent descendre
Des lumières qu'effare une haleine d'en bas,
Comme un gouffre se creuse en un sol fait de cendre,
L'abîme intérieur a bâillé sous mes pas.

Tout s'absorbe aux remous enveloppants du vide,
Comme pour mieux, autour de moi, multiplier
Le tourbillon sans fin que sans terme dévide
Le centre d'un intarissable sablier.

Car elles sont si loin de moi, les pâles lampes,
Toujours plus pâles, et dans l'espace tournant,
Que, m'arcboutant des reins au vertige des rampes,
Je les vois comme des points d'or, et, maintenant,

Leur lueur, qui défaille au fond du puits accore,
Un instant se ranime et palpite et s'éteint,
En un scintillement funèbre où brille encore
L'éphémère rayon sous nos cils incertain.

Ma conscience alors s'étonne d'être seule
Et chétive dans le formidable réseau
D'un ouragan qui l'aspire, comme la gueule
Épouvantable d'un antre boit un ruisseau.

Et mon rêve, enlacé dans une trombe d'ombre,
Se disperse de marche en marche, ainsi que font
Des feuilles d'arbre au vent du crépuscule sombre,
Dans la vrille sans fin des ténèbres sans fond.

Et, parmi les ressauts des terres éboulées,
Hagard et cramponné du poing et de l'orteil
Au hasard effrayant des roches ébranlées,
J'admire, d'un regard ivre encor de soleil,

La chûte frissonnante, à peine ralentie
Par le vent glacial soufflant de l'inconnu,
De la poussière de mon songe, anéantie
Dans l'engloutissement du précipice nu.

(*La Tentation de l'Homme*)

LES ANCÊTRES

(FRAGMENT)

Vous dont le sang nourrit encor nos muscles souples,
Héroïques dompteurs de géants étalons,
De qui la race garde à l'orgueil de ses couples
L'honneur de ses yeux bleus et de ses cheveux blonds,

Aïeux obscurs, en qui ma chair eût voulu vivre,
Sous les bardes de bronze ou sous les torques d'or,
Dont mon songe obstiné croit encore poursuivre
La barque au dur taillant sur les vagues du Nord,

Guerriers chastes, conçus au flanc des mères graves,
Et qui passez, au fond des mémoires, courbés
Sur le col des chevaux ou le soc des étraves,
Par-delà tant de jours sous l'horizon tombés,

Avez-vous avec moi respiré le vent libre
Des torrides déserts ou des désertes eaux ?
Est-ce votre âme encor qui revient, chante et vibre,
Et fait crier en moi la fibre de mes os,

Dans un élan sauvage et de force et de joie,
Quand se cabre la bête ou quand hennit la mer
Pour ces rébellions inutiles que broie
Ou l'éperon d'acier ou l'hélice de fer ?

Créez-vous sous mon front les fabuleux mirages
Dont s'embrase le porche ardent de l'équateur ?
Me clamez-vous, parmi la splendeur des orages,
La haine au souffle impur du sol dévorateur ?

Si vous vous redressez parfois sur votre couche,
Barbares d'Occident ! le reconnaissez-vous,
S'enivrant du galop de son mustang farouche,
Le frêle descendant des grands cavaliers roux ?...

(*La Tentation de l'Homme*)

LA PYRAMIDE

La grande Pyramide est enfin achevée.

Or, muets, tête nue, et la face levée
Vers les astres brûlant dans le vide infini,
Les sages sont debout sur le bloc de granit
Qui scelle le sommet de l'œuvre surhumaine.
A l'occident du ciel, la nef solaire amène
Les voilures de pourpre armant ses vergues d'or.
Et c'est l'heure royale où la Terre s'endort,
Où les foules, ouvrant d'anxieuses paupières,
Tendent leur vision vers la cime de pierres,
Se disant que là-haut, au-dessus de leur bruit,
Les Maîtres du Savoir interrogent la Nuit. —

« Là-haut, l'on est plus près des étoiles, sans doute. »
Et l'ombre va répondre, et le silence écoute.

Ils répètent les noms que répétait alors,
Dans l'orage où passaient leurs cavales sans mors,
L'essaim féroce et blanc des amazones nues,
Les noms qui précédaient les chars armés de faulx,
Et faisaient éclater, en accents triomphaux,
Le cuivre des buccins embouchés vers les nues,

Les noms de ceux qui, si longtemps, ont combattu,
Et dont, comme la voix, le bruit même s'est tu,
De ceux dont le cimier ailé jetait des flammes,
De ceux de qui la lance a frappé ces créneaux,
Qui maintenant, au bord des fleuves infernaux,
Attendent le héraut qui doit peser les âmes.

Et conducteurs de nefs, archers et cavaliers
Contemplent les remparts déserts, et les béliers
Dont le mufle de bronze éraille en vain la porte,
Et les veilleurs de l'ombre, assis sur les sommets,
Restent graves, songeant qu'ils ne prendront jamais
Cette cité, muette en son enceinte forte...

Les Rois ne savent pas que cette ville est morte.

« Ici-bas, vous étiez déjà plus grands que nous,
Maintenant les éclairs meurent à vos genoux,
Et l'horizon du monde est à vos pieds. Vous êtes
Comme des oiseleurs dans le nid des tempêtes :

Vous avez le talon sur l'aire du vautour,
Vous couvrez du regard la montagne et la tour ;
La face du silence affronte votre face.
Dites ! que voyez-vous aux déserts de l'espace ?
Dites ! qu'entendez-vous de la marche du temps ? »

Et, de l'abîme noir aux signes éclatants
Vers la plaine étouffée en son linceul de cendre,
La voix lointaine encor des sages va descendre.
Et cette voix tomba, de degrés en degrés,
Si grave qu'elle fut aux fronts désespérés
Comme la goutte d'eau sur le roc qu'elle évide : —

« L'horizon est plus grand, mais il est toujours vide. »

La foule blasphéma, comme prise de peur.
De grands oiseaux planaient, dans la chaude torpeur
Du soir, où languissaient des odeurs de vertige.
Et tous, d'avoir en vain attendu le prodige,
Se prosternaient, tournés vers le pâle orient.

Des groupes entouraient les devins, leur criant : —
« Faites-nous donc des dieux de bois, d'ambre ou de cire,
Que nous leur apportions et l'encens et la myrrhe ;
Et faites-les parler, que nous les adorions ! »
Ceux des cités, et ceux du fleuve, et des sillons
Se courbèrent devant les vieux sculpteurs d'idoles,
Qui pétrissaient l'argile et jetaient des paroles
Etranges et des mots qu'on prononçait jadis.
Des charmeurs de serpents, venus des oasis,

Passèrent, avec des chameaux lourds d'aromates,
Et des ascètes nus qui montraient leurs stigmates ;
Et des mages tournaient sans fin, crachant du feu...

L'Homme n'a pas encore appris la mort de Dieu.

(*Le Sang de Méduse*)

APRÈS AVOIR TUÉ...

J'avais achevé l'homme à grands coups de talon...
Sa cervelle écrasée imprégnait mes chaussures ;
Sa bouche, un blanc filet de bave aux commissures,
Et ses traits détendus étaient couleur de plomb.

Son cœur avait cessé de battre sous ses côtes ;
Mes deux balles avaient abattu ce maudit
Qui gisait là, velu, misérable et petit...
Mon cheval, près de moi, broutait les herbes hautes.

Je ressanglai la bête en hâte. Il était tard :
Des feux soudains couraient dans les brousses perfides.
Je remplaçai dans mon arme les douilles vides.
Je songeais : « Est-il vrai qu'Il n'est plus nulle part ?

« Que je ne reverrai jamais ces yeux d'angoisse,
Et que jamais pour moi ne réapparaîtront
Cette face de haine et de peur, et ce front
Qu'a ridé l'agonie et que la sueur poisse ?

« Et tout cela n'est-il déjà plus rien, sinon
Un souvenir inscrit aux plis de ma mémoire,
Et qu'à mon tour j'emporterai dans l'ombre noire,
Dans l'infini sans lieu, sans instant et sans nom ?

« Il est tombé. Je l'ai visé comme à la cible.
Nul ne le vengera : nul ne m'aurait vengé.
Quelque chose pourtant dans ma vie a changé
Depuis que cette chair semble un marbre insensible.

« Je reste mon seul juge, étant mon seul témoin,
Et je ne sais de Maître à qui je doive compte.
Et pourtant du profond de moi-même remonte
Je ne sais quoi d'obscur qui revient de très loin.

« Nulle pitié jamais ne hantera mon songe :
Je dormirai ce soir comme je dormais hier,
D'un visage aussi calme et d'un souffle aussi fier,
Au lit, où, chaque nuit, comme un mort, je m'allonge. »

Nul spectre ne me suit, et pourtant il me plaît,
A moi, né pour chanter de hautes aventures,
De dire en vers précis, crêtés de rimes dures,
Que mon crime fut vil, inexplicable et laid.

(*Le Masque de Fer*)

DÉCLARATION A LA MORT

Moi qui te chante, ô Mort, désespérément, moi
Dont le Rêve a maudit l'action en démence
Et ce Monde sans âme, où sans fin recommence
Le cycle de douleur dont le Mal est seul roi,

Moi qui t'ai défiée, ô Mort ! et qui te brave,
Et qui voulais tomber, comme un cheval s'abat,
En plein galop de charge, au milieu du combat,
Et le poitrail bardé de fer comme une étrave,

Moi qui t'adore, et qui t'appelle, et qui t'attends,
Que nulle peur n'étreint, que nul espoir ne berce,
Sinon l'illusion de l'heure où se disperse
Tout ce qui fut un être au souffle épars du temps,

Maintenant que s'enfuit ma jeunesse voilée,
Qu'à mon regard plus clair ou plus indifférent
Le ciel semble moins haut et l'univers moins grand,
Eros moins redoutable et Psyché moins ailée,

Quand tout homme en tes bras un jour doit défaillir,
Maîtresse inévitable, à tout passant livrée, —
O Mort ! pour me punir de t'avoir désirée,
Vas-tu donc m'oublier et me laisser vieillir ?...

(*Le Masque de Fer*)

Abel LÉGER

Encore qu'il n'ait certes point cessé de compter parmi « les Jeunes » — il est né le 13 novembre 1882, à Paris, — M. Abel Léger n'est plus tout à fait nouveau venu dans les choses de la littérature.

Une collaboration déjà longue à divers périodiques lui a en effet permis d'affirmer un fort joli talent, tout en fines nuances. De ce talent, les revues *Les Lettres, La Phalange, L'Italie et la France* recueillirent les prémices. Puis *La Nouvelle Revue, Akadémos, Le Correspondant, La Rénovation Esthétique, La Revue catholique et royaliste*, dont il est aujourd'hui le critique littéraire, publièrent d'intéressants essais du jeune écrivain.

M. Abel Léger nous a enfin donné en 1909 un premier recueil de vers joliment intitulé : *Le Cœur insoupçonné*, et dans lequel la délicatesse de la pensée s'allie toujours à la qualité de la forme. (Messein, édit.)

Il nous annonce, d'autre part, deux nouveaux volumes : un roman, *La Vaine Jeunesse*, et des vers qui s'intituleront : *L'Ombre Invisible.*

M. Abel Léger est avant tout « poète » — et de l'école de ceux que préfèrent les cœurs tendres et silencieux. Mais il est aussi un artiste d'une élégance un peu dédaigneuse et d'un charme qui ne va pas sans quelque gravité subtile.

FIERTÉ

J'ai toujours eu l'horreur étrange de l'amour,
De la femme servile et des vaines caresses,
De tous ces faux serments, de ces brusques tendresses,
Caprices oubliés qui ne durent qu'un jour.

Et quand je me rappelle et revois tour à tour
Ces créatures qui, pour un instant d'ivresse,
Ont laissé dans mon âme encor plus de détresse,
A leurs accents trompeurs je veux demeurer sourd.

Car elles ont surtout le mensonge à la bouche,
Et le seul sentiment qui les trouble et les touche
Est de voir à leurs pieds quelque amant désarmé.

Mais moi qu'elles n'ont pu ni troubler ni séduire,
Moi qui sais quel néant en leurs yeux je puis lire,
Je garde la fierté de n'être pas aimé.

LES MÉDIOCRES

O vous, petites gens qui ne recherchez rien
Que de vivre au hasard selon l'heure qui passe,
Vous dont la volonté devant le sort s'efface
Et pour qui l'existence est le souverain bien,

Vous qui, satisfaits du labeur quotidien,
Suivez tous pas à pas toujours la même trace
Et ne concevez point la joie en d'autre place
Qu'à celle où l'on vous mit comme on poste un gardien,

Vous qui pliez toujours, craintifs, aux pieds du maître,
Vous qui ne laissez point votre âme transparaître
Avec un peu d'orgueil et de flamme en vos yeux,

Je vous hais de sourire au destin misérable !
Et moi-même à vous voir me sens plus méprisable,
Car vous niez la vie en vous disant heureux.

LES STATUES

Il est juste d'orner de chefs-d'œuvre splendides
Les immenses jardins aux sombres frondaisons,
Car le marbre insensible aux rigueurs des saisons
Peuple de sa clarté les grands quinconces vides.

L'hiver, le geste las d'une cariatide
Supporte le ciel lourd qui pèse à l'horizon,
Et, quand l'été brûlant éclate en floraison,
Elle semble ployer sous la chaleur torride.

Et que ce soit l'hiver ou que ce soit l'été,
Chaque statue incarne en sa grave attitude
L'âme des bosquets verts emplis de solitude.

Le parc harmonieux a tant de majesté
Qu'il semble que les dieux, amoureux du silence,
Ainsi qu'un bois sacré, l'aient pris pour résidence.

INVOCATION

Silence des jardins, le soir, au crépuscule,
Toi qui calmes nos sens lassés de tant de bruit,
Accueille-moi, silence, et toi, confuse nuit,
Fais plus vaste aux humains l'espace qui recule.

Dieux des sombres bosquets où la brise circule,
Entr'ouvrant le feuillage à la lune qui luit,
Dieux nimbés de clarté par un rayon fortuit,
Toi, superbe Apollon, ou toi, puissant Hercule,

Oh! que n'empêchez-vous le jour de revenir!
Ce jour cruel à ceux qu'un triste souvenir
Ferait rêver plutôt d'éternelles ténèbres.

Et vous, vases sculptés aux flancs mystérieux,
Gardez de cette nuit l'arôme précieux
Comme un cœur embaumé dans une urne funèbre.

MAURICE MAETERLINCK

Masque, par Djinn

Maurice MAETERLINCK

M. Maurice Maeterlinck est né à Gand, le 29 août 1862. Il y fit toutes ses études, d'abord au Collège des Jésuites, puis à l'Université. Condisciple de M. Charles van Lerberghe, ami de Villiers de l'Isle-Adam et de Rodenbach, il ne fut pas sans subir leur influence au temps où il écrivait ses *Serres chaudes* (1888). Mais ces poèmes, évocateurs d'abstractions, restent personnels au point de réaliser ce rêve des symbolistes : rendre perceptibles par les nerfs les concordances cachées entre l'inquiétude des choses en vibration dans l'infini et la détresse nostalgique de l'homme.

En août 1890, Maeterlinck devint soudainement célèbre, à la suite d'un article de M. Octave Mirbeau, publié par le *Figaro*. Il s'agissait d'une tragédie en 5 actes, *La Princesse Maleine*, et le critique la proclama « l'œuvre la plus géniale de ce temps ».

Parti d'un effroyable pessimisme qui montrait l'homme marchant à tâtons dans la vie comme un aveugle à travers une forêt, heurtant du front les arbres épineux, écoutant les funestes présages des hiboux, et tombant finalement dans le piége qu'ont tendu les puissances ennemies, Maurice Maeterlinck atteint aujourd'hui un optimisme presque débonnaire. Son œuvre, d'ailleurs, est incomparablement belle. Le poète a vu de près les merveilles de l'instinct, la *vie des abeilles* et l'*intelligence des fleurs*, leur ingéniosité, leurs calculs, leurs miraculeux pressentiments. Cela lui a inspiré une sagesse mi-positive, mi-mystique. Et, après avoir célébré la domination de l'esprit inconnu, il a célébré la gloire de la matière avec une piété d'idéaliste et de poète.

Pourtant, il semble bien — et c'est chose curieuse à constater — qu'un grand homme parvient rarement à concilier, à une certaine époque de sa vie, toutes les aspirations qu'il a successivement connues. Le présent l'absorbe presque toujours complètement. Il ne se soucie guère de ce qu'il pourra être demain, et il

ne fait de concessions que par simple convenance, et par un effort de la volonté, à ce qu'il a été hier.

Cette réflexion, que je m'étais faite souvent, je l'ai retrouvée en moi plus obsédante après avoir étudié l'œuvre de Maeterlinck.

L'auteur de la *Vie des Abeilles*, du *Temple Enseveli*, de l'*Intelligence des Fleurs*, semble vouloir désormais se débarrasser de l'emprise du Destin et se détacher de plus en plus de l'auteur des *Serres Chaudes*, des « Petits Drames pour marionnettes » et du *Trésor des Humbles*. Sans toutefois se contredire ouvertement, il semble décidé à oublier sa croyance ancienne à la toute-puissance de la Fatalité, à la réalité tyrannique du mystère. Son livre moyen, celui où les deux aspects de sa pensée fusionnent le mieux, c'est encore *La Sagesse et la Destinée*. Mais, déjà, on y sent un penchant très prononcé à substituer l'insouciance de la vie à la préoccupation de l'infini, les « idées claires », aux « idées obscures », l'humain au divin, la sagesse qui accepte et se donne l'illusion de choisir à la destinée qui impose.

Cette tendance atteint ses limites extrêmes dans le *Temple Enseveli*. Il n'est point paradoxal de supposer que le philosophe a souffert de l'anxiété frissonnante qui traverse et rend dangereuses ses premières œuvres. Qui sait, même, si l'homme n'en a point souffert ? Peut-être sa forte constitution, qu'on a tant vantée, la vie au grand air, les exercices physiques, la boxe, dont il a écrit l'éloge, n'ont-ils pas suffi à lui conférer l'immunité ? Dès lors, en tout cas, l'écrivain écarte les fantômes, avec une impassible décision. Il relègue les puissances occultes dans les ténèbres de la vie instinctive ; il renie les dieux ; il conteste presque à l'inconnu sa part d'influence.

Et pourtant, comme il est encore possédé par la mystique de sa foi d'hier ! Il suffit de lire les chapitres de *La Chance* et de *L'Avenir* pour s'apercevoir, bien qu'il semble s'appuyer ici sur un phénoménisme récemment accueilli par la science, que, tout au fond de son cœur, la métaphysique est restée, pour ainsi dire, comme la réalité essentielle.

Que conclure, sinon que toutes les vérités momentanées sont relatives, et que pour atteindre à la vérité intégrale d'un

écrivain, pour voir jusqu'à quel degré elle s'est approchée de la Vérité absolue, il est indispensable d'envisager l'ensemble de ses aspects.

Maeterlinck avait-il raison quand il pensait qu'il n'est point de vie plus profonde, plus humaine et plus générale que la vie d'un « vieillard assis dans son fauteuil, attendant simplement sous la lampe, écoutant, sans le savoir, toutes les lois éternelles qui règnent autour de la maison, interprétant, sans le comprendre, ce qu'il y a dans le silence des portes et des fenêtres et dans la petite voix de la lumière, subissant la présence de son âme et de sa destinée, inclinant un peu la tête, sans se douter que toutes les puissances de ce monde interviennent et veillent dans les chambres comme des servantes attentives » (*). Il professait alors que la « situation de l'homme dans l'univers » est la seule chose qui puisse nous intéresser. « Il est, disait-il, des lois mille et mille fois plus puissantes et plus vénérables que les lois des passions. Mais ces lois lentes, discrètes et silencieuses, comme tout ce qui est doué d'une force irrésistible, ne s'aperçoivent et ne s'entendent que dans le demi-jour et le recueillement des heures tranquilles de la vie ».

Et, aujourd'hui, Maeterlinck a-t-il raison quand il émet cet avis : « Un être ne grandit que dans la mesure où il augmente sa conscience, et sa conscience augmente à mesure qu'il grandit... Tout être qui sait diminuer en lui la force aveugle de l'instinct diminue tout autour de lui la force du destin » ? Et quand il dit ailleurs : « Le sage que nous aimons doit vivre au milieu de toutes les passions humaines ; car les passions de notre cœur sont les seuls aliments dont la sagesse puisse longtemps se nourrir sans danger. Nos passions, ce sont les ouvriers que la nature nous envoie pour nous aider à construire le palais de notre conscience, c'est-à-dire de notre bonheur... Etre sage, ce n'est point n'avoir pas de passions ; c'est apprendre à purifier celles qu'on a... Sur le toit de celui qui ne sort pas de sa maison, ne descendent d'habitude que les joies dont personne n'a

(*) Le Tragique quotidien. (*Le Trésor des Humbles*).

voulu. Aussi n'appelons-nous pas sage celui qui, dans le domaine des sentiments par exemple, ne va pas infiniment au-delà de ce que la raison lui permet... Le grand devoir du sage est de frapper à toutes les temples, à toutes les demeures de la gloire, de l'activité, du bonheur, de l'amour » (**).

Ainsi, Maeterlinck a commencé par préconiser la vie instinctive et immobile. Il préconise à présent la vie consciente et active. Faut-il désapprouver ce qu'il disait hier? Faut-il applaudir à ce qu'il dit aujourd'hui ?

Folles questions, auxquelles seuls les esprits sectaires répondront par un non catégorique ou par un oui véhément. La vérité est dans la première conception de Maeterlinck, comme elle est aussi dans la seconde. Mais ni dans l'une, ni dans l'autre, la vérité ne se trouve tout entière. Les puissances inconnues parlent à l'homme instinctif, et celui-ci ignore à quelles voix il obéit. Et cela est admirable chaque fois que l'homme instinctif est doué, à son insu, d'un haut caractère, — si admirable même que, pour cet homme-là, je donnerais tous les sages volontaires, et tous les justes, et tous les penseurs.

Il est d'autres êtres, cependant, qui, pour discerner le sens profond des paroles mystérieuses, pour ne point risquer d'attirer sur eux et sur les autres les pires catastrophes par une fausse interprétation, doivent se soumettre à une lente éducation et acquérir, au prix de mille efforts, la lucidité qui, en l'être instinctif, est innée.

« C'est notre vie antérieure qui a formé notre âme, dit Maeterlinck. On ne récolte pas du jour au lendemain les fruits de la sagesse ». Cela est vrai pour l'intellectuel qui, bientôt parvenu au terme du voyage, a enfin pris conscience de soi-même. Mais l'intuitif a sur lui cet avantage qu'il a mordu aux fruits de la sagesse dès l'instant du départ, et que, n'ayant jamais connu ses incertitudes, il a pu, au cours de la route, savourer aussi tous les autres fruits de la vie.

Le Maeterlinck pessimiste et frissonnant des débuts a rejoint la

(**) *La Sagesse et la Destinée.*

sérénité antique. Mais ce fut en passant par la résignation, après bien des luttes restées vaines, et sa philosophie, troublante d'avoir remué des énigmes, aboutit, en somme, à une acceptation. « Il est sage, dit-il, de penser et d'agir comme si tout ce qui arrive à l'humanité était indispensable... Tout ce qui nous soutient, tout ce qui nous assiste, dans la vie physique comme dans la vie morale, vient d'une sorte de justification lente et graduelle de la force inconnue qui nous parut d'abord impitoyable... Si vous avez appris à vos regards à s'attacher à la simplicité, à la sincérité et à la vérité, vous ne verrez au fond de toute chose que la victoire puissante et silencieuse de ce que vous aimez... Notre destinée véritable se trouve dans notre conception de la vie, dans l'équilibre qui finit par s'établir entre les questions insolubles du ciel et les réponses incertaines de notre âme... Il est bon de se dire que dans ce monde tout est pour le mieux par rapport à nous, puisque nous sommes les fruits de ce monde. Une loi de l'univers qui nous semble cruelle doit être cependant plus conforme à notre être que toutes les lois meilleures que nous pourrions imaginer. »

Or, ici, il y a des nuances encore à accuser. Il ne suffirait pas de venir dire aux hommes : « Figurez-vous que tout est bien, — et tout sera pour le mieux autour de vous. » Car celui-là seul jouira de la perfection de l'univers qui, instinctivement et sans le secours du raisonnement, sera persuadé dans son cœur de cette perfection.

Autrement dit, on naît pour être la proie des puissances mauvaises, et dans ce cas le Maeterlink de la première manière a raison. Ou bien on naît pour rester en correspondance avec la bonté intime, avec la vérité secrète de la vie, et alors on n'a point de peine à voir autour de soi la victoire silencieuse de ce qu'on aime. Mais la sagesse acquise n'est qu'une attitude.

L'intellectuel qui devient sage se défend de souffrir. Le sage instinctif, lui, ne souffre pas. Ou du moins, s'il lui arrive de souffrir, trouve-t-il dans sa souffrance une douceur qu'il n'échangerait pas contre l'impassibilité volontaire et contre les crispations d'âme de son voisin.

Cette distinction faite, il est parfaitement vrai que la vie intérieure des prédestinés éclaire tout ce qui leur arrive, et qu' « aucune occasion héroïque ne s'est jamais offerte à celui qui n'était pas un héros silencieux et obscur depuis un grand nombre d'années ». Mais ce serait une erreur de croire que « le malheur advenu, l'acte accompli, il dépend de nous qu'il n'ait plus aucune influence sur ce qui va se passer dans notre âme », si nous n'avons pas reçu une volonté assez forte pour abolir cette influence. « A moins de grands malheurs physiques, tout le monde possède les éléments du bonheur ». Mais ce que Maeterlinck appelle « les grands malheurs physiques » est extrêmement répandu parmi les hommes. La phtisie, la dyspepsie, la névrose, etc. sont de « grands malheurs physiques » puisqu'elles annihilent la volonté. Et qu'on ne me dise pas que la volonté se cultive à part comme une plante indépendante de l'arbre humain. La volonté ne peut être cultivée que si elle existe avec les éléments primordiaux de sa culture. « Si Marguerite et Ophélie, dit le philosophe, eussent possédé une parcelle de la force qui anime l'Antigone de Sophocle, n'eussent-elles pas changé non seulement leurs propres destinées, mais encore celles d'Hamlet et de Faust ? » Oui. Mais précisément leur individualité, leur caractère, leur raison d'être consistait dans l'absence de cette force. Et toutes les sagesses du monde n'auraient pu leur donner cette force, — ou c'est qu'elles l'eussent déjà possédée en puissance, et, dans ce cas, elles n'eussent plus été Marguerite et Ophélie.

Il ne faut pas croire qu'on discipline la nature par l'éducation. La nature se venge en se servant de l'éducation pour torturer ceux qu'elle s'est choisis pour victimes. L'erreur de notre temps est de vouloir, au nom d'un idéal de justice, faire porter à toutes les intelligences le même poids. Or, Maeterlinck l'a compris, « il n'y a pas d'idée à laquelle l'univers songe moins qu'à celle de la justice. Il ne s'occupe que d'équilibre, et ce que nous appelons justice n'est qu'une transformation humaine des lois de l'équilibre. »

Par conséquent, il ne nous appartient pas de convertir en conscience ni les hasards de la vie, ni les spontanéités du

cœur. « Plus la sagesse s'élève, dit le philosophe, plus elle s'approche de l'amour. ». Mais celui qui est né avec l'amour n'a que faire de la sagesse. Beaucoup plus profonde est cette autre parole de Maeterlinck : « La raison est à l'égard du cœur comme une fille clairvoyante, mais trop jeune, qui a souvent besoin des conseils de sa mère, souriante et aveugle. » Et ceci l'amène à reconnaître qu' « un monde où il n'y aurait que des penseurs perdrait peut-être la notion de plus d'une vérité indispensable. »

Tout ce que vous retirez à l'instinct supérieur, à l'instinct psychique, pour le donner à la raison, vous le retirez au divin pour le donner en pâture à votre vanité. Votre vanité en fera peut-être une beauté artificielle et une sorte de bonté ornementale. Mais la beauté naturelle et la bonté qui vient du cœur sont le lot des âmes simples et silencieuses. Ce qu'il peut arriver de meilleur à l'intellectuel, c'est de rencontrer un jour, de reconnaître et de comprendre la clarté de ces âmes qui n'ont pas attendu pour se mettre en marche l'emphase de sa parole. « A mesure que je m'élève, est obligé d'avouer Maeterlinck, il me semble que je m'éloigne moins de mes compagnons les plus nombreux et les plus humbles, et je compte les pas que je fais vers un idéal incertain aux pas qui me rapprochent de ceux que j'avais méprisés, dans l'ignorance et dans la vanité des premiers jours. »

L'instinct de la vie spirituelle guide ainsi quelquefois l'âme du penseur vers les oasis de l'intuition, et c'est de pareils voyages que nous sont revenus les hommes de génie.

Maeterlinck, je l'ai dit, a écrit une œuvre incomparablement belle. Le chapelet qu'on formerait avec toutes les perles qu'on y trouve ne serait pas très loin, peut-être, de ressembler au rosaire de la vérité. Mais, après avoir pensé qu'il « y a en l'homme bien des régions plus fécondes, plus profondes et plus intéressantes que celles de la raison ou de l'intelligence », après avoir cru à notre aveugle soumission aux destinées, aux relations inconscientes entre la « sorcellerie » qui rythme les mouvements de notre cœur et celle « qui fait agir les puissances du dehors », Maeterlinck semble de plus en plus mettre sa foi dans la conscience humaine,

dans la science positive, dans cette idée aujourd'hui à la mode que le pouvoir des dieux est en nous.

L'exemple de la « vie des abeilles », celui de « l'intelligence des fleurs » ne lui ont pas suffi. Il a vu de près les prodiges de l'instinct, et le secret de la nature lui est resté fermé. Il continuera à chanter harmonieusement sa certitude du moment, qui est l'incertitude de toute sa vie. Il célèbrera la gloire de la matière, après avoir célébré la domination de l'esprit inconnu. Il ira même jusqu'à comprendre qu'il « n'y a pas d'êtres plus ou moins intelligents, mais une intelligence éparse, générale, une sorte de fluide universel qui pénètre diversement, selon qu'ils sont bons ou mauvais conducteurs de l'esprit, les organismes qu'il rencontre ». Mais il comparera le génie du monde à la médiocre intelligence humaine. Il le représentera aussi limité que nous intellectuellement, et luttant « ainsi que nous contre la masse pesante, énorme et obscure de son être ». L'Univers, « pétri de substances inconnues, mais dont la pensée est non pas impénétrable et hostile, mais analogue ou conforme à la nôtre », sera réduit aux proportions d'un homme.

Et Maeterlinck ne songera point à découvrir dans l'unanimité des mondes une conscience supérieure, et dans la conscience autant de disparités que d'organismes. Il aura connu les forces prodigieuses de l'esprit, il aura apprécié les ressources infinies de la matière, et il n'osera pas conclure, et il ne songera pas à mettre d'accord les deux philosophies contradictoires qui se sont incarnées en lui.

Tant il est vrai que l'homme, fût-il un homme de génie, peut admirer une à une les allées fleuries de la vérité, mais qu'il ne connaîtra jamais la vraie gloire du jardin, parce qu'il lui est interdit d'escalader le mur d'où le lacis lumineux des avenues et des parterres apparaît dans toute sa richesse...

Les derniers poèmes de Maurice Maeterlinck, *Quinze Chansons*, viennent d'être réunis aux *Serres chaudes*, en une édition définitive, par P. Lacomblez, éditeur à Bruxelles. Tout son théâtre, en

(*) *L'Intelligence des Fleurs.*

partie représenté à « L'Œuvre », aux « Bouffes Parisiens », au « Théâtre d'Art » et au « Gymnase », (*La Princesse Maleine*, *L'Intruse*, *Les Aveugles*, *Pelléas et Mélisande*, *Alladine et Palomides*, *Intérieur*, *La Mort de Tintagiles*, *Aglavaine et Sélysette*, *Ariane et Barbe-Bleue*, *Sœur Béatrice*) forme aujourd'hui trois volumes, chez le même éditeur. La Société du Mercure de France a réuni, sous le titre *Le Trésor des Humbles* divers essais ou préfaces (*Le Silence*, *Le Réveil de l'Ame*, *Ruysbrœck l'Admirable*, *Emerson*, *Novalis*, *Le Tragique Quotidien*, etc.) Tous les autres ouvrages ont paru chez Fasquelle : *La Sagesse et la Destinée* (1898), *La Vie des Abeilles* (1901), *Le Temple Enseveli* (1902), *Monna Vanna*, pièce en 3 actes (1902), *Joyselle*, pièce en 5 actes (1903), *Le Double Jardin* (1904), *L'Intelligence des Fleurs* (1907).

Maeterlinck a donné, en outre, à la librairie Ollendorff, une adaptation *d'Annabella*, drame en 5 actes de John Ford, et le théâtre Réjane vient de représenter, avec le succès que l'on sait, son admirable féerie, *L'Oiseau Bleu*, (édité chez Fasquelle). Il prépare actuellement un ouvrage sur *La Mort*.

AME CHAUDE

O mes yeux que l'ombre élucide
A travers mes désirs divers,
Et mon cœur aux rêves ouverts,
Et mes nuits dans mon âme humide !

J'ai trempé dans mon esprit bleu
Les roses des attentes mortes ;
Et mes cils ont fermé les portes
Sur des vœux qui n'auront plus lieu.

Mes doigts aux pâles indolences
Elèvent en vain, chaque soir,
Les cloches vertes de l'espoir
Sur l'herbe mauve des absences.

Et mon âme impuissante à peur
Des songes aigus de ma bouche,
Au milieu des lys que j'attouche ;
Eclipse aux moires de mon cœur !...

VISIONS

Je vois passer tous mes baisers,
Toutes mes larmes dépensées ;
Je vois passer dans mes pensées
Tous mes baisers désabusés.

C'est des fleurs sans couleur aucune,
Des jets d'eau bleus à l'horizon,
De la lune sur le gazon,
Et des lys fanés dans la lune.

Lasses et lourdes de sommeil,
Je vois sous mes paupières closes,
Les corbeaux au milieu des roses,
Et les malades au soleil,

Et lent sur mon âme indolente,
L'ennui de ces vagues amours
Luire immobile et pour toujours,
Comme une lune pâle et lente.

INTENTIONS

Ayez pitié des yeux moroses
Où l'âme entr'ouvre ses espoirs,
Ayez pitié des inécloses,
Et de l'attente au bord des soirs !

Emois des eaux spirituelles !
Et lys mobiles sous leurs flots
Au fil de moires éternelles ;
Et ces vertus sous mes yeux clos !

Mon Dieu, mon Dieu, des fleurs étranges
Montent aux cols des nénuphars ;
Et les vagues mains de vos anges
Agitent l'eau de mes regards.

Et leurs fleurs s'éveillent aux signes
Epars au milieu des flots bleus ;
Et mon âme ouvre au vol des cygnes
Les blanches ailes de mes yeux.

Louis MANDIN

M. H.-L. Fankhauser, très averti en tout ce qui concerne la Jeune Poésie, a bien voulu se charger de présenter ici M. Louis Mandin :

« Dans les essais critiques qu'il a publiés dans différentes revues notamment aux *Marges*, M. Louis Mandin a défendu avec énergie les droits de la liberté contre les théories des vieilles écoles et, (comme le faisait si âprement M. Florian-Parmentier, il y a quelques années, alors qu'il créait la philosophie de « l'Impulsionnisme »,) il prétend protéger l'Inspiration contre la bêtise de la critique dogmatique.

» Sa méthode de travail révèle d'ailleurs, en même temps qu'un artiste, (et un artiste parfois déconcertant), un poète spontané, — ce qui veut dire un *vrai* poète. Il nous a, en effet, confié quelque part qu'il « jette rapidement sur le papier ses impressions en éclairs, puis redresse et érige en beauté ce premier jet. »

» Il est superflu de dire, après cela, qu'il est partisan, lui aussi, d'un rythme très mobile, s'adaptant avec souplesse au mouvement de la pensée. Mais comme prosodiste, il fait rimer volontiers les singuliers avec les pluriels, et il va jusqu'à admettre le vers de 14 pieds. Il lui arrive aussi, quoique rarement, de remplacer la rime par une assonnance, estimant que « ce qui importe, ce n'est pas de répandre des rimes riches, mais de faire saillir à la fin du vers le mot essentiel de la phrase, celui qui doit faire image et frapper l'esprit. »

» M. Louis Mandin est né à Paris. Mais, à la mort de son père, il dut, encore enfant, aller habiter en province.

» Pour classes, il eut... un an environ d'école primaire ! Il est donc un autodidacte on ne peut plus authentique. Obligé de gagner son pain et celui de sa mère, il fit, entre autres choses, du journalisme ; et, mêlé malgré lui aux disputes de la politique régionale, traqué férocement, réduit à une situation précaire, malade et crachant le sang, il mena néanmoins, de 1900 à 1906, des campagnes qui aboutirent enfin à l'écrasement de

ses ennemis. Bien que victorieux, il a gardé de ces luttes un souvenir amer, et un profond mépris pour ces infamies de la politique de clocher, qu'a décrites avec tant de verve mordante M. Jacques Nayral, dans son *Miracle de Courteville*.

» Ce fut seulement en 1902 que M. Louis Mandin put venir à Paris et qu'il publia son premier volume de vers, *Les Sommeils* (Editions de *La Plume*). Depuis, il a élargi sensiblement sa manière, comme en fait foi son second livre de poèmes, *Ombres Voluptueuses* (Sansot, 1907). Actuellement, il a dans ses cartons environ 4.000 vers, qui formeront deux volumes, *Ariel Esclave* et *Les Saisons Chantantes*.

» *Une Etude sur les Ballades Françaises de Paul Fort*, qu'il a donnée à la fin de 1909, a été accueillie avec une faveur à peu près unanime. Il a répandu essais, contes et poèmes dans une cinquantaine de publications, et notamment dans le *Mercure de France*, *Vers et Prose* (dont il est secrétaire depuis 1909), la *Phalange*, les *Marges*, le *Feu*, *Gil Blas*, *Paris-Journal*, *Pan*, *Akadémos*, *Poésie*, etc. »

LA MORT DE L'AMANTE

Etouffe, étouffe-moi sous ces roses dernières !
Demain, peut-être, il n'en resterait plus assez.
La bise aurait flétri leurs caresses trémières.
Et moi qui sécherais comme un fruit sur la terre,
Oh ! je veux bien mourir, mais mourir de baisers.

Puisque s'éteint l'automne et puisque tout expire,
Tout ce qui fut divin, jeune et joyeux et beau,
Je veux du moins que ce soient elles mes bourreaux,
Les filles du soleil, les roses du sourire,
Pour me conduire en fête aux noces du tombeau.

Ne laisse pas l'hiver toucher ma lèvre ardente
Et posséder, faner le bouquet de mes seins !
Mieux vaut pour eux la mort cruelle, mais touchante !
Arrache les rosiers, et fais-en pour l'amante
Un lit suprême où pleure et sourit le matin !

Qu'il me foule, ce lit de douleur et de larmes
En qui rosée, épine et parfum sont mêlés ;
Et, me blessant des fleurs qui hier étaient mes armes,
Hélas ! qu'en me foulant il évoque les charmes
Des lits de mai que nos voluptés ont foulés !

Voici mon front pour les couronnes aux dents fines,
Et ma gorge pour les colliers pourpres et clairs,
Et puis mes flancs pour les guirlandes, et ma chair,
Toute ma chair pour la morsure des épines,
Des épines d'amour dont j'ai déjà souffert.

Vêts-moi de leurs baisers qui font douces les plaintes !
Jette sur moi les flots de roses, jette encor,
Jette, et viens, cuirassé comme l'archange d'or,
Et prends, étreins-moi nue en leur poignante étreinte,
Pour qu'en mon être elles entrent comme un essor, —

Un Essor, tout ailé de soupirs qui s'envolent
Longuement avec moi dans la mort et l'amour,
La mort, l'amour, que nimbe une même auréole,
Si bien que ton regard, dont les pleurs me consolent,
Ne saura plus lequel des deux est mon séjour.

Car, après les sanglots, les suprêmes tendresses
Et les vibrations d'extase et de douleur,
Mon âme s'enfuiera soudain dans l'allégresse
De savoir que je meurs pour que ce moment laisse
Une image de moi plus belle dans ton cœur.

Mes lèvres garderont le sourire de vie,
Mais idéal comme la blanche éternité.
Et la source de sang, de mes veines jaillie,
Sera comme une sève où les roses meurtries
Plongeront pour nous rendre à jamais notre été.

Et dans le froid du soir où gémira l'automne,
Tu prendras la plus rouge enfoncée à mon cœur,
Et, toute pleine du sang fier que je lui donne,
Tu l'emporteras pure à travers les vents jaunes
Qui n'éteindront jamais son feu ni sa douceur.

Car la chair de l'amante et le sang de l'ivresse
Seront empreints vivants dans son sein exalté,
Et brûleront ta main comme un flux de jeunesse,
Et crieront, pour avoir encore tes caresses,
Que je vécus d'amour et mourus de beauté.

ÉCLOSION D'AUTOMNE

Je vais : feuilles et fleurs frissonnent dispersées.
Des hommes, des enfants, qui marchent dans le soir,
Les foulent sous leurs pas, comme l'on foule mes pen-
Sans s'en apercevoir [sées,

Si ces feuilles que brise un souffle et que tout blesse
Ont encor des sensations,
Elles doivent goûter une triste et sereine ivresse.

Car, dans l'arrachement, c'est une éclosion
Quand on sent que l'on est cela qui roule et tombe,
Veuf, orphelin et seul,
Rejeté par sa tige, et que l'automne vers les tombes
Vous sème, et que l'on est soi-même son linceul;

Qu'on n'est rien désormais pour l'homme ni la bête,
Que plus rien ne vous lie à ce monde pesant,
Et que l'on est enfin la feuille morte ou le poète
Qui n'obéira plus qu'à la chanson du vent.

C'est une triste et belle ivresse, ouverte au vent.

CHANSON DE MARCHE POUR L'HIVER

(FRAGMENT)

Dans l'air raide et piquant,
Le vent
Est comme un hérisson ambiant et volant.

Et, sous ses fouets de glace,
Je souris; et je passe,
Retenant mon haleine et ma chaleur entre mes dents.

Je souris, car je pense
Que, depuis mon enfance,
Je garde ainsi, muet, ma vie et mon rêve et mes chants...

CAMILLE MAUCLAIR

Pastel, par Lévy-Dhurmer

Camille MAUCLAIR

Peut-être dira-t-on de Camille Mauclair qu'il fut un critique de génie, quand on voudra faire entendre que son esprit fut assez sagace, assez lucide, assez subtil pour concevoir les rouages compliqués de l'inquiétude de son temps et pour démêler par quels moyens de transmission ils rejoignent l'universel.

De notre époque anarchique, en effet, Camille Mauclair a pu dégager les gestes essentiels. Historien de la période symboliste dans *Le Soleil des Morts*, il a expliqué les angoisses métaphysiques des contemporains de sa jeunesse et leur morbide amour du « rare ». Mais, déjà alors, il avait le pressentiment d'une réaction. Ses héros subissaient l'obsession d'une de ces idées-forces qui créent les grands mouvements. Le socialisme était aux portes de leur conscience. *L'Ennemie des Rêves* acheva de le libérer d'un intellectualisme trop exclusif.

Désormais attentif aux rumeurs de la vie sociale, auxquelles il mêla même le cri des *Mères*, Camille Mauclair sentit grandir en lui un scrupule. « L'homme qui a l'honneur d'être un artiste, dit-il dans la Préface de la *Ville-Lumière*, ne l'est pas de son plein gré; il a été choisi pour porter une charge plus lourde que celle qui échoit aux autres hommes. » L'élite intellectuelle, selon lui, est donc soumise à des obligations morales ; le poète à une mission à remplir ; l'artiste est un des porte-voix de la Beauté.

Et quand cet artiste se double d'un critique, c'est-à-dire d'un homme qui prétend guider les autres, voulez-vous savoir ce qu'il exige de lui? Lisez *Idées Vivantes*. Le vrai rôle du critique, s'écrie-t-il, c'est « celui de l'alchimiste grave et patient, penché sur le corps simple du génie pour surprendre l'essence mystérieuse du *don*, isoler dans le creuset de l'analyse les éléments de la création, dire à l'humanité pourquoi et comment la perception des analogies mentales et naturelles est accordée à certains êtres, réduire le mystère du génie à une nouvelle loi psychologique, — et ainsi créer, puisque créer c'est, pour l'homme, transformer une chose révélée en vérité universellement perceptible... La critique digne de ce nom commence à la constatation des lois générales

et des affinités qui unissent sans heurt, par des transitions insensibles, les lois les plus disparates de l'univers ; elle commence au moment où la conscience entrevoit la réduction du multiple à l'unité... »

Pour nous qui apercevons d'un coup d'œil tous les stades de l'évolution de Camille Mauclair, il n'est pas douteux qu'à un degré plus ou moins conscient son effort a toujours tendu à relier les formes à l'invisible, à voir, à travers l'instant, l'éternité, et « en la moindre œuvre, l'aboutissement des siècles qui la précédèrent ». « Personne, dit l'écrivain, parlant d'Eugène Carrière, ne nous donnera mieux la sensation des grandes ondes magnétiques qui circulent comme un grand fleuve invisible autour du moindre être vivant et vont s'harmoniser dans l'infini ». J'ai parfaitement cette sensation, en lisant l'œuvre de Camille Mauclair. *D'Eleusis* à *Couronne de Clarté*, de *L'Art en Silence* à *Idées Vivantes*, de *De Watteau à Whistler* à *Trois Crises de l'art actuel* et à *La Religion de la Musique*, je vois toujours miroiter aux rayons de sa clairvoyance les parcelles de Divin que notre époque recèle malgré tout en soi.

Une remarquable aptitude à l'analyse a toujours mené le critique, bien au delà de la froide raison, à travers les cercles les plus mystérieux de l'intuition. Avec lui, d'ailleurs, il ne s'agit plus de parler suivant la norme du caprice ou d'un penchant tout personnel. Il s'agit de deviner dans quelles conditions une œuvre a été élaborée, de sentir avec la sensibilité de l'auteur, de reconstituer en soi ses émotions et « toutes les phases intellectuelles par où il a passé ». C'est là une épreuve dans laquelle le subconscient doit pouvoir intervenir ; et ceux à qui la vie profonde n'a rien à révéler y succombent infailliblement.

Or, la perspicacité du critique devient extrême quand elle considère les rapports mutuels des différents arts dans le Temps et qu'elle les compare aux aspects que leur a prêtés le Présent. Les grimaces des usurpateurs et des impuissants ne peuvent dérouter que les esprits superficiels. Mauclair, lui, va droit au centre et aperçoit seulement les trésors que des liens invisibles relient à l'immuable.

Aussi, au milieu des incompréhensions qui essayaient d'étouffer les efforts de tout un groupe d'artistes réagissant contre l'esprit scolastique et la peinture noire des romantiques, Camille Mauclair éleva hardiment la voix. Partant de ce principe que la « divine sincérité » ne peut être stérile, il rechercha avec confiance les hérédités, les analogies, démêla les fils par lesquels les initiatives nouvelles et les entreprises anciennes se rejoignaient sur un plan supérieur et, d'un bel élan d'enthousiasme, il écrivit le premier l'histoire critique de l'*Impressionnisme*.

Comme on le voit, dans son œuvre, pourtant si considérable, C. Mauclair a toujours gardé une direction morale. Découvrir autour de lui des affinités avec les régions spirituelles où le fait vivre sa sensibilité, tel semble avoir été le souci constant de Camille Mauclair, qu'il se soit intéressé à l'art d'un Laforgue ou à celui d'un Edgard Poë et d'un Rodenbach, à l'ibsénisme ou au symbolisme, à l'esthétique wagnérienne ou aux mélodies de Schumann, à l'impressionnisme ou à Whistler. Cette atmosphère de rêve, on la sent assez particulièrement dans ses poèmes et dans ses contes. Mais ce contrôle incessant des relations qui existent dans chacun des domaines de l'art ou de la vie devait le conduire à élargir sa conception esthétique. La grande découverte de Camille Mauclair, c'est l'idée qu'il commença à développer dans l'*Introduction à une esthétique et à une critique d'art unitaires*, c'est-à-dire l'identité des essences d'art, et la critique d'analogie.

Une critique de la « fusion des arts » tentée par Wagner fut l'étape nécessaire, où se précisa dans son esprit la direction de sa vie morale, et après laquelle il reprit sa route d'un pas désormais assuré. Il lui apparut que si « la fusion extérieure est impossible, elle peut du moins s'opérer dans la conscience ». Déjà la nature lui avait enseigné le principe de l'unité dans le multiple. Il lui était facile de concevoir à présent « toutes les manifestations intellectuelles comme les expressions interchangeables d'une logique unitaire, comme les dépendances d'un rythme central qui est le principe de la vie ». Ainsi, il retrouvait le même langage, les mêmes vibrations subtiles, des signes et

comme des étincelles identiques, dans un bronze, une symphonie, une peinture ou un poème. Il y percevait des analogies sensorielles, des éléments abstraits similaires, et il les sentait reliés entre eux par une sorte de fluide magnétique qui peut nous donner la sensation des correspondances qu'il charrie. Dès lors, il songea à poursuivre par voie de synthèse dans tous les arts cette théorie des « notions interchangeables » et à appliquer lui-même *la critique d'analogie* dont il venait de poser le principe. On éprouve une émotion profonde à lire, par exemple, l'un des livres que nous a valus jusqu'ici cette audacieuse et noble entreprise : *La Religion de la Musique*, œuvre entièrement admirable, et l'une des plus intimement significatives de Camille Mauclair.

Conteur, l'auteur du *Mystère du Visage* et des *Passionnés* ne confond pas le roman platement sentimental avec le roman psychologique. Il y a, dans la plupart de ses contes, un cas imprévu, un problème de l'âme à résoudre, la trame rapide d'un drame humain — de quoi écrire, en ajoutant au produit d'une observation solide et d'une analyse pénétrante quelques détails accessoires, une pièce de théâtre ou un roman de psychologie vraie, infiniment subtile et délicate.

Poète, l'auteur des *Sonatines d'Automne* et du *Sang parle* a surtout éprouvé le besoin, a-t-on dit, « de faire un peu de musique ». Je le veux bien ; mais j'y trouve aussi des silences inapaisés, des sanglots contenus, des ironies mélancoliques, des confiances ébauchées, des angoisses frissonnantes, — et que tout cela est bien de la poésie !

M. Camille Mauclair est né à Paris, le 29 décembre 1872. Après deux essais critiques sur *Stéphane Mallarmé* et *Maurice Maeterlinck*, il publia, en 1893, *Eleusis*, « Causeries sur la cité intérieure » (Perrin, édit.). Puis parurent *Les Sonatines d'Automne*, poèmes, (Perrin, 1894) ; *Couronne de Clarté*, roman féerique (Ollendorff, 1895) ; *Jules Laforgue*, essai (*Mercure*, 1896) ; *Les Clefs d'Or*, contes (Ollendorf, 1896) ; *L'Orient Vierge*, roman, (d° 1897) ; *Le Soleil des Morts*, (d° 1898) ; *L'Ennemie des Rêves*, roman (d° 1899) ; *L'Art en Silence*, essais (d° 1900) ; *Auguste Rodin* (*La Plume*, 1901) ; *L'Art de M. Félix Ziem* (Rouveyre,

1901) ; *Les Camelots de la Pensée*, monographie (Les Cent Bibliophiles. 1902) ; *Les Mères Sociales*, roman (Ollendorff, 1902) ; *Les Danaïdes*, contes (Le Livre et l'Estampe, 1903) ; *Le Génie est un Crime*, pièce en 4 actes (*La Grande Revue*, 1903) ; *Frenck Impressionnists* (Londres, Duckworth, 1903) ; *Gustave Ricard* (*L'Art Ancien et Moderne*, 1903) ; *Le Poison des Pierreries*, conte oriental (Ferroud, 1903) ; *Idées Vivantes*, essais (*L'Art Ancien et Moderne*, 1904) ; *La Ville Lumière*, roman (Ollendorff, 1904) ; *The Great French painters* (Londres, Duckworth, 1903) ; *Le Sang parle*, poèmes (Maison du Livre, 1904) ; *L'Impressionnisme* (*L'Art Ancien et Moderne*, 1904) : *Fragonard* (H. Laurens, 1904) ; *Auguste Rodin* (Londres, Duckwork, 1905) : *De Watteau à Whistler*, essais (Fasquelle, 1905) ; *Trois Femmes de Flandre*, contes (H. Piazza et Cie, 1905) ; *Le Mystère du Visage*, contes (Ollendorff, 1907) ; *Jean-Baptiste Greuze* (H. Piazza et Cie, 1906) ; *Watteau* (Londres, Duckworth, 1906) ; *Schumann* (H. Laurens, 1906) ; *Trois Crises de l'Art actuel* (Fasquelle, 1906) ; *Ames Bretonnes*, contes (H. Piazza et Cie, 1907) ; *L'Amour Tragique*, nouvelles (Calmann Lévy, 1908) ; *La Religion de la Musique* (Fischbacher, 1909) ; *Louis Legrand* (Floury, 1909) ; *La Beauté des Formes* (Librairie Universelle, 1909) ; *Etudes de Filles* (Michaud, 1910) ; et *Les Passionnés*, contes (Calmann-Lévy, 1911).

M. Camille Mauclair achève deux livres importants : *Florence et l'Histoire de l'art florentin*, et *Idées sur l'amour physique*, dans lequel il explorera certains recoins d'âme où la « convenance » défend, parait-il, d'aller et où il y a des trésors d'émotion et les mouvements les plus secrets du cœur humain.

LE SOIR AU LAC D'ORTA

C'était une nature intense et magnétique
Sous les hauts parasols de longs calices bleus,
Balancés sur l'eau verte, acide et phosphorique
D'un ciel extasié de mourir peu à peu.

Des glaciers d'émail fondaient aux feux étranges
D'un couchant corrosif qui teintait leur beauté ;
Le sillage des ailes d'invisibles anges
Remuait en l'air chaud les fièvres de l'été.

Un éclat de bouquets dans les pierres heureuses
Livrait leur âme au vent frôleur qui s'en jouait :
La brume dissolvait les collines peureuses
Dans la suavité de l'opale et du lait.

Un miracle naissait sous les pas du silence
Qui lentement semait des fleurs d'obscurité
D'où germaient, sous son geste alenti d'indolence,
Des conseils de tendresse et de sécurité.

L'amour se tenait prêt à devenir un songe
Et berçait son espoir au chant des rossignols :
L'étoile, offerte nue au soir qu'elle prolonge,
Riait, seule, à l'évanouissement du sol.

Alors l'oiseau parla pour la douleur suprême
Qui s'idéalisait du soleil disparu,

Et seulement alors fut osé le « je t'aime »
Qu'on ne dit que la nuit pour feindre d'être cru,

Quand les yeux ne voient plus, quand les mains sont [en fièvre,
Quand le serment tout bas est d'avance accepté,
Puisqu'il n'importe plus que de joindre des lèvres
Et de leurrer son cœur d'un goût d'éternité.

APRÈS

Je suis sorti dans la nuit,
Le cœur lourd de larmes,
Après tout ce qu'ils m'ont fait,
Après tout ce qu'ils m'ont fait...

Et alors des vers ont chanté,
Jusqu'à ma lèvre ils sont montés,
Plus tristes que la mort et que la haine,
Pour énoncer ma peine...

Mais, soudain j'ai vu la nuit claire
Et j'ai mordu mon sanglot
Sur mes lèvres amères ;
Mais, soudain, j'ai vu la nuit claire
Et j'ai trouvé que tout était si beau
Qu'il importait peu si la colère
Brisait mon cœur et faisait crier mon sanglot.

En douceur j'ai changé ma douleur,
Et j'ai voulu ne chanter que la joie,
Et j'ai parlé tout haut de vos roses, Seigneur,
Du ciel de lait, des cœurs aimants, et de la foi,
Du printemps, des baisers, et de toutes les choses
Que l'on m'a refusées...

Et quand je me suis tu, j'avais l'âme sereine
Et la fragilité divine d'un enfant :
Et je sais désormais comment on se défend
Par le sourire et par le baume sur la plaie.

Mars-Avril 1906.

L'AVERTISSEMENT

Depuis si longtemps,
Dit le sang,
Que je n'ai pas jailli
De la bouche de cet homme,
Il m'oublie et, frivole,
Rit, se croit sûr de vivre, oublie
Que je suis la mort.

Il faut que j'apparaisse sur ses lèvres,
Que je me mêle à son baiser,
Pour lui rappeler que je suis la fièvre,
Que je suis le mal, et qu'il ne doit pas m'oublier.

J'attendrai qu'il embrasse cette belle fille,
En croyant que c'est bien son droit,
Pour surgir de son poumon jusqu'à sa bouche
En un petit spasme qui le glacera d'effroi...

« Quel est ce moribond qui me touche ? »
Dira la belle fille soudain farouche...
Je suis le signe de la mort,
Le signe auquel on ne pense plus,
Le signe qu'on garde en soi sans comprendre.

Je suis le sang craché par la vengeance
De la douleur qui domine la vie,
Je suis le sang du poitrinaire des romances.

LIED

As-tu toujours autant de peine
Ce soir que les autres soirs ?
As-tu toujours autant de haine,
Aussi peu d'espoir ?

— Je vois, je vois des colombes,
J'entends, j'entends des rossignols,
Je vois des lilas sur des tombes,
Un ciel traversé de grands vols.

As-tu toujours autant de larmes,
Penses-tu toujours à mourir ?
A-t-il gardé son mauvais charme
Ton menteur et beau désir ?

— Je vois, je vois des bateaux blancs,
Des nuées d'or sur la mer bleue,
J'entends des chœurs purs et tremblants
Qui meurent sur la mer bleue...

FIÈVRE

Tu veux savoir pourquoi mes yeux sont si étranges,
Mes mains fébriles, mon cœur battant :
Dis, mon aimée, oh ! dis, tu veux savoir
Pourquoi je change,
Tantôt rieur et tantôt haletant,
Et mon secret te hante, et ma douleur te blesse,

Dis, mon aimée ? Ah ! laisse, laisse...
C'est peut-être que je me hais
De n'avoir pu mieux t'aimer,
Toi qui m'aimes,
Alors que celle que j'aimais
M'a oublié quand même,
Que je l'oublie et m'en souviens quand même.

Sait-on les mélanges obscurs
Des poisons de haine et d'amour ?
La vie apparente prolonge
Un voile ramené sur la face des songes...
Tout ce qu'on dirait serait mensonge,
Se taire est encore un aveu,
Savoir au juste ce qu'on veut
Semble la pire des démences...

Embrasse-moi, pitié de mon cœur, en silence.

Alexandre MERCEREAU

Il nous a paru piquant de laisser le soin de présenter ce poète, si noblement révolutionnaire, à un autre poète, non moins indépendant certes, mais qui, lui, n'a publié que des vers d'une vraie beauté classique, M. Jacques Nayral :

« M. Eshmer-Valdor, (*) écrivait en 1905 quelque critique subalterne, ne peut être un poète aimé de la démocratie...

» J'ai tenu à rappeler ce jugement porté jadis sur l'auteur des *Thuribulums affaissés*, parce que, dans sa grotesque et vulgaire intention de dénigrement, celui qui le formula proclamait, à son insu, la noblesse et la hauteur d'un artiste qu'il n'avait pas compris. Mercereau, en effet, dès ses premiers essais, s'imposa comme un écrivain essentiellement original, méprisa les fadaises de la littérature officielle, négligea les clichés de la littérature démocratique (!), affirma sa personnalité. C'en était assez pour qu'il fût l'objet des attaques les plus violentes ; mais il y gagna, du même coup, des admirations sincères et des amitiés passionnées.

» Aussi bien s'est-il offert aux coups avec une dédaigneuse assurance, depuis dix ans qu'il prodigue sa généreuse activité au service de la littérature et de l'art. Aucune tentative nouvelle, aucun effort intéressant vers plus de beauté ne l'ayant laissé indifférent, il était juste que Mercereau fût en butte aux malédictions de ceux qui piétinent les sentiers battus.

» Il a recueilli, en revanche, les plus précieux témoignages d'estime et de reconnaissance de la part d'artistes et de lettrés soucieux de « l'éternelle renaissance ». Le banquet qui lui fut offert récemment, et dont M. Frantz Jourdain, président du Salon d'Automne, — qui a connu, mieux que personne, les difficultés des entreprises neuves et hardies — accepta la présidence, fut, en dépit de la jalousie de quelques « novateurs » ardents à se croire les seuls « jeunes » dignes d'attention, une splendide ma-

---

(*) Eshmer-Valdor est le pseudonyme qu'adopta, à ses débuts, M. Alexandre Mercereau.

ALEXANDRE MERCEREAU

nifestation qui restera chère à l'auteur des *Contes des Ténèbres*.

» Alexandre Mercereau est né à Paris, le 22 octobre 1884. Ses premiers vers furent publiés en 1901 ; il n'avait pas tout à fait dix-sept ans. Entré dans la bataille, il ne cessa pas d'y figurer au premier rang. Successivement ou à la fois, il collaborait à l'*Œuvre d'Art internationale*, à la *Revue du Bien*, aux *Cahiers* de Mecislas Golberg, à *La Balance*, de Moscou, à *Poesia*, aux *Ecrits pour l'Art*, à *Isis*, à *Pan*, à *L'Art Libre*, au *Centaure*, à diverses revues de Bohême et de Russie. Il était, en 1903-04, parmi les fondateurs de *La Vie* comme secrétaire de rédaction. L'année 1906 le trouvait en Russie, où il dirigeait la partie française de *La Toison d'Or*. Il organisa dès lors, à Moscou, St-Pétersbourg, Kiew, Odessa, etc., des expositions d'art français, depuis le romantisme jusqu'aux dernières tendances, et soutint, par ses articles, des mouvements originaux de peinture et de sculpture en Bohême et en Russie.

» Revenu à Paris, il coopéra à la fondation de la fameuse « Abbaye » de Créteil. Nous le retrouvons en 1911 secrétaire de la section littéraire du Salon d'Automne, — dont déjà il avait organisé les conférences les deux années précédentes, — membre du Comité d'Initiative Théâtrale (lectures dramatiques de l'Odéon) aux côtés de Verhaeren, d'Henri de Régnier, d'André Gide, etc., co-directeur, avec Paul Fort, de la revue « Vers et Prose » et critique littéraire de *La Revue Indépendante*.

» Une telle collaboration à tant d'œuvres différentes aurait suffi à éparpiller l'activité d'un travailleur moins puissant que Mercereau. Elle ne lui servit qu'à discipliner sa fougue et à acquérir une merveilleuse érudition.

» Il y a trois étapes, pour ainsi dire, dans l'action de Mercereau — je dis « action » à dessein, car chez lui, l'œuvre écrite est inséparable de l'action. Ces trois étapes sont la publication des *Thuribulums affaissés*, la fondation de « L'Abbaye », la publication des *Contes des Ténèbres*.

» Les *Thuribulums affaissés*, poèmes, parurent en 1905. Et, tout de suite, les critiques routiniers s'indignèrent. Pourquoi ce M. Eshmer-Valdor s'autorisait-il à des audaces de syntaxe et

n'écrivait-il pas « comme tout le monde » ? Et d'abord, ce qui les vexait, plusieurs en faisaient l'amusant aveu, c'était le titre. Ces messieurs, — pensez-donc ! — avaient dû feuilleter leur Quicherat pour apprendre que *thuribulum* est un mot latin qui signifie : cassolette à brûler de l'encens, encensoir. Thuribulum !! Pauvres gens, fermés à la couleur des vocables, comme d'autres, critiques d'art, sont fermés à la magie des couleurs. Et, tout de suite, moitié rancune, moitié sottise, ils déclaraient net qu'ils ne comprenaient pas. « Avez-vous compris ? Moi non plus », confesse l'un d'eux après avoir cité ces vers du prélude :

Les encens ont vraiment des tons
et des senteurs de rêve éteint.
Oh ! ces orgues ont bien des sons
semblables à des temps défunts.

» Plaignons-les, ceux que ne pénétrait pas le charme de ces images et de ces sonorités, l'harmonieuse mélancolie de ces évocations, ceux qui ne savaient point entrer, à la suite du poète, dans la cathédrale de rêve où

Des gouttes d'heures sombres clapotent doucement,

tandis que le jeune prêtre « beau comme pain sacré, doux comme hostie », s'abîme dans l'amour de toute humanité. Et, sans doute aussi, les choquait l'exquise et mignarde peinture « Soir Watteau » ?

Doux bergerets et bergerettes
de biscuit de Saxe blanc,
avec des roses aux pommettes,
vont deux par deux innocemment...

ou les visions émouvantes du poème à la « Lune » ?

Inspiration des chiens errants
qui vont par les chemins, hurlant,
la prunelle allumée de vent...

» Peut-être aussi n'ont-ils point senti les poignantes beautés des vers « pour Hélène » :

Je t'ai rêvée fatale, morose, taciturne,
et je t'aurais voulue vêtue de solitude...
... Tu me ferais souffrir beaucoup par habitude...
Triste, tu passerais dans ma vie sans espoir,
ton chemin serait fait des illusions mortes,
tu serais entourée du spleen que l'on colporte
par les soirs.

» Il est malheureusement impossible d'analyser ici complètement tout le volume. Pour en détailler toutes les beautés, il le faudrait citer presque en entier. On n'a pas manqué, certes, d'y retrouver l'influence de Laforgue, de Mallarmé, d'autres encore, mais quel est l'écrivain — je dis : l'homme de génie même — dont les premières productions, au moins, ne témoignent pas qu'il connaît l'œuvre de ses aînés ? Symboliste ? Oui, certes, l'auteur des *Thuribulums* doit beaucoup au Symbolisme, mais, ce qu'il faut voir, c'est qu'il pliait les formules symbolistes à l'expression de son lyrisme propre, et ceci est le fait d'un poète, dans la haute acception du mot.

» *L'Abbaye*, « groupe fraternel d'artistes ». Dans notre siècle si vite oublieux, nul n'a oublié ce nom et les fiers souvenirs de généreuse audace qu'il évoque. Ce n'était pas une tentative banale, en effet, que celle de ces douze jeunes gens, poètes, peintres, sculpteurs, graveurs, musiciens, réunis dans une communauté d'idéal et qui, pour assurer leur vie matérielle, s'associaient en communauté phalanstérienne, faisaient métier de typographes et de jardiniers. L'Abbaye dura assez longtemps pour que la grande presse s'en émût, émerveillée que des artistes jeunes pussent ainsi, en pleine indépendance, résoudre à leur profit le problème douloureux de l'existence. Je regrette de ne pouvoir à loisir dire tout le bien que je pense de cette héroïque initiative. Je tiens à rappeler toutefois qu'Alexandre Mercereau se dévoua corps et âme à cette entreprise et se dépensa sans compter pour en assurer le succès. Au reste, l'Abbaye n'était déjà plus qu'un souvenir, l'étiquette d'un groupement intellectuel, que Mercereau se dévouait encore à la fortune de ses anciens associés. Il

ne lui manqua rien de ce qui est l'ordinaire bénéfice des apôtres, rien, pas même l'ingratitude de deux ou trois de ses compagnons, ceux-là mêmes qu'il avait le plus âprement défendus.

» C'est sous la firme de « l'Abbaye » que Mercereau publia un volume de contes, *Gens de là et d'ailleurs*, étude singulièrement suggestive et pénétrante de psychologies rurales, urbaines et parisiennes. La précision aiguë de son observation ne laissait pas de trahir quelque amertume. La tendance ironique qui s'accusait çà et là dans les *Thuribulums* s'accentuait ici jusqu'au sarcasme. Mais l'exquise sensibilité qui frémissait, par exemple, dans l'histoire touchante de « Louis et Louise, gens du peuple », et le style, personnel, coloré, vivant, rappelaient le poète de naguère et faisaient présager le prosateur lyrique des *Contes des Ténèbres*.

» Car, ainsi qu'on l'a justement remarqué, les *Contes des Ténèbres*,— livre si discuté, si hautement loué et si platement dénigré, — sont avant tout « l'œuvre d'un grand lyrique. » Dans cet ouvrage où il oppose l'un à l'autre, avec un art toujours sûr, le double pragmatisme de l'action intensive et de l'inaction absolue, où il nous révèle l'inexprimé, où il nous donne la sensation de pénétrer l'inconnaissable, Mercereau, par la puissance du lyrisme, s'évade du contingent et force les portes du mystère. Je n'ai pas ici la place de dégager la philosophie de ce livre. Je veux cependant citer ces quelques mots de Jean Metzinger, qui résument bien, encore que trop succinctement, la substance des *Contes des Ténèbres* : « Alexandre Mercereau parvient à nous révéler les désespoirs et les bonheurs qui n'ont trait à rien de sensible. De sa propre ardeur poétique il a vêtu la raison pure, et la raison pure s'est animée !... Il dit les tribulations d'un homme qui veut s'arracher à l'absurde, aux sensibleries, au mensonge et atteindre aux joies supérieures, réaliser l'Homme. » Et je n'ai rien à ajouter à ceci, sinon que nul, mieux que Mercereau, n'est qualifié par sa magnificence verbale aussi bien que par l'exaltation de son lyrisme philosophique, pour réaliser l'effort écrit et pensé vers une humanité supérieure. »

ON A CRUCIFIÉ LE SOLEIL UN MATIN

A l'ami Fritz R. Vanderpijl.

Des gouttes d'heures sombres clapotent doucement
au silence des cathédrales.

Les filles de l'encens s'angoissent tristement
sur la blancheur grise des dalles,
et pleurent,
des heures.

Les filles de l'encens s'étiolent doucement,
sans plaintes, dans les nefs,
elles s'étiolent
et s'étonnent
chastement.

On a crucifié le soleil
avec ces vitraux sombres comme des prêtres,
comme des heures
qui pleurent :
le soleil s'est déchiré
aux épines des grands saints
peints.

On a crucifié le soleil
et son or sur les dalles saigne.

L'orgue n'a plus sa voix
si belle d'autrefois ;
il sanglote des psalmodies
lentes comme des prêtres,
comme des heures qui s'ennuient.

Les filles de l'encens rêvent
et pensent : le Dieu
doit être bien chagrin,
sans doute,
puisqu'il lui faut des lieux
si tristes de crucifiement,
pour prier son grand dédain
des choses, que lui sont les humains.

Les heures stagnent, goutte à goutte,
au silence des cathédrales.

Les filles de l'encens sanglotent sur les dalles.

***

On a crucifié le soleil un matin !

(*Impression de Saintonge*,
Mise en couleur à Paris en 1903).

... ET MON CŒUR SE MEURT DE ROMANCE

Des pétales de clair de lune
pantellent, morts dans la nuit brune
pleurant d'argent dans le silence.

Le vent gémit comme du cor,
on entend le cliquetis d'or
dans les pollens sombres des lys.

Pur frisson de musique ultime,
vacillant ses sanglots intimes
en mon cœur âpre qui s'indole.
Très-Vieil hibou des temps passés,
triste, scrute mes sens lassés,
triture et pétris mon mal heur.

Voici que geint, comme une femme
qui laisserait glisser son âme
dans l'onde du bassin de pierre,
le jet d'eau que sans fin fleurit
la volubilité des ris
d'étrange énervement du soir.

Des pétales de clair de lune
pleurent d'argent dans le silence...
Et mon cœur se meurt de romance.

3 juillet 1903.

LES HEURES TOMBENT DES HORLOGES

La rafale ébranle des cloches
dont le son s'essaime en mon cœur.

Les heures tombent des horloges
avec des sanglots de douleur.

Un orgue vieux de Barbarie
a le las du deuil en la voix;
il est si loin des rêveries
monotones des autrefois...

Ces crissements des girouettes!
Oh! complaintes sans variété!...
On dirait passer la brouette
de l'identique éternité!

Dans les ruelles solitaires
mon triste corps est tant secoué
que je sens s'égrener à terre
ma pauvre âme déracinée.

8 février 1904.

CATHÉDRALE DU BON REPOS

Cathédrale du Bon Secours
des nuits souveraines,
pieux autel où Morphée met des voiles aux peines;

sur les toits, près des cieux, grand'nappe de zinc pour
les sacrifices très nocturnes,
cathédrale du Taciturne.

[sardes,
Ardoises des parvis, lucarnes, porches de nos man-
gouttières, viaducs faits pour drainer le sang
de l'holocauste, très saintement
offert, des mauvais rêves qui nous ardent.

Murmures gazouillés des prières
par les choses, regard attentif des tabatières
sous le clignotement des étoiles
et dans la volupté veloutée des vents.

Fumée légère, vapeur d'encens
bleuissant l'impénétrable voile
des horizons circonstanciels,
la très divine cassolette
voûtée du ciel
au parfum du printemps en miettes.

Forêts d'orgues, tuyaux des cheminées,
se fondant en l'ombre prochaine,
orgues à l'hymne murmurée
que l'on ne peut ouïr qu'à peine.

Toits nocturnes, cathédrale du Bon Repos.

6 juin 1904.

Victor-Émile MICHELET

Ce qu'est la poésie, souvent ésotérique et toujours si personnelle, de M. Victor-Emile Michelet, nous l'avons dit dans l'Etude qui sert de préface à cette anthologie.

Il nous reste à donner sur le poète quelques détails biographiques.

Né à Nantes, M. V.-E. Michelet se lia d'amitié avec Villiers de l'Isle-Adam à la suite de la publication, dans diverses revues, de quelques-uns de ses « contes surhumains » et de ses essais sur l'ésotérisme dans l'art. En 1884, il fondait *La Jeune France*, revue qu'il dirigea jusqu'en 1888. De 1889 à 1890, il remplit les fonctions de secrétaire de la rédaction de *La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, que dirigeait Arsène Houssaye. Il prit, en 1891, la direction de la revue *Psyché*, et, en 1899, celle de *L'Humanité Nouvelle*, qu'il garda jusqu'en 1903.

L'Académie a couronné, en 1901, son recueil de *Contes aventureux*, et le Prix Sully Prudhomme lui a été attribué en 1902, c'est-à-dire l'année de la fondation, pour son poème *La Porte d'Or* (Ollendorff, éditeur).

L'année suivante, l'Odéon donnait avec un réel succès son *Pèlerin d'Amour*, un acte en vers, et la Ville de Paris se chargeait de faire éditer un drame lyrique en 4 actes, *Florizel et Perdita*, dont le compositeur Rabuteau avait écrit la musique.

En 1910, M. Victor Emile Michelet a été élu Président de la Société des Poètes Français. Une pétition, qui s'est couverte d'une multitude de signatures d'écrivains et d'artistes, vient d'être adressée au Ministre pour que lui soit remise la croix de la Légion d'Honneur.

M. V.-E. Michelet a publié : *L'Esotérisme dans l'Art* (1890) ; *Contes surhumains* (L'Edition, 1900) ; *Contes aventureux* (Guilmoto, 1900) ; *La Porte d'Or*, poème (1902) ; *L'Espoir merveilleux*, poèmes (Mercure de France, 1908) ; *Etude sur quelques artistes originaux* (Floury, 1908) ; *L'Amour et la Magie* (Librairie Hermétique, 1909) ; *L'Après-Midi des Poètes* : *La Poésie*

V.-E. MICHELET

Symboliste, conférence faite au Salon des Artistes Indépendants (avec deux conférences de MM. P.-N. Roinard et Guillaume Apollinaire) ; *Villiers de l'Isle-Adam* (Figuière, 1910). Il doit faire paraître prochainement *La Possédée*, tragédie.

Il a collaboré activement à plusieurs grands quotidiens, comme *Le Gaulois*, *Le Journal*, *Le Siècle*, etc., et à un grand nombre de revues d'avant-garde.

L'HEURE DE TA BEAUTÉ

L'heure de ta beauté ne sera pas perdue
Si tu sais invoquer, — telle chante en ta main
Toute la voix des mers dans la conque exiguë, —
Tout l'éternel amour dans un amour humain ;

Sur la courbe du temps si ta grâce institue,
Asile défiant les flèches du destin,
Une atmosphère heureuse et sur laquelle influe
Tout un enchantement pris au respir divin.

Que ta forme s'efface à l'horizon des heures,
Alors, versant au ciel sa force intérieure,
D'un vase ténébreux comme un tombeau discret,

Un parfum, triomphant de la nuit léthéenne,
Attestera qu'au cœur de ce monde mauvais
L'heure de ta douleur n'aura pas été vaine.

TON DOMAINE EST A TOI

Ton domaine est à toi : l'as-tu tout visité ?
Qu'il y demeure un coin désert, une retraite
Où le silence et l'ombre espéreront leurs fêtes.
N'y porte pas le mystère de la clarté.

Dérobe à tout effort de curiosité
Une part de ton âme à toi-même secrète,
Que le divin oubli en fasse la conquête,
Ainsi que d'un tombeau par des bois abrité !

Laisse que là les vents, soufflant de loin, rassemblent
Les semences de toute une flore, où, très bas,
Une voix chantera que tu n'attendais pas.

Et détourne les yeux si parfois il te semble
Qu'un fantôme étranger tout en noir est venu
Préparer un autel pour le dieu inconnu.

SONGE A TON CŒUR D'ADOLESCENT

Songe à ton cœur d'adolescent mélancolique
Qui fut un sanctuaire à des rêves sacrés.
Ah ! maintenant, si tu pouvais le recouvrer !
Rien ne se perd : tout s'inscrit au livre tragique

Que tiennent doublement dans leurs mains de mystère
Le Prince de ce monde et l'Ange de la terre.
Tâche à relire avec émoi la page ardente
Mémorative de ta vie adolescente,
Celle qui t'a fixé, jusqu'à ta dernière heure,
Un point initial de vie intérieure.
Evoque ta jeunesse à ton côté dormante,
Qui t'a vêtu d'une auréole sororale,
Qui t'a confié pur aux bras de la douleur,
Et qui, pendant les ouragans ultérieurs,
Laissa toujours en toi sa force virginale.
Evoque le fantôme assoupi de toi-même,
Avant que la douleur t'eût mis son diadème,
Tel que tu fus quand tu fixais, sur la féerie
De ton rêve emplissant le moule creux des heures,
Des yeux plus beaux de n'avoir pas connu la vie.
C'était la route la plus sûre et la meilleure
Que voyait ton regard de pâle adolescent,
Celle qu'il te fallait suivre, les pieds en sang,
Et sous les flèches du destin trouant tes hanches.
Un merveilleux espoir chantait au bout des branches
D'aller vers ton amour, comme vers le miroir
Où tu te contemplerais couronné d'épines.
Rappelle à toi l'adolescent de haute mine,
Et revêts-toi de la beauté de son espoir,
Afin de devenir le seigneur de toi-même,
Et derrière ta vie exactement léguer
Le sillage de ton caractère suprême
Au monde où tu passas le visage masqué.

LE SILENCE

Tu n'auras pas d'autre demeure que ton cœur,
Car, sur la terre où nous sommes des voyageurs,
Nul ne bâtira sa demeure permanente :
Tu n'auras pas d'autre demeure que ton cœur.
Alors, autour de lui, dans l'atmosphère ardente
Qui naît de lui, qui l'enveloppe, et qui aspire
Tous les rayons venus des choses qu'il désire,
Evoque le silence, et le divin silence,
La forme que revêt la première hypostase,
Obéissant à qui l'espère avec puissance,
T'emportera jusqu'à la porte de l'extase.
La vie intérieure est faite de silence.
Elle est le palais dont le silence est la base.
Elle est la fleur du feu : le silence est le vase.
Le silence est le vase où tu bois la beauté.
Toi qui passes ici, certain, mais ballotté
Entre ta vie réelle et ta vie apparente,
— Ta vie réelle, ténébreuse et véhémente
Comme la passion, le tonnerre et la mort, —
Couvre d'un voile d'ombre et de nuit le trésor
De cette vie intérieure, que mesure
Entre tes âmes la meilleure et la plus pure,
Afin que rien n'attente à son mystère intense,
Et que sa force vierge, intégrale, s'emploie
A dresser le métier où les mains du silence
Tâcheront à tisser l'étoffe de ta joie.

AU JARDIN SECRET DES SOUVENIRS

Si les vampires du passé sont immortels,
Qui, nés de ton péché, dévorent ta substance,
Si ta coulpe acharna sur tes flancs l'existence
De larves prolongeant leur rôle accidentel,

Seule réalité, le ciel surnaturel
A des yeux plus puissants ouvre son évidence.
Et ta foi connaît la fontaine de Jouvence
D'où ton cœur sortira lavé comme un autel.

Il est un baume sur la terre iduméenne :
Va dissoudre à jamais, dans les eaux léthéennes,
La mauvaise douleur où tu t'es attardé.

Dans le jardin secret des souvenirs, n'emporte
Que des jours où tu as au divin accédé,
Et des amours, qui furent belles, et sont mortes.

Jacques NAYRAL

Je tiens Jacques Nayral pour l'un des plus sûrs écrivains que sa génération — il est né le 15 mai 1879, à Remiremont (Vosges) — nous promet pour un prochain avenir.

Toujours maître de son sujet, c'est avec une merveilleuse aisance qu'il nous rend sensibles ses émotions ou ses idées. Son style a juste ce qu'il faut de lumière pour éclairer sans éblouir. Sa langue est d'une limpidité et d'une correction égales à celles des classiques. Mais elle sait, quand il convient, se vêtir de fantaisie, ou nous découvrir une musculature vigoureuse.

Masque, par Djinn

Pas une seule fois le snobisme littéraire n'a tenté M. Jacques Nayral. Pas une seule fois cet écrivain n'a pris la plume pour raturer des choses compliquées, mais vides de sens. Non. C'est une disposition à une sorte de mysticisme, naturel chez une âme qui cherche un refuge contre les avilissements extérieurs, qui l'a porté à écrire des vers. Et il en a publié de très remarquables dans *A l'Ombre des Marbres* (Gastein-Serge, édit. 1909) et *La Dentelle des Heures* (Figuière, édit. 1910). D'autre part, une grande acuité dans l'observation et un puissant instinct satirique ont fait de lui un dramaturge et un romancier. Et, ici, de quelle vivacité, de quel sens critique, de quelle verve il a fait preuve ! *Un Jobard*, *Empereur !* et surtout l'*Eclipse*, les trois pièces de lui qui, les premières, ont vu la rampe (*Comédie Royale*, *Théâtre Mondain*, *Théâtre des Arts*,) ont obtenu un gros succès auprès du

public, ce qui prouve qu'elles n'étaient nullement soporatives ; et, de la part de la Critique, elles ont été discutées avec une passion qui, au point de vue littéraire, les consacre.

Depuis, Jacques Nayral a fait représenter à Déjazet un vaudeville écrit en collaboration avec Henri Clerc, dans lequel la même Critique a dû reconnaître une véritable rénovation du genre, et qui a eu une centaine de représentations. Il a en ce moment une nouvelle pièce en instance au Grand Guignol ; et il ne paraît pas douteux que, comme auteur dramatique, une carrière des plus brillantes lui soit réservée.

Dans toutes ces pièces, comme aussi dans son premier livre, *Le Miracle de Courteville* (Gastein-Serge, édit. 1908), roman de mœurs politiques de province des plus curieux, M. Jacques Nayral s'est révélé d'une surprenante dextérité dans l'art de lancer les flèches incisives de l'ironie. Il y apportait même — mises à part, au début, quelques naïvetés qui sont une garantie de jeunesse loyale et sincère — une connaissance précoce, et déjà profonde, du « métier » d'écrivain : un style peut-être un peu froid, mais d'une exceptionnelle clarté, jamais de longueurs, une réelle science du dialogue, de l'action, de la vérité, de la vie.

Toutes ces qualités, on les retrouve dans le dernier roman de Jacques Nayral, *L'Etrange Histoire d'André Léris* (Figuière, édit. 1911). Mais — plus haute louange, et vraie joie pour le critique qui suit l'évolution d'un talent — ce livre-ci a des mérites que les précédents n'avaient point. Dans *l'Etrange Histoire*, le romancier ne s'est pas contenté d'observer, il a *imaginé* ; puis, à l'étude de la vie — de sa vie intérieure ou de la vie sociale — il a joint des impressions ressenties devant la nature ; à ses rêves et aux réalités ambiantes il a ajouté le *mystère* ; aux précisions de sa forme impeccable il a donné, en maints endroits, les ailes frémissantes du lyrisme.

Le héros du roman, André Léris, est un des produits de notre *civilisation*. Ses dehors sceptiques cachent une inquiétude métaphysique, et son élégance extérieure, par contre, habille un corps débilité par les abus. Intellectuel, il est enclin à l'auto-analyse, et, par conséquent, en proie à ces phobies, à ces folles imagina-

tions dont est hanté tout esprit qui se livre trop fréquemment aux spéculations cérébrales. La débauche alcoolique, d'ailleurs, aggrave son cas. Et voici que l'arrestation d'un garçon boucher allume dans son cerveau malade une idée fixe. « Si l'on me demandait, se dit-il, ce que je faisais tel jour, à telle heure, il me serait impossible de répondre. Dans l'inconscience de l'ivresse, peut-être ai-je tué ? Peut être, même, est-ce moi qui, précisément, ai commis l'assassinat dont ce garçon boucher est inculpé ? » Dès lors, les journaux, les livres, les circonstances, l'attitude de ses amis, tout semble se coaliser pour torturer le malheureux, tout entretient et irrite en lui cet horrible cauchemar.

Grande me paraît, ici, la puissance d'évocation de M. Jacques Nayral. Ce phénomène psycho-physiologique de « folie consciente » est étudié par lui avec une pénétration et une vérité qui hallucinent.

Cependant, André Léris guérit. Il arrive à Paris « lesté du manuscrit d'un roman et d'une lettre de recommandation pour M. Gustave Leprey, critique littéraire ». C'est pour lui, à brève échéance, la désillusion que tant d'autres avant lui ont connue. On s'imagine naïvement, de loin, que les écrivains et artistes dont on a admiré les œuvres forment l'élite intellectuelle et morale du pays. Mais, si on a l'imprudence de les approcher, l'on s'aperçoit vite que l'on s'est fourvoyé au milieu d'êtres abominables et sans scrupules et que l'on se trouve, comme dit Jacques Nayral, « en proie aux bêtes ».

Dans cet épisode de *L'Étrange Histoire*, l'esprit caustique, la verve mordante de l'auteur se donnent libre carrière. Et plusieurs ont dû reconnaître avec stupeur leur propre grimace dans le miroir offert à la difformité d'âme d'une catégorie de nos contemporains.

Bref, écœuré du honteux pharisaïsme des milieux intellectuels, André Léris retourne au pays natal. Hélas ! Paris n'était guère fait pour lui rendre l'originelle simplicité et, décidément, il s'en aperçoit bientôt, il est toujours un cérébral incurable. Dans sa montagne, en effet, ce qui l'attire le plus ce sont les sites d'horreur et de vertige. Poussé par une curiosité malsaine, il

s'aventurera seul, la nuit, vers « le lac des corbeaux », parce que ce lac a une légende terrible. Et là, — attirance particulière des organismes en déséquilibre, — il ira se jeter dans les bras d'un fou assassin, auquel il n'échappera qu'à grand'peine.

Cette partie du roman de M. Jacques Nayral est la plus lyrique. Elle constitue, pour ainsi dire, un hymne à la montagne, d'une grandeur, d'une amplitude, d'une élévation vraiment impressionnantes ; et on la sent écrite par quelqu'un qui a le le sentiment de la nature et qui a été profondément remué par elle.

Repris par la vie monotone de la province, André Léris ne tarde pas à devenir l'amant de la femme de son médecin, le Dr Sora. Celui-ci s'en aperçoit, mais, au lieu de se venger avec éclat, il prend un plaisir machiavélique à jouer avec son malade comme un jeune tigre avec sa proie, à le jeter dans d'horribles incertitudes, à l'inquiéter sans cesse sur l'état de sa santé, à susciter en lui des angoisses et des hallucinations terrifiantes. Et, finalement, l'ayant hypnotisé, il le réveille ligoté au corps secoué de spasmes de sa maîtresse, dans les veines de qui le venin d'un serpent fait galoper la mort...

L'intensité tragique est grande, ici, et le caractère du docteur, froidement cruel et sarcastique, tracé avec la maîtrise d'un Edgar Poe. Aussi sort-on frissonnant de ce drame, imaginé par un magicien un peu démoniaque mais déjà sûr de ses effets.

Quant au poète qui est en Jacques Nayral, il me suffira, pour le caractériser, de retracer en quelques mots la figure excessivement sympathique, bien qu'un peu hautaine, qui se dressait dans *Le Miracle de Courteville*, — celle de Lucien Maucastel. Mystique à la fois païen et chrétien, fin ironiste dédaigneux de la vilenie environnante, fervent de Vigny, de Leconte de Lisle, de Hugo, aimant s'isoler, rêver dans l'intimité de ses poètes de prédilection, se complaisant à remonter en imagination le cours des âges et à revivre ainsi les époques à tout jamais disparues d'héroïsme et de beauté, refoulant d'un sourire son amertume dès qu'il retombait dans la triste réalité du temps présent, s'attendrissant quelquefois néanmoins, — moins souvent que ne l'eût

souhaité son cœur, — ce Lucien Maucastel me paraît reproduire la physionomie exacte de Jacques Nayral lui-même, tel que ses deux volumes de vers — et surtout le premier — nous le révèlent.

Dans le second volume, *La Dentelle des Heures*, le poète livre davantage de lui-même. Il y est moins impassible, et sa technique est plus variée. Mais, dans l'un comme dans l'autre, il montre une âme tourmentée, à la fois ardente et rêveuse, souvent altière et toujours artiste.

M. Jacques Nayral a collaboré à *La Petite République*, *Le Soleil du Dimanche*, *Les Sports*, *La Rue*, *Les Pages Modernes* (dont il a été secrétaire de la rédaction), *La Province*, *Le Penseur*, *Les Argonautes*, *Alceste*, *Genève Mondain*, *L'Impartial*, etc., etc.

Il est critique dramatique de la *Revue Indépendante* et membre du Comité d'Initiative Théâtrale, de l'Odéon.

INTIME ANGOISSE

Fuyant le deuil présent de l'heure triste et brève,
Evade-toi, Poète, aux siècles de l'oubli,
Et, domptant le métal de ton verbe assoupli,
Casque les héros morts de tout l'or de ton rêve.

Ouvrier qui souvent songes sur l'établi,
Tu laisses choir ta plume et ton vers ne s'achève,
Et, sur ton front pensif lorsque l'aube se lève,
L'ouvrage commencé n'est qu'à demi poli.

Je connais ton orgueil et je sais ta démence.
Tu te dis, frémissant devant la nuit immense,
Que c'est un sort divin que d'être un conquérant ;

Et j'ai lu dans tes yeux douloureux, où de l'ombre
Sur des flammes trahit ton âme ardente et sombre,
L'angoisse de mourir sans avoir été grand.

DERNIER ORGUEIL

C'est un fardeau tragique à traîner dans la vie
Qu'une douleur à tous cachée avec pudeur,
Qu'on refoule sans cesse au plus noir de son cœur,
Et qu'on sent le ronger sans cesse, inassouvie.

Je voudrais m'évader dans le passé charmant.
Il est doux de sourire aux fragiles marquises
Dont le pastel éteint dit les ombres exquises...
Et le présent toujours se dresse obstinément.

O les dames d'antan, faciles ou rebelles,
Dont la grâce se fane en les cadres dorés,
Cependant que vos corps sous l'herbe sont murés,
Que vous sert aujourd'hui d'avoir été si belles ?

Que me servirait-il d'avoir été l'Aimé,
Par qui vit et palpite et succombe une femme,
Puisqu'il n'en resterait qu'un regret à mon âme,
Et qu'une horrible plaie à mon cœur mal fermé ?

Puisqu'à l'heure où le front vers la tombe se plie,
A cette heure maudite où je devrai finir,
Je n'emporterai pas l'espoir d'un souvenir,
A quoi me servirait une extase abolie ?

A quoi me servirait d'avoir ouvert mon cœur
Et de l'avoir empli de vivante tendresse,
Puisque tout sombrerait dans la même détresse
Et que l'affreux néant serait deux fois vainqueur ?

Quand l'instant sonnera, quand la grande Ennemie
Me saisira, je veux qu'elle ne sente pas
Haleter et souffrir ma vie, et qu'au trépas
Mon cœur soit déjà froid et ma chair endormie.

Je ne pleurerai point. Moi qui raillai souvent,
Je ne lui ferai pas l'aumône d'un sarcasme.
Je veux tomber muet, sans un cri, sans un spasme.
Elle ne saura pas qu'elle tue un vivant.

Devant celle que rien n'émeut et ne désarme,
Je fermerai ma lèvre et fermerai mes yeux.
Je saurai retenir, inerte et dédaigneux,
Ma dernière ironie et ma dernière larme.

Et ce sera ma force et mon suprême orgueil
De me livrer sans lutte aux mains de l'Implacable,
De n'avoir point trahi la douleur qui m'accable,
Et de l'ensevelir, vierge, dans mon cercueil.

LE POÈME SECRET

(FRAGMENT)

Oh ! dis-moi, Poète sincère,
Quand ton poème est terminé
Et qu'au frissonnant nouveau-né
Tu souris comme un tendre père,

Quand tu l'as lu, plein de ferveur,
Et vers par vers, avec extase,
Et qu'a résonné chaque phrase
Au luth fragile de ton cœur,

Quand une à une chaque rime
A dit l'écho rude ou tremblé,
Et que chaque mot t'a semblé
Vivre la chose qu'il exprime,

Quand tu t'es écrié : — Voici
La forme pour jamais fixée
De mon rêve et de ma pensée,
Et toute mon âme est ici — ;

Alors, ô Poète, mon frère,
N'as-tu pas connu le tourment
De songer invinciblement
Que ton œuvre était à refaire ?

N'as-tu pas connu ce tourment
De voir que l'œuvre lourde et gauche
N'a jamais l'air que d'une ébauche,
Qu'elle est informe et qu'elle ment ?

N'as-tu pas senti que ton âme
Avait de plus nobles accents
Dont jamais tes vers impuissants
Ne sauraient traduire la flamme ?

Que tes yeux, quand tu les fermais,
Voyaient des aubes infinies,
Et que tu vibrais d'harmonies
Que tu n'exprimerais jamais ?

Ah ! l'amère, l'amère chose,
De ne pouvoir sans la flétrir
Cueillir au jardin du désir
La fleur mystique fraîche éclose !

De tendre éperdument les mains
Vers le divin qu'on croit atteindre,
De toujours choir et de n'étreindre
Que le néant des mots humains !

Oui, tu la connais, la tristesse
D'entreprendre et de renoncer,
De sans cesse recommencer,
Et de désespérer sans cesse.

On dit : — Mon rêve était plus beau,
Ma douleur était plus profonde.
J'aurais fait tressaillir le monde
Et jusqu'aux morts dans leur tombeau.

Je croyais jeter les lumières
Eclatantes à pleines mains,
Découvrir de nouveaux chemins
Devant les races prisonnières.

Et je suis l'éternel vaincu !
A quoi bon ma pauvre romance ?
Demain, dans cette foule immense,
Nul ne saura si j'ai vécu...

.....

***

Poète, pourquoi pleures-tu ?
Ton désespoir et tes pleurs mêmes
Ne sont que d'horribles blasphèmes
Que crache ton cœur abattu.

Tu te plains de la destinée
Parce qu'un bond vers l'idéal
T'arracha du chemin banal
Auquel la foule est condamnée ?

Songe à ce bonheur inouï
Que devant tes faibles prunelles
Aient lui les splendeurs éternelles
Dont tu demeures ébloui.

Puisque tu vis les cieux uniques,
Et le Sublime, et l'Effrayant,
Que t'importe donc, ô Voyant,
Le vide des mots ironiques ?

N'es-tu pas entre tous béni,
Et pourquoi ce rêve impossible
De dire la chose indicible
Et de préciser l'Infini ?

Garde dans ton cœur solitaire
Le secret de ta vision.
Chasse l'impie ambition
De la révéler à la terre.

Chasse la triste vanité
De jeter aux dents de la foule,
Comme une proie à cette goule,
Quelques lambeaux de la Beauté.

Ce sera ton plus beau poème,
Celui que tu n'as pas chanté.
Il reste, en son intégrité,
Noble et pur, au fond de toi-même.

Qu'il soit ton légitime orgueil.
Il n'aura pas connu l'outrage,
Et, te sauvant du grand naufrage,
Ravira ton âme au cercueil.

LE VIEUX LOGIS

Avant de le quitter, puisque c'est ta folie,
Le logis humble et simple et ses calmes bontés,
Afin de rester pur dans le rut des cités,
Emplis-toi du parfum de sa mélancolie.

C'est ici qu'ils sont morts, ceux que ta fuite oublie,
Qui t'ont bercé jadis de leurs bras enchantés,
Et l'on croit voir errer aux miroirs attristés
L'âme de leurs regards en leur face pâlie.

Ah ! comme il vaudrait mieux ne la quitter jamais,
La demeure où les yeux de tous se sont fermés !
Qu'il serait doux, rêvant aux clartés infinies,

A l'heure où le trépas tordra ton corps brûlant,
De t'endormir aux pieds du grand crucifix blanc
Vers lequel ont monté toutes leurs agonies !

(*La Dentelle des Heures*).

Pierre RODET

M. Pierre Rodet est né à Paris, le 8 décembre 1884.

Son premier volume de vers, *Les Papillons Noirs*, a paru chez Garnier en 1907. Ce sont là les espoirs, les joies et, surtout, les désespérances farouches d'un cœur de vingt ans. S'étant vite aperçu qu'un idéal de bonté et de justice n'est guère réalisable dans le corps social au milieu duquel nous vivons, le poète se réfugia dans l'amour, comme d'autres vont demander asile au monastère, pour fuir une vie trop cruelle et trop laide à son gré. Ainsi, son jeune et maladroit amour de l'humanité devint l'amour de la Femme, passion exclusive et jalouse qui lui réservait, elle aussi, bien des déceptions. *Les Papillons Noirs* et *Une touffe d'Orties* (Editions de l'Abbaye, 1908) sont de cette période violente et trouble. Il y a là des cris de volupté, des appels de mort, dont la véhémence et la sincérité nous émeuvent profondément.

La Dame en Noir (Editions du *Beffroi*, 1909) marque une transition. Le symbole apparaît. La réalité amoureuse et une chimère plus haute, des souvenirs d'amant et des pressentiments encore vagues semblent s'enlacer dans les visions du poète, annonçant déjà la métaphysique un peu spéciale qui, désormais, viendra insuffler à ses vers une âme plus subtile. Des puissances secrètes ont traversé, dirait-on, le matérialisme de Pierre Rodet; et celui-ci a compris soudain qu'il ne suffit point de fermer les yeux pour avoir le droit de nier les innombrables palpitations de la Vie. Son prochain livre, animé d'une foi nouvelle, célébrera, en vers à la fois sonores et fluides, a communion des forces mystérieuses de la nature et des aspects multiples de l'effort humain.

Les fragments que nous en avons entendu réciter à la *Société des Poètes Français*, aux *Argonautes*, aux *Loups* et dans différentes réunions littéraires, nous permettent de dire que ce sera un très beau livre et que le talent de l'auteur s'affirme de plus en plus élevé dans l'inspiration, de plus en plus pur dans la forme.

PIERRE RODET

Dessin de Léo Mérorès

ABSINTHE

Je t'aime pour tes lourds cheveux,
Aux parfums grisants, capiteux,
De sombre teinte ;
Pour tes yeux troublants et pervers,
Tes yeux de rouille aux reflets verts
Comme l'absinthe...

Je t'aime pour ton âpre ardeur,
Ton baiser profond et rageur,
Ta rude étreinte
Qui rompt ma chair et boit mon sang,
Qui m'abrutit en me soûlant,
Comme l'absinthe...

Je t'aime malgré tes amants,
Tes vices et tes faux serments,
Ta bonté feinte,
Ton cœur vide, ton front trop fier,
Et ton rire, qui cingle... amer,
Comme l'absinthe !..

Et je t'aimerai plus encor
Aux gris lendemains de ta mort
Lorsque, sans plainte,
Tu sentiras grouiller le ver
Sur ton sein froid devenu vert,
Comme l'absinthe...

Car alors je serai vengé,
Quand ton beau corps sera rongé,
Ton âme éteinte...
Et, triste, je noierai mon cœur
Libre de haine et de rancœur
Dans de l'absinthe !...

(*Les Papillons Noirs*)

LES SOUVENIRS

Les souvenirs sont des bouquets que l'on conserve
Avec un soin jaloux, tendre et minutieux ;
On garde pour soi seul leurs parfums précieux ;
Des regards indiscrets et vains on les préserve.

On veut à tout instant les respirer, les voir,
Et se griser un peu de leurs senteurs profanes ;
Mais un jour on s'attriste en voyant qu'ils se fanent ;
Alors on les enferme au fond d'un vieux tiroir...

Ce n'est pas cependant qu'ils aient perdu leurs charmes;
On les aime toujours, mais on craint de souffrir
En les voyant un peu chaque jour se flétrir...
Et l'on sent à ses yeux monter un flux de larmes...

D'ailleurs, on fait serment de venir chaque soir
Causer du temps ancien, et l'on tient sa promesse
Durant des mois, des ans... Mais, un jour de paresse,
On s'endort sans songer à leur dire bonsoir...

Dès lors, on vient bien moins souvent, on les néglige.
On éprouve une gêne à se trouver près d'eux ;
Ils sont devenus gris, tristes et soupçonneux ;
On sent que quelque chose en eux pleure et s'afflige...

Car ils ont deviné qu'on les chérissait moins,
Que pour nous maintenant ils étaient vieux et fades,
Et c'est ce qui les rend méfiants et maussades,
Et les fait sangloter quand ils sont sans témoins...

Puis, survient l'abandon fatal ; on les oublie...
On les laisse mourir d'ennui dans leurs cachots...
Lors, ils viennent parfois, pauvres spectres vieillots,
Mendier un regret aux heures d'insomnie !...

(*Les Papillons Noirs*)

ORGUEIL

Quand tu te dressas, nue, au milieu de la chambre,
La lampe eut un regard jaloux pour ta clarté,
La flamme fut plus vive en l'âtre de décembre,
Le miroir se pencha pour te mieux refléter...

Les vieux meubles, de voir ta gorge qui se cambre,
Eurent un cri de joie et de lubricité,
L'ombre, à longs traits, huma ta chair aux senteurs
Et le silence eut un frisson de volupté... [d'ambre,

Et toi tu souriais, et tes lèvres décloses
Semblaient remercier l'âme éparse des choses
Du murmure flatteur, de l'hommage rendu...

Et tes yeux, tes grands yeux de mystère et d'abîme
Ne daignaient s'abaisser sur cette chose infime :
Ton amant, qui râlait à tes pieds — éperdu !...

(*Une Touffe d'Orties*)

APRÈS L'AMOUR...

Quelque chose de notre amour est mort ce soir...
L'air est lourd comme après les heures d'agonie...
Le silence sanglote une plainte infinie...
Regarde dans ton cœur, il doit y faire noir...

La bûche des désirs est-elle consumée ?...
Le livre des Bonheurs est donc si vite lu !
La lampe du mirage et du rêve voulu
A-t-elle bu déjà son huile parfumée ?...

Regarde dans ton cœur si rien n'est déplacé...
Un vieux regret s'est-il levé, fantôme en armes,
Ou la dame alanguie, aux yeux baignés de larmes,
La Désillusion n'a-t-elle rien froissé ?...

Hélas, ma frêle aimée, une main sépulcrale,
Une invisible main a secoué ce soir
La coupe où se pâmait la gerbe des Espoirs...
Vois-tu pas que ton cœur est jonché de pétales ?...

(*Inédit*)

ADIEUX A LA JEUNESSE

Jeunesse, ma jeunesse dédaigneuse et grave,
Enfant des vieux faubourgs grandie en liberté,
Tu ne connus jamais de chaîne ni d'entrave
Et, pour guide, tu n'eus que ton cœur exalté.

La fièvre de Paris faisait battre à tes tempes
Un sang qui rosissait tes natives pâleurs
Quand, pour voir la cité brandir toutes ses lampes,
Tu t'accoudais, le soir, à ta fenêtre en fleurs.

Un vent de volupté frissonnait sur la foule
Qui s'écrasait, bruyante, aux endroits de plaisir;
Tu regardais le flux brutal de cette houle
Et tu te consumais d'angoisse et de désir...

Des rires, des parfums, des chants, montaient dans [l'ombre,
Exacerbant tes nerfs tendus à se briser,
Et tu luttais confusément dans ton cœur sombre
Contre l'obsession brûlante du baiser...

Aussi, tu fus bientôt une mauvaise amante :
Redoutant que la vie éparse autour de nous,
— La Vie aux millions de facettes changeantes, —
Vienne un jour me tenter avec ses rêves fous,

Avec ses grands combats, son or grisant et fauve,
Ses hymnes prometteurs de joyeux lendemains,
Tu me tins prisonnier, Jeunesse, en ton alcôve,
Et je fus un hochet d'amour entre tes mains...

Je fus le serviteur zélé de tes caprices :
Ton ombre sur le mur marqua mon horizon,
Et j'oubliai sur la fraîcheur de tes bras lisses
Jusqu'à la marche radieuse des saisons...

Tu rêvas de me faire abhorrer la nature :
Tes yeux furent l'azur permis à mon regard,
Pour soleil, tu m'offris les feux de ta luxure,
Et, pour nuit, tes cheveux aux splendeurs d'étendard...

Pour remplacer le chant du flot et de la brise,
J'eus la musique extasiante de ta voix,
Ta nudité dans l'ombre, et ce fut l'aube grise
Où ton parfum montait comme ceux des grands bois...

Et le temps s'effeuillait, guirlande monotone
De jours tièdes et doux... Cependant, au dehors,
Des femmes sanglotaient au retour de l'automne,
Et, pour leur idéal, des hommes étaient morts...

Mais je sens qu'aujourd'hui, Jeunesse, il vient d'éclore
Une âme combattive en mon corps vigoureux,
J'ai soif de ciel, j'ai soif d'air pur, j'ai soif d'aurore,
Et je veux prendre rang parmi les nouveaux preux !

Je les entends au loin clamer l'effort des races
Vers un destin meilleur, sur leurs lyres de fer,
Et par la route humaine où séjournent leurs traces
Je saurai les rejoindre avant le matin clair...

Je te laisse mon âme amoureuse et dolente,
Comme l'on abandonne au pauvre son manteau :
Avec douceur, avec pitié... Jeunesse ardente,
Ne gémis pas ; j'aurais dû te quitter plus tôt !

Ne crois point par tes pleurs troubler mon âme forte ;
Si je frémis, comme au sortir d'un long sommeil,
C'est que, venant d'ouvrir trop brusquement ta porte,
Pour la première fois, j'admire le soleil !

(*Inédit*).

Jean ROYÈRE

M. Jean Royère est né à Aix-en-Provence, le 4 juin 1871. Il fit ses études successivement à Aix, Lyon et Paris, fut d'abord professeur, puis entra dans l'Administration.

C'est en 1897 qu'il donnait, chez Vanier, son premier volume de vers, *Exil Doré*. Le second, *Eurythmies*, a paru en 1904, chez le même éditeur.

En 1904-1905, M. Jean Royère prit la direction des *Ecrits pour l'Art* (2e série). Fervent de Mallarmé, il réussit peu à peu à grouper autour de lui tous les poètes du Symbolisme et, pour donner de nouveau à leurs efforts la cohésion et l'élan qui lui paraissaient désirables, il fonda, en juillet 1906, l'importante revue *La Phalange*.

Le meilleur de ses livres de vers, *Sœur de Narcisse Nue*, a été publié en 1907 aux éditions de cette revue. Les deux poèmes que nous publions sont empruntés à un volume en préparation.

C'est avec une ardeur et une conviction admirables que le poète défend « l'art concret » et qu'il fait la guerre aux lieux communs, à l'idéologie et à la grandiloquence en poésie. Ses articles de polémique littéraire, très remarqués des lettrés, ont suscité autant d'enthousiasmes que de colères, — et c'est une constatation qui vaut les meilleurs éloges. Sans vouloir prendre parti, retenons seulement ici cette excellente définition : « La poésie est une manière personnelle de sentir, unie à une manière individuelle de dire ».

Pour le reste, nous avons dit dans notre étude préliminaire ce qu'il convient de penser des théories de M. Jean Royère et des réalisations que ses amis et lui leur ont données.

A VERLAINE

Verlaine, au parc nocturne où te regarde encore
Le fantôme attardé des pâleurs de la lune
S'il te plut d'enchaîner la pénombre sonore
Dont les tristes clartés s'éteignent une à une,

JEAN ROYÈRE

Voici l'azur ! Un lys est éclos de l'aurore,
Où, par delà la vie et la mort opportune,
Tu sacres pour la joie humaine qui l'implore
La gloire exorcisée enfin par la fortune.

Rien que le seul amour saccage les allées
Où celles de *jadis*, toutes, s'en sont allées
Même nouer la chair des nymphes à tes arbres.

Verlaine !... au centre des boulingrins de l'automne
Il pleure un cœur si pur que son bonheur étonne
Le vieux parc déserté des faunes et des marbres.

PIERROT PARLE

La tiède nuit me tend un front pâli d'aurore
D'où tombe sur la mer l'onde d'un ciel léger,
Où les vagues, moutons qui bêlent au berger,
Bombent d'un dos luisant le jour qui les colore.

Pendant qu'à l'horizon passent les tourterelles
De l'aube, moi je panse un cœur martyrisé
Et je nimbe de la lumière d'un baiser
Tout un flot de clartés entrecroisant leurs ailes.

En toi chante la voix native qui me guide
Dans une immense nef vers les tableaux *du Guide*,

Comme si l'humble azur devenait la cité
Où je m'endormirai quand tu m'auras quitté
Pour parfumer mon cœur de l'encens des ramures !

Plutôt, que je m'en aille à travers les murmures
Musicaux respirer les astres et les fleurs
Et, palpitant aussi du rythme des couleurs,
M'étendre sur la mer comme une immense lyre

Sans confier aux cieux que je ne sais pas lire... !

(*Il divague.*)

Revenants de l'Azur, brûlure de la neige,
Et la mort plus suave encor que son cortège :
Galaad, Perceval, vous mes frères aînés,
Quête du sang, agneaux du rêve, revenez !
Place au tournoi ! Les chevaliers, entrez en lice,
Avec l'ardente nuit féale pour complice...
Mais des neiges d'antan les preux flocons errants
Dispersent sur nos cœurs des cieux indifférents.
Il nous faut maintenant des amours hors de page
Et même par moments peser sur notre image,
Afin que sur nos toits dans l'ombre ensevelis
Nous fassions la moisson des blanches fleurs de lys.

(*Septembre*, 1910)

Han RYNER

Han Ryner (1) a entrepris un vaste cycle de gloses lyriques et de curieuses paraboles dont l'ensemble constituera une œuvre d'exégèse d'une absolue nouveauté. Déjà, sous une forme des plus captivantes, il nous a présenté, en passant ses symboles au crible lumineux de sa propre clairvoyance, toute la pensée grecque, égyptienne et chrétienne (2).

Peut-être demain, grâce à cet enchanteur, la pensée védique nous apparaîtra-t-elle, à son tour, ruisselante de clartés, et vêtue des couleurs changeantes de la fantaisie ?...

« La première condition du bonheur, dit Han Ryner dans un petit livre qui résume sa philosophie, *Le Subjectivisme*, c'est la maîtrise de soi... Nul autre que moi ne peut créer mon harmonie. » C'est le « Connais-toi toi-même » de Socrate. On en trouve de nombreuses paraphrases dans cet admirable livre récent : *Le Cinquième Evangile*. « Le vin véritable n'est point dans les vaisseaux, mais il est dans la bouche et dans le cœur... Où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. Prends donc garde de ne point mettre ton cœur dans les ténèbres extérieures... Le « règne de Dieu » n'est pas hors de l'homme, mais il est dans l'homme... » etc. Et dans son discours sur l'Agora, Pythagore (3) dit aux Crotoniates : « Il faut que chacun, dans chaque circonstance, interroge son cœur et qu'il fasse ce que lui dit l'Amour .. N'oubliez pas que les dieux aiment le cœur pur et non les sacrifices. Le cœur pur entend la parole des dieux... » Psychodore (4), de son côté, affirme : « Bonheur, malheur, vous êtes des formes. Les Moires nous fournissent la matière noble ou vile. Mais nos

---

(1) Voir la biographie de Han Ryner par Charles Boudon et son portrait par Lucien Jonas dans le Tome I de *Toutes les Lyres*.

(2) *Les Voyages de Psychodore*, *Les Chrétiens et les Philosophes*, *Le Cinquième Evangile*, *Le Fils du Silence*.

(3) *Le Fils du Silence*.

(4) Personnage inventé par Han Ryner. C'est le héros des *Voyages de Psychodore*.

âmes, sculpteurs vaillants ou lâches, vous réalisent. » Et il va, « songeant à la collaboration étrange du destin et de l'âme... »

Mais, ici, un problème surgit, qui déjà a suscité bien des querelles. Comment l'âme et le destin peuvent-ils collaborer ? Il semble que la puissance de l'un détruise nécessairement chez l'autre toute puissance et toute liberté. « Tu connais hier, dit un Rétrograde (1) à Psychodore, et tu sais que tu ne peux rien sur lui... Mais tu ne sais ce que sera demain et ton ignorance peut lui rêver plusieurs formes, comme elle peut rêver plusieurs formes à une ville lointaine et inconnue. La ville lointaine n'a qu'une forme, et demain, déjà, a sa forme unique et nécessaire... » Mais cette théorie aboutit à un désespérant fatalisme. Et admettre le fatalisme, c'est nier toute possibilité de travail sur soi-même, c'est reconnaître l'inefficacité de la doctrine que préconise Han Ryner.

Aussi le philosophe s'en est-il vite aperçu. Il a essayé d'annihiler la toute-puissance du Destin par cette déclaration du *Cinquième Evangile* : « Il y a deux éternels : il y a celui qui Est et il y a celui qui Devient. Il y a notre « Père » qui a tout créé ; mais il est imparfait en puissance ou en bonté, puisqu'il y a du mal dans le monde et dans les cœurs. Et il y a aussi notre « Fils », celui que nous créons par nos bonnes pensées et par notre amour de la Justice. » Cette idée d'un Dieu que nos aspirations — libres ? — aident à s'enfanter se retrouve dans *Le Fils du Silence*, sous des formes multiples que synthétise assez ce passage du Poème de Lysis : « Dieu qui fut Ouranos, qui fut Kronos, qui est Zeus, sera Zagreus, cœur du monde, cœur qui s'épanouit en monde. Alors le monde trouvera sa loi en soi, et il détruira la loi du dehors... »

---

(1) L'un des personnages fantastiques créés par l'imagination féconde de Han Ryner. Le Rétrograde est un homme qui, dans un autre cycle de la vie universelle, mène sa vie à rebours. Sorti vieillard de l'urne cinéraire, il devient successivement adulte, adolescent, enfant et fœtus. Il n'a pas la mémoire de son passé, mais, par contre, il a constamment la vision de son avenir.

D'autre part, Han Ryner, dans *Le Subjectivisme*, cherche à concilier ainsi « déterminisme » et « libre-arbitre » : « Toute tentative de raisonnement contient une affirmation de la liberté... Ainsi la science, mère du *déterminisme*, est fille de la *liberté*... Pour que j'agisse, il faut que je me croie libre, il faut aussi que j'espère nécessiter l'avenir, au moins mon avenir intérieur... Détruire ma croyance au déterminisme, ce serait me supprimer tout motif d'action et briser le ressort même de ma liberté... Déterminisme, reste le souverain du mécanisme, de la matière, de la passivité. Enorgueillis-toi : partout il y a lourdeur et matière. Humilie-toi : nulle part la matière n'est tout. »

Je crains que le point contestable de la philosophie de Han Ryner — dont je me hâte, du reste, de citer cette parole : « Les seules vraies métaphysiques sont celles qui aboutissent à un monisme » — ne se trouve néanmoins dans certaine tendance à dissocier le physique et le psychique. Que, théoriquement, on les sépare pour les besoins de son argumentation, rien, certes, de plus naturel. Mais Han Ryner me paraît vouloir le faire dans la pratique même de la vie philosophique. C'est ainsi qu'il déclare : « Les choses qui ne dépendent pas de nous peuvent diminuer la liberté de mon corps et de mes mouvements ; elles ne sont pas des empêchements pour ma volonté... La désobéissance à l'ordre injuste ne met en danger que le corps et les ressources matérielles, qui sont au nombre des choses indifférentes (1). Eviter faim, soif ou froid, les privations qui m'arrachent aux joies de penser, de rêver, d'aimer, et qui troublent mon rythme naturel, cela suffit pour que je reste une flamme continûment montante de bonheur... Ce résultat, comme je l'obtiens à bon marché et avec de médiocres secours étrangers : un morceau de pain et, dans le creux de ma main, quelques gouttes d'eau (2)... », etc.

Pour moi, je pense que le physique et le psychique sont plus étroitement unis, et qu'ils ont, l'un sur l'autre, une influence inéluctable. Je ne crois pas que la volonté puisse rester intacte

(1) *Petit Manuel individualiste.*
(2) *Le Subjectivisme.*

dans un corps ébranlé, jusqu'en ses fibres les plus profondes, par des causes inhérentes ou extérieures.

Je dois, d'ailleurs, m'empresser d'ajouter que Han Ryner n'entend nullement faire acte de prosélytisme. Sa plume ne cesse de protester contre une pareille supposition. « Que ceux qui viennent derrière nous, dit-il dans son *Subjectivisme*, se gardent bien d'obéir à des paroles étrangères... Ma voix a beau crier, par quel prodige ferait-elle entendre aux autres leur voix intérieure ?... »

Toute l'œuvre du philosophe nous met en garde contre le danger de vouloir imposer nos idées à ceux qui ne se sont point, par la méditation, préparés eux-mêmes à les recevoir. Voici son Psychodore qui « passe sans essayer d'enseigner à ces hommes la simplicité blessante de la vérité », car « tous les hommes n'ont pas des yeux pour toutes choses ». Voici son Pythagore, son *Fils du Silence*, qui avoue à ses disciples : « Il est un manque d'art qui fait du mal avec le bien lui-même... Ne confie point ta lyre à l'ignorant : ta lyre blesserait ton oreille et peut-être des cordes se briseraient... Mais sais-tu ce que j'appelle ta lyre ? C'est ton cœur que j'appelle ta lyre. » Voici le Jésus de son *Cinquième Evangile* dont les « paroles d'amour devenaient sur les autres lèvres des cris de haine et les paroles de paix des clameurs de guerre », et qui rêve avec mélancolie : « Je serais insensé si j'essayais de changer le cœur de l'araignée et si je lui disais : mange de l'herbe et des feuilles, pour que tu n'aies plus faim de la chair des sauterelles et des mouches. »

Bien que Han Ryner se soit laissé solliciter quelque temps par l'action directe, cette inquiétude de « jeter sur les épaules des faibles une charge trop lourde » a toujours été en lui. Dans son premier roman, *Chair vaincue* (1), il prête déjà, en effet, cet état d'âme à son principal personnage. « Il comprenait, dit-il, le mal que peut faire la pensée... Combien de fois il avait pris plaisir à scandaliser les faibles, à leur arracher tous leurs appuis : Dieu, l'immortalité, le libre arbitre ! Combien de fois il avait crié que les béquilles n'étaient qu'embarrassantes, et, après avoir

(1) 1889.

jeté les siennes, — pauvre boiteux ! — il avait tenté d'arracher celles des autres. Il avait été une puissance mauvaise. »

Je m'étonne un peu, après ceci, que Han Ryner ait cru devoir écrire sa brochure intitulée *Contre les Dogmes*. Puisque toutes les vérités individuelles sont relatives, et que, seule, la Vérité unique, somme de ses aspects, est absolue, la vérité du charbonnier, catholique intégral, vaut mieux, si elle le satisfait, que la vérité du savant, si celle-ci fait au savant une âme fiévreuse et trouble. Et, en tout cas, la vérité du savant, appliquée au charbonnier, devient bien plus monstrueuse encore que ne le serait la vérité du charbonnier appliquée au savant. D'ailleurs Han Ryner lui-même n'a-t-il pas dit dans ses *Voyages de Psychodore* : « Peut-être les contes du peuple renferment-ils les vérités les plus universelles. Les mythes lumineux de Platon et les ténébreux symboles des mystères disent peut-être les mêmes choses que les histoires enfantines ou les narrations sacerdotales. »

Néanmoins, qu'on se rassure, la sagesse de Han Ryner n'est pas hautaine comme une sottise qui porte un masque de science. Elle est douce et lumineuse comme un bonheur qui sourit. Et elle se donne sans rien perdre d'elle-même, ainsi qu'un soleil rayonne sans s'éteindre. « Vos voix, chante-t-elle, se mêlent harmonieusement, *fraternisme* et *subjectivisme !*... Se donner est peut-être un moyen de se créer. Se connaître et se réaliser de plus en plus permet de donner mieux et davantage... (1) »

Et c'est ainsi que se combinent, dans la philosophie de ce sage moderne, la méthode orientale et la méthode grecque, le christianisme et le stoïcisme, la parole de Jésus qui dit « aime » et la parole d'Epictète qui, plus volontiers, dit « sois toi-même ».

Je voudrais pouvoir m'étendre sur la façon dont cette philosophie envisage la question sociale. Inutile de dire que Han Ryner estime la société une chose mauvaise. Mais, dit-il, « la société est inévitable comme la mort. » Aussi ne fera-t-il rien ni pour elle ni contre elle. Pour elle que ferait-il ? Les réformes ne font que changer les noms des abus et laissent subsister ces abus.

(1) Le *Subjectivisme*.

Fera-t-il donc appel au Progrès? Hélas! il sait trop « que les progrès matériels ont pour objet d'accroître les besoins artificiels des uns et le travail des autres (1) », pour se hasarder dans cette voie. Songera-t-il, alors, à ajouter des articles au Code? « O mère, dit Pythagore, si l'un de tes enfants jumeaux est plus grand que l'autre, est-ce que tu prends un couteau pour le ramener à la mesure de l'autre? Voilà ce que fait la loi écrite. »

D'ailleurs, la sagesse, qui repousse les morales de maîtres comme les morales d'esclaves, ne se reconnaît pas le droit d'édicter des lois (2). Elle se contente de dire à l'homme: « Il y a des lois non écrites auxquelles la terre obéit, et le blé, et les cœurs. Efforce-toi de les connaître (3). »

Et contre la société, le philosophe dirigera-t-il quelque tentative? Hélas! « n'est-ce pas assez que les riches fassent du mal aux pauvres? Et pourquoi les pauvres feraient-ils du mal aux riches?... » Les causes du malaise sont dans le cœur du riche, et elles sont dans le cœur du pauvre. « L'injustice jetant toute la nourriture sur un petit nombre de tables, fait que beaucoup d'hommes meurent de faim et que quelques hommes meurent de trop manger... Quelques-uns sont possédés par les richesses qu'ils ont. Mais beaucoup sont possédés par les richesses qu'ils n'ont pas. Et le désir des seconds, comme l'inquiétude des premiers, n'est-il pas servitude et gehenne? » (4).

Et maintenant, y a-t-il une solution proposée?... Bien lointaine en tout cas. « Lorsqu'il y a des noces dans un village, on illumine le village. Mais comment illumine-t-on le village? Voici : chacun éclaire devant sa maison, de sorte que toutes les maisons sont éclairées et que la rue est éclairée. Que chacun allume donc la lumière en son cœur; et il ne fera plus que des actions de lumière; et toute la terre sera éclairée... (5) »

Il ne reste pas assez de place, dans les limites de cette notice,

(1) *Petit Manuel Individualiste.*
(2) Voir *Vive le Roi*, hypothèse en 3 actes.
(3) *Le Fils du Silence.*
(4) Le *Cinquième Evangile.*
(5) « *d°* ».

pour donner un exposé détaillé de la métaphysique de Han Ryner. Je le regrette. Elle cotoie des abîmes. Elle s'y joue avec sérénité. On ne la suit que frissonnant de fièvre, avec l'angoisse continuelle du vertige. Mais elle poursuit le jeu de ses démonstrations avec le calme du Double-Génie disant à Psychodore : « Si tu n'es pas capable de comprendre, il n'y a pas de mal à ce que tu deviennes fou. » Elle nous raconte ses méditations sur le Temps et sur l'Espace « deux frères jumeaux, fils de l'Immense et de l'Eternité ». Elle nous dit la largeur et la profondeur du moment et qu'une minute, coexistant sur tous les points de la Sphère, est à la fois éternelle dans le Temps et infinie dans l'Espace. « Il y a un commencement pour la parole qui déroule les choses ; il n'y a pas de commencement pour les choses qui s'enroulent. » La création, sur les cercles innombrables de la sphère, est indiscontinue et simultanée. Dieu est père et fils de soi-même et tous les possibles sont réalisés dans une coexistence permanente.

Et Han Ryner, célèbre, avec son Pythagore, la divine Monade, le « Un éternel qui contient l'infini des nombres », et les « nombres coéternels qui disent les diverses puissances de l'Un infini ». Et il nous initie au mécanisme des vies successives — successives pour la parole — d'une même âme. Et il nous fait connaître la légion d'âmes secondaires que notre âme principale a sous ses ordres. Et enfin il nous plonge, haletants, dans le gouffre du mystère, et, devant nos yeux, fait passer, rapide comme la foudre, la compréhension de l'Eternité.

On dégagerait aussi toute une cosmogonie de son *Fils du Silence*. Les énergies créatrices opérant sur une trame préétablie, suivant une loi d'harmonie qu'elles enfantent, et les apparences mouvantes du monde éternel reçoivent, notamment dans l'*Antre aux Sept Replis*, le *Poème Orphique* et le *Poème de Lysis*, à travers des symboles subtils, l'explication la plus ingénieuse qu'on se puisse figurer.

Je m'arrête. Aussi bien, je le vois, je ne puis dire que fort peu de chose de l'œuvre vaste et magnifique de Han Ryner. Il faudrait parler de ses romans, si frémissants d'émotion, si tour-

mentés de pénétrante psychologie. Il faudrait parler de son théâtre, si bouillonnant de pensées. Il faudrait parler de ses dons d'invention, de la magie de son style — unique dans toute la littérature actuelle. — Il faudrait parler de l'homme aussi. L'espace m'est mesuré. Je me contiens donc. Puissé-je au moins avoir donné à quelques-uns la curiosité de lire ce génial écrivain qui, à coup sûr, restera une des pures gloires de nos Lettres françaises.

Bibliographie. — *Chair Vaincue*, roman (« L'Editeur Parisien », 1889) ; *Les Chants du Divorce*, poèmes (Ollendorff, 1892) ; *La Paix pour la Vie*, essai, avec Emile Saint-Lanne (Blanc, 1892) ; *Ce qui meurt*, roman (Fischbacher, 1893) ; *L'Humeur Inquiète*, roman (Dentu, 1894) ; *Vie d'Enfant*, roman, avec Alphonse Daudet (d°, 1894) ; *La Folie de Misère*, roman (d°, 1895) ; *Le Massacre des Amazones*, critique (Chamuel, 1899) ; *Le Crime d'obéir*, roman (« La Plume », 1900) ; *Le Soupçon*, roman (Chamuel, 1900) ; *L'Homme-Fourmi*, roman (« Maison d'Art », 1901) ; *La Fille Manquée*, roman (Librairie Française, 1902) ; *Prostitués*, critique (Chamuel, 1903) ; *Les Voyages de Psychodore* (Chacornac, 1903) ; *Petit Manuel Individualiste* (Librairie Française, 1904) ; *Plagiat Posthume* ; *Le Peintre Le Marcis* ; *Contre les Dogmes* ; *Le Sphinx Rouge*, roman (Bibl. des Auteurs modernes, 1905) ; *Les Chrétiens et les Philosophes* (Libr. Franç., 1906) ; *Le Subjectivisme* (Gastein-Serge, 1909) ; *Jusqu'à l'âme*, drame (« L'Hexagramme », 1910) ; *Vive le Roi* et *Les Esclaves*, théâtre (Cabinet du Pamphlétaire, 1910) ; *Le Cinquième Evangile* (Figuière, 1910) ; *Jules Renard* (d° 1910) ; *Le Fils du Silence* (d°, 1911).

BONHEUR HAUTAIN

Ma jeunesse blessée rêvait comme un vieillard ;
Elle croyait, l'été, les conseils des ruisseaux
Et se couchait au bord de murmurantes eaux ;

L'hiver, elle hantait, Provence, tes « cagnards »,
Tes doux coins abrités du vent, et que font chauds
Les obliques rayons recherchés du lézard ;
Mes rêves s'étendaient sur des lits de repos.

Ils voulaient autour d'eux le silence des voix.
La berceuse indolente des eaux ou des bois
Elle-même irritait ma tenace blessure.
L'homme, de son poison, corrompait la nature ;
Devant mes yeux tout dressait la ville lointaine ;
Je reprochais aux vents une voix trop humaine
Et d'être la huée qui poursuivait ma peine ;
L'insecte sur la fleur bourdonnait une injure,
Et les pleurs innocents que versent les fontaines
Faisaient couler en moi le souvenir de pleurs
Qui brûlaient — et de pleurs qui étaient des menteurs.

Ah ! sans trouver jamais nulle part un refuge,
Mon âme se fuyait comme on fuit un déluge.

Mon rêve m'enlevait au sommet des montagnes
Ou me perdait parmi quelque vaste campagne ;
Mon rêve était la barque au milieu de la mer.
Mais partout j'emportais au profond de ma chair,
Au profond de mon cœur, au profond de mon âme,
L'odieux souvenir aigu comme le fer,
Mordant comme des crocs, brûlant comme la flamme.
En vain je faisais taire autour de moi la vie :
Elle hurlait plus fort, vieille et neuve, en mon âme ;

Dans aujourd'hui muet j'entendais mieux hier,
Hier, pauvre blessé qui toujours pleure ou crie.

Mon rêve de repos me penchait sur la mort :
Je reculais, tremblant de peur et d'ignorance,
Tremblant de retrouver ma fidèle souffrance
Dans la tombe, ce lit où peut-être l'on dort
D'un sommeil si léger que l'on y sent encor.

Mes rêves avaient soif et ne trouvaient point d'eau ;
Mes rêves, pauvre fuite lasse de troupeau...

***

Tu es un passé mort, ô jeunesse servile,
Cheval qui ne savait renverser l'amazone.
Tu es le passé mort, ma jeunesse stérile ;
Je suis entré riant au jardin de l'automne,
Et j'entends le conseil du grand arbre immobile.

J'ai mis mon cœur rugueux sur moi comme une écorce
Et je me tiens debout dans l'orgueil de ma force.
Je ne frémirais point aux rires de l'orage ;
Je demeurerais calme, ô vents, parmi vos rages.
Lumière du soleil ou de l'éclair, qu'importe ?...
La foudre me tuerait sans émouvoir mon âme.
Mais le destin moqueur et lâche ne m'apporte
Nul des malheurs hautains qui seraient à ma taille :

Je ne suis point brûlé par de soudaines flammes,
Je ne sens point sur moi la hache qui entaille.
Le destin a muré mon jardin, et ma porte
Est fermée. Sans doute, nul ne viendra l'ouvrir ;
Les nobles fruits que j'offre aux soifs de l'avenir
Tomberont sur le sol pour lentement pourrir :
L'ignorance de tous me fait pour tous stérile...
Dans le vide j'étends, heureux, mes bras fertiles.

Albert SAINT-PAUL

Né à Toulouse en 1865, M. Albert Saint-Paul appartint, dès la première série, aux *Ecrits pour l'Art*; puis collabora à la *Wallonie*, à la *Vogue*, à l'*Ermitage*, à la *Plume*.

C'est en 1887 qu'il connut Stéphane Mallarmé dont il fut, avec Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Albert Mockel, A.-Ferdinand Herold, André Fontainas, un des hôtes assidus de ces premiers mardis où les rares admis eurent alors l'inestimable joie d'entendre Villiers de l'Isle-Adam jouer, plus qu'il ne les contait, un de ces récits inventés sur l'heure et qu'il appelait, avec modestie ou ironie, on ne sait, des *ana*.

En 1889, il publiait *Scènes de Bal* chez Deman, à Bruxelles, en une édition de grand luxe, tirée à quelques exemplaires seulement, tous sur Japon et sous une immaculée couverture de feutre blanc timbré d'or.

Voici comment Emile Verhaeren annonça ce petit volume dans *L'Art moderne* :

« La note si personnelle de ses poèmes excuse Albert Saint-Paul de s'attarder parmi ces fleurs d'anciens printemps et ces allées d'anciens automnes. Il renouvelle le décor et les personnages : il laisse Pierrot assez tranquille ; Arlequin également, et Mezzetin aussi. Ils n'apparaissent même pas. Il ne les délaie pas en monologues. Colombine, Zerline ? inconnues.

» C'est plutôt la foule élégante, la foule de marquis et de duchesses, — foule est un bien vilain mot, ici, — évoluant anonymement en un parc, enorgueilli d'un château, qu'Albert Saint-Paul fait vivre. Et ce sont des scènes, non pas de bal seulement, comme le professe le titre, mais de chasses, de gondoles sur l'eau, de rondes d'enfants. Et les bonnes déesses : Pomone, Cérès. Au résumé, c'est un XVIIIe siècle exclusivement français, sans mélange italien, un XVIIIe siècle non pas de tréteaux, mais de parcs et de Trianons, plus réel et moins fantaisiste. Cette poésie se sert de la vérité nette comme tremplin et bondit bien en l'air, tandis qu'il était d'obligation, après les *Fêtes galantes* de Verlaine, de trouver le point de départ chez les funambules, de les

ALBERT SAINT-PAUL

déshabiller d'abord de leurs oripeaux pour les vêtir en marquis et les mener ainsi en barques vers les Cythères lointaines.

» Et néanmoins, comme rêveurs quand même et vaporeux ces boulingrins, ces « ogivales allées », ces déesses en marbre blanc et ces eaux plates d'étangs infinis : poésie en allée en souvenirs, paysages tout entiers fondus en horizons, friselis de vent fugace et chanteur en des flûtes d'échos.

» La pièce la plus exquise, certes, c'est celle des jets d'eau et des rondes :

Panaches perlés, gerbés, ont jailli les jets d'eau joyeux,
Et jaillissent lourds d'écumeux pompons, — gerbes cajoleuses.

» L'alexandrin y est franchi et pourtant tout heurt d'oreille est évité, si bien qu'on se sent, du premier coup, familier de cette cadence rare et neuve. »

De son côté, Stéphane Mallarmé, qui pourtant ne prenait pas souvent la plume du critique, écrivit sur ces *Scènes de Bal* :

« A quel point la sensation musicale se confond avec la joie de voir, je ne le soupçonnais qu'à peine, moi dont c'est le rêve... Ce coloris fondu en chant tout le temps, et sans plus une touche à côté qu'une note fausse, leur accord continuant, sûr et intime, marquent l'état poétique le plus rare, et font de *Scènes de Bal* un bijou de l'heure et, vraiment, parmi tout ce que j'ai lu, ce m'est un besoin de le crier ».

En 1891, Albert Saint-Paul fit paraître chez Vanier, *Pétales de Nacre*.

« Un écho de fêtes galantes prolongé sous un ciel d'Orient, a dit Henri de Régnier, anime cette suite de poèmes gracieux et maniérés, ouvragés comme des laques de prix ou coloriés comme de belles étoffes qui chatoient et se nuancent. La langue en est délicate et le rythme subtil et ingénieux, et chacune des visions brèves, chansons d'amour, paysage fugace et minutieux, procure un instant de songerie où scintillent les pointes des grands roseaux des fleuves, les perles des jets d'eau, les facettes de quelques pierreries, entrevues comme au travers d'un battement d'éventail. »

Depuis, ce poète n'a donné que de temps en temps quelques vers à des revues, paraissant ainsi s'appliquer à justifier ce distique que Stéphane Mallarmé inscrivit sur la feuille de garde, en lui offrant une édition rare de l'*Après-midi d'un Faune* :

Saint-Paul, non plus que toi, Faune,
Ne file des airs à l'aune.

Il collabore aujourd'hui au *Siècle*, à l'*Action*, au *Voltaire*, où il fait notamment la critique des livres de vers.

Comme critique, M. Albert Saint-Paul estime que « l'effort tenté pour se séparer du récit et de la description qui avilissaient la poésie parnassienne a été rigoureusement nécessaire. Mais, arrivé au simple jeu harmonique du verbe, on a dû revenir un peu en arrière et préciser davantage dans le sens plastique ; c'est-à-dire que, n'ayant plus à craindre une application immédiate du mot à l'objet, qui est le fait prosaïque, on a justement donné plus de corps et de relief à la mélodie du sentiment. »

Quant à la technique du vers, s'il admet toute liberté dans le *nombre*, il soutient qu'il existe une limite dans la *mesure*. Mais le plus grand vers possible n'est pas pour lui le vers duodécasyllabique, ou alexandrin traditionnel et empirique : c'est le sextodécasyllabe, ou vers de seize pieds.

A son avis, la prosodie française doit être divisée en *vers simples* et en *vers composés*. Les vers *simples* sont les vers auxquels on ne peut pas reconnaître une césure fixe. Ils comptent jusqu'à huit pieds. Au delà de l'octosyllabe tout vers est composé.

Le principe du vers composé est le goût ; c'est-à-dire, que le sens musical du poète peut seul en régler l'harmonie des brisures. Ainsi, l'alexandrin, d'abord « composé » de deux vers de six pieds, s'est ensuite prêté à toutes les brisures harmoniques qu'on a sollicitées de sa souplesse, en même temps que l'expression poétique devenait plus musicale. Il est donc un parfait exemple de la malléabilité des « vers composés ».

En vertu de ce principe aucune raison n'empêcherait, suivant M. Albert Saint-Paul, de composer un vers sextodécasylla-

bique, ou de seize pieds, qui serait mathématiquement l'extrême limite de la mesure prosodique des vers français.

M. A. Saint-Paul compte rééditer prochainement ses poèmes, augmentés de nombreux vers inédits, sous ce titre : *L'Echarpe d'Iris*.

LA LÉGENDE DES AMAZONES

Sur le Thermodon le dernier soleil de l'hiver a lui,
Et le ciel bleuit ; aux cimes des monts les neiges ont fui.
Un renouveau tendre et frais de parfums fleurit les [collines,
Et par la campagne, au libre galop d'indomptés che- [vaux,
Courent guerroyer, tourmentant l'éveil des matins [nouveaux,
Sauvages de joie et toutes hurlant, les vierges félines.
Elles arquent l'arc, le torse cambré sur le dos fumant
Des bêtes, qui vont à travers les champs volontaire- [ment ;
Et de leur poitrine, où plus ne seront les rondeurs [jumelles,
La flèche avec force écarte les bras minces et nerveux,
Tandis que du casque, en le vent épars, les frêles [cheveux
S'envolent pareils aux crins des coursiers entraînés [comme elles.

En longs tourbillons soulevant les flots du sable vermeil,
La troupe lancée à travers les champs se dore au soleil.
Les sabots piaffeurs de ses étalons franchissent les zones
Du royaume où l'homme au somme d'amour jamais
[n'est admis;
Et chez l'étranger venant se livrer aux bras ennemis,
Enfin la fatigue abat leurs chevaux, — et les amazones.

Voici la saison brillante où, plus clairs, chantent les
[matins.
Un jeune printemps sème à pleines mains des fleurs
[aux chemins.
Les frissons puissants d'amoureux désirs font faiblir
[leurs âmes,
Et, livrant le fier torse monstrueux du sein droit absent,
Les vierges de guerre au loin de leur terre, avec le passant
Vont brutalement pour des lendemains féconds être
[femmes.

En longs tourbillons soulevant les flots du sable vermeil,
La troupe revient à travers les champs cuivrés de soleil.
Un soir de mystère éteint doucement l'éclat des clai-
[rières;
Et tu crois entendre, au delà des monts où Séléné luit,
O Penthésilée, à l'hymne du vent et de tes guerrières,
Se mêler la voix du Fils de Thétis qu'argente la nuit.

PAYSAGE

Les marabouts, le bec penché au bord du lac,
Semblent considérer la turbulente image
De la lune effarée à travers les nuages.

La salangane brise un vol sûr en zigzags.

Dans les jardins, du haut des noueuses ramures,
Quelques paons laissent pendre leurs queues comme
[des chevelures.

Les cigognes, graves nigaudes,
Qu'écoutent-elles ?
Les cascatelles,
Ou les rainettes d'émeraude?

Sur la mousse velue un rocailleux crapaud
S'étale, lourdement béat, tel qu'un magot.

Et des ibis, mêlés aux roseaux de la rive,
Regardent le bouquet de leur songe fleurir,
Sans voir au ciel le gong de lune que poursuivent
Des bonzes nuageux qui le veulent férir.

Cécile SAUVAGE

Nous empruntons à Mlle Alice Berthet la biographie-critique qu'on va lire :

« Cécile Sauvage, née à la Roche-sur-Yon, a passé sa jeunesse à Digne et à Avignon. Elle était alors

...l'enfant qui courait sur les pentes
Où les sentiers poussaient des touffes de soleil.

» Attentive aux mille menus détails de la vie intime, aux puérilités exquises de la famille et de la Nature, elle paraît avoir conservé de son enfance un souvenir enchanteur ;

J'ai caressé longtemps
Une feuille séchée
Dans un livre d'enfant,
Une fleur effacée,
Un modeste ruban
Qui retenait mes tresses...
O lointaines tendresses !

» Ses premiers vers, publiés dans diverses revues (*Mercure de France*, *La Nouvelle Revue*, *Le Censeur*, *Le Feu*, *Les Poèmes*, *La Revue Forézienne*, *La Revue du Midi*, etc.), puis réunies en un volume : *Tandis que la terre tourne* (*Mercure de France*, 1910), frappent tout de suite le lecteur par leur fraîcheur juvénile. Ils semblent naître du sol avec les plantes, jaillir des rochers avec les sources. On n'y sent ni l'école ni même la lecture. Cependant nos cerveaux saturés de souvenirs littéraires trouvent toujours des rapprochements à faire, même lorsque l'œuvre paraît le plus neuve, le plus spontanée. Cette poésie donc évoque tantôt Théocrite et Chénier par la simplicité agreste, fruste, parfois un peu crue, des expressions et des images.

On entendra le char s'engluer dans l'ornière...
... Et sous les marronniers tomber mat les marrons
Quand, pareille au verdier, la touffe de prairie
S'ébouriffe et s'égoutte après un temps de pluie...
... Quand le soir, ramenant la lune par la corne...

CÉCILE SAUVAGE

tantôt, lorsque ces images se multiplient, se subtilisent et s'enchevêtrent, la grâce trop ornée, la fantaisie un peu mièvre des poètes et artistes de la Renaissance :

Les fèves ont des pucerons,
Mais, dans leurs gousses pelucheuses,
Le grain qui dort est potelé...
Dans sa gorge un oiseau fait trépigner des perles...

» Mais toute une partie de ce livre, « l'âme en bourgeon » révélait vraiment quelque chose de nouveau, ouvrait une voie nouvelle à la poésie féminine. « Un peu d'éternel, a dit Han Ryner, a été découvert et exprimé ici pour la première fois. » Cécile Sauvage a eu l'audace charmante de chanter les joies de la maternité, joies faites d'inquiétude, de sacrifice et d'orgueil, et qui commencent pour la mère bien longtemps avant la naissance de l'enfant. Elle s'entretient avec celui qui s'agite dans son sein, elle vit avec lui dans une communion tellement intime qu'elle en oublie sa personnalité. « Je suis toi » dit-elle. Elle se sent grandie, ennoblie, puissante :

Parce que je tiens dans mon flanc
Sur un coussin de primevères
Le bourgeon d'homme somnolent
Qu'ont nourri mes forces premières.

» Une « belle sensualité animale », suivant l'expression de M. Jean de Gourmont (*Muses d'aujourd'hui*), une intensité de vie saine et robuste émanaient de ce livre. Pourtant un observateur exercé, ou mieux une âme sœur, auraient deviné, sous cette grâce rieuse, un cœur de femme, profond, vibrant et peut-être inquiet :

J'eus l'air de chanter l'allégresse...
Mais au fond de l'eau transparente
Une âme tendre eût vu mes yeux
Pleurer sous le réseau des plantes
Dans le reflet lointain des cieux.

» Déjà l'auteur de *Tandis que la terre tourne* s'afflige de n'être qu'une toute petite chose dans l'univers :

Je suis un monde obscur que nul autre n'écoute.

» Et cette solitude effarante de l'âme sera le sujet d'un nouveau grand poème encore inédit : *Mélancolie.*

» Les quelques taches que nous indiquions dans l'œuvre de la première jeunesse ont disparu ici. Le poète est plus sûr de sa forme, néglige moins ses rimes, bien que ne s'asservissant pas à une prosodie rigide, et ne reculant jamais devant une hardiesse lorsque le sentiment la réclame. Surtout il y a maintenant plus de suite et d'unité dans la composition. La muse de Cécile Sauvage, jeune nymphe folâtre et un peu désordonnée, est devenue grave et sobre dans sa mise. L'heure n'est plus aux gambades capricieuses à travers les jardins et les champs ensoleillés du Midi. C'est dans les forêts d'Auvergne, le long des eaux, parmi les fougères aux feuilles de dentelle, que Cécile Sauvage promène désormais son rêve. Et les fougères, l'eau, la lune, sont autant de leit-motivs qui, par leur retour et leurs modulations, indiquent les phases successives de cette mélancolie, d'abord douloureuse, puis graduellement apaisée, et enfin éclairée presque d'un sourire. L'âme souffrante chante, non pour exhaler sa plainte, car elle demeure fière et forte, elle brave la destinée en s'appuyant « sur le bras de sa propre misère », et ne livre pas son secret :

Parfois, d'un aveu qui s'élance
J'ai crié combien j'étais lasse,
Puis j'ai compris que le silence
Avait plus de poids dans l'Espace...

mais elle chante pour endormir sa souffrance et en même temps celle des autres âmes blessées. Car Cécile Sauvage n'oublie jamais sa parenté, non seulement avec la grande famille humaine, mais avec tous les êtres et les choses. Et c'est précisément dans cette fraternité qui l'unit aux esprits élémentaires qu'elle trouve le calme et la résignation :

J'aurai trouvé l'apaisement
En imitant l'arbre immobile...

» Elle ne veut plus connaître l'angoisse de l'aspiration vers l'inaccessible, de l'oiseuse recherche du mystère ; elle accepte d'être une seule palpitation de la Vie universelle, de « faire simplement son devoir d'eau courante », de jeter, pauvre petite sphère ignorée, un bref scintillement dans l'océan de la lumière cosmique. Bien plus, elle monte « au dessus du bonheur », elle devient elle-même l'espace :

Je suis l'Espace triste où tourne l'hirondelle
Et je ne comprends plus le cri des chairs mortelles.

» Mais elle continuera à flotter « sereine et répandue », se distribuant, telle une douce atmosphère, à tous ceux qui appellent à eux la Nature consolatrice :

O mon âme, ô mon chant léger,
Tu flotteras sur la colline
Pour la tristesse du berger
Dans l'ombre fine...

» Ainsi Cécile Sauvage est vraiment une novatrice. Dédaignant d'enclore exclusivement son inspiration, comme font la plupart des femmes-poètes, dans la poésie personnelle, elle la laisse éployer ses ailes dans les vastes domaines de la métaphysique, sans pour cela cesser d'être bien femme par le raffinement de la tristesse et l'exquisité du sentiment. »

ENFANT, PALE EMBRYON...

Enfant, pâle embryon, toi qui dors dans les eaux
Comme un petit dieu mort dans un cercueil de verre,
Tu goûtes maintenant l'existence légère
Du poisson qui somnole au-dessous des roseaux.

Tu vis comme la plante, et ton inconscience
Est un lis entr'ouvert qui n'a que sa candeur
Et qui ne sait pas même à quelle profondeur
Dans le sein de la terre il puise sa substance.

Douce fleur sans abeille et sans rosée au front,
Ma sève te parcourt et te prête son âme ;
Cependant l'étendue avare te réclame
Et te fait tressaillir dans mon petit giron.

Tu ne sais pas combien ta chair a mis de fibres
Dans le sol maternel et jeune de ma chair
Et jamais ton regard que je pressens si clair
N'apprendra ce mystère innocent dans les livres.

Qui peut dire comment je te serre de près ?
Tu m'appartiens ainsi que l'aurore à la plaine,
Autour de toi ma vie est une chaude laine
Où tes membres frileux poussent dans le secret.

Je suis autour de toi comme l'amande verte
Qui ferme son écrin sur l'amandon laiteux,
Comme la cosse molle aux replis cotonneux
Dont la graine enfantine et soyeuse est couverte.

La larme qui me monte aux yeux, tu la connais,
Elle a le goût profond de mon sang sur tes lèvres,
Tu sais quelles ferveurs, quelles brûlantes fièvres
Déchaînent dans ma veine un torrent acharné.

Je vois tes bras monter jusqu'à ma nuit obscure
Comme pour caresser ce que j'ai d'ignoré,
Ce point si douloureux où l'être resserré
Sent qu'il est étranger à toute la nature.

Ecoute, maintenant que tu m'entends encor,
Imprime dans mon sein ta bouche puérile,
Réponds à mon amour avec ta chair docile :
Quel autre enlacement me paraîtra plus fort ?

Les jours que je vivrai isolée et sans flamme,
Quand tu seras un homme et moins vivant pour moi,
Je reverrai les temps où j'étais avec toi,
Lorsque nous étions deux à jouer dans mon âme.

Car nous jouons parfois. Je te donne mon cœur
Comme un joyau vibrant qui contient des chimères,
Je te donne mes yeux où des images claires
Rament languissamment sur un lac de fraîcheur.

Ce sont des cygnes d'or qui semblent des navires,
Des nymphes de la nuit qui se posent sur l'eau ;
La lune sur leur front incline son chapeau
Et ce n'est que pour toi qu'elles ont des sourires.

Aussi, quand tu feras plus tard tes premiers pas,
La rose, le soleil, l'arbre, la tourterelle
Auront pour le regard de ta grâce nouvelle
Des gestes familiers que tu reconnaîtras.

Mais tu ne sauras plus sur quelles blondes rives
De gros poissons d'argent t'apportaient des anneaux,
Ni sur quelle prairie intime des agneaux
Faisaient bondir l'ardeur de leurs pattes naïves.

Car jamais plus mon cœur qui parle avec le tien
Cette langue muette et chaude des pensées
Ne pourra renouer l'étreinte délacée.
L'aurore ne sait pas de quelle ombre elle vient.

Non, tu ne sauras pas quelle Vénus candide
Déposa dans ton sang la flamme du baiser,
L'angoisse du mystère où l'art va se briser
Et ce goût de nourrir un désespoir timide.

Tu ne sauras plus rien de moi, le jour fatal
Où tu t'élanceras dans l'existence rude,
O mon petit miroir qui voit ma solitude
Se pencher, anxieuse, au bord de ton cristal.

Tandis que la Terre tourne :
« L'Ame en Bourgeon ».

LE SOIR, AU SOLEIL...

Le soir, au soleil, je m'assieds
Devant ma porte ;
Le jardin des arbres fruitiers,
La brise forte

Soufflent jusqu'à moi la rumeur
Des tièdes feuilles,
Sans que mon immobile cœur
En lui l'accueille.
Je devine les coteaux mous
Qui se prolongent.
Sur l'étoffe de mes genoux
Mes mains s'allongent,
Et je m'abîme a regarder
Ces deux mains frêles,
Comme si mon corps tout entier
Etait en elles.

(*Mélancolie*).

LE CALME S'EST COUCHÉ...

Le calme s'est couché sur la terre apaisée :
Il a saisi mon front, il a glacé mes yeux
D'une moiteur d'argent pareille à la rosée,
Et m'étend comme un pré sous un ciel vaporeux.
Les monts pleins de sommeil dorment dans les nuages ;
Le soleil descendu sur l'étang de clarté
Comme un pâle jeune homme écartant le feuillage
Incline son ennui sur sa propre beauté.
Je ne sais plus pleurer, je ne sais plus sourire.
Mon être s'est vidé du cœur et de l'émoi,
Le niveau de la mer où ma sagesse aspire
Met sa ligne impassible et sa largeur en moi.

(*Mélancolie*)

VA, MON AME...

Va, mon âme, promène toi
Dans la nuit verte des ramures ;
Nul n'écoutera mieux ta voix
Que le silence et la nature.
Nul ne pleurera mieux sur toi
Que le murmure du feuillage
Et que les larmes de l'orage
Qui s'égoutte aux branches des bois.

(*Mélancolie*).

QUAND JE ME SUIS LEVÉE...

Quand je me suis levée avec le petit jour,
Au coin de la vitre bleutée
La lune toute ronde et d'un pâle velours
Penchait sa figure effacée.
La brume caressait les arbres du lointain
Dans son eau tranquille et brouillée ;
Du fond de l'horizon une hirondelle vint
Reconnaître l'aube mouillée.
Elle glissa. Le givre avait blanchi les prés,
Et, toute mon âme saisie,
J'écoutais sous le ciel le murmure ignoré
D'une flottante mélodie.

(*Mélancolie.*)

EDOUARD SCHURÉ

Édouard SCHURÉ

Lorsque je vins à Paris pour la première fois, j'avais une idée en tête (1), un livre dans ma poche, et dans l'âme une invraisemblable ingénuité ! Le livre venait de paraître (2), et quelques-uns se souviennent peut-être qu'il suscita, parmi la jeune génération, bien des enthousiasmes et des colères. Un critique belge (3) alla jusqu'à formuler ce jugement, que je m'excuse auprès de lui de trouver assez outré — j'allais dire assez extravagant : « C'est une Œuvre qui n'a de comparable qu'elle-même, une de ces créations si parfaites qu'on n'en trouve pas deux dans un même siècle ». Mais d'autres m'accusèrent d'avoir pillé Platon, Emerson (4), Nietzsche (!?), Maeterlinck, Bergson... et Edouard Schuré. Mon Dieu, aujourd'hui, ces temps sont loin, et je puis bien avouer que j'ignorais alors profondément ces illustres Maîtres. Je le confesse, — et cela ne me déshonorera qu'auprès des sots, — j'étais un humble petit employé perdu dans ma province, et je n'avais presque absolument rien lu, n'ayant point d'argent pour acheter des livres. Bref, de doctes confrères s'émurent. L'un d'eux me fit mander pour savoir exactement à quoi je prétendais. Il me parla des Boghavadas, des théories Zoroastriennes, de l'Ecole d'Alexandrie, des Occultistes, des Casuistes, des Mystiques, des rythmes égyptiens, chaldéens, hindous, chinois, toscans, et des Sciences de tous les temps, et de beaucoup d'autres choses encore. Ma confusion était telle, que j'aurais voulu être à deux cents pieds sous terre. Mon interlocuteur n'eut pas de peine à se convaincre de mon ignorance à peu près complète en matière philosophique, car j'étais bien trop

---

(1) Il ne s'agissait de rien moins que de régénérer le monde par l'enthousiasme impulsionniste.

(2) *La Physiologie Morale du Poète.*

(3) M. Emile Dantinne, dans *Le Drapeau.*

(4) A noter que les pages d'Emerson sur « Le Poète » ne sont venues en France, dans la traduction de M. I. Will, que deux ans après la parution de mon livre.

naïf pour dissimuler. « Mon ami, me dit-il alors, avant de faire œuvre de théoricien, il importe de se consacrer durant de longues années (ce cher confrère pouvait avoir un ou deux ans de plus que moi qui en avais vingt-cinq) à l'étude des philosophes et des expérimentateurs. Vous n'avez absolument rien « inventé », croyez-moi : il n'est pas une ligne de votre livre qui ne se trouvât déjà dans Edouard Schuré... »

Ce fut pour moi comme un coup de massue. Ce Belphégor de bibliothèque pensait bien que je ne m'en relèverais jamais. Mais, deux heures après, une superbe fureur fit place à mon sombre abattement, — et c'est ainsi que je connus les beaux livres de M. Schuré.

Je n'ai pas besoin de dire que j'avais été victime de la mauvaise foi d'un banal envieux. Entre mes essais timides et l'œuvre très diverse, très complexe et très vaste d'Edouard Schuré, je ne découvris que quelques points communs, auxquels l'auteur des *Grands Initiés* n'avait aucunement cru devoir donner le développement systématique que je leur avais trouvé. « L'Ame, dit le philosophe, est la seule, la divine réalité ; elle est la clef de l'Univers... L'initiation intérieure peut seule donner la vérité centrale... La psychologie expérimentale, appuyée sur la physiologie, conduit jusqu'au seuil d'un autre monde où, sans que les analogies cessent, règnent des lois nouvelles... Les grands sages, les vrais prophètes ont tous plus ou moins possédé la vérité ésotérique... Il s'agit, pour la régénération intellectuelle de l'homme, d'asseoir sur leurs bases indestructibles les vérités centrales... Les Archétypes qui préexistent dans l'Eternel sont les sceaux indispensables par lesquels les Forces-Mères de l'Invisible s'impriment dans le Visible... » Loyalement, voilà tout ce que je pus rapprocher de l'expression première de ma pensée, dans l'œuvre du grand exégète des religions. C'est peu et c'est beaucoup (car ce sont là des déclarations de principe) — et cela a suffi à me faire saluer en M. Schuré le Chef de l'Idéalisme moderne et à établir une sympathie sincère entre le Maître incontesté et le disciple involontaire.

Je l'ai dit, le talent de M. Edouard Schuré est très complexe.

Il a donné naissance à des livres d'histoire religieuse ou littéraire, des livres de critique, des romans, des poèmes, des œuvres dramatiques. Mais tous ces ouvrages sont reliés entre eux par un même lien philosophique et dominés par une foi vive en la doctrine ésotérique, en une théosophie que l'auteur a baptisée du nom de « monisme intellectuel » ou « spiritualisme évolutif et transcendant ».

M. Schuré croit que « la gnose ou la mystique rationnelle de tous les temps est l'art de trouver Dieu en soi, en développant les profondeurs occultes, les facultés latentes de la conscience. L'âme humaine, l'individualité est immortelle par essence. Son développement a lieu sur un plan tour à tour descendant et ascendant, par des existences alternativement spirituelles et corporelles. La réincarnation est la loi de son évolution. Parvenue à sa perfection, elle y échappe et retourne à l'Esprit pur, à Dieu, dans la plénitude de sa conscience... »

Telle est, du moins, une des idées qui se sont dégagées pour lui de l'audacieuse incursion qu'il fit, à travers les âges et à travers les races, dans les profondeurs mystérieuses de la Vérité primordiale. C'est un monument impérissable, à coup sûr, que son histoire secrète des religions, édifiée en deux livres dont la portée restera immense : les *Sanctuaires d'Orient* et surtout *Les Grands Initiés*. Le philosophe nous y donne la révélation des merveilleuses cosmogonies antiques et nous initie aux « Mystères », si troublants et si lourds de signification, derrière leurs symboles ténébreux et leurs bizarreries rituelles.

Ce que M. Ed. Schuré est parvenu à établir, au cours de ces pages brûlantes du feu sacré, c'est l'unité des essences religieuses et leur parfaite continuité. Il est facile, grâce à lui, de se rendre compte de l'étroite parenté des mythes et de constater que si l'esprit religieux se renouvelle constamment, c'est toujours, quant au fond, sans se modifier. Et on en vient ainsi à conclure que le Passé et l'Avenir sont en corrélation intime et que les émanations psychiques du futur et de l'aujourd'hui se répercutent en ondes alternantes dans la pérennité du temps.

L'auteur des *Grands Initiés* n'a pu s'empêcher, en écrivant ce

livre, de regretter l'époque où la Science et la Religion étaient sœurs jumelles, où « la méthode inductive et la méthode expérimentale se combinaient et se contrôlaient l'une par l'autre ».

L'antinomie prétendue irréductible entre ces deux grandes forces morales est, en effet, un mal tout moderne, et d'ailleurs assez surprenant. Le rationalisme scientifique, le matérialisme épais de la science officielle, prétend nier le moteur du monde physique ; l'absolutisme religieux, à son tour, voudrait opposer le dogme aux mouvements organiques, quand il est si facile de montrer qu'il s'y adapte parfaitement. M. Edouard Schuré a rêvé de réconcilier ces potentats intransigeants. Il faut, certes, souhaiter qu'il y réussisse, ou que d'autres y réussissent après lui.

Je ne crois pas nécessaire d'insister beaucoup sur l'influence qu'eurent sur la vie et la vocation du philosophe spiritualiste ces deux êtres exceptionnels : Richard Wagner et Marguerite Albana Mignaty. L'on a souvent rapporté ces choses. M. Schuré lui-même a dit l'impression inoubliable que produisirent sur son esprit la représentation de *Tristan et Iseult*, puis sa première visite à Wagner, et le désir vivace qui lui resta d'exprimer à son tour l'inexprimable. Il a dit aussi comment Marguerite Albana fut pour lui « l'Eveilleuse du Dieu inconnu, celle qui nous montre notre Idéal, en ouvrant les arcanes profonds de l'Ame », et comment elle lui inspira *Les Grands Initiés*.

Je me contenterai de compléter succinctement cette notice par quelques détails biographiques. M. Edouard Schuré est né le 21 janvier 1841, d'une famille protestante, à Strasbourg. Il fit ses études au Gymnase de cette ville; et, lorsqu'il eut conquis son titre de licencié en droit, il se fixa à Paris. En 1868, il publiait son premier livre, *Histoire du Lied, ou la Chanson populaire en Allemagne*, précédée d'un essai sur le réveil de la poésie populaire en France (Perrin, édit.). En avril 1869, sur la recommandation de Sainte-Beuve, il faisait ses débuts à la *Revue des Deux-Mondes*, avec une étude sur Wagner. Deux ans après, il donnait chez Richard, à Genève, une brochure sur *L'Alsace et les prétentions prussiennes*, et faisait le voyage en Italie qui lui valut

sa rencontre avec Marguerite Albana. Puis, en 1875, parut, en deux volumes, *Le Drame Musical* (I. La Musique et la Poésie dans leur développement historique. — II. Richard Wagner, son œuvre et son idée. — Fischbacher, édit. — Réunis depuis en 1 vol., chez Perrin). L'année suivante donnait le jour aux *Chants de la Montagne*, poésies (Fischbacher) ; l'année 1884 à *La Légende de l'Alsace* (Charpentier) ; l'année 1889 aux *Grands Initiés* (Perrin), avec une introduction sur *La Doctrine Esotérique* (reconstitution de la vie et de la doctrine de Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon et Jésus), et l'année 1892 aux *Grandes Légendes de France*, étude psychologique du folklore (Perrin).

En 1892 et 1893, M. Edouard Schuré fit un voyage en Egypte, en Palestine et en Grèce, d'où il rapporta les impressions et les documents qui devaient lui permettre d'écrire ses *Sanctuaires d'Orient* (1898, Perrin). Dans l'intervalle parurent un volume de vers, *La Vie Mystique* (1894, d°) et un roman *L'Ange et la Sphinge* (1897, d°).

En 1899, M. Schuré donna un nouveau roman, *Le Double* (d°) et, en 1900, un *Essai sur la Vie et l'Œuvre de Marguerite Albana*, suivi du *Corrège* de celle-ci (d°), ainsi qu'une brochure, *Souvenirs sur Richard Wagner* (d°). Puis vinrent les trois séries du *Théâtre de l'Ame* : *Les Enfants de Lucifer*, drame antique, suivi de *La Sœur Gardienne*, drame moderne (Perrin, 1900) ; *La Roussalka*, drame moderne, représenté sur le Théâtre de l'Œuvre, en mars 1902 (Perrin, 1903, avec *L'Ange et la Sphinge*, légende dramatique) ; *Léonard de Vinci*, précédé du *Rêve Eleusinien à Taormina*, drame en 5 actes (d°, 1905).

En 1904, parut *Précurseurs et Révoltés* (Perrin) étude sur les « chercheurs d'avenir » et les « voyants » (Schelley, Nietzsche, Ada Negri, Ibsen, Maeterlinck, la Schrœder-Devrient, Gobineau, Gustave Moreau) ; en 1907, un roman, *La Prêtresse d'Isis*, légende de Pompéï, et, en 1908, *Femmes Inspiratrices et Poètes Annonciateurs*, essai de psychologie critique (Mathilde Wesendonck, Cosima Liszt, Marguerite Albana, Charles de Pomairols, Mme Ackermann, Louis Le Cardonnel, Alexandre Saint-Yves, etc.).

M. Edouard Schuré a écrit, en outre, une « Introduction » pour la traduction française d'un ouvrage de Rudolf Steiner, *Le Mystère Chrétien et les Mystères Antiques*, et a prononcé deux conférences sur Ibsen.

Enfin, en 1909, il a donné un important recueil de poèmes, *L'Ame des Temps Nouveaux*, où sont traités en vers précis les thèmes vaporeux du spiritualisme ésotérique.

M. Schuré achève en ce moment un ouvrage considérable, qui sera une sorte de complément aux *Grands Initiés*, bien que conçu sur un plan encore plus vaste. Il renfermera notamment un essai sur l'Evolution planétaire et l'Origine de l'homme, une étude sur l'Atlantide et les Atlandes, une Vie de Zoroastre, etc. Deux chapitres en ont paru dans les numéros du 15 janvier et du 1er février 1911 de *La Revue des Deux-Mondes* sous le titre *Le Mystère de l'Inde*, (*L'Inde védique et brahmanique* et *La Vie de Boudha*). L'historien des grandes vérités révélées annonce encore trois réalisations de son rêve le plus cher, — le verbe vivant de l'Idéal sur la scène : un drame sur l'époque celtique, un autre sur les Templiers, un troisième sur la lutte des occultistes avec l'Eglise au XVIe siècle ; puis un recueil de *Récits du Monde Occulte*, un livre de *Portraits et Souvenirs*, et un essai sur *l'Esotérisme chrétien, son passé et son avenir*.

M. Edouard Schuré est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er janvier 1908.

LE SPHINX DE LA DOULEUR

Chaste comme Diane en ton charme indompté,
Chère silencieuse au long regard de flamme,
Ton corps jeune et splendide est un puissant dictame,
Mais tu portes un cœur tragique en ta beauté.

Tes cheveux roulent l'or des moissons en été,
Ton épaule de neige a le frisson d'une âme.
Pourtant ce ne sont pas tous ces trésors, ô femme,
Que mon désir tremblant demande à ta fierté.

Non, mon amour est fait d'ardente sympathie,
Et je veux pénétrer le secret de ta vie,
Qui brûle en ton silence et nourrit ta pâleur.

Comme l'éclair fécond tressaille sous la nue,
Je veux voir palpiter ton âme toute nue
Et souffrir ta souffrance, ô Sphinx de la Douleur.

EN ÉCOUTANT LA WALKYRIE

Nous écoutions tous deux chanter *la Walkyrie*,
Et la vierge tomba, sous le baiser du Dieu,
En un divin sommeil, parmi la mer de feu
Dont le héros vainqueur franchira la furie.

Et je te regardais... Ta sombre rêverie
Semblait dire à ce drame : « Oh ! ceci n'est qu'un jeu. »
Et ton regard absent suivait — dans quel ciel bleu ?
De ton amour perdu la voix endolorie.

Chère, tu dors aussi sur ton sommet glacé
Que hante le fantôme en deuil de ton passé,
Et ta douleur comme une armure te protège.

Ton repos est cruel. Le givre, en lourds amas,
A sur ton sein de feu semé ses blancs frimas.
— Mais sache, il est un Dieu qui fait fondre la neige.

LA GRANDE MÉLODIE

Les jours se traînent, et ma vie
S'effeuille au vent de la douleur ;
Je cherche en vain la mélodie
Qui dise le fond de mon cœur.

Où la trouver ? qui me l'a prise ?
Sur la mer va-t-elle voguant ?
Je la sens courir dans la brise
Et s'enfuir avec l'ouragan.

Elle vibrait dans tous les charmes
Qui m'ont subjugué tour à tour ;
Elle a ruisselé dans mes larmes
En sanglots de joie et d'amour.

Elle a frémi dans mes silences
Et pleuré sur d'obscurs tombeaux,
Pour rouvrir ses ailes immenses
Vers des astres toujours plus beaux.

Mais cette symphonie altière
S'est dispersée avec mon cœur ;
Quand l'entendrai-je toute entière
Emplir les airs d'un chant vainqueur ?

Ne pourrai-je, ô vie infinie,
Sous un soleil mêler mes jours,
En un grand fleuve d'harmonie
Confondre enfin tous mes amours ?

A tous les vents s'en va ma vie,
Ceux que j'aime en ont bu la fleur,
Mais toi, ma grande Mélodie,
Je t'emporte au fond de mon cœur !

IMMORTALITÉ A DEUX

Un regard ! Un coup d'aile !
Derrière nous des mondes
Et devant nous l'Eternité !
Vie mystique.

Si l'éternel Amour, si le Soleil des âmes
L'un pour l'autre jadis a voulu nous couver,
De cycle en cycle, hélas ! que de temps nous errâmes
En nous cherchant sans nous trouver !

Peut-être me vit-on, muet et sombre esclave
Aux jours des Pharaons, d'un désir plein d'effroi
Lever mes tristes yeux sur ta forme suave
Qui marchait sous le dais des rois.

Ou bien, Gaulois bouillant de force et de jeunesse,
Aux plages d'Ionie en un temple égaré,
Frémissais-je devant l'orgueilleuse prêtresse,
Courbé sous ton geste sacré,

Qui sait ? peut-être aussi, séductrice languide,
Me versas-tu l'amour et la mort d'un regard,
Dévorée à ton tour par la lame perfide,
Le jour où tu m'aimas trop tard.

Mais, au dédale obscur de tant de renaissances,
D'un même éclair enfin nous nous sommes élus ;
Maintenant nous avons mélangé nos essences,
Que rien ne nous sépare plus !

D'un seul coup remontant à la source des choses,
Par l'amour souverain d'où jaillit tout essor,
Nous avons vu le sens de nos métamorphoses
Et le but d'un si vaste effort.

Le feu, tombant du ciel sur nos âmes jumelles,
Fit de nous un seul être en son torrent vainqueur.
Nos âmes ont senti croître et frémir leurs ailes
Au contact brûlant de nos cœurs.

Soleils d'éternité, grands jours que nous vécûmes,
Vos rayons embrassaient le passé, l'avenir,
Océan convulsé d'innombrables écumes...
Le zénith rejoint le nadir.

Si tu me précédas dans l'invisible empire,
Où d'un plus pur éclat scintille ton flambeau,
Sa lueur, qui m'appelle, est le ciel où j'aspire
Bien loin... par delà le tombeau...

Oh ! contempler à deux les sublimes mystères
Que nous cache ce monde au voile tortueux,
Dans les chœurs infinis monter de sphère en sphères...
D'un vol calme ou tempêtueux...

Vivre en l'âme du Monde... ensemble s'y repaître,
Nous mirer, nous baigner dans les rayons des Dieux.
Et plonger éperdus à la source de l'Etre...
Connaître ce coup d'aile à deux !...

Et si, nous unissant à la céleste armée,
Nous devons, pour créer, affronter le chaos,
Erôs palpitera dans l'éternelle Aimée,
Psyché vibrera dans Erôs !

Dans mon cœur refluera ton âme inassouvie
Comme un torrent superbe au gouffre tournoyant,
Et tu seras le souffle, et tu seras la vie
De mon verbe en flamme ondoyant.

Ainsi Brahma s'unit à la Maïa céleste
Sous un voile semé d'étoiles et de Dieux ;
Tandis que l'Univers émane de leur geste,
Ils se respirent dans les cieux...

Mais peut-être... lassés des délices profondes
D'un ciel où l'on ne sait que jouir et rêver,
Nous nous dédoublerons, comètes vagabondes,
Pour nous perdre et nous retrouver !

Daniel THALY

M. Daniel Thaly est né, de parents français, à Roseau (Ile de la Dominique), le 2 décembre 1879. Il fit ses humanités au Lycée de Saint-Pierre-de-la-Dominique, la ville détruite ; puis commença à Toulouse des études médicales, qu'il alla achever à Paris.

Depuis 1908, il a quitté la France et est retourné habiter sa ville natale. A la fois planteur et médecin, il y passe son temps entre ses malades et ses citronniers. Mais ses occupations n'ont pu détruire son penchant à la rêverie, et il n'a jamais cessé d'écrire des vers.

Son premier ouvrage fut une plaquette, parue en 1900, et qui avait pour titre *Lucioles et Cantharides*. Puis vint, en 1905, *La Clarté du Sud* (Société provinciale d'Edition, Toulouse). Les poèmes de ce livre s'alimentent aux sources d'un double amour : amour lointain et tenace, mêlé de souvenirs et de regrets, pour l'île natale (*Le Coquillage*, *Nostalgie de la Mer*, etc.), et amour inspiré par la séduction de la patrie adoptive, par Toulouse, dont les ciels clairs expliquent le titre du volume.

M. Daniel Thaly vient de faire paraître aux éditions du *Beffroi* un nouvel ouvrage, écrit comme les précédents en vers réguliers, *Le Jardin des Tropiques*. Il y évoque, avec une grande pureté d'expression, les paysages et la lumière des Antilles, particulièrement de la Dominique et de la Martinique.

D'autre part, la *Phalange* met en ce moment sous presse un recueil de vers libres, *Les Chansons de mer et d'outre-mer* dont, déjà, plusieurs fragments, publiés par les revues d'avant-garde, ont été goûtés des vrais lettrés.

Les sujets de ce livre, ainsi que ceux d'un autre recueil, en vers réguliers, que termine actuellement le poète, *Nostalgies Françaises*, suivent, selon les variations de la fantaisie et de la sensibilité, les chers dessins des sites et des souvenirs de France, atténués par les brumes de l'éloignement.

DANIEL THALY

En somme, la nostalgie est le sentiment qui domine dans l'œuvre de M. Daniel Thaly, que les poètes aimeront pour elle-même, parce qu'elle est sincère et nuancée, harmonieuse et simple.

AU CRÉPUSCULE

Je ne vous connais pas, mon amour, je ne sais
Si vous êtes la joie ou la mélancolie,
Mais vos yeux ont l'éclat du ciel de l'Italie,
Et vous passez le soir sur la route où je vais.

Ce m'est un pur bonheur, aux crépuscules frais,
De suivre du regard votre forme fleurie,
Et de sentir monter, en mon âme attendrie,
La tristesse confuse et vaine des regrets.

Car vous avez vingt ans à peine, et votre trace
Eclaire autour de vous comme un chemin joyeux,
Où mon cœur ne saurait vous suivre sans disgrâce ;

Et je me plais à croire, en des rêves crédules,
Que le Soleil lui-même attarde pour vos yeux
Le charme alanguissant de ses longs crépuscules.

(*La Clarté du Sud*)

LA CHANSON DE LA CARAVELLE

Au large frisson des brises marines,
Aux claquemements frais de tes pavillons,
Glisse, Caravelle aux voiles latines,
Sur le miroir bleu des gouffres profonds.

Tu traverseras de beaux crépuscules
Où planent des vols émouvants d'oiseaux,
Les poissons volants sous les canicules
Vont diamanter les moires des eaux.

Sous les alizés, ô ma Caravelle,
Tu ne portes pas aux pays lointains,
Ivre d'or sanglant et l'âme cruelle,
Le conquistador des rouges butins.

Nous allons rêver au bord des rivages
Où les grands palmiers dressent leurs vigueurs.
Nous allons revoir les beaux paysages
Qu'anima l'éclat des plus belles fleurs.

Soleil ! apparais sur les vagues roses,
Verse à notre sang des désirs nouveaux,
Jetons à la mer les vieilles névroses ;
Les matins sont purs, les couchants sont beaux !

Que le grand roulis des mers nous secoue ;
Evitons l'écueil et les noirs brisants ;
Battez la carène et dorez la proue,
Longs flots diaprés et phosphorescents !

Après tant d'absence et tant de silence,
La vieille maison va-t-elle accueillir
Celui qui laissa la terre d'enfance ?
Qui donc au foyer doit se souvenir ?

Gardez-vous encor vos mêmes magies,
Charmes du passé, parfums d'autrefois ;
Et vous, maisonnette aux portes fleuries,
Dormez-vous toujours au seuil des grands bois ?

Vogue, Caravelle aux voiles tremblantes,
Mon espoir est pur comme le ciel clair,
Nous retrouverons aux plages aimantes
La blanche terrasse et le jardin vert.

Mais si c'est en vain que mon bel espoir
Te guide, vaisseau, vers l'île sonore,
Si je ne dois plus dans la paix du soir
Retrouver la fleur ouverte à l'aurore,

Si je dois en vain chercher les étoiles
De mes nuits d'enfance en un ciel désert,
Qu'un vent de naufrage arrache tes voiles
Et que mes désirs meurent sur la mer !

(*Le Jardin des Tropiques*)
Toulouse 1903.

L'ASILE DU RÊVE

Cette maison bâtie au bord de la presqu'île,
Où de blancs paille-en-queue ont suspendu leur nid,
S'élève en la clarté de l'éther immobile,
Sur le spectacle éblouissant de l'infini.

La falaise est aride au seuil de la terrasse
Et, seuls, quelques cactus hérissent ce désert,
Mais par une croisée ouverte sur l'espace
On voit tout l'horizon, les îles et la mer.

On y vit dans l'odeur salubre du rivage.
Quelquefois un navire et l'ombre d'un nuage
Troublent au loin le miroir pur des grandes eaux.

Le silence de l'air repose la pensée ;
La rêverie, au chant de la vague bercée,
Suit en l'azur le vol décroissant des oiseaux.

(*Le Jardin des Tropiques*)

LE GRILLON DES CHAMPS

Quand l'odeur des petites fleurs
Le fait sortir de son trou,
Le grillon des champs est comme un souffleur
Un peu fou

Qui, pour avoir,
Du matin au soir,
Assisté aux beaux ballets blonds
Des papillons
Et pleuré durant les cantiques
Que dit à la première étoile un rossignol,
Quand la scène se vide et que les tournesols
Font aux belles de nuit des adieux romantiques,
Eprouve à son tour le besoin
De prendre le ciel à témoin
De ses petits chagrins de cabotin
Mélancolique.

LES LIBELLULES

Avec leurs airs de courtisanes
Et leurs belles toilettes fleuries,
Les libellules sont si jolies
Qu'à tout moment elles s'en vont voir
Flotter leur robe diaphane
Dans les miroirs
Des verts étangs de la prairie.
De peur que leurs ailes de gaze
Ne s'embrasent
Ou pour se rafraîchir la peau,
Elles plongent à tout propos
Dans l'eau
Leur queue

Bleue.
Les libellules sont un peu
Comme ces petites demoiselles
Que ramène le crépuscule chaque soir
Dans les cafés des boulevards,
Ces petites demoiselles
Qui laissent à tout propos
Leurs places
Sur les terrasses,
Pour aller admirer leur tailles frêles
Et farder leur joli museau
Devant les glaces
Des lavabos.

(*Dans le Petit Monde des Insectes*)

***

Je suis comme un jeune arbre aimé du crépuscule
Dont, au soleil couchant, la cime rose ondule,
J'ai sur moi les rayons ardents que tu chéris ;
Et toi, musicienne aux regards attendris
Dont la voix merveilleuse en rêve m'accompagne,
Je te compare à cet oiseau de ma montagne
Qui, pour chanter un pur cantique avant la nuit
Dans un vallon sonore où l'eau d'un étang luit,
Met tant de volupté dans son hymne barbare
Que ce jeune arbre en fleurs auquel je me compare,
S'imaginant soudain que Pan est revenu,
Frissonne longuement sous le ciel vaste et nu.

HÉLÈNE VACARESCO

Hélène VACARESCO

Nous ne saurions faire mieux que d'extraire ces quelques passages caractéristiques de l'importante étude que Mlle Marguerite Berthet a consacrée à Mlle Vacaresco, dans son ouvrage *La Poésie Féminine Française à l'Etranger* :

« Combien étrange, cette race roumaine qui conserve son originalité sous les influences les plus nombreuses et les plus diverses, race ardente et langoureuse où chaque contact étranger a pourtant laissé sa trace, respectueuse du passé et amante du progrès, reflet d'un ciel qui est déjà celui de l'Orient, et cependant tout imprégnée des brumes du Nord, conservant dans les aspirations mystiques et les rêveries orientales quelque chose de la mesure latine et grecque.

» Voilà ce qui nous aide à comprendre Mlle Ellena Vacaresco et éclaire les parties restées un peu obscures de son œuvre.

» Mlle Vacaresco appartient à l'une des plus anciennes familles roumaines, comptant parmi ses ancêtres des hommes d'Etat, des poètes et des héros. Elle a hérité d'eux, avec la fierté de la race, une noble intelligence et le don poétique. Son premier livre de lecture a été, chose curieuse, un Lamartine. Peut-être, dès lors, la pure forme du vers français résonne-t-elle à son oreille, et le rythme pénètre-t-il jusqu'à cette âme chantante dont elle nous parle plus tard :

J'avais deux âmes autrefois :
La mienne et celle des grands bois.

» Déjà cette âme était née ; les tristes *doïnés* roumaines la charmaient et, longtemps avant qu'elle sût lire, elle composait spontanément, comme l'oiseau chante.

» Venue jeune à Paris, elle fut présentée à Sully Prud'homme, puis à Leconte de Lisle. Sa poésie parut nouvelle et attachante ; langue simple, forte, sans recherche aucune d'exotisme, mais l'exhalant sans effort.

» Dès son premier volume, *Chants d'Aurore*, qui obtint le

prix Archon-Despérouses, nous trouvons, à côté de pièces jeunes et fraîches qui font soupçonner les dix-huit ans, d'autres pièces véritablement supérieures.

» Ce livre et les deux qui suivirent, *Ame sereine*, *Lueurs et Flammes*, ce sont trois phases de son histoire, trois tournants de sa vie. Une note mélancolique domine, toujours la même, dans l'infinie variété des strophes et des rythmes, au hasard des souvenirs, sorte d'obsession qui pourrait fatiguer et qui berce délicieusement. Ainsi, certaines mélopées bretonnes font passer devant nos yeux des Eldorados jadis découverts, à jamais disparus.

» Mais il n'y a pas seulement en Mlle Vacaresco la femme aimante, qui a loyalement aimé et souffert ; il y a la noble descendante des héros. Elle s'est plu à traduire en vers français ou en prose rythmée ces inimitables chants roumains, tantôt d'une si étrange tristesse, tantôt d'une sauvagerie exquise. La poésie surgit des replis abrupts des Carpathes, glisse avec le vent farouche des steppes, et l'on sent passer l'âme des Boulba...

» Infatigablement, Hélène Vacaresco travaille. En outre des trois ouvrages cités, elle a traduit *Jéhovah*, poème de Carmen Sylva, écrit un volume de souvenirs : *Les Rois et les Reines que j'ai connus*, composé deux drames dont l'un s'est joué à l'Argentina de Rome et va l'être dans toute l'Italie, publié plusieurs volumes de vers, *Chants d'Italie*, *Jardin Passionné* (Plon-Nourrit, édit.), et un recueil de contes, *Nuits d'Orient* (Sansot, édit.) Un roman vient de paraître : *Le Sortilège*.

» Ce qui caractérise le style de Mlle Vacaresco, c'est le charme. Elle a un don véritable d'évocation. Sa très vive imagination lui fait extérioriser et projeter en sortes de fantômes ses propres sensations. Sa douleur, son amour, son désir, deviennent des êtres vivants, qui vont, viennent, prenant une étonnante réalité concrète.

» Il faut voir, en cette luxuriance et cette véhémence d'images, un caractère oriental, étranger, irréductible de cette œuvre. Ce qui en fait l'originalité, c'est précisément le naturel : elles ne sont pas voulues, elle jaillissent spontanément de la vision inté-

rieure ; et mieux, ainsi, elle réussissent à nous donner une impression fuyante, et, en quelque sorte, panthéistique.

» Le *Jardin Passionné* est sans doute, jusqu'ici, l'œuvre la plus forte de Mlle Vacaresco, et c'est la marque du grand poète que de se surpasser ainsi lui-même à chaque étape.

Je voudrais devenir de la flamme et du vent, dit-elle, à la fin de *Lueurs et Flammes*. Et il semble que son souhait se soit réalisé dans *Jardin Passionné* ; c'est le vent des steppes, le vent brûlant du désert qui passe, tantôt farouche, terrible, tantôt s'adoucissant, dans une brise molle, tout imprégnée de parfums troublants, des effluves voluptueuses de l'Orient.

» Ici, il ne s'agit plus seulement de la souffrance d'une femme dont la destinée s'ouvrait magnifique et fut brusquement anéantie. Par l'identification de la personnalité de l'auteur et de la terre roumaine, le poème devient une sorte d'épopée, notre poème à chacun et le poème humain par excellence.

» La forme est peut-être plus souple encore que dans les ouvrages précédents ; elle se moule sur l'idée, elle est si particulièrement expressive que tout concourt à nous faire vivre de cette vie ardente. Nous nous sentons entraînés malgré nous, et tout nous paraît à sa place : variations de rythmes, heurts d'images, licences même, rimes étrangères au français, tout passe, parce que la Poésie enveloppe tout, et que, vraiment, tous ces inattendus répondent à un état plus convulsé de l'âme.

» Enfin, de la désespérance du poète, naît déjà une philosophie plus sereine, et les innombrables silencieux qu'ont vaincus les infinies détresses humaines y viendront puiser largement la sève dont ils sont assoiffés. »

Bibliographie. — *Les Chants d'Aurore*, poèmes, prix Archon-Despérouses, après lecture publique par Leconte de Lisle (A. Lemerre, 1886) ; *L'Ame Sereine*, poèmes (d°, 1896) ; *Jehovah*, traduit de Carmen Sylva (d°, 1898) ; *Le Rhapsode de la Dâmbovitsa*, ballades roumaines, Prix Jules Favre (d°, 1900) ; *Lueurs et Flammes*, poèmes (Plon, 1903) ; *Le Jardin Passionné*, poèmes (d°, 1908) ; *Amor Vincit*, roman (d°, 1909) ; *Rois et Reines que j'ai connus* (Sansot, 1910) ; *Le Sortilège*, roman (Plon, 1911).

SI J'ARRIVE A MOURIR...

Si j'arrive à mourir selon ma volonté,
Fais creuser mon tombeau quand paraîtra l'été,
Quand la lune sera mince comme un fil d'onde !
Que l'on ouvre la terre à l'endroit où la ronde
Des blés et des bluets grands ouverts tournera !
Il me faut expirer quand le printemps mourra,
Quand la source sera luisante entre les arbres,
Que, rendant les azurs neigeux comme des marbres,
La lumière terrible éteindra tout le ciel,
Et que bourdonneront les faiseuses de miel,
Le fin frémissement des faucilles légères,
Et le roulis des chars qui rentrent vers les aires !
J'aime le tendre éphèbe au bel arc recourbé
Qui brise entre ses doigts l'aiguière d'Hébé,
Le Printemps, ce passant des saisons passagères.
Il se hâte de vivre ainsi que mes chimères,
Et comme mon désir il crée éperdûment
Ce qu'il ne verra pas naître de son tourment.
Oh ! demande à la plaine un pli de son sol tiède,
Et tu traverseras le pont dansant qui cède
Chaque jour davantage à l'étreinte des eaux.
Tu feras sur mon sein s'endormir des roseaux
Et, blanc entre mes mains, un fin rameau de tremble
Pour qu'avec moi périsse un mal qui me ressemble :
L'inquiétude vive, au chant perpétuel.
Eté, j'éviterai ton flamboyant appel ;

Je ne suis point avide ainsi que les corolles
Qui s'offrent en ployant aux brises bénévoles.
Déjà tournent là-bas les bluets et les blés,
La source est violette où se mirent, troublés,
Des soirs fiévreux et lents, les magiques fronts roses ;
Les rosiers sont épris des juvéniles roses,
Et les derniers antans déroulent sur la mer
La bleue écharpe froide où s'endeuillait l'hiver ;
Les nuits ont des langueurs pour leurs sœurs les rosées,
L'aurore va vêtir des robes irisées,
Et la lune vouloir de sereins firmaments
Pour descendre d'un pied d'opale aux lacs dormants.
Au cratère ivoirin d'avril l'Été va boire.
J'ai choisi pour mourir cette heure transitoire ;
La saison ingénue est semblable à mon sort
Que la félicité plénière blesse à mort.
Dans l'harmonie éparse aux voluptés heureuses,
Je veux mourir de voir naître les tubéreuses.
O calme plénitude, éclat des beaux étés,
Épargnez à mes sens vos parfums redoutés
Qui promettent le lourd raisin d'automne aux cuves !
Vous savez que, pareille à vos pesants effluves,
Aux chaudes pâmoisons de vos feux haletants,
Dans mon cœur enflammé j'ai tué le printemps !

(*Lueurs et Flammes*).

O FLEURS MORTES JADIS...

O fleurs mortes jadis avant que je sois née,
Et qui peut-être auriez fleuri ma destinée
D'un charme plus étrange encore et plus mortel
Que les parfums qui font de mon âme un autel,
Vos pétales éteints, vos tiges de poussière
Sans doute auraient calmé ma douleur régulière,
Vous auriez mieux compris le mal dont je me plains
Et mieux versé sur lui vos baumes clairs et fins,
Car c'était parmi vous que respirait, peut-être,
L'arôme de bonheur vers qui voguait mon être,
Le songe dont la vie a su me dessaisir !
O vous qui précédiez sur terre mon désir,
Qui bien avant mes jours de détresse âpre et pleine
Portiez en vos ardeurs les souffles de ma peine,
Fleurs ! avez-vous jadis aux bords pensifs des bois
Vainement enivré quelque vœu d'autrefois
Qui, dans le nostalgique essor de son mystère,
Rêvait aux floraisons à venir sur la terre,
Celles que je ne puis cueillir sans un retour
Vers les printemps meurtris dont vous étiez l'amour ?
O fleurs mortes jadis bien avant que je naisse,
Si vous aviez de moi le trouble et la tristesse,
Si votre tendre odeur a jadis suscité
La grâce de mon deuil et de ma volupté
Près du cœur dont j'ignore et le bruit et la trace,
Ma volupté limpide et mon deuil plein de grâce

Auront souri vers lui des bords de l'avenir,
Et les fleurs d'aujourd'hui me semblent contenir
Le tourment de l'absent amer qui m'eût aimée,
Tandis que moi j'étais votre haleine enflammée,
O fleurs dont la beauté menait mon âme au loin
Vers les avrils vivants dont je n'ai plus besoin,
O fleurs mortes jadis avant que je sois née,
Et qui peut-être auriez fleuri ma destinée !

(*Lueurs et Flammes*).

JE VOUDRAIS RESTER FEMME

Je te demande, ô Mort, de reprendre à mon âme
Les biens qui m'ont poussée au besoin de mourir ;
Mais dans l'éternité je voudrais rester femme,
Garder mon cœur splendide ou meurtri du désir,

Goûter le paradis en extases fragiles,
Subir l'enfer avec mon féminin effroi,
Et garder, cher captif entre mes bras débiles,
Ce grand pouvoir d'amour que rien n'épuise en moi.

Je voudrais demeurer femme tremblante et forte,
Conserver mon destin de frissonnant orgueil,
Et voir encor frémir à mon front clair de morte
Le voile de ma grâce au-delà du cercueil.

Par les vagues séjours dont le mystère mêle
Tant d'attraits aux pensers tournés vers le trépas,
Qu'aux rumeurs d'infini joignant un rythme frêle
Le bruit frais de ma robe entoure encor mes pas !

Que je sois tour à tour reine, sœur ou servante,
Aux rivages de joie ou sur les mornes bords,
Que je reste à jamais redoutable ou touchante
A force de vouloir, de faiblesse et d'efforts !

Et tandis que j'irai refleurissant sur terre
Dans les symboles fins de l'être et de sa loi,
Dans la tige et le jonc, et dans l'eau passagère,
Dans la lune qui tient la mer entre ses doigts,

Quand l'humblesse attirante et quand l'audace triste
Rappelleront mes jours ceints d'ombre et de remous,
Ce qui change et revient, ce qui ploie et persiste
Sera, mon Cher Destin, une image de vous.

J'emporterai là-bas aux plis de ma poussière
Mon vêtement de charme et de fragilité,
Mes deuils seront intacts et mon essence entière :
Je voudrais rester femme en mon éternité.

(*Lueurs et Flammes.*)

RACONTE-MOI

Raconte-moi... L'heure est encor si tiède
Que nous pouvons rester dans le jardin...
La lune est loin qu'une étoile précède,
Et la fontaine a tiédi sous ma main...

Je ne sais pas pourquoi je veux des choses
Qui chargeraient mon cœur à le briser...
Raconte-moi l'histoire de la rose
Qui devient femme et souffre d'un baiser ;

Ou bien ce long récit aimé des saules
Que tu m'as dit un soir tout près de l'eau...
Oui, j'ai tes yeux, ton souffle et tes épaules,
Et cependant je veux un deuil nouveau...

Des voluptés, et je ne sais lesquelles...
La lune arrive et va tomber sur toi...
Raconte-moi des histoires cruelles,
Et qu'on y meure... Ah ! je ne sais pourquoi...

(*Le Jardin Passionné.*)

AH ! NE ME BLAME PAS...

Ah ! ne me blâme pas si vers ce ciel de songe
Je tends encor les bras d'un geste qui prolonge
Leur grâce triste et trace à ton seuil simple et nu
Le geste d'un désir que tu n'as pas connu.

Car ceci te suffit : les bois, l'eau, l'air, la plaine,
Ta flûte et mon fuseau, le fil blanc de la laine
Que j'enroule à mon doigt, tes yeux dans le miroir,
La nature enfoncée aux profondeurs du soir
Ou dressée et rieuse à la cime de l'aube...
Mais moi, j'ai tous les jours un vœu qui me dérobe
A la calme demeure où notre amour est clos.
Le pressoir a pressé le jus vain des pavots
Et j'ai bu sous la lune à la coupe rougie,
Mais je reste toujours debout devant la vie.
Ne me demande pas ce que je veux des jours !
Ton pampre grimpe haut, et tes rosiers sont lourds,
Et ta source où tu mets ta lèvre est bleue et vive.
Moi, je veux voir venir ce qui jamais n'arrive !
Tu sais que tes troupeaux rentrent sous le couchant,
Et que, si ta main ferme est douce en me touchant,
Tout mon sang montera jusqu'à toi dans mes veines.
Tu sais l'heure où jaunit le jonc près des fontaines,
Et les jours réguliers, les égales saisons
N'ont pas encor trahi ton champ et tes gazons...
Un besoin de partir me brûle et me ravage !
Que ne suis-je un parfum aux bras fous de l'orage,
Un besoin de gémir sans cesse autour de toi ?
Que ne suis-je l'oiseau qui tourne sur ton toit ?...

(*Le Jardin Passionné.*)

J.-J. VAN DOOREN

J.-J. VAN DOOREN

D'entre les poètes de réel talent, M. J.-J. Van Dooren est vraisemblablement le plus jeune. Il est né le 1er avril 1890, à Arlon (Luxembourg belge). Son père, M. Jean Van Dooren, est l'auteur, avec M. Iwan Fonsny, d'une *Anthologie des Poètes lyriques Français* qui fut fort remarquée, et à laquelle le public lettré continue à faire un sort des plus enviables. Sous l'égide d'un tel père, le jeune Van Dooren a de bonne heure appris à aimer la nature, les grands ciels, les champs de bruyères, les roses de son jardin, et il ne se rappelle pas sans émotion les délicieuses promenades qu'ensemble ils firent dans la campagne des environs d'Arlon, dans les bois de sapins et les landes désertes.

C'est à l'Athénée Royal d'Arlon que le poète fait ses humanités. Elève de seconde, il dirige déjà, avec Albert Lecocq, une petite revue littéraire, *Vers l'Horizon*, à laquelle Valère Gille donne des vers, et qui publie *Le Paon Bleu*, alors inédit, de Stuart Merrill (1906). Il est en rhétorique lorsque paraît sa plaquette de début, *Premiers Vers* (G. Everling, éd. Arlon, 1907). Croirait-on à la lecture de ces poèmes, si l'on n'était averti, qu'ils sont d'un adolescent à peine âgé de 17 ans ? Déjà, on y trouve des strophes entières finement ciselées, serties parfois de mots mystérieux, — des strophes sans défaut. « On demande surtout au poète, dit M. Adolphe Hardy, des sensations fines, rares et justes, avec un cri de temps à autre. Van Dooren me paraît exceptionnellement doué à cet égard. Ses petits croquis à la Virgile, ses pastorales, ses rêveries, ses impressions d'été, d'automne, de soir, de matin, sont d'une touche délicieuse... »

L'année suivante, le jeune poète fait paraître aux éditions du *Beffroi* un nouveau recueil, *L'Eau frissonne*. Fernand Séverin, Verhaeren, Gille, Boschot, Barral, Hélène Vacaresco ne dissimulent pas leur surprise charmée. M. Jehan, critique à *La Province de Namur*, consacre une longue étude à ces poèmes que signe un élève de philosophie. « ... Laissons-nous bercer, dit-il, par la musique câline des vers, musique enjôleuse par ce qu'elle recèle

de vague et d'imprécis, d'infiniment doux... On ne peut refuser à M. Van Dooren le don de transposer en mélodies suaves, ou en phrases richement orchestrées, ses impressions et ses visions d'artiste... M. Van Dooren s'est efforcé de créer de nouvelles métaphores et d'ingénieuses comparaisons. Quelques-unes révèlent une gracieuse imagination, qui adore s'essorer capricieusement vers les contrées où règne la Fantaisie... »

De fait, *L'Eau frissonne* promet un vrai poète pour le temps, sans doute prochain, où le jeune homme se sera affranchi des inévitables influences. Sa personnalité est déjà fort apparente, et c'est une chose extrêmement rare chez un poète de 18 ans.

Cependant, J.-J. Van Dooren commence à l'Université de Liége des études de philologie classique, achève sa thèse de doctorat en philosophie et lettres, tout en accomplissant son service militaire, et se prépare à passer le doctorat en romane.

Dans l'intervalle, il entre dans le Comité de rédaction de *La Jeune Wallonie*, devient correspondant liégeois du *Méphisto* d'Anvers, fait la critique littéraire à *L'Echo du Luxembourg* et à *La Gazette de Spa*, et collabore à *La Grande Revue*, au *Divan*, à *L'Etoile du Sud* (Brésil), au *Beffroi*, à *La Revue de Belgique*, au *Florilège*, au *Thyrse*, à *La Belgique artistique et littéraire*, aux *Argonautes*, aux *Loups*, à la *Plume* de Bruxelles, etc., etc.

Sa fiévreuse activité, J.-J. Van Dooren la met au service de la cause du français en Belgique. Hardiment, il s'est mis dans les rangs de ceux qui défendent le « doulx parler de France » contre la voracité toujours plus insatiable des flamingants. Afin de pouvoir exercer une action plus directe, il a même formé le projet de créer à Liége une importante revue, à laquelle les meilleurs écrivains de chez nous et les poètes belges d'expression française ont, dès à présent, promis leur adhésion.

J.-J. Van Dooren a actuellement sous presse un nouveau volume de vers, plus considérable que les précédents par le nombre, et, nous n'en doutons pas, plus définitif aussi par le talent.

L'ÉTANG

La nuit sur la prairie est venue en silence.
Un calme profond règne aux abords de l'étang
Qui semble capturer le reflet somnolent
Des vieux saules penchés qu'aucun vent ne balance.

Et la lune d'opale, avec sa nonchalance,
Epanche la clarté de son mince croissant
Sur le lac noir qui dort, immobile et pesant,
Et qui, ce soir, se teint d'une étrange nuance.

Autour de l'étang glauque encadré de roseaux
Pleure plaintivement la flûte des crapauds.
Une chouette, au loin, ulule, solitaire,

Tandis que le vol lourd d'une chauve-souris
Tourne sur l'eau qui s'enveloppe de mystère
Et tout à coup s'abîme au gouffre obscur des Nuits...

(*Premiers Vers*)

ON DIRAIT...

On dirait le frou-frou d'une robe qui passe...
Le soir mystérieux chante dans l'air qui bruit.
La lune, bateau ivre en l'océan des nuits,
Erre au bas du ciel gris, comme infiniment lasse.

Un insecte qui rêve au sein de l'herbe grasse
Pousse un cri, puis se tait. Voix du silence. Bruits.
Furtif bourdonnement d'une élytre qui fuit
Vers un coin du jardin où les formes s'effacent...

Ce soir a la beauté d'un soir oriental
Où le cœur s'ouvre comme un coffret de santal
Et l'heure, en long ruissel, s'écoule goutte à goutte

Et l'âme heureuse où tombe une molle clarté,
Comme un écho lointain de voix d'amour, écoute
Le chant d'un rossignol épris de volupté.

CE SOIR...

Ce soir a le parfum rouge des Voluptés.
Dans le mystère aux ailes d'or des jardins mièvres,
Des baisers font un bruit clair au clavier des lèvres
Et chantent le bonheur des nocturnes clartés.

L'esprit halluciné rêve d'éternité,
Et chaque cœur gonflé du levain fort des fièvres,
Sous les astres, joyaux de l'éternel orfèvre,
S'envole vers les cieux de l'irréalité...

L'air murmure des mots, velouteuses paroles
Qui se frôlent — furtifs et mystiques symboles —
Et qui disent, tout bas, le désir aux instincts...

Soupirs. Enlacements. Frissons vagues. Ivresses.
C'est, ô Nuit, le lever des brûlantes caresses...
O Désir !... Et mes mains qui presseraient des seins !

LES HALLUCINÉS DE L'UTOPIE

(FRAGMENT)

Un jour, ils sont partis, en foule, vers leurs Rêves,
Ivres éperdûment, fiers, ayant dans les yeux
La vision de l'Idéal harmonieux
Dont leur avait parlé le vent tiède des grèves...

Sourds aux révoltes, sourds aux luttes, mains unies,
Regards emplis par l'azur vierge du grand ciel,
Vaillants conquistadors d'un monde essentiel,
Ils s'en allaient, vivantes fleurs des Utopies...

Ils ne connaissaient plus les douceurs du sommeil,
Ni les heures de rêve aux voix mystérieuses,
Et tous, couples d'amour et bandes furieuses, [soleil...
Marchaient, marchaient toujours vers l'espoir du

Déjà ce n'était plus sur la route infernale
Qu'un troupeau harassé tout en larmes et lent,
Fantômes dont l'orgueil a ravagé les flancs
Dans le sombre brasier des flammes générales...

Et toujours l'horizon décevait leur attente :
La nuit ! l'inéluctable et fatidique nuit !...
Oh ! les bras fous tendus vers un rêve qui fuit
Plongeant les cœurs dans le Schéol de l'épouvante !..

Ils jonchaient, en passant, la route de cadavres,
Mais ils allaient toujours, douloureux, obstinés,
— Les plus jeunes suivant les pas de leurs aînés, —
Vers leur Chimère rouge, en les brumes du hâvre...

Soudain, dans un fracas de splendeurs et de bruits,
Flagellé par le fouet rancunier des rafales,
Ecrasé sous le poids des veilles sépulcrales,
Le Palais qu'ils rêvaient s'abîma dans la nuit.

Mais eux, croyant quand même aux astres illusoires,
Gardant le souvenir de leur vieil Idéal,
Tous coureurs de chimère et de rêve ancestral,
Ils attendaient le jour suprême des victoires...

(*L'Eau frissonne.*)

VERS LA NUIT, EN AUTOMNE...

C'est un soir alangui et bleu de fin d'automne
Où les choses ont la douceur câline et chaude
Des amantes voluptueuses qui se donnent...
Dans la tranquillité de l'air des parfums rôdent

Et nul bruit n'oserait troubler le grand silence
— Profond comme le cœur timide d'une vierge —
De cette heure où la nuit, à pas menus, s'avance...

Je sens glisser en moi la paix calme des cierges.

Et tandis que le ciel verdissant devient rose
J'abandonne au passé mon cœur lourd de caresses,
Afin que l'émouvant crépuscule l'apaise...

J'écoute choir en moi la musique des roses.

Mais déjà l'ombre heureuse a noyé nos yeux clairs.
Tout repose et j'ai peur de rester, dans la nuit,
Seul avec la ferveur auguste du mystère.
J'ai peur de la clarté des étoiles qui rient,
Du murmure étouffé des feuilles frissonnantes,
J'ai peur de voir mourir d'amour les fleurs fragiles,
Peur des rêves fiévreux et des formes mouvantes,
Et j'ai peur d'accomplir des gestes inutiles.

J'aimerais voir encor la couleur des eaux vertes,
Aux cœurs désabusés donneuses de conseils,
Et, dans l'ombre, je tends mes mains grandes ouvertes...

Oh ! je voudrais baiser les lèvres du Soleil...

(*Inédit.*)

Émile VERHAEREN

Au moment où l'on veut assassiner l'art français au moyen de la « culture latine », regardons Verhaeren avec orgueil. Il est profondément français, celui-là, bien qu'il soit né près d'Anvers (*), — car, pour nous, l'illusion des frontières disparaît devant la forte réalité des races. Les Français, nous les reconnaissons partout où, depuis le vingtième siècle avant notre ère, s'établirent nos prodigieux ancêtres, les Kymris et les Galls. Nous les reconnaissons en Belgique où ces ancêtres demeurèrent invaincus, en Espagne où ils créèrent la Galice et la Celtibérie, dans le nord de l'Italie où ils fondèrent la Gaule cisalpine, sur les bords du Rhin où ils allèrent établir leurs cités et changer leur nom en celui de *Francs*, et même dans la Grande-Bretagne dont ils firent plus tard la conquête. Mais nous refusons la qualité de Français (sans pour cela leur en contester d'autres) à tous ceux qui, pour vivre sur notre territoire, n'en sont pas moins restés soit les fils des Ramnes du Latium, les ennemis les plus exécrés de nos pères, soit les descendants des Burgundes, des Alémans, des Teuctères, des Visigoths, des Hérules, pères de nos ennemis d'aujourd'hui.

Ah ! que Verhaeren est bien de la glorieuse lignée des Kymris, non point des Cimbres ou des Cimmériens du Pont-Euxin, émigrants beaucoup plus tardifs, mais bien des Kymris revenus les premiers, avec leurs frères innombrables, les Galls, de l'Inde qu'ils étaient allés peupler lors de l'engloutissement diluvien, intelligences supérieures, les uns et les autres, aux morales méthodiques qui font les puissantes organisations sociales, — intelligences indisciplinables !

A voir le visage tourmenté de rides et les gigantesques moustaches blondes de Verhaeren, on se sent tout de suite disposé à admettre l'authenticité de ses origines. Mais surtout ne semble-t-il pas que le poète nous parle encore dans la langue celtique, si imagée et si riche en onomatopées, langue de Villon, de Rabelais, de Molière, de La Fontaine, de La Bruyère, de Victor Hugo,

(*) A Saint-Amand, le 21 mai 1855.

EMILE VERHAEREN

Dessin d'Albert Beaume

langue qui a été la mère de toutes celles de l'Europe et dont le latin n'était, en somme, qu'une fille luxueuse et dégénérée ? Ne semble-t-il pas aussi qu'il porte en lui le large mysticisme de ces ancêtres par qui s'établit en Gaule la puissance des Druides, libres continuateurs des prêtres védiques ? Il se souvient même, croirait-on, qu'au temps de ces héros aventureux, la propriété était collective, et de là, sans doute, ses révoltes, ses rêves d'une répartition plus équitable, d'une société mieux équilibrée. Certes, le poète a ressenti toute la violence des instincts, toute l'âpreté des passions de son ascendance antique. Mais, sans cesse, il s'émerveille comme un barbare que n'ont point blasé les civilisations pernicieuses. Son lyrisme n'est pas l'effet d'une excitation cérébrale : son lyrisme procède vraiment d'un enthousiasme spontané et ingénu.

Français, Verhaeren l'est intégralement. La pourriture romaine n'a atteint ni son corps, ni son esprit : son sang n'est pas moins intact de toute infusion chinoise, car il n'a aucune parenté avec les Huns, les Hérules ou les Ostrogoths, dont sont issus nos voisins d'outre-Rhin. De ses ancêtres, il possède au plus haut point l'un des caractères essentiels : l'amour de la race. Il a chanté un hymne impérissable à la Flandre, à cette Flandre pittoresque, colorée, réaliste, têtue, plus subtile qu'on ne pense, à la fois active et rêveuse, et turbulente, et mystérieuse, et que sa fine clarté rend si admirable. Il s'est fait le poète épique de ce pays où les Espagnols, venus en conquérants, découvrirent des frères, reconnurent des hommes de leur sang, et qui a gardé de cette rencontre quelque chose de chevaleresque, à quoi une certaine exubérance ne messied point.

Et c'est d'abord, dans les *Tendresses premières*, évoquée toute l'enfance émue du poète sur la bonne terre natale. Puis, dans *La Guirlande des Dunes*, c'est l'humble vie de la côte de Flandre, les quais, les villages et les cimetières, les pêcheurs, les gars, les femmes, et les vieux qu'on consulte « sur le temps qu'il fera demain », les plages, les dunes, les bateaux et les bouges, les hivers et les tempêtes, les printemps et les amours .. Et voici *Les Plaines* balayées par les rafales, vêtues d'un interminable

manteau de neige, jalonnées de moulins, de chapelles, de fermes et de métairies, hérissées d'épis dorés, tapissées de pâtures, chevillées de meules et de vieux chaumes, vivifiées par les besognes quotidiennes, égayées ou assombries par les ciels changeants... Et, maintenant, s'ouvrent devant nous les *Villes à Pignons* avec leurs beffrois massifs, leurs « paroisses », leurs hospices, leurs boutiques, leurs auberges, leurs marchés, leurs jeux, leur kermesses, et leurs types bien caractéristiques : grands mangeurs et videurs de pintes, bedeaux, béguines et vieilles servantes, bourgmestres, échevins et marguilliers, archers et colombiers, amateurs de pinsons, fumeurs de pipes, tisserands, vanniers, apothicaires... Enfin, sur le fond de la scène, surgissent, en décor splendide, *Les Héros*. D'abord, les fameux « ancêtres » ; puis Saint-Amand, Beaudouin, Guillaume de Juliers, d'Artevelde, les Van Eyck, Vésale, Rubens, etc. Pour célébrer ces demi-dieux, le barde trouve des accents frénétiques, des mots qui sont comme des coups de trompette, des expressions qui étincellent, des périodes qui cavalcadent comme des chevaux richement caparaçonnés.

Tous ces tableaux de la vie provinciale, de la « vie humble et dérisoire » sont devenus, sous sa plume qui les universalise, de véritables épopées. Verhaeren transpose tout naturellement dans ses vers l'orgueil, la bravoure, la curiosité mouvante et un peu hasardeuse qui sont toujours le fond du caractère français. Mais il est remarquable aussi que sa poésie est narrative, descriptive, comme l'étaient nos chansons de geste d'inspiration celtique. Elle est orchestrée comme le langage de nos pères. Elle est mâle et volontaire comme eux. Le mot *volonté* est de ceux que l'on rencontre le plus souvent dans l'œuvre du poète. C'est un mot qui résume d'ailleurs toute sa philosophie. Exalter la vie, vaincre les désespoirs, ambitionner de se grandir sans cesse, stimuler son énergie au spectacle des progrès humains, voilà ce que suggère chaque page de ce grand lyrique. Toutefois, et c'est ici que le tempérament français de Verhaeren s'accuse peut-être le plus, il ne demande pas la victoire à la force brutale, à un cynisme inexorable, comme le font les philosophes allemands, mais à la ferveur, à la bonté, à un enthousiasme généreux. L'auteur des

Villages Illusoires, des *Villes Tentaculaires* et des *Aubes* a même été un instant jusqu'à se faire socialiste, tant sa sensibilité était fraternelle, tant il avait besoin de sympathie.

Certes, Verhaeren élève presque toujours le ton jusqu'à la forte éloquence, l'évocation grandiose, la prophétie même ; et cependant le mysticisme de sa race lui fait placer, dans le détail, une infinité de ces notations subtiles, mystérieuses et troublantes, en quoi ont excellé ces autres hommes du Nord, Maeterlinck et Rodenbach. C'est que Verhaeren n'est point seulement un poète ; on ne peut non plus dire de lui, comme de tant de latins, qu'il n'est qu'une « cymbale retentissante » ; ses dernières œuvres sont là pour prouver qu'il y a aussi en lui un penseur. Et c'est une pensée ailée, et par conséquent bien française, qu'on voit s'élever de dessus la bouillante avalanche des mots, dans *Les Visages de la Vie*, *Les Forces tumultueuses*, *La Multiple Splendeur*, *Les Rythmes Souverains*. Le poète s'est persuadé que le déterminisme est en dehors de nous ; mais, en nous, il y a toujours un principe d'action. Que, donc, notre admiration aille à l'ordre merveilleux des choses, et qu'elle aille aussi à la géniale et féconde activité de l'homme. Et Verhaeren qui, pourtant, avait rêvé, comme les Mages et les Penseurs de jadis,

D'emprisonner quand même, un jour, l'éternité

préfère renoncer à résoudre les « pourquoi », « qui tiédissent la volonté », et conserver intacte la vigueur de son enthousiasme. Aussi conclut-il par ce conseil surhumain : « Admirez-vous les uns les autres ».

Si nous parlons du rythme préféré du poète, ce sera nécessairement pour constater qu'il n'en est aucun qui s'adapte mieux au génie de notre langue, qui exprime mieux la diversité de nos aspirations, qui caractérise davantage notre nature changeante, remuante et souple. C'est le rythme de La Fontaine, ce gaulois malicieux, ce barbare insoumis, ce grand Français. Et néanmoins, comme le Rythme éternel,

Nul ne l'apprend aux feuillets morts d'un livre,

comme Verhaeren est traversé vraiment par ces ondes mystérieuses que cadencent les pulsations du cœur du Monde, son rythme, dans ses fluctuations, se différencie souvent de celui de La Fontaine, et lui demeure bien personnel.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la sensibilité et la grâce françaises qu'on ne retrouve dans les quelques poèmes de sentiment et d'intimité d'Emile Verhaeren : *Les Heures Claires* ou les *Heures d'après-midi.*

Bref, on peut dire, et ce n'est point un paradoxe, que de toute la vraie France, c'est-à-dire de toute la France gaëlique, le coin où l'esprit français est le plus pittoresque, le plus varié, le plus indépendant, est cette Flandre où se sont mêlés les Galls espagnols et les Gallo-Kymris. C'est là que sont nés ces artistes à la fois si différents et si proches cousins, Memling, Rubens, Jordaens, Teniers, Watteau, Carpeaux. Ces deux derniers, pour être venus après la plus récente fusion des deux éléments celtiques, sont les plus français. Verhaeren, qui vient après eux tous, surgit comme le prototype du Français du Nord. Quoi qu'on en ait dit, il n'est pas un Germain avec qui il ait une affinité quelconque. Et si, d'autre part, il était, à l'heure actuelle, un Latin qui pût lui être opposé, soyez sûrs que depuis longtemps les bâtards de l'ancien dictateur romain eussent asservi la France à sa gloire.

Bibliographie. — *Les Contes de Minuit*, prose (« Jeune Belgique », Bruxelles, 1885) ; *Joseph Heymans, peintre*, critique (« Société Nouvelle », Bruxelles, 1885) ; *Fernand Khnopff*, critique (d° 1887) ; *Almanach*, poèmes (Diétrich, Bruxelles, 1895) ; *Poèmes*, comprenant *Les Flamandes*, *Les Moines* et *Au bord de la Route*, parus chez Deman en 1883, 1886, 1891 (Mercure de France, 1895) ; *Poèmes*, nouvelle série, comprenant *Les Soirs*, *Les Débâcles*, *Les Flambeaux Noirs*, parus chez Deman en 1887, 1888, 1890 (d° 1896) ; *Emile Verhaeren*, anthologie (Deman, 1896) ; *Les Aubes*, drame lyrique (Deman, 1898) ; *Poèmes*, 3e série, comprenant *Les Apparus dans mes chemins*, *Les Villages Illusoires*, parus chez Deman, en 1891 et 1895, et *Les Vignes de ma muraille* (Mercure de France, 1899) ; *Petites*

Légendes, poèmes (Deman, 1900) ; *Les Forces Tumultueuses*, poèmes (Mercure, 1902) ; *Les Villes Tentaculaires*, précédées des *Campagnes Hallucinées*, parues chez Deman en 1893 (d° 1904) ; *Toute la Flandre*, 5 vol. énumérés plus haut (Deman, 1904-1907-1908-1909-1911) ; *Rembrand*, biographie critique (H. Laurens, 1905) ; *Les Visages de la Vie*, parus chez Deman en 1899, suivis des *Douze Mois* (Mercure, 1908) ; *James Ensor*, monographie (Van Oest et Cie, Bruxelles, 1909) ; *Les Heures Claires*, parues chez Deman en 1896, suivies des *Heures d'Après-midi* (Mercure, 1909) ; *Hélène de Sparte*, traduction allemande de Stephan Zweig (Inser-Verlag, Leipzig, 1909) ; *Deux Drames*, contenant *Le Cloître*, paru chez Deman en 1900, et *Philippe II*, joués sur le *Théâtre de l'Œuvre* (Mercure, 1909) ; *Les Rythmes Souverains*, (Mercure, 1910).

SUR LA MER

Larges voiles au vent, ainsi que des louanges,
La proue ardente et fière et les haubans vermeils,
Le haut navire apparaissait, comme un archange
Vibrant d'ailes qui marcherait, dans le soleil.

La neige et l'or étincelaient sur sa carène ;
Il étonnait le jour naissant, quand il glissait
Sur le calme de l'eau prismatique et sereine ;
Les mirages, suivant son vol, se déplaçaient.

On ne savait de quelle éclatante Norvège
Le navire, jadis, avait pris son élan,
Ni depuis quand, pareil aux archanges de neige,
Il étonnait les flots de son miracle blanc.

Mais les marins des mers de cristal et d'étoiles
Contaient son aventure avec de tels serments,
Que nul n'osait nier qu'on n'avait vu ses voiles,
Depuis toujours, joindre la mer aux firmaments.

Sa fuite au loin ou sa présence vagabonde
Hallucinaient les caps et les îles du Nord,
Et le futur des temps et le passé du monde
Passaient, devant les yeux, quand on narrait son sort.

Au temps des rocs sacrés et des croyances frustes,
Il avait apporté la légende et les dieux
Dans les tabliers d'or de ses voiles robustes
Gonflés d'espace immense et de vent radieux.

Les apôtres chrétiens avaient nimbé de gloire
Son voyage soudain, vers le pays du gel,
Quand s'avançait, de promontoire en promontoire,
Leur culte jeune à la conquête des autels.

Les pensers de la Grèce et les ardeurs de Rome
Pour se répandre au cœur des peuples d'Occident
S'étaient mêlés, ainsi que des grappes d'automne,
A son large espalier de cordages ardents.

Et quand sur l'univers plana quatre-vingt-treize
Livide et merveilleux de foudre et de combats,
L'aile rouge des temps frôla d'ombre et de braise
L'orgueil des pavillons et l'audace des mâts.

Ainsi de siècle en siècle, au cours fougueux des âges,
Il emplissait d'espoir les horizons amers,
Changeant ses pavillons, changeant ses équipages,
Mais éternel dans son voyage autour des mers.

Et maintenant sa hantise domine encore,
Comme un faisceau tressé de magiques lueurs,
Les yeux et les esprits qui regardent l'aurore
Pour y chercher le nouveau feu des jours meilleurs.

Il vogue ayant à bord les prémices fragiles.
Ce que seront la vie et son éclair, demain,
Ce qu'on a pris, non plus au fond des Évangiles,
Mais dans l'instinct mieux défini de l'être humain,

Ce qu'est l'ordre futur et la bonté logique,
Et la nécessité claire, force de tous,
Ce qu'élabore et veut l'humanité tragique
Est oscillant déjà dans l'or de ses remous.

Il passe, en un grand bruit de joie et de louanges,
Frôlant les quais de l'aube ou les môles du soir,
Et, pour ses pieds vibrants et lumineux d'archange,
L'immense flux des mers s'érige en reposoir.

Et c'est les mains du vent et les bras des marées
Qui d'eux-mêmes poussent en nos havres de paix
Le colossal navire aux voiles effarées
Qui nous hanta toujours, mais n'aborda jamais.

UN MATIN

Dès le matin, par mes grand'routes coutumières
Qui traversent champs et vergers,
Je suis parti clair et léger,
Le corps enveloppé de vent et de lumière.

Je vais, je ne sais où. Je vais, je suis heureux ;
C'est fête et joie en ma poitrine ;
Que m'importent droits et doctrines,
Le caillou sonne et luit, sous mes talons poudreux ;

Je marche avec l'orgueil d'aimer l'air et la terre,
D'être immense et d'être fou
Et de mêler le monde et tout
A cet enivrement de vie élémentaire.

O les pas voyageurs et clairs des anciens dieux !
Je m'enfouis dans l'herbe sombre
Où les chênes versent leurs ombres
Et je baise les fleurs sur leurs bouches de feu.

Les bras fluides et doux des rivières m'accueillent ;
Je me repose et je repars,
Avec mon guide : le hasard,
Par des sentiers sous bois dont je mâche les feuilles.

Il me semble jusqu'à ce jour n'avoir vécu
Que pour mourir et non pour vivre :
Oh ! quels tombeaux creusent les livres
Et que de fronts armés y descendent vaincus !

Dites, est-il vrai qu'hier il existât des choses,
Et que des yeux quotidiens
Aient regardé, avant les miens,
Se pavoiser les fruits et s'exalter les roses ?

Pour la première fois, je vois les vents vermeils
Briller dans la mer des branchages ;
Mon âme humaine n'a point d'âge ;
Tout est jeune, tout est nouveau, sous le soleil.

J'aime mes yeux, mes bras, mes mains, ma chair,
Et mes cheveux amples et blonds [mon torse
Et je voudrais, par mes poumons,
Boire l'espace entier pour en gonfler ma force.

Oh ! ces marches à travers bois, plaines, fossés,
Où l'être chante et pleure et crie
Et se dépense avec furie
Et s'enivre de soi ainsi qu'un insensé !

(*Les Forces Tumultueuses*)

A LA GLOIRE DES CIEUX

L'infini tout entier transparaît sous les voiles
Que lui tissent les doigts des hivers radieux,
Et la forêt obscure et profonde des cieux
Laisse tomber vers nous son feuillage d'étoiles.

La mer ailée, avec ses flots d'ombre et de moire,
Parcourt, sous les feux d'or, sa pâle immensité ;
La lune est claire et ses rayons diamantés
Baignent tranquillement le front des promontoires.

S'en vont, là-bas, faisant et défaisant leurs nœuds,
Les grands fleuves d'argent, par la nuit translucide ;
Et l'on croit voir briller de merveilleux acides
Dans la coupe que tend le lac, vers les monts bleus.

La lumière, partout, éclate en floraisons
Que le rivage fixe ou que le flot balance ;
Les îles sont des nids où s'endort le silence,
Et des nimbes ardents flottent aux horizons.

Tout s'auréole et luit du Zénith au Nadir,
Jadis, ceux qu'exaltaient la foi et ses mystères
Apercevaient, dans la nuée autoritaire,
La main de Jéhovah passer et resplendir.

Mais, aujourd'hui, les yeux qui voient scrutent là-haut,
Non plus quelque ancien Dieu qui s'exile lui-même,
Mais l'embroussaillement des merveilleux problèmes
Qui nous voilent la force, en son rouge berceau.

O ces brassins de vie où bout en feux épais
A travers l'infini la matière féconde !
Ces flux et ces reflux de mondes vers des mondes,
Dans un balancement de toujours à jamais !

Ces tumultes brûlés de vitesse et de bruit
Dont nous n'entendons pas rugir la violence
Et d'où tombe pourtant ce colossal silence
Qui fait la paix, le calme et la beauté des nuits !

Et ces sphères de flamme et d'or, toujours plus loin,
Toujours plus haut, de gouffre en gouffre et d'ombre en [ombre,
Si haut, si loin, que tout calcul défaille et sombre
S'il veut saisir leurs nombres fous, entre ses poings !

L'infini tout entier transparaît sous les voiles
Que lui tissent les doigts des hivers radieux
Et la forêt obscure et profonde des cieux
Laisse tomber vers nous son feuillage d'étoiles.

(*La Multiple Splendeur*)

LA CITÉ

L'or serait tout, s'il était maître des idées,

Mais lentement, mais jour à jour,
Avec terreur, avec amour,
La ville
Les a, grande de fièvre ou de force tranquille,
Elucidées.

Ce fut d'abord
Le sort
De ses rêveurs et de ses sages
D'en prévoir les contours
Puis d'en fixer la ligne et d'en dorer l'image.
Quand la foule à son tour
S'en empara.
Pour les tenir devant elle, dressées,
Elle y glissa son sang bien plus que sa pensée,
Mais son ardeur les robura
De joie immense et angoissée.

O le travail des ans ! O le travail des heures !
Ce qui ne fut d'abord que songe et que rumeur
Dans telle âme profonde
Devint bientôt le bruit et la clameur
Du monde.

Alors
Ceux qu'écrasait le sort
Ou que ployait la mine ou que courbait la terre,
Sentant peser sur eux les destins millénaires,
Redressèrent le dos
Sous leur fardeau.
Tels mots qui tout à coup rayonnent et délivrent
Se levèrent du fond des livres;
Selon qu'ils effleuraient tels cœurs ou tels cerveaux,
Ils acquéraient un sens plus large et plus nouveau;
Qui les criait, le soir, sur les places publiques,
En aggravait soudain la puissance tragique;
Leurs syllabes semblaient être faites d'airain
Pour réveiller et pour armer l'espoir humain
Et propager, parmi la peur et l'épouvante,
Le bondissant tocsin des vérités vivantes.

Un jour, en des jardins qu'avaient ornés les rois,
Avec des mains en sang fut bientôt vendangée
La vigne formidable où mûrissent les droits.
En vain les vieux décrets et les antiques lois
Repoussaient vers la nuit la justice insurgée,
La révolte eut raison des coupables pouvoirs:
Dans un air saturé de poussière et de poudre,
Devant les seuils tout à coup clairs des palais noirs,
Elle agitait, dardait et projetait sa foudre
Et, n'eût été son trop sauvage et fol élan
Qui soulevait ses bonds sans diriger leur force,
Elle eût tué d'un coup le vieux monde branlant
Comme un arbre qu'on brûle à travers son écorce.

Depuis lors, la révolte habite et vit en nous,
Et nous chauffe le cœur avec sa sourde flamme ;
Ceux mêmes qui la maudissent l'ont dans leur âme
Et se sentent jetés par son grand geste fou
Hors de leur sûr repos et de leurs vieux usages.
Et voici que s'élève afin de l'attester
Comme une heureuse et vivace nécessité
Jusqu'au cri des savants qui dissèquent les âges,
Si bien qu'elle apparaît dans le vieil Occident
La flamme qu'on redoute ou le feu qu'on attend
Et qui retrempe au torrent d'or des incendies
La boiteuse équité mourante et refroidie.

Rente et travail, lutte et pouvoir, haine et amour ;
Détresse, orgueil ; assauts, reculs ; chutes, victoires,
Comme vibre notre heure et frissonnent nos jours
De vos rythmes contradictoires !
La ville vous écoute et vit de vos ardeurs.
Des blocs de ses pavés aux frontons de ses faîtes,
Elle sonne et tressaille, et ses deuils et ses fêtes,
Et ses drapeaux flottants sont pleins de vos fureurs.
Elle est si vieille, elle a tant vu souffrir la vie
En sa rage foulée et sa force asservie
Qu'elle distingue et suit tout geste même obscur
Vers le futur,
Et qu'elle veut à travers tout, fût-ce contre elle,
Fût-ce contre ses Dieux, sa gloire et son passé,
D'âge en âge, tragiquement, s'électriser
D'une âme dangereuse, éclatante et nouvelle.

(Les *Rythmes souverains*).

Robert de la VILLEHERVÉ

Lorsque Robert de la Villehervé publia ses *Premières Poésies* en 1877, il reçut de Théodore de Banville une lettre, qui fut publiée dans la *République des Lettres* de Catulle Mendès, et où le glorieux auteur des *Odes Funambulesques* lui disait : « Nous sommes étroitement parents, vous et moi, par l'admiration des maîtres, par l'amour du travail acharné et par le soin de la perfection. Vous pouvez et vous devez prendre place, dès à présent, parmi les poètes qu'on écoute ; car vous avez un talent achevé et maître de lui. »

C'est à la suite de ce premier livre que Robert de la Villehervé vint à Paris et qu'il se lia plus intimement avec Banville, qui eut bientôt fait de lui un fidèle et un ami de Leconte de Lisle, de Sully Prudhomme, de François Coppée et de Mendès.

Les maîtres du Parnasse ne pouvaient assurément mieux placer leur confiance. Le poète de la Villehervé les continue avec dignité. Toute sa carrière atteste hautement ce souci de perfection qu'avait constaté Banville dès la première heure. Ses vers sont ciselés par un orfèvre scrupuleux et délicat. La rime est toujours riche, le rythme sûr ; et, pourtant, il y a souvent dans la cascade verbale plus de souplesse et d'abandon que chez les modèles parnassiens. C'est en cela que réside la personnalité de Robert de la Villehervé. Il a su trouver le secret d'une forme impeccable qui ne fût point rigide. On sent qu'il a de la facilité, de la spontanéité ; que la pensée et les sensations ruissellent en lui, abondantes et riches, mais sont aussitôt canalisées par une volonté méthodique, qui les assouplit, sans les blesser, aux contours harmonieux d'un cadre d'art.

Collaborateur, depuis 1877, de la *République des Lettres*, le poète faisait représenter en 1879, au Théâtre Cluny, *Les Billets Doux* (Tresse et Stock), et, en 1882, publiait chez Ollendorff un second volume de vers, *La Chanson des Roses*. Mécontent, malgré l'approbation de Banville, de son premier ouvrage, il l'avait fait disparaître dans l'intervalle, et n'en avait gardé qu'une série

de *Ballades Galantes*, qu'il répartit dans *La Chanson*. Les deux recueils suivants : *Toute la Comédie* (Vanier, 1889) et *Les Armes Fleuries* (Lemerre, 1892), achevèrent de le consacrer comme poète.

Entre temps, Ollendorff éditait deux de ses romans, *Le Gars Perrier* (1886) et *La Princesse Pâle* (1889), qui également furent très goûtés des lettrés.

Depuis qu'il s'était fixé à Paris, Robert de la Villehervé passait ses étés à la campagne, en Seine-et-Marne, où il balançait ses vers à la cadence des sources jaseuses et où il enflammait ses épopées de l'ardent soleil des plaines. Il s'était fait bâtir près de Fontainebleau une maison champêtre, qu'il appelait « Les Greffières », et où il vivait heureux avec la compagne de sa vie. Or, c'est là qu'en 1893 il fut victime d'un attentat qui ne le laissa vivant que par miracle. Un domestique qu'il avait dû renvoyer, après avoir tué la servante, l'attaqua à l'improviste dans les ténèbres et le frappa de dix-huit coups de couteau. Le meurtrier ne le lâcha même pas lorsque l'arme se fût brisée, laissant dans le crâne plus de quatre centimètres de fer. Avec le tronçon il lui déchirait encore les épaules et le cou, lorsque Mme de la Villehervé accourut aux cris du blessé. La fureur de l'assassin s'étant tournée contre elle, elle tint bon, fort heureusement, jusqu'à ce que l'arrivée d'une nouvelle personne eût mis en fuite le bandit.

Les détails de cette effroyable aventure sont rapportés tout au long dans un petit livre paru chez Ollendorff, *Impressions de l'Assassiné* (1894). M. de la Villehervé avait subi avec succès l'opération du trépan, et déjà il se reprenait à écrire !

Depuis lors, il s'est retiré au Hâvre — c'est là qu'il naquit le 15 novembre 1849 — et, depuis 1900, il y fait, au nom de la municipalité, en une série de conférences très suivies, une histoire complète des Lettres Françaises. Actuellement, c'est l'étude de la poésie contemporaine qui occupe le programme de ses conférences, tout émaillées d'aperçus nouveaux.

En 1899, le poète a fondé dans sa ville natale une importante revue de décentralisation, *La Province*, qui est toujours en pleine vitalité.

D'autre part, il a fait représenter au Théâtre des Poètes :

Lysistraté, comédie d'Aristophane, en vers (Ollendorff, 1896) ; à l'Odéon : *L'Ile Enchantée* (Stock, 1901) ; et au Théâtre de Plein Air du Hâvre : *Le Mystère de Saint-Nicolas et des trois belles filles qu'il sauva du Péché*, 2 actes en vers (« La Province », 1905). Il a donné, en outre, en librairie, une pièce non jouée, *La Comédie du Juge*, 3 actes en vers (« La Province », 1903).

Prochainement doivent paraître, en une édition définitive, les *Œuvres Complètes* de Robert de la Villehervé, qui comprendront, outre les ouvrages déjà cités, *Maria-Magdalena*, poème ; *L'Étrenne*, un acte ; *Le Toit de Misère*, 3 actes ; *Le Capitaine Montchrestien*, 5 actes ; *La Maison des Bois*, 1 acte ; *Celui qui avait épousé une femme muette*, 2 actes, — tous en vers ; *Les Epiciers*, roman ; *Le Train-Fou*, nouvelles ; *Le Jour des Elections*, 1 acte en prose, et *La Princesse Grundhill*, 5 actes en prose.

Tous ces livres, qui ont la saveur, la couleur et la verve des œuvres vraiment françaises, font de Robert de la Villehervé un écrivain dont le talent appelle l'estime et dont le labeur impose le respect, même pour ceux qui professent des opinions littéraires plus ou moins différentes des siennes.

PUBERTÉ

Ivre de son désir, la glorieuse enfant
Parmi les oreillers en désordre et les toiles
S'est dressée, et, pensive, écoute ! et, triomphant,
S'entend nommer là-bas dans l'éther plein d'étoiles ;

S'entend nommer ! et tout son corps en a frémi,
Tout son corps indicible où des Roses pâlies
Des deux mains de l'amant ruisselleront parmi
La splendeur et l'accord des lignes assouplies ;

Car l'extase d'amour l'emporte ; et c'est en vain,
Sommeil, ô sommeil noir ! que tu planais sur elle ;
Son cœur ne dormait pas, et le baiser divin
S'est posé sur sa lèvre exquise et la querelle.

Mais, ignorante encore, et combien ! les palais,
De rubis, assaillis de fleurs étincelantes,
Et les jardins éclos sur les monts violets
Ne l'avaient pas troublée en des fêtes galantes.

Et, grave en son repos, et les sens engourdis,
Elle était une vierge aux voluptés rebelle.
Qu'est-ce donc qui l'entraîne aux lointains paradis,
Et d'où vient sa fierté d'être nue, étant belle ?

C'est le premier éveil. Elle est femme. Des voix
Délicieusement parlent à son oreille,
Et toutes à l'envi l'appellent à la fois
Sous l'ombre du portique et l'ombre de la treille.

Et tandis qu'une blonde aurore en ses chemins
S'allume et la caresse et la baigne et l'arrose,
Les lions aux yeux d'or se courbent sous ses mains,
Et son sourire est fait d'une lumière rose !

Les amoureux alors sont venus à travers
Les herbes d'émeraude et les branches fleuries.
— Suis-nous ! lui disent-ils, et sous les pampres verts
Ils l'égarent, joyeux, dans les claires féeries.

O triomphe ! moment trop longtemps attendu !
Plus de timidités et plus de craintes vaines !
Le rossignol au ciel jette un hymne éperdu.
Et c'est la Vie. Un sang nouveau gonfle ses veines.

Tout frissonne et palpite en elle. Éros est roi !
Elle comprend, elle est domptée, elle est éprise,
Et rit, et s'abandonne, et livre sans effroi
Sa chair au jour et sa chevelure à la brise.

Même, pour que le vent courant par les sentiers
Baise ses seins aigus que leur blancheur décore,
Pour que la ronce molle et les frais églantiers
Les mordent au passage et les mordent encore,

Que par l'eau des torrents d'azur ils soient lavés
Et par les houx sanglants frôlés dans la clairière,
Elle garde ses bras de neige relevés
Au-dessus de son front souverain d'empérière.

Viens donc, toi qui joueras avec ses beaux cheveux
Et qui, brûlé d'amour, pleures l'heure présente.
Demain luira. Demain chanteront vos aveux,
Et tu l'emporteras, confuse et rougissante.

Mais prends bien garde ! Elle est Déesse ; elle a connu
Cette nuit le Dieu même, et ce qui l'extasie,
C'est qu'elle sent encor sur les reins son bras nu,
Et c'est l'orgueil aussi d'avoir été choisie.

Prends garde! Les bonheurs humains ne sont pas longs.
Puis, si le corps frémit, l'âme est-elle éveillée ?
— Je regarde la fleur qui meurt sur ses talons
Et qu'elle n'a pas même hier soir effeuillée.

LE FLORENTIN A L'ÉPÉE

Maigre comme un ardent coureur de grands chemins,
Hâlé par les soleils qui font, lors des batailles,
Fumer le sang aux bords déchirés des entailles
Qu'en sa furie ouvrit son épée à deux mains,

Le Florentin repose en sa force. Son âme
A passé tout entière au regard de ses yeux
Immobiles, qu'emplit un rêve audacieux
De combats meurtriers et de moissons en flamme!

Il n'a d'autre désir ni d'autre espoir au cœur,
Serviteur des courroux ou jaloux des estimes,
Que d'abattre à ses pieds de livides victimes
Sans même souhaiter l'orgueil d'être vainqueur.

Triompher, c'est un mot; les fleurs sont éphémères.
Sa joie est d'entasser des mourants sur des morts.
Gardez vos fleurs pour ceux qu'étreignent les Remords
Et qui, frappant les fils, songent qu'ils ont des mères.

Lui n'a pas de ces vains soucis ! Calme et hautain,
Il va dans la mêlée et se rue aux tueries
Sans hauberts imbriqués, sans cuirasses fleuries,
Car il sait ce qu'il vaut, le brave Florentin !

Qu'il n'est pas de ceux-là que le nombre épouvante,
Fût-il seul contre dix, contre vingt, contre cent ;
Que rien ne brisera son glaive éblouissant
Et que la Mort, toujours fidèle, est sa servante.

Aussi regardez-le, vêtu de noir, front nu,
Les mains sur le pommeau de l'arme inéluctable,
Comme l'Olympien Arès très-redoutable,
Beau, réellement beau, le tueur ingénu.

Et quand vous l'aurez vu, pâle de l'espérance
Que bientôt les combats anciens continueront,
Essayez d'oublier le front cruel, le front
Magnétique du fier Meurtrier de Florence.

Faites pour le chasser des efforts surhumains
Et fuyez, vers le ciel où les blancs Dioscures
Rêvent, l'obsession des batailles obscures
Que domine le vol de l'épée à deux mains.

Avec ses yeux d'acier luisant comme une lame,
Avec sa lèvre mince où se tord durement
Sa moustache, sa lèvre au pli rude et dormant
Et qui ne rit jamais qu'à l'heure où la Mort clame,

Comme un spectre entrevu la nuit dans la vapeur,
Vous ne l'oublierez plus, et dans votre mémoire
Il restera debout en son pourpoint de moire,
Si grand que l'on admire et si froid qu'on a peur.

ÉMAIL

Comme sur les affreux rochers épouvantés
Où d'un geste il avait déchaîné les tueries,
Le roi vainqueur errait, paré d'orfèvreries,
Il frémit, et pleura devant ses cruautés,

Car secouant en vain les remords irrités
En son âme à jamais close aux douces féeries,
Il cherchait le repos sous les branches fleuries
Et ne vit que des morts sanglants dans les clartés.

Des femmes, cependant, trois jeunes chasseresses
Dont la brise amoureuse échevèle les tresses
Blondes, et que toujours suit l'éternel désir,

Autour de lui dansaient, divinement drapées
D'écarlate, et riaient, et souillaient par plaisir
Leurs sandales d'or fin à des têtes coupées

POUR UN QUI CHANTA

Le Rythmeur de tensons, d'odes et de sirventes,
Plume au bonnet, guitare au poing, dans le printemps
Allait, insoucieux, par les prés éclatants
Et par le bois enfin délivré d'épouvantes.

Et les Rimes, pour lui, telles que des servantes,
Grisaient d'espoirs couleur de rose ses vingt ans,
Et sans qu'il l'appelât, pour lui, près des étangs,
La fée était visible entre les fleurs vivantes.

Or, une femme, un jour, parut sur son chemin.
Elle était belle à voir, et fière, et de sa main
Lui prit le cœur, disant : — Telle est ma fantaisie.

Le mal qu'il en souffrit ne se put apaiser.
Mais il sut qu'il était l'âme en ce but choisie,
Et vécut pour chanter la Gloire du Baiser.

Tancrède de VISAN

Né en 1878, à Lyon, M. Tancrède de Visan vint à Paris en 1899, pour préparer l'école normale supérieure. Il fit sa rhétorique supérieure à Stanislas, et, en 1901, fut reçu licencié-ès-Lettres. En 1903, il entrait, comme secrétaire de rédaction, à la *Revue de Philosophie*, et, l'année suivante, publiait son premier livre de vers : *Paysages Introspectifs* (in 8°, Jouve, 1904).

Cet ouvrage est précédé d'un long essai sur le *Symbolisme*, où, à la lumière de la philosophie de M. Bergson, M. de Visan s'efforce de donner un fondement objectif aux aspirations lyriques de la génération de 1885. On peut dire que de cet essai date l'orientation de la pensée de l'auteur, en ce qui concerne ses travaux sur la sensibilité contemporaine et la beauté moderne. M. de Visan a poursuivi, en effet, à travers d'innombrables études éparses dans quantité de revues, l'histoire des idées à la fin du XIXe siècle. Et il a pris le lyrisme comme centre des manifestations diverses de cette mentalité, qui n'est, à son avis, ni le classicisme, ni le romantisme.

De cette longue suite de méditations est déjà sorti un ouvrage qui vient d'être très remarqué : *L'Attitude du Lyrisme contemporain* (in-16, Mercure de France, 1911), où se trouve analysée la courbe, si je puis dire, de la sensibilité française en ces dernières années.

M. de Visan se prépare à nous donner toute une série de travaux du même ordre. Entre temps, il a publié un roman, *Lettres à l'Elue*, avec préface par Maurice Barrès et frontispice par Maurice Denis (in-18, Messein, 1908), sorte d'autobiographie et de paysages d'âme, à travers un délicat et pur amour. Notons aussi des études critiques, comme *Paul Bourget sociologue* (Nouvelle Librairie Nationale, broch. in-16, 1908), des fantaisies du genre de *Colette et Bérénice* (in-12, « L'Occident », 1909), où l'auteur fait disserter deux célèbres héroïnes de Barrès, etc.

Enfin, voici un nouveau livre de vers, *Le Clair Matin sourit*, où le poète chante la joie de vivre, s'exalte au spectacle varié des choses, accueille avec transport la fraîcheur des jours et la tendre émotion des nuits.

TANCRÈDE DE VISAN

D'autre part, pour se délasser des œuvres d'imagination, M. de Visan s'amuse à rechercher dans « les vieux papiers » de curieux sujets d'études. De ces travaux d'érudit sont sortis un livre sur le *Guignol Lyonnais*, avec préface de Jules Claretie (in-8°, illustré, Bloud, 1910) et une très intéressante « Introduction » aux *Elégies et Sonnets de Louise Labbé*, dite « la Belle Cordière », (in-18 raisin, Sansot, 1910).

M. Tancrède de Visan pourra paraître à d'aucuns aussi éloigné que possible de ma propre conception poétique. Je l'ai cru moi-même jusqu'au jour où mes yeux s'arrêtèrent sur cette phrase de son *Essai sur le Symbolisme* : « L'essentiel est que nous plongions nos racines dans la nature, pour nous élancer droit vers l'Absolu ». J'ai lu alors plus avant, et je me suis bientôt rendu compte que « la fièvre de l'intuition inconsciente » lui paraît, à lui aussi, prédominer, chez l'artiste, sur la raison. C'est exactement ce que j'ai perdu des années de ma vie à clamer dans le désert, et j'avoue que je ne comprends plus pourquoi, M. Tancrède de Visan et moi, nous sommes autrefois attardés à à une polémique sur ce sujet...

Serions-nous d'ailleurs, théoriquement, d'irréconciliables adversaires, que ce ne serait nullement une raison pour que je n'apprécie point à leur juste valeur les « paysages introspectifs » du poète. Certes, je crois que la philosophie scolastique — je veux dire telle qu'on l'enseigne dans les écoles — est une philosophie myope, la mode d'un temps simplement, et que, seule, l'intuitive vérité d'un Orphée, d'un Pythagore ou d'un Platon, pourrait encore s'approcher un peu de l'absolu. Mais je crois aussi qu'en critique il faut savoir objectiver sa conscience. C'est précisément parce que j'ai foi en la « connaissance directe » que je demande au critique la faculté de *sentir par quelles émotions un auteur a été agité en créant son œuvre*. Evidemment, si l'écrivain n'est qu'un amuseur dépourvu de sensibilité, le critique le mieux doué ne pourra rien ressentir, et ce n'est pas à lui qu'il conviendra d'en faire un reproche.

Or, en M. Tancrède de Visan, j'ai cru discerner en quelque sorte une âme inquiète de poète primitif s'exprimant par la

parole un peu méthodique d'un homme de science. De là, souvent, deux qualités précieuses, chez l'auteur des *Paysages Introspectifs* et du *Clair Matin sourit* : de la sincérité, de l'inspiration, — et une forme châtiée. Dirai-je, néanmoins, que le développement cérébral de l'auteur et surtout son esprit de logique l'empêchent parfois d'incarner avec une parfaite justesse ses émotions ? Que le conscient nuit chez lui au subconscient, qu'il lui conseille des mots qui ne sont pas toujours la résurrection verbale de ses états d'âme ? J'aurais mauvaise grâce à insister là-dessus, puisque M. de Visan a pris le soin de nous en avertir lui-même. Et, au contraire, ce que je tiens à dire — et qui est vraiment admirable — c'est que l'homme de science n'est point parvenu à étouffer en lui le poète.

« Ni la fréquentation de l'université, dit-il dans sa « Confession d'un Intellectuel », ni la familiarité des systèmes métaphysiques ne parviennent à satisfaire un esprit d'abord avide de foi... Son âme se raréfie sous une pression de logique pure, alors que des trésors de sensibilité demeurent sans emploi, mais non sans protestation... Au milieu des sécurités de sa terre et des affirmations environnantes, Henry s'étonne avec joie d'aimer encore l'humilité et la vie journalière. Voici que son esprit, autrefois riche d'images, après avoir traversé un désert de glaces, se repeuple d'intuitions simples et de poétiques surprises... »

De telles crises d'âme ne sont que le lot des natures les plus intimement poétiques, et, après les avoir constatées chez un auteur, il est vraiment inutile d'épiloguer davantage sur l'authenticité des sentiments qu'il exprime.

Annonçons, en terminant, que M. Tancrède de Visan fera paraître prochainement *Les Portes du Soleil*, voyage en Orient, *Essai sur Gobineau* et *En regardant passer les vaches*.

Il collabore ou a collaboré au *Correspondant*, à la *Revue Hebdomadaire*, à la *Revue Bleue*, à la *Nouvelle Revue Française*, à *Vers et Prose*, dont il est Secrétaire de Rédaction, au *Mercure de France*, à *L'Occident*, aux *Entretiens Idéalistes*, à la *Revue des Lettres et des Arts*, à *Akademos*, au *Feu*, à *L'Art libre*, aux *Marches de l'Est*, etc. etc.

LES QUATRE ÉLÉMENTS

Dis à l'air embaumé, qui souffle sur ta vie
La candeur des glaciers et l'haleine de Dieu,
De chasser de ton ciel les nuages de lie,
Et d'aviver, au vent du soir qui purifie,
L'étoile de ton cœur dans les firmaments bleus.

Dis à l'eau, bienveillante aux tâches journalières,
De laver ton esprit et d'assainir son cours.
Le ruisseau sous la haie où dort de la lumière,
Sois-le ; sois la fraîcheur que versent les aiguières ;
Sois le jet d'eau qui chante au jardin de tes jours.

Dis au feu qui roussit les meules dans les plaines
De brûler le pommier aux fruits peccamineux ;
Qu'il arde les roseaux des lagunes humaines,
Qu'il incendie, en préservant les bonnes graines,
La fausse ivraie, et que ton âme soit ce feu.

Dis à la terre aimée, à la terre docile,
Aux rires du printemps comme aux pleurs de l'hiver,
De te laisser goûter à son âme d'argile :
Crée en toi la Nature, et que ton pouls fébrile
Saigne un cœur innombrable épars en l'Univers.

(*Paysages Introspectifs.*)

L'IDÉAL

Le mendiant transi et sourd,
Le mendiant de mon amour,
Avec du vent dans sa besace,
S'est béquillé jusqu'à la place,
Jusqu'à la place du faubourg.

Sa tête est blanche, sa jambe morte,
Il frappe à la première porte,
A cette porte d'un chrétien,
Deux petits coups qu'on connaît bien ;
Puis il attend que l'huis s'entrouvre,
Après un long bruit de verrou,
Et qu'une main d'enfant recouvre
D'un papier blanc le petit sou.

Mais un geste brutal a claqué le volet ;
A travers l'ombre funéraire
Un doigt s'agite, un doigt mauvais,
Chargé de peur et de colère :
Il déchire la nuit et montre l'horizon,
Le grand chemin bleui de lune
Au bord des champs dans l'infortune,
Et tout là-bas la trahison
Des montagnes hospitalières,
— Semble-t-il, — drapées dans leurs burnous
Immaculés d'argent et doux
Comme des nappes de lumière.

Puis le silence est retombé sur le faubourg,
Et le soir dilaté pèse plus lourd.

Le mendiant transi et sourd,
Le mendiant de mon amour,
Avec du vent dans sa besace,
S'est incliné bien humblement,
Sous le signe de la menace :
Comprenant sans entendre vraiment,
Rien qu'avec sa pauvre âme de pauvre,
Que son domaine est l'étendue ;
L'immensité d'un seul élan tendue
Sur la courbe flexible des vallons alignés ;
Le fol espace sans cesse en fuite,
Vers l'impossible abri et le havre hypocrite
Des horizons toujours et toujours éloignés.

Hardi ! parmi l'azur, pauvre âme vagabonde ;
Ton royaume n'est pas de ce monde.

Le mendiant de mon amour,
Le vieil enfant de mes beaux jours,
A relevé sa tête blanche,
Pris son bâton de cornouiller,
Et, la besace sur la hanche,
Gonflée de rêves familiers,
A regardé, vers les collines
Illusoires et les mirages du couchant,
Le seuil de gloire et d'aubépines,
Qu'il ne peut voir mais qu'il pressent.

Il sait que par delà les crêtes pâles,
Où meurent tout l'effort, tout le désir des mâles,
S'étend plus de rubis et plus de bleu
Que n'en peuvent enfermer ses yeux.
Son cœur obscurément devine
Le portique de marbre et l'éternel palais
Baignés par une mer divine,
Vers quoi ses pas l'entraînent à jamais.

Déjà l'espoir a mis du soleil en ses loques.
Là-bas surgit la fleur d'un idéal printemps,
Au feu intérieur que son esprit évoque :

Jardin unique du repos, verger constant
Au bout de l'arc en-ciel de nos rêves sans arche.

... Et depuis des jours et des jours, il marche.

LES CINQ SENS ET L'AME

Je brûlerai tes yeux au feu de mes désirs,
Et les purifierai des visions passées,
Pour que sur chaque objet où tu t'es caressée,
Comme un halo d'argent, tu regardes surgir
La diffuse clarté de mes bonnes pensées.

J'humecterai ta lèvre au vin de mes transports,
Mêlé dans ce cratère au miel de ma jeunesse,

Afin qu'au seuil de l'ombre où tu vis j'apparaisse
En toi-même, et qu'ainsi qu'un enivrant remords,
Dans tes veines éternellement je renaisse.

Je fleurirai comme une gerbe entre tes bras,
Exhalant la blancheur de mon avril mystique,
Autour de ton visage en des parfums rustiques,
Et dans tes rêves d'or tu me respireras,
A travers le flot noir de tes tresses pudiques.

Tes mains, je les prendrai doucement dans mes mains,
Attirant ton amour au fond de ma souffrance,
Pour que nos gros chagrins d'autrefois se fiancent,
Pour que nos corps unis dans le soir incertain
Ne soient qu'une seule ombre et la même présence.

Afin que ton oreille entende mon appel
Et que mon nom bourdonne au bord de ta mémoire,
Silencieusement, loin des bruits, j'irai boire
A la source magique ou Pétrarque immortel
Filtrait entre ses doigts les perles de la gloire.

Très haut j'élèverai ton âme sur mes jours,
Afin que sa beauté fasse de la lumière
Au bout de l'avenue humaine et coutumière,
Qu'à la suite de ceux en allés je parcours.

Oh ! me tisser un suaire dans ta lumière.

MES VOIX

Voix des jours, voix des heures,
Voix qui m'effleurent
D'un blanc matin à mon éveil,
Voix qui distillent de la lumière
En leurs oraisons familières,
Et qui répandent du soleil
Sur mon âme et ma demeure,
Voix des jours, voix des heures.

Voix des soirs dialogués et qui peuplent mes nuits,
Chapelets de soupirs qui s'égrènent
Au long des charmilles de buis,
Au bord des claires fontaines ;
Voix d'ombre, voix du temps
Qui doucement tombez sereines
Sur la chaumière de mes peines,
Qui lentement passez, et que j'entends.

Voix des cœurs en allés, voix des âmes qui planent,
Libres de la dépouille des anciens corps,
Prodiguant la caresse des mânes
Et les conseils divins des morts ;
Voix qui s'incrustent dans l'espace,
Chaudes des vivants parfums d'autrefois,
Pour qu'on les boive un peu lorsque nos lèvres passent,

Toutes ces voix
M'imprègnent de leur sens fatidique :

Ce qu'on ne peut comprendre seul,
Une larme d'enfant, un sourire d'aïeul,
Ces voix l'expliquent.

Dans le silence des passions exilé,
Jusqu'aux confins du moi je me recule,
Et le mot de passe inarticulé
Qui doit m'ouvrir la porte d'or, elles l'articulent.

A parler mes pensers elles sont là toujours,
Et malgré les vains bruits acharnés à ma piste,
Parmi les pas du monde comme en mes premiers jours,
Ces voix persistent.

Ah ! mes fidèles amantes, les voix !
Elles surgissent autour de ma face,
Et, graves et tendres, selon ma foi,
Mieux que des bras elles m'enlacent.

(*Le Clair Matin sourit*)

TABLE

La Littérature et l'Epoque 1
Michel Abadie 33
Guillaume Apollinaire 40
José de Bérys 45
Saint-Georges de Bouhélier 49
Léon Deubel 52
Edouard Deverin 57
Léon Dierx 63
Fernand Divoire 69
Francis Eon 75
H.-L. Fankhauser 80
Albert Fleury 86
Florian-Parmentier 96
Paul Fort 120
Roger Frêne 130
René Ghil 135
A.-M. Gossez 138
Fernand Gregh 147
Henry-Marx 151
Francis Jammes 158
Gustave Kahn 169
Louis Le Cardonnel 177
Sébastien-Charles Leconte 185
Abel Léger 199
Maurice Maeterlinck 203
Louis Mandin 214
Camille Mauclair 219
Alexandre Mercereau 230
Victor-Emile Michelet 240
Jacques Nayral 246
Pierre Rodet 258
Jean Royère 266
Han Ryner 269

Albert Saint-Paul 280
Cécile Sauvage 286
Edouard Schuré 295
Daniel Thaly 306
Hélène Vacaresco 313
J.-J. Van Dooren 323
Emile Verhaeren 330
Robert de la Villehervé 345
Tancrède de Visan 354

CHATEAUROUX. — IMPRIMERIE LANGLOIS

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

HAN RYNER

Les Vertus de Psyché, [illegible] édition . . . 3 fr. 50

Les Chrétiens et les Philosophes, nouvelle édition . . . . . 3 fr. 50

FLORIAN PARMENTIER

Toutes les Lyres, anthologie illustrée, nouvelle série . . . . . 5 fr. »

[illegible] nouvelle édition . . . . . 3 fr. 50

[illegible], nouvelle édition . . . . 1 fr. »

La Littérature et l'Esprit, essais . . . . . 1 fr. »

[illegible] Sévigné, [illegible] . . . . 1 fr. »

ROGER DEVIGNE

Les [illegible] Vierge, poèmes, nouvelle édition augmentée d'illustrations [illegible] de Sulter . . . 3 fr. 50

ALICE BERTHET

Les [illegible] Arcadie et Jeanne [illegible] illustrées par [illegible] . . . . . 2 fr. »

HENRY-MARX

Les Heures [illegible], poèmes . . . . . 2 fr. 50

2332 4

PQ
442
P36
t.1

Parmentier, Florian
Toutes les lyres [antho-
logie critique des poètes
contemporains]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY